

# L'ESPRIT

DES

## JOURNAUX,

FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.

*Dédié à Son A. R. Mgr. le Duc CHARLES  
de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.



A O U T, 1777.



T O M E V I I I.

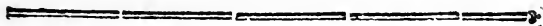


A P A R I S,

Chez VALADE, Libraire, rue Saint-Jacques;  
vis-à-vis celle des Mathurins.

*Pour les Pays étrangers, à LIEGE,*

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.



AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

---

## Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Libraire , rue Saint-Jacques , vis-à-vis celle des Mathurins , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Soucription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur - Libraire , place St. Barthelemi , à Liege.





# L'ESPRIT

D E S

## JOURNAUX.

---

*LA Cyropédie, ou Histoire de Cyrus, traduite du Grec de Xénophon ; par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. A Paris, chez les Freres Debure, quai des Augustins, & chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, quai des Augustins. 2 Vol. in-12. d'environ 400 pag. chacun. 1777.*

**L**À traduction de la Cyropédie que Charpentier avoit publiée en 1659, & à plus forte raison celle que Simon Goulart, de Senlis, avoit publiée en 1613, & celle que Jacques de Vinremille, Rhodien, Conseiller au Parlement de Dijon, avoit publiée dès 1547, n'ont pas dû empêcher M. Dacier d'entreprendre celle qu'il nous donne aujourd'hui, & qui sera désormais la seule traduction de la Cyropédie. On se presse

#### 4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

trop de faire des traductions que le tems rend inutiles ; il faut qu'une langue soit fixée pour que les traductions puissent rester. Nous avons lieu de nous flatter que la Langue Françoisé est fixée actuellement ; que le plaisir de relire sans cesse & de savoir par cœur les beaux vers de Boileau , de Racine , de M. de Voltaire , tant de morceaux sublimes de Corneille , les chefs-d'œuvre des Bossuet , des Fénelon , de tous les bons Ecrivains du regne de Louis XIV & du regne suivant , ne permettra jamais que la Langue s'éloigne sensiblement de celle que ces grands modeles ont formée & perfectionnée. Mais tout ce qui les précède , éprouve plus ou moins les ravages du tems & les suites du progrès qu'ont fait la langue & le goût. La plupart des traductions sont à refaire ; celles même qui ont eu le plus de réputation , sont abandonnées ; toutes celles de d'Ablancourt ne sont plus connues que de nom ; celle même que Vaugelas a faite de Quint-Curce , pourroit faire place aujourd'hui à une nouvelle qui conserveroit mieux l'intérêt & rendroit mieux l'éclat de l'original. On ne pourroit peut-être opposer à ce que nous disons ici , que l'exemple d'Amyot , soit dans sa traduction de Plutarque , soit dans sa traduction délicieuse du fameux Roman de Longus ; mais Amyot , à force du génie , s'est fait pour ainsi dire , une Langue particuliere & originale , dans laquelle il n'y a de modeles que lui & Montaigne. Charpentier n'avoit pas ce talent ; & n'ayant pas su non plus , selon la réflexion de M. Dacier , pressentir , comme

Paschal, les progrès que l'art d'écrire alloit faire chez nous, il a laissé la prose françoise au point où elle étoit en 1659, & où elle est restée si long-tems après chez les Ecrivains médiocres. On ne retrouve point chez lui l'*Abeille Attique*; nous croyons qu'on la retrouvera chez M. Dacier. Il est certain que sa traduction fait naître l'idée qu'exprime le surnom donné à l'original; il est certain que cette traduction a l'air elle-même d'un original par l'aisance, la souplesse, l'élégance & la pureté du style, où l'on ne trouve rien qui grimace, qui détonne, qui annonce la violence qu'un texte étranger fait toujours plus ou moins à la langue dans laquelle on le traduit. Quant au choix de l'original, il est suffisamment justifié par le nom de Xénophon, & par ce titre d'*Abeille Attique*, qui lui a été donné. Ce n'est pas que tout doive plaire à des François dans cet ouvrage. On y trouvera des harangues trop longues, & dont l'objet ne paroîtra pas toujours assez important; des conversations qui pouvoient avoir plus d'agrément ou d'utilité pour les Grecs que pour nous; enfin, si la Cyropédie est un Roman politique & moral; il sera très-naturel que nous aimions beaucoup mieux notre Télémaque; & si c'est une Histoire, nous pourrions préférer Quinte-Curce, quoique, conquérant pour conquérant, Alexandre, par son caractère, soit fort au dessous de Cyrus.

Cette question, si la Cyropédie est un Roman ou une Histoire, a partagé les Savans. M. l'Abbé Fraguier, dans une Dissertation insérée

## 6 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

au second volume des *Mémoires de Littérature*, soutient la première de ces opinions, conformément à ce passage de Cicéron : *Cyrus ille à Xenophonte non ad Historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justî imperiî*. Il croit que le grand objet de Xénophon a été d'exposer dans son Livre, la morale de Socrate, à l'envi de Platon, qui avoit rempli le même objet dans son Dialogue de la République.

M. l'Abbé Banier, dans le VIe. Tome des mêmes *Mémoires de Littérature*, a réfuté M. l'Abbé Fraguier. Xénophon, selon lui, a eu deux objets dans la Cyropédie, l'un d'écrire fidèlement à son ordinaire, l'Histoire de Cyrus, l'autre d'apprendre aux Princes l'art de régner.

M. Fréret, dans les Volumes IVe. & VIIe. des mêmes *Mémoires*, paroît avoir pris un milieu entre l'opinion de M. l'Abbé Fraguier & celle de M. l'Abbé Banier. D'un côté, il cite des Ecrivains judicieux qui ont préféré sur ce qui concerne Cyrus, Xénophon à Hérodote, le trouvant plus conforme à l'Ecriture Sainte; il pense même que le jugement de Cicéron sur la Cyropédie, doit s'entendre du caractère personnel & un peu embelli que Xénophon donne à Cyrus, & non de la vérité des faits rapportés dans son Histoire. D'un autre côté, M. Fréret avoue que Xénophon n'est pas un Historien bien scrupuleux; qu'il donne trop à l'imagination; qu'il sent un peu le Rhéteur, & le même M. Fréret cite la Dissertation de M. l'Abbé Fraguier sur ce sujet sans la réfuter.

Au reste, M. Fréret ne jette qu'un coup,

d'œil en passant sur cette question générale. Son objet particulier est d'examiner & de justifier le système géographique de Xénophon.

Dans un Discours Préliminaire très-bien écrit, où il n'y a que cette juste mesure d'érudition, bien plus rare que l'érudition même, & qu'on ne fait qu'à force d'esprit & de goût, M. Dacier résume les opinions de ces Savans, & prouve par la comparaison du récit d'Hérodote & de celui de Xénophon, que le merveilleux & les Fables se trouvent uniquement chez le premier; qu'il n'y a rien que de sage & de croyable dans le second; que les Discours politiques, moraux, militaires, qui se trouvent répandus dans la Cyropédie, ne distinguent point cet ouvrage des autres Histoires, où l'usage des harangues a été introduit par tous les grands Historiens de l'antiquité.

Mais, à n'envisager même la Cyropédie que comme un Roman philosophique, elle seroit encore un des plus précieux & des plus utiles monumens qui nous restent des Anciens. Ce seroit le modele du Télémaque à beaucoup d'égards.

On trouve dans le même Discours Préliminaire, des observations géographiques, tirées principalement des Mémoires de M. Fréret, & nécessaires pour l'intelligence de la géographie particulière de Xénophon, qui differe des géographes ordinaires dans la position qu'il assigne à de certains peuples; mais qui paroît mériter plus de confiance, parce qu'il parle de pays qu'il a vus & où il a fait la guerre.

## 8 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Ce Discours est terminé par de courtes observations sur la composition des troupes Perses, observations dont on sent la nécessité, en lisant la Cyropédie.

Nous allons donner une idée du plan & des principaux détails de cet excellent ouvrage, aujourd'hui trop peu connu.

Dans le premier Livre, les détails sur les mœurs des Perses & sur leurs usages, relativement à l'éducation, ont par eux-mêmes un intérêt nécessaire, indépendant de tout agrément, & qui pourroit en dispenser; mais les particularités du séjour du jeune Cyrus, chez Astyage, son aïeul, ont autant d'agrément que de moralité. On ne retrouve point ici ce ton puéril & ces familiarités de College dont M. Rollin n'a pas su se préserver dans la traduction qu'il a donnée par extrait de ce morceau de Xénophon, défauts qui blessent encore davantage dans les entretiens du *Speftacle de la Nature* de M. Pluche; le nouveau Traducteur a facilement évité ces écueils, & c'est à peine pour lui la matière d'un éloge.

Si l'éducation est si utile aux particuliers, de quelle nécessité n'est-elle pas pour les Princes, dont les devoirs sont si étendus & si difficiles à remplir. Cyrus ne fut point élevé dans le faste & dans la mollesse; on lui apprit qu'il étoit homme avant de lui faire connoître qu'il étoit destiné à gouverner des hommes, & pour l'instruire dans l'art de commander, on lui enseigna d'abord à obéir. On s'appliqua sur-tout à graver dans son ame les prin-

cipes de la justice, qui est la premiere vertu des Rois. Il passa sa jeunesse dans les écoles publiques établies chez les Perses pour l'éducation des citoyens. » Les Perses envoient » leurs enfans à ces écoles pour apprendre les » regles de la justice ; c'est, disent-ils , pour ce » genre d'études que nous les y envoyons , » comme ceux des Grecs vont chez les maîtres pour s'instruire dans les lettres. Les enfans ont leurs querelles ainsi que les hommes , ils s'accusent souvent les uns les autres de larcin , de vol , de violence , de tromperies , de paroles injurieuses & autres délits semblables. Le Gouverneur emploie la plus grande partie du jour à juger leurs contestations , & prononce une peine , tant contre les coupables qui sont convaincus , que contre ceux qui auroient accusé injustement leurs camarades. «

Voici un exemple de la maniere dont on enseignoit aux enfans la justice , qui pourra paroître curieux & agréable par la simplicité naïve avec laquelle il est rapporté : c'est le jeune Cyrus qui parle. » *Mon maître* , dit-il , me trouve déjà tellement instruit de ce qu'il faut savoir pour rendre la justice , qu'il m'avoit établi juge de mes camarades. Cependant je ne dissimulerai pas qu'il me punit un jour très-sévèrement pour avoir mal jugé : voici dans quelle occasion. Un enfant déjà grand , dont la robe étoit trop courte pour sa taille , ayant remarqué qu'un autre enfant plus petit que lui avoit une longue robe , il la lui

## 10 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» ôta , s'en revêtit & lui mit la sienne sur le  
 » corps. La contestation qui s'éleva en consé-  
 » quence ayant été soumise à ma décision, je  
 » jugeai qu'il convenoit également à l'un & à  
 » l'autre que chacun gardât la robe qui alloit  
 » le mieux à sa taille. Ce jugement m'attira  
 » une correction. Vous auriez bien décidé ,  
 » me dit mon maître , si vous aviez eu à pro-  
 » noncer sur la convenance ; mais , dans le  
 » cas présent , où il étoit question de décider  
 » à qui la robe appartenoit , il falloit exami-  
 » ner lequel des deux enfans avoit un titre  
 » légitime de propriété , afin de savoir lequel  
 » devoit rester paisible possesseur de la robe ,  
 » ou celui qui l'avoit enlevée de force , ou  
 » celui qui l'avoit , soit achetée , soit travail-  
 » lée de ses mains. «

Pendant le cours de son éducation , Cyrus  
 fit quelque séjour à la Cour d'Astiage , Roi  
 des Mèdes , qui étoit son aïeul , & loin de se  
 laisser corrompre par le luxe & la mollesse  
 qui régnoient dans cette Cour , il n'usa de la  
 grande liberté dont il y jouissoit que pour  
 faire éclater davantage sa bonté , sa libéralité ,  
 son courage , & les autres vertus qui depuis  
 le rendirent si célèbre. C'est un des endroits  
 les plus agréables de l'ouvrage. On y trouve  
 des traits charmans d'une naïveté enfantine qui  
 renferment souvent des leçons de morale très-  
 utiles. » Lorsqu'Astiage soupoit avec sa fille &  
 » son petit-fils , qu'il vouloit disposer par la  
 » bonne chère à ne pas regretter la Perse , il  
 » faisoit servir , dans différens plats , des mets



» & des ragoûts de toute espece. A la vue  
» de cette profusion , Cyrus dit un jour au  
» Roi : si vous êtes obligé de porter la main  
» à chacun de ces plats , & de goûter de tous  
» ces mets , le souper doit être pour vous  
» bien fatigant. Eh ! quoi , dit Astiage , ce  
» souper ne vous semble-t-il pas plus agréable  
» que ceux qu'on fait en Perse ? Non , repliqua  
» Cyrus , en Perse , nous parvenons à appai-  
» ser la faim par une voie beaucoup plus sim-  
» ple & plus courte ; il ne nous faut pour  
» cela que du pain & de la viande sans ap-  
» prêt , au lieu que vous , qui tendez au mê-  
» me but , vous vous égarez en chemin par  
» des détours sans nombre , & vous n'y ar-  
» rivez qu'avec peine , même long-tems après  
» nous. «

Un autre jour que le jeune Cyrus , habillé  
en Echanfon , présentoit la coupe à Astiage ,  
il observa très-exactement le cérémonial usité  
en pareil cas , excepté qu'il ne fit point l'essai  
du vin , comme cela se pratiquoit chez les  
Mèdes : son aïeul lui ayant demandé la raison  
de cette omission. » J'ai crain , répondit le  
» jeune Prince , qu'on n'eût jetté quelque  
» poison dans le vase ; car au festin que vous  
» donnâtes à vos amis le jour de votre nais-  
» sance , je vis clairement que Sacas ( l'E-  
» chanfon ) vous avoit tous empoisonnés.  
» Comment vîtes-vous cela , dit le Roi ?  
» C'est , repartit Cyrus , que je m'aperçus  
» d'un dérangement considérable dans vos es-  
» prits & dans vos corps. Je vous voyois

## 12 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» faire des choses que vous ne pardonne-  
 » riez pas à des enfans; crier tous à la  
 » fois sans vous entendre, puis chanter tous  
 » ensemble de la façon la plus ridicule;  
 » & lorsqu'un de vous chantoit seul, vous  
 » juriez, sans l'avoir écouté, qu'il chantoit  
 » admirablement bien. Chacun de vous van-  
 » toit sa force; mais lorsqu'il fallut se lever  
 » pour danser, loin de pouvoir faire un pas  
 » en cadence, vous ne pouviez même vous te-  
 » nir fermes sur vos pieds. Enfin vous aviez ou-  
 » blié, vous, que vous étiez Roi, eux, qu'ils  
 » étoient vos sujets..... Mais votre pere, dit Af-  
 » tiage, ne s'enivre-t-il jamais? Non, jamais,  
 » répondit Cyrus. Que lui arrive-t-il donc  
 » quand il a bu, poursuivit le Roi! Il cesse  
 » d'avoir soif, repliqua l'enfant, & c'est tout  
 » ce qu'opere en lui la boisson ». Cyrus,  
 après avoir fait quelque tems les délices de  
 la cour d'Astiage, revint en Perse & continua  
 de se former dans les écoles publiques à tous  
 les exercices de l'esprit & du corps, propres  
 à rendre un homme accompli. Déjà il tou-  
 choit à sa vingt-huitième année lorsque Cyaxare,  
 qui avoit succédé à son pere Astiage, envoya  
 demander du secours en Perse contre le Roi  
 d'Assyrie qui se préparoit à envahir ses états:  
 Cyrus fut nommé par les Magistrats, Gé-  
 néral des troupes qui devoient aller en Mé-  
 die; & lorsqu'il partit, son pere Cambyse  
 l'accompagna jusques sur la frontière. Dans la  
 route ils eurent ensemble un entretien sur les  
 devoirs d'un bon Général. Cet entretien, qui

est fort long, mérite d'être lu en entier ; il contient des leçons admirables, & dont nos Généraux pourroient tirer un grand profit. Voici, par exemple, le moyen que Cambyse conseille à son fils d'employer pour rendre ses soldats dociles. Cyrus ne voyoit point de secret plus efficace pour assurer la subordination, que de louer & de récompenser l'obéissance, de punir au contraire & de noter d'infamie ceux qui y manquent. « Avec ce secret, » dit Cambyse, on n'obtient qu'une obéissance » forcée : si vous voulez, mon fils, que celle » de vos soldats soit volontaire, ce qui vaut » infiniment mieux, vous y parviendrez par une » voie plus courte. Les hommes se soumettent » avec plaisir à celui qu'ils ont lieu de croire » plus éclairé sur leurs intérêts qu'ils ne le » sont eux-mêmes..... Mais quand les hommes » sont persuadés que l'obéissance leur » peut être nuisible, les supplices, les récompenses, les dons ne sauroient les y » contraindre ». Rien de plus beau que les conseils que le même Cambyse donne à Cyrus sur la manière dont un Général doit s'y prendre pour gagner les cœurs de ses soldats. » Si vous me demandez comment on se fait aimer des gens qu'on a sous ses ordres, articule en effet de grande conséquence ; eh bien, mon fils, rappelez-vous comment on se fait aimer de ses amis, & pratiquez la même méthode : il ne s'agit que de les servir dans toutes les occasions. Je fais qu'on ne peut pas faire à cet égard tout ce qu'on

## 14 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» voudroit, alors on y supplée par des té-  
» moignages de l'intérêt qu'on prend à ce  
» qui les touche, on se réjouit avec eux du  
» bien qui leur arrive, on s'afflige du mal-  
» heur qu'ils éprouvent, on est empressé à  
» les secourir dans leur infortune, on leur  
» montre une tendre inquiétude sur les pé-  
» rils dont ils sont menacés, & on s'oc-  
» cupe du soin de les en garantir.... Dans  
» le cours des expéditions, mon fils, un  
» Général a de plus un autre moyen de s'at-  
» tacher ses soldats & de s'en faire aimer.  
» Qu'ils le voient supporter avec plus de  
» courage qu'eux tous l'ardeur du soleil pen-  
» dant l'été, & la rigueur du froid pendant  
» l'hiver. Qu'ils le voient partager avec eux  
» le travail & la fatigue, leur attachement,  
» leur amour lui feront assurés. Ainsi, mon  
» pere, dit Cyrus, vous prétendez qu'un  
» des devoirs du Général est de supporter  
» plus courageusement que ses soldats les dif-  
» férentes especes de fatigues. Oui sans doute,  
» repartit Cambyse; cependant ne vous al-  
» larmez pas. Sachez, mon fils, que les mê-  
» mes travaux n'affectent pas également des  
» corps qu'on peut supposer d'égale force,  
» celui du Général & celui du soldat; ils  
» sont bien adoucis pour le Général par l'hon-  
» neur qui lui en revient, par l'idée que  
» tous les yeux sont fixés sur lui, & par la  
» certitude que rien de ce qu'il va faire n'é-  
» chappera ». Ce dernier trait, au rapport  
de Ciceron, plaisoit tellement à Scipion l'A-

fricain, qu'il le préféreroit à toutes les maximes répandues dans les ouvrages de Xénophon.

En général, les leçons que Cambyse donne à Cyrus, dans ce premier Livre, sont excellentes, quoiqu'un peu longues; mais on est étonné qu'il les termine par décider que la prudence humaine n'est pas un guide plus sûr que le hasard. Pourquoi donc s'étoit-il fatigué à donner tant de leçons de prudence? *Ne rien laisser à la fortune de ce qu'on peut lui ôter par conseil & par prévoyance, comme a dit Bossuet, est un principe beaucoup plus sûr, & il paroît que ce fut toujours celui de Cyrus.*

Cyrus arrivé dans la Médie, s'occupa premièrement du soin de discipliner & d'aguerrir ses soldats, de fortifier leurs corps par différens exercices, & d'exciter dans leurs cœurs l'émulation & l'amour de la gloire en leur proposant des prix. Les entretiens de Cyrus avec ses Guerriers, au second Livre, sont encore un peu longs; mais on croit voir les Interlocuteurs & les entendre; & le style du Traducteur, par son naturel, ajoute encore à l'illusion.

Lorsque Cyrus vit ses soldats en état de faire tête à l'ennemi, il les mena d'abord contre le Roi d'Arménie, vassal de Cyaxare, qui profitant de l'embarras où se trouvoit ce Prince, refusoit de lui payer le tribut ordinaire & de lui fournir des troupes. L'Activité & la prudence de Cyrus dans cette expédition, sa conduite aussi sage que généreuse à l'égard du Roi d'Arménie, sont des traits admirables qu'il faut

## 16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

voir dans l'Auteur même. Nous citerons quelques endroits de ce récit , d'autant plus remarquables qu'ils peuvent donner une idée du genre de beauté dont Xénophon embellit quelquefois sa narration.

Cyrus surprend le Roi d'Arménie , avec sa femme , ses filles & la femme de son fils. Tigrane , fils du Roi d'Arménie , avoit souvent chassé avec Cyrus pendant le séjour que ce Prince avoit fait autrefois à la Cour d'Astiage. Tigrane avoit à se plaindre de son pere , à l'infidélité duquel il n'avoit eu aucune part ; car il arrivoit en ce moment d'un voyage qu'il venoit de faire en pays étranger : il apprend le désastre de sa famille ; il vient trouver Cyrus.

L'accueil que lui fit ce Prince , n'étoit pas propre à le consoler. » Vous arrivez à propos , lui dit-il , pour assister au jugement de » votre pere. «

Ici commence , entre Cyrus & Tigrane , un long entretien , où Xénophon paroît avoir pris plaisir à développer toute la Doctrine Socratique sur les malheurs de l'infidélité , sur l'intérêt qu'ont les hommes de faire le bien & même de rendre le bien pour le mal , sur le pouvoir des bienfaits , sur la vertu qu'a l'infortune d'instruire & de corriger les hommes. Tigrane plaide la cause de son pere ; & Cyrus , dont le cœur penche toujours naturellement vers la clémence , ne paroît défendre ici le parti de la justice rigoureuse , que pour donner plus de prix au pardon qu'il veut accorder. Quel que

soit le mérite de cette conférence , M. Dacier , qui fait estimer son original sans engouement & sans idolâtrie , & qui voit ses défauts comme il sent ses beautés , convient que ce morceau peut paroître un peu trop long , dans un moment où l'on est impatient de voir quel sera le sort du Roi d'Arménie.

» Que me donnerez-vous ( dit Cyrus à ce Roi ) pour la rançon de la Reine votre épouse ?  
» Tout ce que je possède , répondit le Roi. ---  
» Pour vos enfans ? --- Tout ce que je possède , répondit-il encore. --- C'est une fois plus  
» que vous n'avez , dit Cyrus. Et vous , continua-t-il , s'adressant à Tigrane , qui étoit nouvellement marié , & qui aimoit passionnément sa femme , que donneriez-vous pour la liberté de votre femme , *Seigneur* , répondit Tigrane , *je donneroïs jusqu'à ma vie pour la garantir de la servitude*. Reprenez-la , dit Cyrus ; elle est à vous : je ne la regarde point comme captive , puisque vous n'avez jamais abandonné notre parti. Vous , Roi d'Arménie , je vous rends aussi votre femme & vos enfans , sans rançon , afin qu'ils ne croient pas avoir cessé d'être libres. «

Cyrus demanda ensuite à Tigrane des nouvelles d'un homme qui avoit été souvent de leurs parties de chasse dans la Médie , & que Tigrane paroïssoit estimer beaucoup.

» Mon pere l'a fait mourir , répondit Tigrane. Pour quel crime ? reprit Cyrus. Sous prétexte , dit Tigrane , qu'il me corrompoit. » Cependant ce prétendu corrupteur avoit l'a-

## 18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» me si honnête & si noble , qu'un moment  
 » avant d'expirer , il me fit appeller , &  
 » me dit : mon cher Tigrane , gardez-vous  
 » de témoigner à votre pere aucun ressentiment  
 » de ma mort ; c'est par ignorance , non  
 » par méchanceté , qu'il m'ôte la vie. Les fautes  
 » commises par ignorance sont involontaires , &  
 » ne doivent point être imputées à celui qui a le  
 » malheur d'y tomber. Quel homme ! s'écria Cyrus.  
 » Seigneur , repliqua le Roi , quand un mari tue  
 » celui qu'il surprend dans un commerce criminel  
 » avec sa femme , c'est moins pour venger l'outrage  
 » qu'il en reçoit que pour punir un ennemi qui  
 » est venu lui ravir un cœur que lui seul avoit  
 » droit de posséder. J'avois conçu de la jalousie  
 » contre l'homme dont vous me parlez , parce  
 » qu'il me paroissoit avoir tellement tourné l'esprit  
 » de mon fils , qu'il en étoit plus aimé que moi.  
 » Votre faute , dit Cyrus , est un effet de la  
 » foiblesse humaine : oubliez-la , Tigrane , faites  
 » ce sacrifice à votre pere. «

Cyrus a raison d'exiger de Tigrane ce sacrifice ;  
 mais il est certainement trop indulgent envers le Roi  
 d'Arménie ; il lui devoit une leçon plus forte , &  
 les mots de *faute* & de *foiblesse* pour un tel crime ,  
 sont excessivement doux.

La réconciliation ainsi consommée , l'un van-  
 toit la sagesse de Cyrus , l'autre sa bravoure ;  
 celui-là son affabilité ; quelques-uns sa taille &  
 sa beauté. Sur quoi , Tigrane dit à sa femme :



» Et vous, chere épouse, comment avez-vous  
» trouvé Cyrus ? Ne vous a-t-il pas aussi paru  
» très beau ? Je ne l'ai pas regardé, répondit  
» la Princesse. ---- Qui donc regardiez-vous ?  
» --- *Celui qui a dit qu'il donneroit sa vie pour*  
» *me préserver de la servitude.* « Que de grace  
& de délicatesse dans cette réponse ingénue !  
Quelle simplicité élégante dans la maniere dont  
elle est annoncée ! Voilà un de ces traits qui  
n'appartiennent qu'à Xénophon.

Cyrus, après s'être assuré des Peuples voisins, conduit son armée contre les Assyriens. Avant de commencer le combat » il entonna,  
» selon l'usage, l'hymne en l'honneur des  
» *Dioscures*, que les soldats continuerent,  
» chantant de toute leur voix avec un respect religieux. *Dans ces occasions, plus on*  
» *craint les Dieux, moins on redoute les hommes.*  
» L'Hymne étant achevé, les Perses recommencent à marcher d'un pas égal, & dans  
» le meilleur ordre. La gaieté brille sur les  
» visages, ils se regardent avec complaisance  
» les uns les autres, ils appellent par leur nom  
» ceux qui sont à côté d'eux, ceux qui sont  
» derriere ; tous s'exhortent mutuellement à  
» marcher, répétant sans cesse : allons, chers  
» amis ; avançons, braves camarades. Les derniers rangs répondent aux cris des premiers,  
» en les exhortant à leur tour à les mener  
» vigoureusement. On ne voit dans l'armée de  
» Cyrus, qu'ardeur, amour de la gloire, confiance, zele à s'encourager réciproquement,  
» prudence, discipline ; dispositions bien pro-

## 20 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» pres à jeter la terreur dans l'ame des ennemis. « Ce morceau est plein de chaleur & d'énergie, mais on doit sur-tout y remarquer cette belle & grande maxime : *dans ces occasions, plus on craint les Dieux, moins on redoute les hommes.* C'est un Païen qui nous apprend que la Piété & la Religion, loin d'affoiblir le courage du soldat, lui inspirent une plus grande confiance. Xénophon, homme de guerre, élevé dans une Religion extravagante & capable de rebuter les gens éclairés, fait cependant éclater dans tous ses Ouvrages, le plus profond respect pour la Divinité, & l'attachement le plus respectueux aux pratiques & aux cérémonies religieuses : exemple qui peut servir à défabuser tant de militaires qui s'imaginent que la fidélité aux exercices de la Religion est dans un homme de guerre une sorte de foiblesse & de pusillanimité qui l'avilit & le déshonore. Cyrus gagne la bataille; mais aussi habile à profiter de sa victoire que savant dans l'art de vaincre, il poursuit son avantage sans donner aux ennemis aucun relâche, & termine enfin ses conquêtes par la prise de Babylone, où il établit le siege de son nouvel Empire. Nous ne nous engagerons point dans le détail des opérations de cette guerre, dans laquelle Cyrus se conduit toujours en Général accompli, nous allons seulement présenter à nos Lecteurs un abrégé de l'*Episode de Panthée*, dont l'Historien a orné son récit, pour prévenir sans doute l'ennui qu'auroit pu causer une suite trop uniforme d'actions militaires. Nous choi-

fiſſons ce morceau , parce qu'on y voit briller , plus que dans tous les autres , ces graces naturelles qui ſont comme le caractère diſtinctif de Xénophon. Les endroits que nous citerons , ſerviront en même tems à faire mieux connoître le ſtyle du Traducteur.

Panthée , femme d'Abradate , Roi de la Suſſienne , fut faite priſonniere dans la premiere bataille que Cyrus livra contre les Aſſyriens. Son époux étoit alors abſent ; il avoit été envoyé en Ambaſſade vers le Roi de la Baſtriane. Cyrus chargea donc un jeune Seigneur Mede nommé Araſpe , de garder la Princeſſe en attendant qu'Abradate la redemandât. Panthée étoit une des plus belles femmes de l'Asie. Un Hiſtorien vulgaire n'eût pas manqué une ſi belle occaſion de faire un portrait , & ſe ſeroit égayé dans une deſcription romaneſque des charmes de cette Princeſſe. Xénophon prend un tour plus adroit pour donner à ſes Lecteurs la plus haute idée de la beauté de Panthée. » Seigneur , dit Araſpe à Cyrus , avez-vous vu » la femme dont vous m'ordonnez de prendre » ſoin ? Non , répondit Cyrus. Et moi , reprit » Araſpe , je l'ai vu lorsque je l'ai choiſi pour » vous. En entrant dans ſa tente , nous ne la » diſtinguâmes pas d'abord ; elle étoit aſſiſe à » terre , entourée de ſes femmes , & vêtue » comme elles. Mais enſuite , lorsque voulant » ſavoir laquelle étoit la Maîtreſſe , nous les » eûmes regardées toutes avec attention , quoi- » qu'elle fut aſſiſe , qu'elle eût la tête cou- » verte d'un voile , & les yeux baiffés , nous

## 22 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» remarquâmes une grande différence entrè  
 » elle & les autres. Nous la priâmes de se le-  
 » ver; ses femmes se leverent en même tems;  
 » elle les surpassoit toutes par la hauteur &  
 » par l'élégance de sa taille, par la noblesse  
 » de son port, dont la simplicité de ses vè-  
 » temens ne lui faisoit rien perdre, & par la  
 » grace de toute sa personne. Sa robe étoit  
 » baignée de ses larmes qui couloient jusqu'à  
 » ses pieds. Alors le plus âgé d'entre nous  
 » lui adressant la parole : Rassurez-vous, lui  
 » dit-il, quelque opinion que nous ayons des  
 » grandes qualités dont votre époux est doué,  
 » nous ne craignons pas de vous dire que ce-  
 » lui à qui nous vous destinons, ne lui cede  
 » ni en beauté, ni en esprit, ni en puissance.  
 » Oui, si quelqu'un mérite d'exciter l'admira-  
 » tion, c'est Cyrus à qui vous appartenez  
 » désormais. A ces mots, elle déchira le voile  
 » qui couvroit sa tête, en poussant des cris  
 » lamentables, auxquelles ses femmes mêlerent  
 » les leurs. Ce désordre nous ayant laissé voir  
 » la plus grande partie de son visage, son col,  
 » ses mains, nous jugeâmes qu'il ne fut ja-  
 » mais en Asie une mortelle aussi parfaitement  
 » belle. «

Cyrus refusa constamment de voir Panthée;  
 mais il lui fit rendre tous les honneurs dûs à  
 son rang. Araspe, moins prudent, ne tarda  
 pas à éprouver l'effet des charmes de la belle  
 captive, & lui déclara sa passion avec un em-  
 portement si vif & si peu mesuré, que la Prin-  
 cesse en fit avertir Cyrus, qui pour éloigner

Araspe d'un objet si dangereux , l'engagea à passer chez les ennemis comme transfuge , pour s'instruire de leurs desseins ; il fit même répandre le bruit dans le camp qu'Araspe avoit quitté son parti. A cette nouvelle , Panthée fit dire à Cyrus que , s'il vouloit le lui permettre , elle détermineroit son mari à se rendre auprès de lui , & qu'il trouveroit dans Abradate un allié plus fidele & plus utile qu'Araspe. Cyrus y consentit , & bientôt , sur l'avis de Panthée , Abradate arriva au camp à la tête de deux mille chevaux : instruit par son épouse de la générosité de Cyrus , il voulut lui témoigner sa reconnoissance par des services signalés , le jour que se livra la bataille de Tymbrée. » Au » moment où Abradate alloit endosser sa cuirasse , faite de lin , suivant l'usage de son » pays , Panthée lui apporta un casque d'or , » des brassarts , & de larges brasselets de même métal , une tunique de pourpre plissée » par le bas , qui descendoit jusqu'à terre , & » un panache de couleur d'hyacinthe. Abradate fut surpris en voyant ces armes , elles » avoient été faites à son insu par ordre de » Panthée sur la mesure de celles dont il se servoit ordinairement. Ma chere Panthée , » lui dit-il , vous vous êtes dépouillée de tout » ce qui sert à vous parer pour me faire cette » armure. Non , répondit Panthée , le plus précieux de mes ornemens m'est resté ; car si » vous paroissez aux yeux des autres tel que » vous êtes aux miens , vous serez ma plus » riche parure. En proferant ces paroles , elle

## 24 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» l'armoit elle-même, & ses joues étoient in-  
 » nondées de ses larmes, quelque violence  
 » qu'elle se fit pour les cacher. Abradate, déjà  
 » si digne d'attacher les regards par la beauté  
 » de sa figure, parut plus beau & avoit l'air  
 » encore plus noble quand il fut couvert de  
 » ses nouvelles armes : il avoit pris des mains  
 » de son Ecuyer les rênes de son char, & se  
 » préparoit à y monter, lorsque Panthée ayant  
 » fait éloigner ceux qui les entouroient : Abra-  
 » date, lui dit-elle. ... quels que soient les sen-  
 » timens que vous me connoissez pour vous,  
 » je jure par mon amour, par le vôtre, que  
 » j'aimerois mieux vous suivre au tombeau,  
 » où une mort glorieuse vous auroit précipi-  
 » té, que de vivre sans honneur avec un mari  
 » déshonoré.... Souvenez-vous des obligations  
 » que nous avons à Cyrus. Captive & desti-  
 » née à lui appartenir, loin de me traiter en  
 » esclave, ou de me proposer ma liberté à  
 » des conditions honteuses, il m'a conservée  
 » pour vous depuis que je suis en son pouvoir,  
 » comme si j'avois été la femme de son fre-  
 » re. Abradate transporté de tout ce qu'il ve-  
 » noit d'entendre, posa la main sur la tête de  
 » sa femme, & levant les yeux au ciel : Grand  
 » Dieu, s'écria-t-il, faites que je me montre  
 » digne mari de Panthée & digne ami de Cy-  
 » rus ! A ces mots il monte sur son char. Quand  
 » il y fut entré & que son Ecuyer l'eut fer-  
 » mé, Panthée, qui ne pouvoit plus embras-  
 » ser son mari, baisoit le char ; mais bientôt  
 » le char s'éloigne. Panthée le suit quelque  
 » tem-

» tems fans être apperçue d'Abradate , qui ,  
 » tournant la tête , & voyant sa femme sur ses  
 » pas : Consolerez-vous , ma chere Panthée , lui-  
 » dit-il , adieu ; il faut nous quitter. Aussi-tôt  
 » ses femmes & ses eunuques la prirent dans  
 » leurs bras & la conduisirent à son chariot....  
 » Tous les yeux se tournerent alors vers  
 » Abradate , car personne n'avoit songé à le  
 » regarder , tant que Panthée avoit été pré-  
 » sente , &c. «

Après la bataille , dans laquelle Abradate fit  
 des prodiges de valeur , Cyrus , ne le voyant  
 point paroître , fit appeller quelques-uns de ses  
 Gardes , & leur demanda si aucun d'eux n'avoit  
 vu Abradate : » Je suis surpris , continua-t-il ,  
 » qu'il ne paroisse point , lui qui avoit accou-  
 » tumé de se rendre si souvent auprès de moi.  
 » Seigneur , répondit un des Gardes , il ne vit  
 » plus ; il est mort dans le combat , en poussant  
 » son char au milieu des ennemis.... On dit  
 » aussi que sa femme a enlevé son corps , &  
 » que l'ayant mis sur le chariot dont elle se  
 » sert ordinairement , elle l'a transporté , non  
 » loin d'ici , sur les bords du Pactole. On ajoute  
 » que cette femme infortunée , assise par terre ,  
 » soutient sur ses genoux la tête de son mari...  
 » pendant que ses Eunuques & ses domestiques  
 » lui creusent un tombeau sur une éminence  
 » voisine. A ce récit , le Prince... sautant sur  
 » son cheval , courut avec mille cavaliers à ce  
 » douloureux spectacle... Dès qu'il apperçut  
 » Panthée couchée à terre , & le corps de son  
 » époux étendu à ses côtés , un torrent de lar-

## 26 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» mes coula de ses yeux : Ame généreuse &  
 » fidelle , s'écria-t-il , tu nous a donc abandon-  
 » nés ! En proférant ces paroles , il veut pren-  
 » dre la main du mort , elle reste dans la sienne :  
 » un Egyptien l'avoit coupée d'un coup de ha-  
 » che. La vue de cette main mutilée redoubla  
 » la douleur de Cyrus. Panthée , en jettant  
 » des cris lamentables , la reprend , la baise ,  
 » & tâche de la rejoindre au bras. Cyrus , dit-  
 » elle , tout son corps est dans le même état...  
 » Voilà où l'ont réduit son amour pour moi  
 » & son attachement pour vous. Insensée ! je  
 » ne cessois de l'exhorter à se montrer digne  
 » d'obtenir une place distinguée entre vos amis ;  
 » & lui , uniquement occupé des moyens de  
 » vous servir , ne songeoit point à ce qu'il lui  
 » en pouvoit coûter. Enfin , il est mort , sans  
 » avoir jamais mérité de reproches ; & moi ,  
 » dont les conseils l'ont conduit au trépas , je  
 » vis encore ! Cyrus fondeoit en larmes ;... puis  
 » rompant le silence , ô Panthée , dit-il , votre  
 » époux a du moins terminé glorieusement sa  
 » carrière ; il est mort au sein de la victoire...  
 » & vous , vous ne resterez point sans appui :  
 » je ne cesserai d'honorer l'honnêteté de votre  
 » ame , votre vertu , vos admirables qualités...  
 » Dites dans quel lieu vous désirez qu'on vous  
 » mene. Seigneur , répondit-elle , ne vous en  
 » mettez point en peine : vous saurez où j'ai  
 » dessein de me rendre. Après cet entretien ,  
 » Cyrus se retira , gémissant sur le sort de la  
 » femme qui venoit de perdre un tel mari ,  
 » du mari qui devoit ne plus revoir une telle



» femme. Panthée fit éloigner les Eunuques,  
 » sous prétexte de se livrer sans contrainte à sa  
 » douleur, & ne retint auprès d'elle que sa  
 » nourrice, à qui elle ordonna d'envelopper  
 » dans le même tapis, le corps de son mari  
 » & le sien, quand elle ne seroit plus. La nour-  
 » rice essaya par ses prières, de la détourner  
 » du funeste projet de se donner la mort : mais  
 » voyant que ses supplications ne servoient qu'à  
 » irriter sa maîtresse, elle s'assit en pleurant.  
 » Alors Panthée tire un poignard ;... se frappe,  
 » & posant sa tête sur le sein de son mari, elle  
 » expire. La nourrice en poussant des cris dou-  
 » loureux, couvrit les corps des deux époux,  
 » suivant l'ordre qu'elle en avoit reçu.

» Bientôt Cyrus fut informé de l'action de  
 » Panthée ;... il accourt pour voir s'il ne se-  
 » roit pas possible de la secourir. Les trois  
 » Eunuques... venoient de se percer dans le  
 » lieu même où elle leur avoir ordonné de  
 » se tenir... Cyrus, après avoir vu ce triste  
 » spectacle, s'en alla rempli d'admiration pour  
 » Panthée & pénétré de douleur. Par ses  
 » soins ; on rendit aux morts les honneurs  
 » funebres avec la plus grande pompe, & il  
 » leur fit élever un vaste monument. «

» Cyrus, maître d'un vaste Empire, se livre  
 tout entier aux soins qu'exige le gouverne-  
 ment d'un si grand nombre d'hommes : persuadé  
 qu'il est moins difficile de faire des conquêtes  
 que de les conserver, il fait tous ses efforts  
 pour empêcher que les compagnons de ses  
 victoires ne se laissent corrompre par la prof-

## 28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

périté, il leur représente qu'ils ne peuvent se maintenir dans la possession des biens dont ils jouissent que par les mêmes vertus qui leur en ont procuré la jouissance ; que plus ils sont élevés au-dessus des autres par le rang & par la fortune, plus ils doivent les surpasser par leur mérite personnel, & qu'il seroit honteux pour les vainqueurs de se mettre par leurs vices au-dessous des vaincus. Pour s'assurer de leurs mœurs & de leur conduite, il commença par les astreindre à se rendre régulièrement tous les jours au palais, pour y vivre en quelque sorte sous les yeux du Prince : ce règlement avoit un double avantage : le Prince étoit témoin des actions de ses principaux sujets, & les sujets à leur tour pouvoient observer si le Prince remplissoit exactement ses devoirs. Cyrus comprenoit sans doute que ne pouvant pas étendre sa vue sur toutes les parties de l'administration, il étoit très-important que ses Ministres & ceux qui partageoient sa puissance, fussent des hommes d'une vie irréprochable. En veillant ainsi sur ses courtisans, il s'exerçoit lui-même à la pratique de toutes les vertus, bien convaincu que le Prince ne peut donner de leçon plus utile que son exemple, & qu'il n'est pas digne de commander s'il n'est pas plus parfait que ses sujets : le culte des Dieux fut aussi un des principaux objets de son zèle, & les Perses s'empressèrent d'imiter sa piété, ce qui plut beaucoup à Cyrus ; car il envisageoit la piété de ses peuples comme

une espece de sauve-garde ; » de même que  
» les navigateurs se croient plus en sûreté  
» dans leur vaisseau avec des gens de bien  
» qu'avec des impies ; il étoit d'ailleurs per-  
» suadé que plus ses sujets craindroient les  
» les Dieux , moins ils se rendroient coupables  
» de quelques mauvaises actions : il s'atta-  
» cha sur-tout à gagner le cœur de ses peu-  
» ples , & pour y parvenir il se rendit at-  
» tentif à ne laisser échapper aucune occa-  
» sion de faire éclater son humanité. Comme  
» il savoit qu'il est presque impossible que  
» les hommes se portent à aimer ceux dont  
» ils se croient hâis , & qu'ils veuillent du  
» bien à qui leur veut du mal ; il pensoit qu'il  
» n'est guere plus possible qu'on haïsse ceux  
» de qui on a reçu assez de preuves de bien-  
» veillance & d'affection , pour ne pouvoir  
» douter qu'on n'en soit aimé. « Il ne fut pas  
trompé dans son attente , & ses sujets qu'il  
rendit heureux , s'empresserent de lui donner  
le glorieux titre de *Pere*.

Crésus lui fit un jour quelques remontran-  
ces sur sa libéralité , ajoutant qu'avec un peu  
plus de réserve , il eût pu aisément amasser  
dans son palais d'immenses richesses : com-  
bien d'or , lui demanda Cyrus , croyez-  
vous que j'aurois aujourd'hui , si , confor-  
mément à votre conseil , je l'avois accu-  
mulé depuis que je regne. Crésus fixa une  
très-grosse somme : alors Cyrus chargea un  
de ses Officiers nommé Hyftaspe d'aller trou-  
ver ses amis , de les prier de sa part de lui

### 30 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

fournir le plus d'argent qu'il leur feroit possible, & de leur demander un état par écrit signé de leur main, des sommes qu'ils pouvoient envoyer. Hyftafpe étant de retour avec les réponses des amis de Cyrus; Crésus fit le calcul des sommes qu'ils promettoient d'envoyer, & trouva qu'elles excédoient de beaucoup celles que Cyrus auroit pu amasser s'il eût été moins libéral. » Vous voyez, reprit » Cyrus, que je ne suis pas si pauvre que » vous pensiez, & vous voudriez que pour » grossir mon trésor je m'exposasse à l'envie, » à la haine publique, & que je payasse des » gens pour le garder ? Non, Crésus, mes trésors sont mes amis que j'ai enrichis; ils sont » pour ma personne & pour mes biens une » garde plus sûre que ne seroient des marchandises. « Nous désirerions que les bornes de cet extrait nous permissent d'exposer dans un plus grand détail les différens moyens que Cyrus mit en œuvre pour faire régner l'ordre & la justice dans ses vastes Etats : on verroit dans ses moindres actions, un Monarque prudent, équitable & consommé dans l'art de gouverner les hommes. Mais les traits que nous avons cités suffisoient pour prouver que la *Cyropédie* est un des meilleurs ouvrages de Morale & de Politique que l'Antiquité ait produit. On pourroit seulement reprocher à Xénophon quelques longueurs, des observations souvent communes & minutieuses, certaines plaisanteries qui ne paroissent pas avoir beaucoup de sel, plusieurs conversations philoso-

phiques, qui dégénèrent en subtilités, & dans lesquelles on reconnoît trop le disciple de Socrate. Quant à la traduction, elle est exacte & soignée; le style en est pur, facile, clair & sans aucune prétention; mais quelquefois diffus & négligé. Le Traducteur ne s'est pas borné à rendre fidèlement le sens de l'original, il s'est efforcé aussi de saisir cette manière d'écrire aisée & naturelle qui distingue Xénophon, cette simplicité admirable, plus précieuse que tous les ornemens, & que Jules-César a depuis imitée dans ses *Commentaires*, avec tant de goût & de succès. Les notes qu'on lit quelquefois au bas des pages, ont le mérite si rare d'être toujours nécessaires & de ne contenir que ce qu'il faut.

(*Journal des Savans ; Année Littéraire.*)



---

*MÉMOIRES historiques & militaires pour servir à l'Histoire de Louis XIV & de Louis XV, composés sur les pièces originales, recueillies par Adrien Maurice, Duc de Noailles, Maréchal de France, & Ministre d'Etat; par M. l'Abbé MILLOT, des Académies de Lyon & de Nancy, 6 volumes in-12. A Paris, chez Moutard, Libraire-Imprimeur de la Reine, Quai des Augustins. 1777.*

Ces Mémoires embrassent un espace de soixante-onze années, pendant lesquelles se sont passés des événemens & des révolutions dont le tableau est une source féconde d'instructions. Les matériaux en ont été rassemblés par un de ces hommes rares dans les Cours, qui semblent n'ambitionner la faveur, que pour la gloire du Souverain, & qui ne contribuent à sa gloire que pour le bonheur de ses peuples.

La collection des pièces originales sur lesquelles M. l'Abbé Millot a composé ces Mémoires, est si nombreuse, que s'il faut l'en croire, disent les Auteurs du *Journal François*, elle forme seule une Bibliothèque. Il en a extrait ce qu'elles renferment de plus curieux. Il a distribué son ouvrage en trois parties.

Les événemens de la premiere auxquels eut part le Maréchal Anne-Jules de Noailles , pere d'Adrien Maurice , se rapportent à deux époques principales ; l'une est celle de la révocation de l'Edit de Nantes ; l'autre est la guerre d'Espagne , en 1688. Ces objets ne peuvent être indifférens pour la Nation. Mille troubles furent la suite de la révocation de l'Edit de Nantes , & de son exécution. Le Duc Anne-Jules de Noailles est envoyé en Languedoc , avec la qualité de Commandant pour contenir les Protestans. Il concerte d'abord ses projets avec M. d'Aguesseau , pere de l'illustre Chancelier de ce nom , ensuite avec le sage & immortel Basville , tous les deux Intendans de cette Province. Malgré les ordres sévères qu'il est chargé de faire exécuter , il tâche de les adoucir par esprit de religion comme par sentiment d'humanité. Il mérite l'estime & l'amour , autant des Protestans que des Catholiques. Delà il passe au commandement d'une armée en Catalogne , y gagne une bataille , suivie de la prise de Gironne , où tant de Généraux avoient échoué , & ajoute à cette conquête trois autres places importantes. Le Bâton de Maréchal de France , est la récompense de son zele , de ses travaux , & de sa capacité.

Cette premiere partie a paru aux Rédacteurs de l'*Année Littéraire* , la moins abondante en faits , & ils reprochent à M. l'Abbé Millot les détails prolixes dans lesquels il est entré. Mais un reproche beaucoup plus grave

### 34 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que lui font les mêmes Journalistes, est de n'avoir pas tenu la balance égale entre les Protestans & les Catholiques. La science, le courage, la probité, disent-ils, sont attribués aux premiers; le faux zele, la jalousie, la haine, les insultes, sont constamment imputés aux seconds. Tout ce morceau, ajoutent-ils, est écrit d'un ton chagrin, & l'Auteur, quel qu'effort qu'il fasse, ne peut dissimuler l'humour que cet événement ( la révocation de l'Edit de Nantes, ) lui inspire contre Louis XIV, ses Ministres & le Clergé. On ne peut s'empêcher de remarquer, disent encore les Journalistes, l'affectation singulière avec laquelle M. l'Abbé Millot choisit toujours dans la correspondance du premier Maréchal de Noailles, les traits les plus mortifiants pour les Evêques. Cependant d'autres Journalistes observent que ces Mémoires sont rédigés avec beaucoup d'impartialité, de méthode & de discernement; l'amour de la vérité, disent les Auteurs du *Journal de Paris*, paroît avoir présidé au travail de M. l'Abbé Millot, & il étoit difficile de rencontrer des matériaux plus précieux & plus sûrs. Au reste les Auteurs de l'*Année Littéraire* même, après avoir observé que la révocation de l'Edit de Nantes ne cesse depuis long-tems d'exciter les clameurs de la *horde philosophique*, qui s'en prévaut comme d'un titre, pour insulter à la mémoire de Louis XIV, par le sarcasme, la satire & les déclamations amères, conviennent que M. l'Abbé Millot n'est point tombé dans cet excès.



» La seconde partie de ces Mémoires , offre  
» une scène intéressante & variée. L'établissement  
» de Philippe V en Espagne , dit l'Auteur , les  
» intrigues de sa Cour , l'influence du cabinet de  
» Versailles sur celui de Madrid , la conduite des  
» principaux Espagnols sous un nouveau gou-  
» vernement , la conduite encore plus étrange  
» de quelques Ambassadeurs François , leurs  
» querelles avec la Princesse des Ursins , les  
» fausses démarches où ils engagerent Louis  
» XIV & son Ministre , la correspondance  
» intime des deux Monarques , les conseils  
» paternels de l'un , les peines & les dangers  
» de l'autre , le rôle brillant & douloureux  
» d'une jeune Reine , exposée à tous les coups  
» de la fortune ; enfin les combats , les cabales ,  
» les éclats de la discorde , les vues & les  
» ressorts de la politique ou de l'intérêt , for-  
» ment un morceau d'histoire d'autant plus  
» intéressant , que les matériaux en sont éga-  
» lement précieux & inconnus ». Tel est en  
» peu de mots le sommaire des détails con-  
» tenus dans cette seconde partie de l'ouvrage de  
» M. l'Abbé Millot.

Le petit-fils de Louis XIV , Philippe V ,  
âgé de dix-sept ans , part au mois de Dé-  
cembre 1700 , pour aller prendre possession  
du trône d'Espagne. Lorsqu'il fut sur les fron-  
tières , il ne trouva , malgré la magnificence des  
Seigneurs Espagnols , ni des équipages dignes  
de son rang , ni les commodités auxquelles des  
François croyoient devoir s'attendre. On ne  
lui avoit envoyé que mille pistoles. Arrivé

### 36 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

dans sa capitale & dans son palais , il entra la tête couverte , dans la chambre des Grands, qui , tous découverts , vinrent lui baiser la main. C'est-là , dit-on , qu'un air imposant de grandeur & de sagesse donne une haute idée des Espagnols. Le Marquis de Louville s'étonnoit que des gens si sages & si prudens eussent si mal gouverné la Monarchie , & il demandoit à qui en étoit la faute. Il représentoit à M. de Torci , *combien les fous seroient déplacés dans cette Cour , & combien on devoit être attentif de n'y en point envoyer*

Quelques traits firent d'abord connoître l'esprit juste & les sentimens nobles du jeune Monarque. *Monsieur* , frere de Louis XIV, lui ayant écrit au sujet de la succession d'Espagne, sur laquelle il lui rappelloit les droits des Bourbons , s'étoit servi de ces termes : *Il est du droit & de la grandeur de notre Maison, &c. »* Le droit est une bonne raison , dit » Philippe V , à la lecture de sa lettre , mais la » grandeur ne conclut rien. « On rapportoit encore le trait suivant. Tous les vendredis , le Conseil de Castille s'assembloit dans la salle du trône , pour une vaine & ridicule cérémonie. Le Roi entroit couvert , trouvoit les Grands agenouillés , s'asseyoit , leur disoit ensuite , *Levez-vous* , & ils se levoient : *Assëyez-vous* , & ils s'asseyoient : *Couvrez-vous* , & ils se couvroient. Jamais on n'y faisoit rien de plus. Philippe en témoigna sa surprise au Président , & lui demanda si l'on ne traitoit point d'affaires dans cette assemblée ? Le Président lui répon-

dit qu'on ne faisoit que cela sous Charles II, que sous Philippe IV, quelquefois on lui expliquoit les jugemens du Conseil.---

» Et que disoit alors Philippe I V ? ---

» Il disoit *cela est bien*. --- Pour moi, je le dirai,

» si je le trouve ainsi; & si je le trouve au-

» trement, je dirai *cela est mal*. « Cette ré-

ponse, qui déconcerta le Président, fit croire

que Philippe sauroit un jour parler en maître;

mais l'événement ne justifia point cet au-

gure. Il couroit alors un autre mot assez plai-

sant. Dom Francisco de Velasco ayant pré-

senté un placet au Roi, ne reçut de lui au-

cune réponse. Il en présenta un autre au Car-

dinal Portocarréro, & ne fut point écouté :

il s'adressa au Président de Castille, & ce Mi-

nistre lui dit qu'il ne pouvoit rien; enfin au

Duc d'Harcourt, Ambassadeur de Louis XIV,

& le Duc refusa de se mêler de son affaire.

*Quel gouvernement, Messieurs, dit Velasco ! un*

*Roi qui ne parle pas ! un Cardinal qui n'écoute pas !*

*un Président de Castille qui ne veut pas ! & un Am-*

*bassadeur de France qui ne peut pas !* Ce mot, qui

étoit un trait de satire contre le gouvernement,

devint le sujet de toutes les conversations.

Ces *Mémoires* rassemblent un assez grand nom-

bre de détails qui servent à constater quelles

étoient les mœurs espagnoles, du tems de Phi-

lippe V. Il paroît que les Grands eux-mêmes,

qui forment ordinairement la partie la plus

éclairée d'une Nation, partageoient encore alors

les croyances & les pratiques superstitieuses du

peuple. La Reine douairière, qu'on avoit forcé

### 38 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de s'éloigner de Madrid avant l'arrivée du nouveau Roi , ayant envoyé à ce Prince une berline & des attelages , on fut étonné qu'il osât recevoir des présens si suspects de maléfices. Le Comte de Bénéventé , à qui sa charge de Sumiller du Corps donnoit inspection sur ces sortes de choses , en pleura de chagrin. » Si on l'a-  
 » voit laissé faire , dit plaisamment le Marquis  
 » de Louville , il auroit exorcisé la berline ,  
 » les mules , les jumens & tout ce qui s'en-  
 » suit “. Autre particularité du même genre. Le Roi revenant de la chasse , essuya , sans témoigner la moindre crainte , un orage accompagné de tonnerre. Ses Gentilshommes prirent tous à la main une petite clochette des Indes , à laquelle ils attribuoient la vertu de les préserver de la foudre : les Espagnols en avoient une telle frayeur , que Philippe , dans cette occasion , leur parut avoir le courage d'un héros.

Au milieu des grands intérêts , des guerres , des négociations , des intrigues & des cabales qui agitoient la cour d'Espagne , on trouvoit encore le secret de transformer une foule de riens minutieux en affaires graves. Nous ne rappelons point toutes les disputes sur l'étiquette & le cérémonial , nous nous bornons à une petite anecdote , ou plutôt à une plaisanterie sur une perruque qu'on devoit faire au Roi. Philippe avoit perdu ses cheveux pendant une maladie ; on le coëffoit horriblement mal , & la Reine lui en faisoit galamment la guerre. Un changement de Perruquier n'étoit rien moins qu'une bagatelle , si l'on doit s'en rapporter au témoi-

gnage du Marquis de Louville. “ Il y a une dif-  
 » ficulté pour les perruques , écrivoit-il au Mi-  
 » nistre de France , à quoi il faut qu’on ait at-  
 » tention : c’est qu’on prétend ici que les che-  
 » veux avec lesquels on les fera doivent être  
 » de Cavaliers ou de Ddemoiselles , & M. le  
 » Comte de Bénaventé n’entend point raillerie  
 » sur cela. Il veut aussi que ce soient de gens  
 » connus , parce qu’il dit qu’on peut faire beau-  
 » coup de fortileges avec des cheveux , & qu’il  
 » en est arrivé de grands accidens. Vous voyez  
 » que l’affaire est de grande conséquence , &  
 » qu’il n’y faut rien négliger , &c. “

Le spectacle du manège des Cours , la vie  
 souvent si pénible de ceux qui les habitent ;  
 les soins assujettissans , les souplesses humilian-  
 tes , le sacrifice presque journalier des délica-  
 tesses de l’amour-propre & de l’orgueil , qu’e-  
 xige la faveur des Rois , offrent à la raison tran-  
 quille du philosophe une ample matière de ré-  
 flexions. La Princesse des Ursins , cette femme  
 célèbre , dont le rôle fut si brillant en Espa-  
 gne , décrit agréablement les peines attachées à  
 sa place , dans une lettre qu’on lira toute en-  
 tière avec plaisir : qu’on se souvienne que celle  
 qui l’écrivoit étoit une femme d’une naissance  
 & d’un rang illustres , naturellement haute ,  
 fière , impérieuse , mais dont la passion de  
 dominer ne connoissoit point de bornes.  
 » Dans quel emploi , bon Dieu ! m’avez-  
 » vous mise ! écrivoit-elle à la Maréchale de  
 » Noailles. Je n’ai pas le moindre repos , &  
 » je ne trouve pas même le tems de parler à

## 40 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» mon Secrétaire. Il n'est pas question de me  
 » reposer après le dîner , ni de manger quand  
 » j'ai faim. Je suis trop heureuse de pouvoir  
 » faire un mauvais repas en courant , & en-  
 » core est-il bien rare qu'on ne m'appelle pas  
 » dans le moment que je me mets à table. En ve-  
 » rité , Madame de Maintenon riroit bien , si  
 » elle savoit tous les détails de ma charge.  
 » Dites-lui , je vous supplie , que c'est moi qui  
 » ai l'honneur de prendre la robe-de-cham-  
 » bre du Roi d'Espagne, lorsqu'il se met au  
 » lit , & de la lui donner avec ses pantouf-  
 » les quand il se leve. Jusques-là je prendrois  
 » patience ; mais que tous les soirs, quand le Roi  
 » entre chez la Reine pour se coucher , le Comte  
 » de Bénaventé me charge de l'épée de S. M.  
 » d'un pot-de-chambre & d'une lampe que je ren-  
 » verse ordinairement sur mes habits , cela est  
 » trop grotesque. Jamais le Roi ne se leve-  
 » roit si je n'allois tirer son rideau , & ce se-  
 » roit un sacrilege si un autre que moi entroit  
 » dans la chambre de la Reine quand ils sont  
 » au lit. Dernièrement la lampe s'étoit étein-  
 » te , parce que j'en avois répandu la moitié.  
 » Je ne savois où étoient les fenêtres , parce  
 » que nous étions arrivés de nuit dans ce lieu-  
 » là ; je pensai me casser le nez contre la mu-  
 » raille , & nous fûmes , le Roi d'Espagne &  
 » moi , près d'un quart d'heure à nous heur-  
 » ter en les cherchant. Sa Majesté s'accommo-  
 » de si bien de moi , qu'elle a quelquefois la  
 » bonté de m'appeller deux heures plutôt que  
 » je ne voudrois me lever. La Reine entre

» dans ces plaisanteries ; mais cependant je  
» n'ai pas encore attrapé la confiance qu'elle  
» avoit aux femmes-de-chambre Piémontoises.  
» J'en suis étonnée , car je la fers mieux qu'el-  
» les , & je suis sûre qu'elles ne lui laveroient  
» point les pieds , & qu'elles ne la chauffe-  
» roient point aussi promptement que je fais ,  
» &c. »

Louis XIV étoit l'ame des conseils de Philippe V , trop jeune encore & d'un caractère trop foible pour gouverner par lui-même , dans un commencement de regne aussi orageux. La sagesse & les vues politiques de ce Monarque , son expérience dans les affaires , son inflexible droiture , sa bonté paternelle , ses sentimens nobles , élevés , religieux se développent dans la correspondance suivie qu'il eut avec son petit-fils. C'est dans toutes ces lettres que Louis paroît véritablement grand , de cette grandeur personnelle qui vient de l'ame , que ne donnent ni le rang ni la puissance , & qui est indépendante des alternatives bizarres de la fortune. M. l'Abbé Millot en convient lui-même , dans son *Discours préliminaire*. » Dans ce  
» tableau de foiblesse & d'infortunes , dit-il ,  
» Louis XIV intéresse par l'élévation de ses  
» sentimens & par la droiture de ses inten-  
» tions : il donne souvent les meilleurs con-  
» seils à son petit fils ; & ses lettres particu-  
» lieres feront un des plus beaux ornemens de  
» nos Mémoires ». Ces mêmes éloges se trouvent encore répétés dans mille autres endroits. Cependant l'Auteur avoit dit , au commence-

ment de ce même *Discours préliminaire*, que Louis XIV, à l'époque où le jeune Duc d'Anjou fut appelé au trône d'Espagne, n'étoit déjà plus ce qu'il avoit été ; que les années avoient affoibli les ressorts de son génie & de son ame ; que sa confiance en lui-même à mesure qu'il approchoit du tombeau, le rendoit peut-être plus susceptible d'illusions. Comment concilier cette sagesse, reconnue dans les écrits de Louis XIV, avec ce dépérissement, ces ressorts usés, & cette caducité d'ame & de génie qu'on lui attribue si gratuitement ?

La troisieme partie de ces *Mémoires* embrasse les événemens politiques & militaires du regne de Louis XV, jusqu'en 1756. Le feu Maréchal de Noailles y joue le principal rôle ; on y trouve l'histoire de ses campagnes, de ses négociations, de son ministère, & les traits les plus remarquables de sa correspondance. M. l'Abbé Millot le considère comme homme de guerre & homme d'état. Nous croyons devoir transcrire ce qu'il en dit, tant pour donner une idée du style & de la maniere de l'Ecrivain, que pour faire connoître plus particulièrement le héros de ces *Mémoires*. » Sa réputation, en général, dit l'Historien, auroit été fort brillante, s'il avoit » gagné la bataille de *Dettingen*, comme toutes ses dispositions sembloient l'affurer ; il » fut malheureux par la faute d'autrui ; une » journée qui devoit le placer au rang des plus » célèbres Capitaines, l'exposa aux jugemens » défavorables du public, trop accoutumé à » n'applaudir en ce genre qu'à la victoire...



» (\*) En qualité d'homme d'Etat , le Maréchal de  
» Noailles mérite un rang distingué dans no-  
» tre histoire. Son administration , au commen-  
» cement de la Régence , eut pour bafe la fa-  
» gesse & l'équité ; elle tira les finances du  
» chaos affreux où les avoit laissées Louis XIV ;  
» elle auroit probablement achevé de les réta-  
» blir , si un vertige inconcevable n'avoit aveu-  
» glé & le Régent & la Nation. Il s'opposa au  
» fatal systême ; il se dévoua pour la patrie ;  
» l'exil fut la récompense de son zele. Il avoit  
» exercé en Espagne , fort jeune encore , son  
» talent pour les négociations & les affaires ,  
» & il possédoit ce talent au plus haut degré.  
» Franchise & prudence , activité & retenue ,  
» pénétration & solidité , finesse de tact & pro-  
» fondeur de génie , éloquence douce & forte ,  
» méthode précise & lumineuse ; cet assembla-  
» ge lui donnoit une supériorité constante ,  
» qui , dans les conjonctures les plus difficiles ,  
» fut une des principales ressources de l'Etat.  
» Pendant treize années de ministère , le Ma-  
» réchal de Noailles , soit à l'armée , soit au  
» Conseil , se livra sans relâche à toute l'ar-  
» deur de son zele. On sera étonné de lui

---

(\*) Je ne puis m'empêcher de vous dire , lui écrivoit en 1741 le Roi de Prusse , combien j'ai applaudi à la sagacité du plan que vous aviez conçu à Dettingen. Je puis vous assurer que j'ai ressenti la douleur la plus amère en voyant que le succès n'a pas été tel qu'on devoit naturellement se le promettre.

#### 44 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» voir prédire presque toutes les infortunes de  
 » l'Etat ; on le fera encore plus de voir qu'il  
 » en dévoiloit les causes, & que ces maux ne  
 » feroient point arrivés, s'il avoit eu autant  
 » d'influence dans les résolutions, que de cou-  
 » rage à dire les vérités les plus affligeantes,  
 » quand elles pouvoient être utiles. «

Un sentiment d'estime réciproque unifioit le  
 Maréchal de Noailles & le Cardinal de Fleu-  
 ry ; ils entretenoient ensemble une correspon-  
 dance particuliere , & il paroît même que l'en-  
 jouement se méloit quelquefois à ce commerce  
 épistolaire. On peut en juger par la réponse  
 suivante du Cardinal. » Vous croyez sans doute  
 » que je n'ai rien à faire, puisque vous me  
 » proposez les questions les plus difficiles à ré-  
 » soudre. Vous m'avez forcé à faire des re-  
 » cherches très-pénibles dans tout le cours de  
 » notre histoire ; & j'ai enfin trouvé, après  
 » avoir parcouru le regne de tous nos Rois ,  
 » que le goût que M. le *Dauphin* marque déjà  
 » pour les chiens, vient en droite ligne du  
 » Roi Dagobert..... Vous voyez qu'il m'a fallu  
 » remonter bien haut, pour trouver l'origine  
 » d'une inclination si bizarre, nous avons mê-  
 » me dans la Bibliothèque du Roi les noms de  
 » tous ces chiens, écrits de la main propre de  
 » Dagobert. Après une recherche si savante,  
 » je vais me reposer par une petite conférence  
 » avec M. Walpole, qui est la seconde d'au-  
 » jourd'hui. «

Toutes les lettres de Louis XV, adressées au  
 Maréchal de Noailles, portent l'empreinte du

caractere de bonté & de modestie qui distinguoit ce Prince ; toutes sont pleines de ces marques touchantes de confiance & de familiarité, si honorables & si précieuses pour un sujet. En exigeant que le Maréchal lui donnât des conseils, il vouloit qu'il lui annonçât la vérité sans détour.» Je vous ouvre la bouche » comme le Pape aux Cardinaux, lui écrivoit : » il, & vous permets de me dire ce que votre zele & votre attachement pour moi vous » inspirera. Je vous connois assez, & depuis » assez long-tems, pour ne pas mettre en doute » la sincérité de vos sentimens & votre attachement à ma personne «. *Ma lettre n'est pas trop bien conçue, lui écrivoit-il dans une autre circonstance, mais je suis pressé. De plus, je ne suis pas plus spirituel que cela ; mais ce qui est de sûr, c'est que je fais de mon mieux. Il lui marquoit encore, en terminant une autre dépêche : Voilà une longue réponse à une longue lettre. Passez-moi, je vous prie, ce qui pourroit s'y trouver de fautes : sûrement elles ne viendront pas de mauvaise volonté de ma part.*

M. l'Abbé Millot dit, en parlant du Maréchal de Noailles, que les monumens de son esprit sont presque tous des monumens de ses services & de ses vertus. On trouve en effet dans ce nombre prodigieux de Mémoires, de Lettres, d'instructions, une éloquence, une énergie, une force de raisonnement, une élévation, & en même tems une noble simplicité de style qui lui assureroient une place distinguée parmi les meilleurs Ecrivains de son siècle, s'il

## 46 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

avoit besoin de ce genre de gloire pour aller à la postérité.

Dans l'embarras de choisir parmi tant de morceaux éloquens, voici quelques fragmens d'une Lettre qu'il écrivoit au Roi en 1753, sur les désordres publics qui, depuis ce tems-là, sont toujours allés en augmentant.

» Tant qu'un Gouvernement, Sire, con-  
 » serve son crédit & son autorité, il y a  
 » des remèdes à tout ; mais lorsque les senti-  
 » mens & les principes qui entretiennent  
 » dans les sujets l'esprit d'obéissance, de sou-  
 » mission, & l'amour de leur Prince & de  
 » leur Patrie, viennent à se pervertir & s'a-  
 » néantissent, alors, malgré un calme appa-  
 » rent, & qui n'est pas tel aujourd'hui, le dan-  
 » ger est plus grand qu'on ne pense, & sans  
 » qu'on s'en apperçoive, un Etat penche vers  
 » sa ruine. «

Le Duc de Noailles a le courage de dire ensuite au Roi, que la publicité des divisions dans le Gouvernement & à la Cour, ne pouvant plus laisser supposer que le Roi les ignore, l'idée qu'on a qu'il les tolère, détruit l'opinion que les Etrangers doivent avoir du Souverain, & alienent l'esprit des Sujets même.

» Le trouble & la confusion, continue-t-il,  
 » regnent dans tous les ordres de l'Etat : la li-  
 » cence est extrême, on ne connoit plus de  
 » règles, de bienséance, ni de subordination ;  
 » chacun vise à l'indépendance. On ne voit  
 » que mécontentement, & l'on n'entend que  
 » murmures : la fermentation des têtes est por-

» tée au dernier degré ; toute émulation est  
» éteinte ; toute les connoissances s'anéantif-  
» sent , & les hommes capables de servir l'E-  
» tat , deviennent si rares , qu'à peine on en  
» nomme quelques uns.... L'amour de la Pa-  
» trie & du nom François est devenu un ri-  
» dicule ; il s'est introduit une fausse philoso-  
» phie , qui conduit à la mollesse , au luxe &  
» à l'indolence : on n'envisage qu'avec indiffé-  
» rence les troubles qui peuvent agiter l'E-  
» tat , & si l'on daigne en parler , ce n'est que  
» pour fronder le Gouvernement..... C'est à  
» ce renversement de tous principes , qu'on  
» doit attribuer la division qui sépare si scan-  
» daleusement le Clergé & le Magistrat. Les  
» choses sont arrivées à un tel point , qu'il  
» est d'une nécessité absolue d'y apporter les  
» plus prompts remedes , &c...

» Pardonnez-moi, Sire , d'avoir osé entrer  
» dans un aussi triste détail avec Votre Ma-  
» jesté ; mais je la supplie de considérer que  
» c'est le dernier effort du courage , & l'es-  
» fet de la juste confiance que l'on doit avoir  
» dans la probité de son Maître , dans sa droi-  
» ture & dans son amour pour la vérité , que  
» d'oser lui annoncer que son Gouvernement  
» s'affoiblit , que son autorité se perd , que les  
» liens qui lui attachent ses peuples se rom-  
» pent journellement , & que l'opinion des  
» Etrangers s'altère «.

» Il y a peu de personnes dans votre Cour ,  
» Sire , qui ne préfèrent à une pareille dé-  
» marche un silence prudent , je l'avoue , mais

## 48 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» qui n'en est pas moins criminel. Et quelles  
 » en feroient les funestes suites ? des malheurs  
 » auxquels ils devient impossible de remédier,  
 » & qui font alors connoître aux Rois, mais  
 » trop tard, qu'ils n'ont point eu de vérita-  
 » ble serviteur qui les aimât pour eux-mê-  
 » mes, & qu'ils n'ont eu que des Courti-  
 » fans, des Flatteurs, des Ministres foibles,  
 » intéressés, & peut-être infideles ».

Ce morceau nous a paru rempli d'une fermeté si généreuse, d'un amour du bien si ardent, que nous n'avons pu résister au plaisir de le transcrire. Nous ne parlons point de l'éloquence avec laquelle s'exprime le Maréchal de Noailles. Peut-on avoir ce courage & ce zèle, & n'être pas véritablement éloquent ? Génie, poésie, éloquence, tout est dans l'âme. Hors delà il n'y a qu'enflure, bel-esprit, étalage vain de sons & de paroles.

La sagesse du Maréchal étoit le fruit d'une pénétration qui lui faisoit voir les événemens dans un avenir fort éloigné, & c'étoit ce qui dans les occasions rendoit son zèle si pressant. Le Roi étoit fort prévenu contre Maurice de Saxe. Les Courtisans lui faisoient craindre la différence de Religion ; son ambition d'être Souverain de Courlande, ses menaces de passer à un autre service si on le contrarioit, son inconstance. Noailles détruisit toutes ces préventions. » Les Officiers, disoit-il, qui se por-  
 » tent au grand, sont si rares aujourd'hui,  
 » Sire, que s'il étoit né votre sujet, il mériteroit  
 » des distinctions particulières ; étant étranger,  
 » il

» il en mérite encore de plus grandes. Il fit  
 » l'éloge de Maurice devant ses ennemis, &  
 » répondit de son zèle & de sa fidélité. Cette  
 » même élévation d'ame, qui le rendoit supé-  
 » rieur à toute jalousie, n'éclate pas moins  
 » dans les louanges qu'il donne au Maréchal  
 » de Lowendal. Il aimoit trop la Patrie pour  
 » ne pas faire valoir les services de deux  
 » étrangers que toute l'Europe envioit alors à  
 » la France. «

Deux événemens assez bizarres, que la sage  
 prévoyance de Noailles détourna, quoique peu  
 importans en eux-mêmes, donneront une idée  
 de la justesse de son esprit. Le Bacha de Bon-  
 neval, célèbre par sa retraite à Constantinople,  
 où il avoit pris le turban, avoit écrit à  
 Naples : *j'ai été piqué au vif de voir que quatre*  
*poiloux de Prêtres* (c'étoient les Electeurs Ec-  
 clésiastiques) *aient trouvé le moyen d'élever à*  
*l'Empire d'Allemagne, par leurs cabales, le Duc*  
*de Lorraine, malgré un aussi grand & aussi for-*  
*midable Monarque que Louis XV, le Victorieux*  
*& le Bien-aimé ; & je me fais un plaisir flatteur*  
*de contribuer, en aussi bonne & respectable compa-*  
*gnie, tout petit que je suis, à culbuter cet Empe-*  
*reur de son Trône.*

» La Porte, séduite par l'éloquence de  
 » Bonneval, vouloit un traité d'alliance for-  
 » mel ; Bonneval demandoit que Louis XV lui  
 » envoyât son plein-pouvoir. Le projet éblouit  
 » les Courtisans François, qui firent tous leurs  
 » efforts pour engager le Roi à cette démar-  
 » che. Mais le Maréchal de Noailles ayant

## 50 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» été consulté, fit voir tous les inconvéniens  
 » & le ridicule de ce projet. » Si la Russie  
 » & l'Empire se réunissoient pour vous faire  
 » la guerre, je crois, Sire, qu'une alliance  
 » avec la Porte seroit justifiée comme nécessaire  
 » pour la conservation de l'Etat; mais l'alliance  
 » d'un Roi très-Chrétien avec l'ennemi du  
 » nom Chrétien, pour faire la guerre aux  
 » Chrétiens, ne peut manquer d'exciter un cri  
 » général dans toute l'Europe contre Votre  
 » Majesté, & d'en soulever toute les Puissan-  
 » ces contre elle, &c. « Cette raison, qu'on  
 eût pu taxer d'être pusillanime par supersti-  
 tion, est appuyée d'autres raisons politiques.

» En faisant à la Reine de Hongrie, ajoutez-  
 » t-il, un nouvel ennemi, on lui procurera de  
 » nouveaux Défenseurs : il ne faut qu'une pru-  
 » dence bien ordinaire pour prévoir quelles  
 » en seroient les suites. La Russie, la Polo-  
 » gne, l'Empire & l'Italie, ont un intérêt  
 » commun & immédiat à s'opposer aux pro-  
 » grès du Turc, & à son agrandissement en  
 » Europe. Tous concourront à la défense de  
 » la Reine de Hongrie. Pour l'exécution du  
 » projet, il faudroit nécessairement avoir un  
 » parti considérable dans le Nord, afin d'y  
 » pouvoir contenir les Moscovites; mais nous  
 » n'y avons presque aucune influence aujour-  
 » d'hui, «

L'autre événement est plus particulier, &  
 d'une espèce toute différente. Voici ce que  
 rapporte M. l'Abbé Millot : » En aimant  
 » la gloire, M. le Maréchal de Saxe ne se



» laissoit point éblouir par les prestiges de la  
 » vanité. Quelques personnes, ou pour lui faire  
 » leur cour, ou dans l'idée de procurer à no-  
 » tre Littérature un homme extraordinaire, le  
 » sollicitoient vivement d'entrer à l'Académie  
 » Françoisé. Un Allemand, ignorant les prin-  
 » cipes de notre langue, auroit pu, malgré  
 » son mérite & son élévation, paroître dé-  
 » placé dans un corps de cette espece, où les  
 » grands Seigneurs ne doivent être admis  
 » qu'en qualité d'hommes de goût. Il le sen-  
 » tit, il consulta du Camp de Tongres, le  
 » Maréchal de Noailles, par la Lettre sui-  
 » vante.

» On m'a proposé, mon Maître, d'être de  
 » l'Académie Françoisé; j'ai répondu que je ne  
 » savois pas seulement l'orthographe, & que  
 » cela m'alloit comme une bague à un chat. (\*)  
 » On m'a répondu que le Maréchal de Villars  
 » ne savoit pas écrire, ni lire ce qu'il écrivoit;  
 » & qu'il en étoit bien. C'est une persécution :  
 » vous n'en êtes pas, mon Maître; cela rend  
 » la défense que je fais plus belle. Personne  
 » n'a plus d'esprit que vous, ne parle & n'é-  
 » crit mieux : pourquoi n'en êtes vous pas ?  
 » Cela m'embarrasse : je ne voudrois choquer  
 » personne, bien moins un corps où il y a

---

(\*) Le Maréchal se rendoit franchement justice : voici  
 un échantillon de son orthographe, tiré de cette même  
 Lettre. *Se la malet comme une bage a un cha..... Pour coi  
 nan aites vous pas? Je crains les ridicules, & se lui se man  
 paret un. &c.*

## 52 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» des gens de mérite : d'un autre côté, je crains  
» les ridicules, & celui-ci m'en paroît un bien  
» conditionné. Ayez la bonté de me répondre  
» un petit mot. «

Le Maréchal de Noailles qui avoit pour le moins autant de bon sens, que l'Académie avoit d'esprit, lui répondit que Villars » en y » entrant, s'étoit donné un nouveau ridicule » avec quelques autres qu'il avoit déjà, malgré les grandes qualités; que cette affiche » ne convenoit point à un homme de guerre; qu'il seroit très-fâché de voir son cher » *Comte Maurice* dans une Compagnie, où l'on » s'occupe uniquement de mots & d'orthographe; que si c'étoit l'Académie des Sciences, » le cas seroit bien différent : le Maréchal de » Saxe, qui pensoit comme lui, fut bientôt » décidé. «

Ces Mémoires sont très-variés & très-curi-  
eux, ils offrent de grands caractères; la Princesse des Ursins, Alberoni, Vendôme, Philippe d'Orléans, le Roi de Prusse, Maurice de Saxe. On peut dire que c'est un monument élevé au génie trop peu connu du Maréchal de Noailles. On y trouve des morceaux du plus grand prix, parmi lesquels il ne faut point oublier l'instruction de Louis XIV au Duc d'Anjou, partant pour aller occuper le Trône d'Espagne; les conseils de la politique la plus sage, donnés à Louis XV par le Maréchal; conseils qui auroient évité bien des maux, s'ils eussent été mieux suivis; l'Ouvrage d'ailleurs est sagement écrit, & le style ajoute aux faits

un intérêt nouveau : cependant, quoiqu'on ne puisse rien offrir à l'instruction des Lecteurs, de plus sage, de plus profond, des vues plus grandes, que n'en offrent les extraits des Lettres & des Mémoires du Maréchal de Noailles, MM. Palissot & Clément observent que la curiosité, quant aux événemens, aux affaires d'Etat, aux intrigues de Cour, est souvent excitée, & n'est pas toujours satisfaite : ce n'est peut-être pas la faute de M. l'Abbé Millot ; mais il est certain qu'on laisse souvent le Lecteur moins instruit qu'il ne s'attendoit à l'être.

Les Rédacteurs de *l'Année Littéraire* ne sont pas de l'avis de MM. Palissot & Clément sur le travail de M. l'Abbé Millot. Ils conviennent que la lecture de ces Mémoires est, en général, très-attachante ; mais, selon ces Journalistes, on doit y distinguer les matériaux qui en font la substance, & la manière dont l'Ecrivain les a mis en œuvre. Le style de M. l'Abbé Millot leur paroît réunir deux grands défauts, une froideur continue & une extrême diffusion. M. l'Abbé Millot ne fait ni varier ni animer sa manière d'écrire, disent-ils ; elle est communément pure & correcte, mais toujours la même & d'une assoupissante monotonie.... Enfin, selon les mêmes Journalistes, on auroit pu réduire ces Mémoires à la moitié moins d'étendue que leur en a donnée M. l'Abbé Millot.

Les Auteurs du *Journal de Paris* ne reprochent à M. l'Abbé Millot que quelques ré-

## 54 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

flexions courtes & seches dans les premiers volumes.

Les Auteurs de la *Gazette universelle de Littérature*, regardent ces Mémoires pour le fond des choses, comme un des meilleurs ouvrages dont on ait enrichi la Littérature Francoise. Nous ne saurions trop exhorter ceux qui ont part au maniment des affaires, disent les Auteurs de cette *Gazette*, ou qui sont assez heureux pour approcher la personne du Roi, à lire ces Mémoires, & sur-tout à se pénétrer du courage du Maréchal de Noailles.

Dans le *Journal de Politique & de Littérature*, on paroît reprocher à M. l'Abbé Millot, de n'être entré dans aucun détail des tems affreux qui suivirent la révocation de l'Edit de Nantes. On observe aussi qu'il auroit dû imiter le Cardinal de Retz, qui commence ses Mémoires par donner une idée des personnes qu'il va faire paroître sur la scene, qui peint leur caractère, & nous apprend quels sont leurs talens, leurs dignités & leurs places; sans ce préalable, le Lecteur est souvent dérouté. Quand l'Ecrivain suppose qu'on connoît tout ceux dont il parle, il arrive qu'on ne connoît personne. L'Auteur de l'Extrait croit devoir exposer d'une maniere rapide, les caracteres de quelques-uns des personnages qui avoient tant d'influence à la Cour de Madrid lorsque Philippe V y parut. » Il y avoit sans doute des » cabales à la Cour de Madrid, dit-il; & qui » étoient les principaux intrigans? Le Grand- » Inquisiteur Mendoza, dévoué à la Maison

» d'Autriche, le Cardinal Portocarrero, Au-  
 » teur du testament du feu Roi, mais plus  
 » ennemi des Allemands qu'ami des François;  
 » un Capucin, Confesseur de la veuve du Roi  
 » Charles II, & qui ne se servit jamais de  
 » l'autorité de sa place que pour inspirer à  
 » cette Reine la haine contre Louis XIV &  
 » le mépris pour Philippe V; un Dominicain,  
 » ancien Confesseur de Charles, qui employoit  
 » les restes de son crédit pour rendre le nou-  
 » veau Roi odieux aux Seigneurs & aux fem-  
 » mes dont il dirigeoit la conscience depuis  
 » la mort de Charles. Il fallut que Louis XIV,  
 » gouvernant de Versailles son petit-fils à Ma-  
 » drid, fit exiler & le Grand-Inquisiteur & le  
 » Capucin, & le Dominicain. Il fallut encore  
 » qu'il interposât son autorité pour faite chas-  
 » ser je ne fais quel Jésuite Allemand, nom-  
 » mé Kressa, qui, à la vérité, ne confessoit  
 » que des femmes-de-chambre de la Reine  
 » Douairiere, mais qui savoit par elles tous  
 » les secrets de sa maison, & qui, par ce ma-  
 » nege plus commun en Espagne que dans les  
 » autres pays de la Communion Romaine, étoit  
 » devenu l'espion & le brouillon le plus per-  
 » fide qui fût dans l'Eglise. Ainsi Louis XIV,  
 » subjugué & trahi lui-même par son Confes-  
 » seur Jésuite, punissoit d'autres Jésuites &  
 » d'autres Confesseurs en Espagne, tandis qu'il  
 » laissoit le sien mettre le trouble & la désor-  
 » dination dans son propre Royaume. Il don-  
 » noit des loix à Madrid comme chez lui par  
 » l'organe de ses Ambassadeurs, &c.

## 56 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Le Rédacteur des *Affiches & Annonces* de Paris , remarque d'abord deux défauts dans l'ouvrage dont il s'agit , relativement au choix & à la distribution des matériaux. L'un est de n'avoir pas su se restreindre en certains endroits. On diroit que l'Auteur a craint de manquer de matière , pour remplir la tâche qu'il s'étoit imposée de donner six volumes , tandis qu'il pouvoit & qu'il devoit les réduire à moitié moins. Le second défaut , qui n'est pas moins frappant , c'est qu'après avoir accablé l'attention par de bien petits événemens , par le détail de leurs causes , & de leurs ressorts cachés , l'Auteur coupe brusquement sa narration , lorsque les pièces originales lui manquent , & ne remplit le vuide qu'elles laissent , que par un abrégé sec & décharné , en forme de sommaire de chapitres. A l'égard du style , M. l'Abbé de Fontenai convient que l'Auteur possède deux qualités essentielles dans un Historien , l'élégance & la clarté ; mais on y cherche en vain la vivacité , la force , & ces coups de pinceau fiers & hardis qui décelent le génie de l'Ecrivain , & qui relevent le fond du tableau. Le critique observe aussi que les réflexions dont l'ouvrage est parsemé , sont des plus impatientantes ; il les prodigue continuellement , dit-il , sans les faire naître du sujet , à la manière des bons Historiens ; . . . . les maximes , la plupart communes , ne supposent ni de grandes vues ni beaucoup de sagacité. Le fond même de quelques-unes a paru repréhensible. Mais M. l'Abbé de Fontenai réserve cette discussion

pour une revue générale qu'il se propose de faire de tous les ouvrages historiques de M. l'Abbé Millot.

( *Journal François ; Année Littéraire ; Journal de Paris ; Gazette universelle de Littérature ; Journal de Politique & de Littérature ; Affiches & Annonces de Paris.* )

---

CHINESISCHE Gedanken , &c. *Pensées Chinoises , traduites du Russe en Allemand , après la traduction faite de la Langue des Mansuris ; par M. ALEXIS LEONT'EW , Secrétaire des Affaires étrangères au College Impérial de Russie. A Weimar , in-8vo.*

C E Recueil fournit un Supplément considérable à l'Histoire de l'esprit humain , si tant est qu'il ne dérange pas les idées qu'on se fait ordinairement de la marche & des progrès de cet esprit. Il est sans contredit très-étonnant de trouver , tant de siècles avant l'Ere Chrétienne , des Souverains & des Ministres aussi versés dans la politique & dans la morale que l'étoient ceux de la Chine , dont la façon de penser est très-propre à faire rougir plusieurs de ceux qui occupent aujourd'hui ces importantes places. Ce n'est pas que parmi ces pensées , on n'en trouve de foibles & qui tiennent aux préjugés & aux

## 58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

superstitions d'alors , mais les pensées de cet ordre n'en ont pas moins leur prix , en ce qu'elles servent à tracer le caractère national d'un Peuple qui a toujours été regardé comme un objet intéressant pour l'œil du Philosophe.

Les Chinois ont eu sur les autres Nations une supériorité proportionnelle à l'état d'infériorité où ils sont aujourd'hui à l'égard des mêmes Nations. La raison de cet état actuel n'est pas difficile à saisir. Leur ancienne splendeur a fait naître en eux un orgueil qui leur a persuadé qu'ils étoient arrivés au *non plus ultra* des connoissances humaines , & qu'il seroit honteux pour eux d'apprendre quelque chose de ceux qu'ils avoient toujours regardés comme les avortons de la nature. Le principe de leurs avantages réels consiste dans les soins qu'ils ont donnés de tout tems à l'éducation , & sur-tout à sa partie morale ; à quoi il faut joindre la salubrité du climat & la sagesse du régime. Mais il faut également se tenir en garde contre les exagérations en faveur ou à la charge des Chinois.

Tout est bon dans ce recueil , & il y a quelquefois de l'excellent , au moins pour le tems auquel remontent ces pensées. Qui ne liroit avec surprise , par exemple , ce qu'on y dit contre la torture ? » Cette pratique insensée cause la perte de bien d'honnêtes gens , » & fait souvent répandre du sang innocent. » Tous ceux qui n'ont pas la force de résister » aux tourmens , ou même le courage de s'y » exposer , avouent ce qu'ils n'ont jamais fait.



» Il est incontestable qu'on tirera d'un homme  
 » dans de pareilles situations, tout ce qu'on  
 » voudra. »

Les exhortations d'un Empereur à ses Généraux & à ses soldats, contre tous les genres d'excès sont admirables. Les devoirs d'un fidele Ministre d'Etat ne sont pas moins bien représentés par un autre. On chercheroit inutilement aujourd'hui des exemples du véritable héroïsme, avec lequel plusieurs Ministres Chinois ont fait à leurs Souverains les remontrances les plus fortes ; aux risques non-seulement de la disgrâce, mais de la vie. Voici entre-autres le début des conseils, que le Ministre Hiaï donnoit à l'Empereur qui occupoit le trône 170 ans avant N. S. » Quand je considere l'état  
 » présent de l'Empire, je me crois obligé,  
 » comme fidele serviteur de V. M., de lui dire  
 » que le mal est à son plus haut période. On  
 » ne sauroit y jeter les yeux sans pousser les  
 » cris les plus vifs, sans verser les larmes les  
 » plus ameres, sans succomber sous ce poids  
 » accablant ; les petites désordres, les vices ordinaires sont devenus imperceptibles au sein  
 » de cette horrible dépravation.—Daignez considérer ce qui importe le plus à l'Etat, que  
 » vous vous plongiez dans les plaisirs ou que  
 » vous fassiez un sérieux examen des causes  
 » qui ont produit les calamités publiques, &  
 » des moyens qui pourroient les faire cesser... »

Tel est le ton qui regne dans presque tous les morceaux de ce recueil. Nous indiquons &

## 60 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

recommandons aux lecteurs les endroits qui concernent la guerre, l'agriculture, les vrais principes d'un bon Gouvernement, le choix d'un digne Ministre, le bon ordre & la modération, les monnoies, les qualités requises dans un Souverain digne de régner, la différence entre le Ministre qui est à la tête des affaires & les autres Employés, la volonté du Ciel & les penchans des hommes, &c.

(Gazette universelle de Littérature.)

---

*LE Messie, Poëme, suivi de quelques Poésies mêlées, par M. DUBOURG. A Amsterdam ; & se trouve à Paris, chez Mufier fils, Libraire, rue du Foin. In-12.*

1777.

**M.** Dubourg présente ces cinq Chants au Public, non comme un Poëme, mais comme un *Essai d'Épopée*. Le sujet qu'il a voulu traiter, est *la naissance du Messie*. L'Auteur assure qu'on trouvera dans son Poëme, *une variété prompte & successive, qui ne mettra pas le Lecteur dans le cas de quitter de tems en tems sa lecture pour délasser son esprit d'un détail trop long & trop fatigant*. Non certainement, on ne quittera pas de tems en tems la lecture de ce Poëme, dit un Journaliste ; mais après en avoir lu quelques pages, je crains bien qu'on ne le quitte une bonne fois pour n'y plus revenir. Sans

doute ce jugement paroîtra sévère ; on verra par l'Extrait que nous allons donner du Poëme , d'après le même Journaliste , si le travail de M. Dubourg méritoit plus d'indulgence.

CHANT Ier. L'Auteur débute par une invocation à la Reine des Cieux. Puis il décrit rapidement la chute d'Adam & les malheurs qui en furent la suite & le châtiment. Il introduit ensuite le Prince des ténèbres , qui se réjouit des maux qu'il a faits au genre-humain : mais la venue du Messie dont il voit le terme approcher , doit être la fin de son Empire. Il convoque le Conseil des Démon's pour délibérer sur les moyens propres à empêcher un aussi fâcheux événement , ou du moins à en prévenir les suites. Chacun des esprits impurs est fort éloquent & fort diffus sur les maux dont l'Empire est menacé ; ils s'épuisent tous en plaintes , en gémissemens ; mais quand ils viennent au sujet de leur délibération , ils sont tous de sentimens différens , & qui n'ont rien de commun que l'extravagance qui regne dans les discours que chacun d'eux prononce. Peut-être l'Auteur a-t-il pensé qu'une délibération de Démon's devoit être un tissu d'absurdités ; que la raison & le bon sens devoient être bannis du College des Esprits malins. Satan dans cette confusion d'avis divers , ne fait quel parti prendre. Il se résout enfin à tenter , tout à la fois , les moyens qu'on lui a indiqués. Il distribue aux différens Chefs des Démon's le travail propre à chacun d'eux , se réservant de tenter le Christ. Il finit par faire porter au milieu de la

## 62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*noire assemblée le Livre où sont consignés les forfaits de l'enfer ; chaque Génie jure sur le Livre infernal ,*

*..... D'accomplir ses noirs engagements ,  
Et l'Enfer retentit de leurs affreux sermens.*

CHANT II. Les DémonS se répandent sur la terre , & sement par-tout le trouble , la guerre & la mort. Descriptions des cruautés d'Auguste & de ses Partisans. Différentes peintures des excès ridicules de l'idolâtrie. La Religion affligée de voir que *les Prêtres ne baignent plus dans le sang des victimes , & qu'à peine quelques gouttes du beau sang d'Israël reconnoissent les routes de son temple désert* , après une froide complainte sur l'abandon où elle est délaissée , s'envole au trône de l'Eternel , dont elle implore la miséricorde en faveur du genre-humain. Sa priere est exaucée. Dieu commande à son fils d'aller laver dans son sang les crimes des hommes. La voix de l'Eternel , *plus prompte que l'éclair , frappe au cœur du Messie*. Il se soumet aux volontés de son pere ; mais il veut que le Ciel , même avant son effet , connoisse sa puissance , & faire briller les destins sous la voûte des cieux. En conséquence il appelle l'avenir discret qui paroît sans voile & sans rideau , & présente , par anticipation , les mysteres de la religion ; mais avec cette obscurité , qui les rend vraiment inintelligibles , & quelquefois ridicules. Tel est , sur-tout , la maniere dont il représente le mystere de la croix :

Mais l'avenir pâlit, il recule & chancelle :  
 Cependant il revient à la voix qui l'appelle,  
 Présente de la croix l'arbre victorieux,  
 Spectacle surprenant & peu fait pour les Cieux.  
 Des célestes esprits l'allégresse est troublée :  
 Tout tremble, tout pâlit sous la voûte éthérée :  
 L'avenir dans le Ciel alarme tous les cœurs ;  
 Pour la première fois on y versa des pleurs.

C'est en effet, un spectacle nouveau, que  
 de voir les esprits bienheureux *verser des pleurs*.  
 Du moins la *Reine de Sion* fut mieux pénétrer  
 ce mystère à la fois triste & consolant,

Elle sent un combat d'allégresse & d'alarmes,  
 Son amour satisfait est caché sous ses larmes :  
 Sa bouche, si facile à servir ses desirs,  
 S'entrouvre, &, pour accens, ne rend que des soupirs.

L'Auteur ; sans doute, s'est rappelé que  
 dans la descente d'Enée aux enfers, les des-  
 tins de Rome étoient révélés à son fondateur,  
 & il a cru peut-être qu'il feroit une heu-  
 reuse imitation de ce bel épisode de Virgile,  
 en développant toute l'économie de la Reli-  
 gion : mais outre qu'il falloit le faire avec  
 plus de noblesse & d'un ton plus convenable  
 à la grandeur de nos sublimes mystères, ce  
 n'étoit pas d'ailleurs les cieux qu'il convenoit  
 d'instruire de nos dogmes sacrés : il est vrai  
 que l'Auteur n'a point oublié les hommes :

Cependant quand *la Sainte*, aux pieds de sa victime,  
 Quelque temps en son cœur, eût détesté le crime  
 Qui d'un tel Rédempteur mérita le secours,  
 Sa voix à l'univers adressa ce discours :

## 64 L'ESPRIT DES JOURNAUX.

Mais ce discours que *la voix de la Sainte* (c'est le nom que l'Auteur donne à la Religion) adresse à l'univers, est le comble du ridicule. La Religion qui étoit montée au séjour de l'Eternel, pour obtenir de l'Etre suprême la rédemption du genre humain, s'avise du haut des cieux d'endoctriner les mortels, peut-on rien de plus bizarre? Quand elle a fini son sermon,

.... l'avenir rentre en la nuit obscure :

Par ordre du Très-haut, son effet différé

N'est pas moins pour la terre un bonheur assuré.

Le Christ appelle les esprits célestes, leur ordonne d'aller purger la terre des démons qui l'infestent; *Michel* est le chef de cette expédition. *L'éloquent Gabriël* reçoit ordre d'aller, après la défaite des Esprits infernaux, annoncer à *Marie* que le Sauveur du monde naîtra de son sein.

CHANT III. La milice céleste descend sur la terre. L'Auteur fait l'éloge de l'union & de la subordination qui regne dans cette armée, & prend occasion de-là pour nous débiter des sentences admirables contre l'ambition des guerriers, & contre *les grands qui croient seul pouvoir aspirer au temple de mémoire.*

Sans foiblesse & sans art qui fait servir son maître,

Est déjà son rival, plus grand que lui peut-être;

Mais quand l'orgueil préside en un cœur trop altier,

La soif du premier rang le conduit au dernier.

[ Ne voit-on que des grands au temple de mémoire? ]

Guidé par la vertu, tout parvient à la gloire;  
 Chaque état y conduit par des sentiers divers,  
 L'orgueil seul la ternit & produit les revers.

Cependant l'Auteur s'apperçoit *que son zèle l'égare*, & que les plaintes de sa *Muse indiscrete* empêchent son lecteur d'entendre *la trompette des guerriers célestes*. Heureusement qu'il en est bien dédommagé par les beaux vers, & par les maximes sublimes qui ont interrompu ce concert céleste. Cependant on entend de nouveau les cris de guerre, des légions d'Ange paroissent. Le combat n'est pas long; la victoire n'est pas disputée: *Satan* seul ose lever le bras contre *Michel*, il veut lui lancer un rocher qui tombe sans force, n'ayant frappé que l'air; l'Archange d'un seul coup terrasse son ennemi & le réduit en poudre. Toute l'armée des Démons consternée de la chute de son chef, sans prendre part au combat, s'enfuit aux enfers. *Satan* honteux

Précipite sa course & fuit vers *l'horizon*  
*Plus léger que l'éclair poussé par l'Aquilon.*

Ce n'étoit pas en vérité la peine d'armer toutes les puissances du Ciel pour un exploit aussi facile. L'Auteur a emprunté de Milton cette idée du combat de Démons contre les Anges. Il étoit difficile, sans doute, & dangereux, d'entreprendre de refaire ce morceau, un des meilleurs du Paradis perdu; mais du moins avoit-on droit d'exiger que le copiste ne défigurât pas un aussi beau tableau.

## 66 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*Michel avec sa troupe se met en devoir de fuivre les fuyards. Mais*

*Satan seul des Enfers connoît tous les replis.*

*Les replis des enfers ! L'Archange craint de s'engager dans cette sombre demeure. Il dépêche le diligent Raphaël vers Uriel, commis à la garde du soleil, pour en obtenir un rayon du flambeau dont il regle le cours. Le monarque du jour, au bonheur des humains s'intéresse à son tour. Il détache un rayon, dont la chute éblouit. Impatient de servir la nature, il donne à ce rayon la figure d'un rameau d'olivier, & en orne la main de l'envoyé céleste, l'assurant qu'il aura tout l'éclat du TRÔNE qui l'a produit. Les Anges, à la lueur de ce flambeau, pénètrent dans le sombre abîme ; mais ce qui doit étonner, c'est que l'intrépide Archange ne peut un instant soutenir les regards du monstre infernal, dont*

*Les yeux toujours éteints & toujours renaissans ;  
De printemps & d'hiver sont un triste mélange.*

*L'ame sensible de l'Archange s'abandonne à la pitié, sa colere expire, il ne peut refuser des soupirs au triste sort des esprits pervers. Cependant, après les avoirs enchainés dans les enfers, il harangue sa troupe victorieuse ; il lui dit qu'il faut d'abord aller remercier le monarque du jour, & lui rendre le dépôt qu'il leur avoit confié ; sans doute il craignoit que le soleil ne s'affoiblît, si ce rayon qu'en avoit*



détaché *Uriel* ne rentroit dans la masse du fluide. Il se propose de passer un jour entier à la cour du Roi du soleil. Pendant ce temps il dépêche *Gabriel* vers *Marie* pour lui annoncer sa glorieuse destinée & le bonheur des hommes. Pour Dieu, il n'est pas pressé de le revoir & de lui rendre compte de ses travaux. Nous irons, dit-il, quand le soleil vers une autre horizon ouvrira sa carrière, & quand la terre aura été instruite de la fin de ses maux. *Gabriel* part; l'Auteur a soin de décrire tous les pays qu'il traverse dans sa route, & de semer des réflexions politiques & morales sur les mœurs de ces Peuples. *Gabriel* arrive, annonce à *Marie* qu'elle sera mere du Rédempteur. Elle se soumet; mais demande qu'on lui explique l'histoire des premiers temps. Comme la troupe céleste ne doit s'en retourner au ciel qu'au commencement de la nuit, *Gabriel* qui n'est pas fort curieux d'aller faire sa cour au monarque du jour, répond :

Jusqu'au déclin du jour je puis vous obéir,  
Trop heureux mille fois de vous entretenir.

CHANT IV, *Gabriel*, qui a tout son temps à lui, raconte longuement la chute des Anges rebelles, & le bonheur dont jouissoient *Adam* & *Eve* dans le Paradis terrestre, la maniere dont l'esprit tentateur séduisit *Eve*, la chute d'*Adam*, la punition de son crime. On est étonné, sans doute, d'entendre *Gabriel* raconter à *Marie* des choses qu'elle savoit

aussi-bien que lui. Nourrie dès son enfance de la lecture des livres sacrés , pouvoit-elle , en effet , ignorer l'histoire de nos premiers pères ? Mais ce qui suit est plus neuf & plus curieux. L'Ange apprend à *Marie* que chargé de chasser *Adam* & *Eve* du Paradis terrestre , il avoit pris humainement le temps de leur sommeil. Voyez comme son récit est tendre :

Sur les yeux entr'ouverts je verse des pavots.  
En les voyant fermer , je crus que la nature,  
Perdoit , en ce moment , sa plus belle parure.

. . . . .  
» Triste *Adam* , le sommeil , dans ton état funeste ;  
» Est peut-être , après Dieu , le seul bien qui te reste ;  
» Et puisque ce secours est encor fait pour toi ,  
» Diffère au moins l'instant d'un réveil plein d'effroi ».

Cependant le remords brave au fond de son cœur la vertu des pavots. Il se réveille , & dans son désespoir conjure *Gabriel* de terminer des jours qui ne peuvent être qu'un tissu de malheurs. L'Ange le console , & lui fait entrevoir les ressources que lui laissent le travail & l'intelligence qu'il a reçue du Ciel. De-là il prend occasion de lui développer la formation des loix , des Empires , les droits des Princes dans la guerre & dans la paix , la naissance , les progrès & la décadence de tous les arts & de toutes les sciences , & tout cela pour obéir à *Marie* , qui vouloit connoître la chaîne des événemens qui avoient pu engager le Verbe à s'incarner pour le salut du genre humain. Il parle à la Vierge d'Euclide , d'Apelles , des

syftèmes de Ptolomée , de Tychobrahé , de Copernic , de Descartes , de Newton ; mais c'est fur-tout la médecine qui l'occupe sérieufement. Il instruit *Marie* qu'*Efculape* en fut l'inventeur , & mérita pour ce bienfait des autels des Grecs & des Romains ; mais après plufieurs ficles de fplendeur ,

..... cette vive lumiere ,  
Son miracle achevé , finira fa carrière.

.....  
Un peuple d'ignorans , fous l'habit de Docteurs ,  
Plus meurtriers cent fois que la foudre & la guerre ;  
A l'ombre des cypres fera gémir la terre.  
La Médecine , enfin , *filles des temps premiers* ,  
Trop négligée alors , *n'ira pas aux derniers* .

Que tout cela eft beau , & fur-tout bien placé , dans la bouche d'un Ange parlant à *Marie* , au moment même où il vient lui annonce la naiffance du Sauveur ! Cependant fi la nuit n'étoit furvenue , il alloit encore nous dire de plus belles chofes : mais il s'apperçoit que l'afre du jour a difparu , il prend congé de la Vierge , parce que *fes freres l'attendent au temple de lumiere* , pour retourner tous enfemble au ciel.

CHANT V. *Marie* , au lever de l'aurore , va trouver *Elizabeth* & lui annonce les merveilles que l'Ange lui a racontées ; qu'elle vient d'engendrer le Meffie par l'opération toute puiffante du Saint-Efprit , & que le fils qu'*Elizabeth* porte fans fes flancs eft le Précurfeur de

## 70 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'Homme-Dieu. Après avoir rapporté une très-longue conversation qu'eurent ces deux saintes femmes, l'Auteur veut annoncer la paix générale qu'Auguste avoit procurée à l'Empire : mais pour y parvenir il décrit toutes les victoires d'Octave & d'Auguste, & surtout avec beaucoup d'étendue l'Histoire du triumvirat d'Octave, Antoine & Lépide, & la chute des deux derniers. Il décrit ensuite les heureux effets de la paix qui s'ensuivit, au nombre desquels un des principaux étoit que

*Le Tibre débordoit des eaux de l'Hypocrène.*

Auguste voulut alors connoître les forces de l'Empire, & ordonna, pour cet effet, le dénombrement de ses sujets, & voulut que chacun fût s'inscrire dans son pays natal : *Marie*, si on croit l'Auteur, blâmoit cette loi sévère :

..... Si *César* a besoin de connoître  
Le nombre des sujets dont le sort l'a fait maître,  
Plus juste & moins cruel, dans ses projets altiers,  
Il pouvoit les trouver vers ses humbles foyers.

Mais *Joseph*, moins politique, plus soumis & plus courageux, rappelle *Marie* à son devoir, & la rassure contre le danger du voyage par une maxime admirable :

Craignons la loi : bientôt on pourroit nous contraindre.  
Qui sait bien entreprendre a peu de chose à craindre.

Ils partent , arrivent à Bethléem , n'y trouvent point d'hôtellerie où l'on veuille les recevoir , se retirent dans une étable ; *Marie* y met au monde le Messie. Prodiges qu'occasionne cette naissance ; arrivée des Mages à Jérusalem ; ils sont arrêtés & conduits devant *Hérode* ; leur conversation ; ils vont à Bethléem ; leur adoration ; leur retour.

Telle est la marche de ce Poëme , l'un des plus singuliers que l'on ait vu depuis longtemps. Ce n'est d'un bout à l'autre que l'Histoire sainte platement rimée , à l'exception de quelques traits bizarres & absurdes qui sont de l'invention de l'Auteur , & de quelques autres empruntés de Milton & de Sannazar , mais tellement travestis & défigurés , que ces deux Poëtes ne feroient pas tentés de les revendiquer.

Quant au style , il est parfaitement soutenu , & l'on peut juger de l'ouvrage entier par les vers que l'on vient de citer. Voici cependant encore deux morceaux qui acheveront de donner une juste idée du génie poétique de M. Dubourg.

Là s'éleve le trône où l'Eternel réside :  
 La force est son appui , la science y préside ;  
 La Justice , *sans crime* , y dicte ses arrêts ,  
*Sa balance de l'art écarte tous les traits.*

• • • • •  
 La majesté suprême , éternelle puissance ,  
 Sur ce trône immortel , regne par la clémence :  
 C'est du pere & du fils l'accord harmonieux ,  
 D'où procède l'esprit qui les unit tous deux.

## 72 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*Tel un triangle exact , dans sa triple figure ,  
De trois angles égaux réunit la structure :  
Sa forme régulière , en ses dimensions ,  
Ne présente qu'un tout , sous trois divisions.*

Nous ne ferons pas remarquer la Justice , dont la balance écarte les traits de l'art , & qui , sans crime , dicte ses arrêts ; mais admirez la beauté de la comparaison de la Trinité avec un triangle , qui dans sa triple figure réunit la structure de trois angles , & dont la forme régulière en ses dimensions présente un tout sous trois divisions. Comme cela est juste , poétique & noblement exprimé ! mais voici quelque chose de plus sublime encore.

*Tel du nitre & du soufre un mélange perfide ,  
De l'airain infernal , lance un globe homicide ,  
De la cause à l'effet , l'œil le plus pénétrant  
Renvoie à la raison l'indivisible instant.  
Telle de l'Eternel , la suprême puissance ,  
De l'avenir discret interrompt le silence :  
Il l'appelle , il paroît sans voile & sans rideau ,  
Et des secrets divins présente le tableau.*

Selon les Auteurs du *Journal de Paris* , on trouve de tems en tems dans ce Poëme des vers assez bien faits. Ils citent cette comparaison imitée de Virgile :

*Telle qu'aux jours rians de la saison nouvelle ,  
Nous entendons au bois la jeune Philomele  
Déplorer ses petits qu'une rustique main  
Vient à l'aube du jour arracher de son sein.  
Sans espoir de retour , sans force & sans défense ,  
L'oiseau voit enlever sa plus douce espérance ,*

Et

Et privé pour jamais des fruits d'un tendre amour,  
Va conter son malheur aux échos d'alentour,  
Telle, &c.

Mais il s'en faut beaucoup que le style de l'Auteur réponde par-tout à la dignité de son sujet, ajoutent les Journalistes. En général il est commun & peu poétique. D'autres fois il offre des fautes de langue, comme dans les vers suivans : *le Guerrier*,

*Dun regard de mépris précède sa vengeance;*

Au lieu de dire *fait précéder*.

Nos fastes sont bornés : mais ils sont légitimes ;

pour dire *notre faste*.

*Du bras de son rival il voit voler la foudre , &c.*

Plus souvent encore l'Auteur tombe dans une bassesse de ton & une trivialité impardonnables. En voici des exemples :

Ils arrivent : Joseph va vers l'hôtellerie ,  
Mais inutilement ; il la trouve remplie.  
L'Hôte lui dit ami , portez vos pas plus loin ,  
Je ne puis vous aider : à peine un petit coin ,  
Avec un vil grabat me reste pour ma couche :  
Votre embarras m'afflige & votre état me touche ;  
Mais ici d'Etrangers tout est plein jusqu'au toit.

Les Mages vont à Jérusalem.

La nouvelle bientôt vole de rue en rue...  
Est-ce pour m'honorer ou pour me faire injure ,  
Dit Hérode, qu'ici vous vous rendez tous trois ; &c.

*Tome VIII.*

D

## 74 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

On trouvera aussi dans les Contes & les Fables qui suivent cet essai de Poème épique, quelques étincelles de talent, quelques jolis vers accompagnés de détails très-ridicules. Par exemple, dans une Fable de M. Dubourg, la *Citrouille* se moque ainsi de la petitesse des *Cornichons*.

Que faites-vous-là, petits nains,  
Dit-elle, mirmidone engeance ?  
Si l'été dure encor trois ans,  
Sans doute, vous devindrez grands.

L'Auteur ne conserve pas long-tems ce ton agréable. Il fait porter la *Citrouille* & les *Cornichons* au marché, & termine son récit par ces vers détestables :

Les petits avortons  
Sont enlevés dans le quart-d'heure,  
Et la Citrouille enfin demeure  
Pour le compte du Jardinier  
Qui la laisse au bras séculier.

( *Année Littéraire ; Journal de Paris ; Journal des Sciences & des Beaux-Arts.* )





---

*RECUEIL des Arrêts de M. le Premier Président DE LAMOIGNON ; nouvelle édition , revue & corrigée. In-4to. de plus de 300 pages. A Paris , chez Merlin , Libraire , rue de la Harpe. 1777.*

**I**L y a long-tems que les hommes les plus sages sont blessés, avec raison , de voir dans la France un seul Peuple , un seul Législateur , & 285 codes différens. C'étoit pour remédier à cet abus monstrueux , & pour substituer enfin au chaos de notre Jurisprudence un édifice régulier , que M. le Premier Président de Lamoignon conçut dans le siècle dernier le projet de l'Ouvrage dont nous annonçons aujourd'hui la réimpression , & le fit agréer à Louis XIV. Il fit assembler chez lui douze Avocats , pour avoir leurs sentimens sur les articles convenus. Ces articles & les avis des Avocats furent ensuite examinés dans d'autres assemblées , où se trouvoient deux Députés de chaque Chambre du Parlement. Ces conférences , très-utiles sans doute , mais sur-tout très-pénibles , n'ayant cependant pas eu tout le succès & la précision qu'on s'en étoit promis , on chercha de nouveaux moyens pour parvenir au même but.

M. Lamoignon , Avocat du Roi , fut chargé

## 76 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de continuer à fournir des Mémoires, & à les faire passer à M. de Fourcroy, son digne collègue, qui y ajoutoit souvent d'autres questions, & qui mettoit en même tems les matieres en ordre; après quoi ce travail passoit à l'examen de M. le Premier Président de Lamoignon, qui decidoit & arrêtoit seul les articles. C'est à cette rédaction, ainsi dirigée par ce savant Magistrat, que le Public est redevable de ce précieux Ouvrage. Nous ne pouvons donner une plus juste idée de cet important Recueil, qu'en disant, avec Monsieur le Chancelier d'Aguesseau, si bon Juge en cette partie, que *c'est l'Ouvrage le plus propre à former cette étendue & cette supériorité d'esprit, avec laquelle on doit embrasser le Droit François, si l'on en veut posséder parfaitement les principes.*

Dès que ce grand Ouvrage fut fini, chacun s'empressa d'en tirer des copies; mais ce fut avec tant de précipitation, qu'il s'y glissa un très-grand nombre de fautes, dont la premiere édition de cet Ouvrage n'est pas exempte; on les y retrouve presque toutes; cependant toute imparfaite qu'elle étoit, elle fut enlevée très-rapidement. Celle que nous annonçons aujourd'hui, a été faite sur un manuscrit, revu & corrigé par M. le Premier Président lui-même, avec tant d'exactitude, qu'elle ne peut être que très-utile au Barreau, & à tous ceux qui veulent se nourrir des vrais principes de la Jurisprudence & de notre Droit François.

La premiere édition contenoit, outre les ar-

rétés, une autre Partie qui étoit, en quelque sorte, l'Histoire de ces arrêtés & de la discussion qui s'en faisoit dans les assemblées dont nous avons parlé. Mais cette Partie est si confuse, si mal digérée & si fautive, qu'on n'a pas cru devoir la réimprimer, & qu'on se borne à ne donner aujourd'hui que les arrêtés, en attendant que les illustres descendans du grand Magistrat qui nous a procuré ce trésor, veuillent bien communiquer les précieux manuscrits qu'ils possèdent, & mettre à portée de donner au Public cette Partie intéressante, & de la rendre correcte & digne de paroître à la suite de l'Ouvrage de M. le Premier Président de Lamoignon.

On conçoit aisément que ces arrêtés étant le résultat des plus savantes réflexions, destinés à faire un Code, & rédigés en style le plus concis qu'il a été possible, & comme doit l'être une Loi, ne sont pas susceptibles d'extrait. Nous nous contenterons donc d'en désigner l'objet. Ils reglent, 1°. l'état des personnes; 2°. la qualité des biens; 3°. les actions, dettes, hypothèques, prescriptions; 4°. la communauté de biens entre mari & femme, & tous les autres droits dépendans du mariage; 5°. les successions & les testaments; & ces articles son rangés sous différens titres relatifs à la matiere dont ils traitent. Quant aux dispositions qui y sont contenues, on peut en distinguer de plusieurs sortes. Les unes abolissent d'anciens droits & des usages dans quelques Provinces; d'autres font un

Droit général d'un Droit qui étoit particulier à quelques Coutumes ou à certaines Provinces. Plusieurs articles sont entièrement conformes au Droit Romain ; d'autres le sont à la Coutume de Paris ou au Droit coutumier ; enfin, on y trouve des décisions nouvelles pour les cas où le Droit Romain, ou la Coutume de Paris gardent le silence.

Les Magistrats & les Jurisconsultes ont désiré, dans tous les tems, que ces projets de Loix devinssent, par la sanction du Législateur, le Droit commun, & le Code universel de la Nation. C'étoit aussi le vœu de M. le Premier Président de Lamoignon, non pas parce que les décisions renfermées dans ce Recueil étoient l'ouvrage de sa sagesse, mais parce qu'il y voyoit de grands avantages pour les Peuples & pour les Magistrats. Au reste, quoiqu'ils n'aient pas encore reçu l'auguste caractère de Loi publique, ils n'en sont pas moins cités par les Jurisconsultes, comme on cite les constitutions célèbres qui ont été consacrées par l'approbation & la vénération de plusieurs siècles ; les Magistrats y ont presque toujours puisé les motifs de leurs décisions, comme on le voit dans les arrêtés de la Cour sur les péremptions d'instance ; & le Législateur lui-même a bien voulu en adopter les dispositions dans l'Edit de Février 1683, qu'il a donné pour la distribution du prix des offices comme des autres immeubles.

Les vues de M. le Premier Président de Lamoignon étoient ; comme on le voit, bien pu-

res, bien utiles, & caractérisent bien le grand homme & l'homme juste. Tout son Ouvrage tendoit à établir l'uniformité des maximes qui doivent conduire à la décision des questions controversées, & de prévenir, par ce moyen, ces contradictions choquantes que présentent souvent les Arrêts de deux Parlemens différens, & quelquefois les décisions d'une même Compagnie: il croyoit que rien n'étoit plus capable d'affoiblir les liens qui devoient réunir toutes les parties d'une Monarchie, que cette variété d'usages singuliers, souvent bizarres, & toujours contraires les uns aux autres; il avoit toujours applaudi à la sage politique d'un de nos Rois, qui auroit voulu qu'il n'y eût, en France, qu'une coutume, qu'un poids, qu'une mesure, & que toutes les Loix fussent mises en François *dans un beau Livre*. En effet, il seroit bien à désirer qu'une idée si simple & si noble pût quelque jour se réaliser, ou du moins qu'on s'en rapprochât le plus qu'il seroit possible.

Ce Recueil est précédé d'un avertissement très-sage & très-bien écrit. On trouve, à la tête du volume, le portrait du grand Magistrat à qui nous devons cet excellent ouvrage; la gravure, qui nous a paru très-belle, ne porte pas le nom du Graveur, qu'il n'auroit pas dû nous laisser ignorer. M. le Premier Président de Lamoignon étoit né en 1617, & décéda en 1677. Nous avons rapporté ce que disoit le Chancelier d'Aguesseau, si bon juge en cette matière comme en beaucoup d'autres,

## 80 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de l'ouvrage conçu par M. de Lamoignon. A ce suffrage si respectable, on ne peut ajouter d'autre titre de confiance que le nom même de son illustre Auteur. La renommée, trompée quelquefois par les illusions d'un moment, mais qui jamais n'en a imposé aux siècles, nous a appris à attacher à ce nom, comme un attribut héréditaire, l'idée des talens, des vertus, & de cet amour des Lettres si souvent feint par les hommes en place, & si rarement sincere.

(*Journal des Savans ; Journal de Politique & de Littérature ; Avis divers.*)



---

*DICTIONNAIRE des Artistes, ou Notice historique & raisonnée des Architectes, Peintres, Graveurs, Sculpteurs, Musiciens, Acteurs & Danseurs; Imprimeurs, Horlogers & Mécaniciens. Ouvrage rédigé par M. l'Abbé de F\*\*\*. (FONTENAI.)* A Paris, chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, & chez Knapen, Imprimeur-Libraire au bas du Pont Saint-Michel. 2 Vol. in-8vo. petit romain & petit format de plus de 1500 pag. Prix 8 liv. 10 s. broché; 10 liv. relié. 1777.

ON distinguera cet utile Dictionnaire de cette foule de compilations qu'on nous a données depuis quelque tems sur les Arts. On ne trouve dans celui ci, ni cette brièveté qui n'apprend rien, ni cette prolixité qui ne fait que rebuter. L'Auteur, M. l'Abbé de Fontenai, successeur estimé de M. de Querlon, pour la rédaction des *petites Affiches* de Province, annonce son ouvrage dans une de ses Feuilles; avec cette modestie qu'il seroit bien à souhaiter qu'on retrouvât dans la plupart des Ecrivains de nos jours.

» Ayant à parler d'un Ouvrage dont je

## 82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» suis le Rédacteur , dit M. l'Abbé de Fontenai , je dois seulement me borner à exposer ,  
» en peu de mots , le but que je me suis proposé. Je pensois depuis long-tems qu'une Col-  
» lection où l'on trouveroit des notions suffi-  
» santes sur les Artistes de tous les genres , ne  
» pourroit manquer d'être favorablement ac-  
» cueillie , dans un siecle où ils jouissent d'une  
» considération particuliere , où le goût des  
» Arts est généralement répandu , & où pres-  
» que tout le monde se pique d'être amateur ,  
» peut-être même connoisseur. Quelque vaste  
» que fût la matiere , malgré l'insuffisance de  
» mes talens pour la traiter comme il convenoit , j'ai osé du moins ouvrir la carrière.  
» Je laisse à de plus habiles que moi la gloire  
» de la parcourir avec plus de succès. Tout  
» ce que je puis dire , c'est qu'en cherchant à  
» être utile , j'ai dirigé mes efforts à rendre les  
» Notices , que je présente , intéressantes , par  
» des détails curieux. Je ne me suis pas contenté de quelques observations seches sur le  
» genre & la maniere de chaque Artiste. Lorsqu'  
» que j'ai trouvé des anecdotes qui pouvoient  
» servir à faire connoître son caractère , ou  
» qui avoient quelque rapport au progrès &  
» au développement de l'Art qu'il a exercé ,  
» je me suis fait une loi de les insérer dans  
» ce Recueil. J'y ai ajouté des especes de  
» dissertations historiques sur chaque Art dont  
» j'ai entrepris de parler , tels que l'Architecture , la Peinture , la Danse , la Musique , &c. & ce n'est pas la partie qui m'a



» le moins coûté. On comprend aisément qu'un  
 » ouvrage de la nature de celui-ci ne peut être  
 » que le résumé d'une infinité d'autres que j'ai  
 » été obligé de compulser, de lire, d'extraire,  
 » pendant plusieurs années, dans les Bibliothe-  
 » ques publiques & particulieres, pour former  
 » une chaîne suivie des Artistes anciens &  
 » modernes, Etrangers & Nationaux. Autant  
 » qu'il m'a été possible, j'ai puisé dans les  
 » sources, & j'ai consulté les meilleurs Livres  
 » sur les matieres que j'avois à traiter. Je prie  
 » de lire la Préface où je les indique. Mais je  
 » ne m'en suis pas toujours rapporté aux Au-  
 » teurs qui ont écrit sur les Arts ; j'ai eu re-  
 » cours à plusieurs Artistes célèbres, & qui  
 » font encore honneur à la Capitale par leurs  
 » talens. Parmi ceux dont les lumieres & les  
 » observations m'ont été singulièrement utiles,  
 » la justice autant que la reconnoissance m'o-  
 » bligent sur-tout de nommer ici M. Gaucher,  
 » de l'Académie des Arts d'Angleterre, Gra-  
 » veur habile, & qui jouit d'une réputation  
 » distinguée. Il a bien voulu non-seulement re-  
 » voir tous les articles des Graveurs en taille-  
 » douce ; il en a même composé un grand  
 » nombre qu'il fera facile au Lecteur de re-  
 » connoître, par les remarques justes & pro-  
 » fondes qui décèlent un homme supérieur dans  
 » son genre, & par la maniere élégante dont  
 » ils sont écrits. «

MM. Le Moine & Caffieri ont revu la plu-  
 part des articles des Sculpteurs ; M. le Roi l'ai-  
 né, fils du célèbre Julien le Roi, ceux des

## 84 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Horlogers ; M. Pierre , habile Imprimeur de Paris , ceux qui se rapportent à la Typographie , &c. On sent qu'il n'étoit guere possible que l'Auteur , aidé des lumieres & des conseils de pareils Artistes , ne donnât qu'une production médiocre.

Sans entrer dans le détail des objets rassemblés dans ce Dictionnaire , pour mettre nos Lecteurs à portée de juger du mérite de son exécution , nous leur ferons part de quelques observations & de quelques-uns des faits , qui nous paroîtront les plus propres à intéresser leur curiosité.

L'article Musique est un de ceux qu'on lira avec plaisir : on y trouve les définitions que les Anciens ont données de cet Art , leurs diverses opinions sur son origine & les effets presqu'incroyables qu'il a produits parmi eux. L'Auteur pense que la musique vocale a dû nécessairement précéder la musique instrumentale , parce l'homme , doué de la faculté de varier les accens de sa voix , n'a pas dû entendre le ramage & les chants des oiseaux , sans chercher lui-même à les imiter. Il remarque que , parmi les instrumens , ceux qu'on appelle *à vent* , ont dû être inventés les premiers , l'observation du sifflement que les vents produisent dans les roseaux , ou autres tuyaux de plantes , conduisoit naturellement à cette découverte : vinrent ensuite les instrumens à corde , dont il fut aisé de remarquer les différens tons ; d'autant plus que les cordes sonores sont très-communes & se trouvent par-tout. Enfin le bruit

sourd que rendent les corps creux lorsqu'on les frappe , aura donné lieu à l'invention des instrumens qu'on bat pour en tirer du son , comme les tambours & les tymbales. La musique, cultivée avec un succès prodigieux par les Grecs , déchet insensiblement , & fut presqu'anéantie par l'invasion des Barbares dans l'Empire d'Occident. Ce ne fut que dans le onzième siècle que Guy d'Arezzo , Bénédictin Italien , fit quelques tentatives heureuses pour la retirer de l'oubli. Trois cens ans après , Jean de Muris , Docteur Parisien , y fit des augmentations considérables. Enfin , dans le seizième siècle , elle reparut en Italie avec un nouvel éclat. Plusieurs génies vraiment sublimes s'adonnerent à cet art avec le plus grand succès , à Venise , à Bologne , à Rome , & sur-tout à Naples , l'école la plus renommée pour la musique. On adopta de toute part la musique Italienne comme la meilleure ; & tous les Théâtres , toutes les Eglises d'Espagne , de Portugal , d'Angleterre , de l'Allemagne & du Nord , retentissent encore aujourd'hui des chef-d'œuvres immortels des *Correlli* , des *Vinci* , des *Pergolèse* , des *Durante* , des *Benedetto* ; des *Leo* , des *Rinaldo* , des *Jomelli* , des *Sacchini* , &c. La Nation Française est la seule qui ait refusé long-tems de rendre hommage à la musique Italienne , & qui ait prétendu en avoir une nationale , infiniment préférable. L'Auteur ne décide point cette question délicate ; mais il croit » que les détracteurs » de la musique Française ne doivent point » aussi s'aveugler au point de méconnoître les

## 86 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» talens de Lully , qui a fait les délices de la  
 » Cour de Louis XIV , ni ceux de Campra ,  
 » de la Lande , de Rameau , de Mondonville ;  
 » encore moins doivent-ils regarder comme  
 » des Goths & des Barbares ceux qui persif-  
 » tent à trouver admirables leurs compositions  
 » musicales , parce qu'il n'est rien de plus libre  
 » que le sentiment , & qu'on ne peut com-  
 » mander au goût de personne , quand il est  
 » prouvé qu'il n'est pas corrompu. »

C'est au célèbre Allegri , Musicien Italien ,  
 que nous devons ce beau *Miserere* , qu'on chante  
 chaque année dans la Chapelle du Pape , pen-  
 dant la Semaine sainte , & qui attire de toutes  
 parts à Rome un concours prodigieux d'étrangers.  
 Quelques personnes croient qu'il est défendu ,  
 sous peine d'excommunication , de donner des co-  
 pies de ce *Miserere*. Cependant M. Burney , Au-  
 teur Anglois , rapporte que le Cardinal Albani ,  
 premier Bibliothécaire du Vatican & Préfet de  
 la Chapelle du Pape , lui permit , non-seule-  
 ment de prendre une copie du *Miserere* en  
 question , mais encore de fouiller dans tous  
 les manuscrits relatifs à la musique. Ce même  
 M. Burney nous a transmis des détails très-cu-  
 rieux sur ce qu'on appelle en Italie des *Con-*  
*servatorio*. Naples possède trois de ces établisse-  
 mens , uniquement consacrés à l'éducation des  
 jeunes Musiciens. On compte quatre-vingt-dix  
 élèves dans l'un , cent-vingt dans un autre , &  
 deux cens dans le troisieme. On trouve dans  
 chacun d'eux , des maîtres pour le chant , le  
 violon , le violoncelle , le clavecin , le haut-

bois , le cor-de-chasse , &c. Ceux des élèves qui , après quelque tems de soins & d'instruction , n'annoncent point de talent , sont renvoyés pour faire place à d'autres. M. Burney eut la curiosité d'aller voir celui qui porte le nom de *S. Onofrio* , & de visiter toutes les chambres où les élèves couchent , mangent & étudient. » Sur le premier perron , dit-il , étoit » un jeune élève qui souffloit de toutes ses » forces dans une trompette ; sur le second , » étoit un autre élève qui donnoit du cor » avec la même fureur. Dans la chambre commune , on voyoit sept à huit joueurs de clarinette , un plus grand nombre de violons , & une troupe de chanteurs , qui tous exécutaient en même-tems des pièces différentes , & sur différentes clefs ; d'autres écrivaient , composaient , chantoient : c'étoit un charivari des plus complets ; encore même étoit-ce un jour de fête , pendant lequel manquoit le plus grand nombre des élèves , qui , sans cela , y auroient tous été , chacun chantant ou composant sa pièce de musique. Cet usage de les mettre ensemble est très-bon , continue l'observateur Anglois ; il apprend aux élèves à n'être qu'à leur partie , & à acquérir une attention que rien ne peut distraire : il leur donne encore de la force , parce qu'au milieu de ce charivari ils sont obligés de s'entendre. Il n'y a d'ailleurs qu'un inconvénient , c'est qu'il ne paroît pas possible que , dans cette cohue , ils puissent apprendre à jouer ou chanter avec goût. Les

## 88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» lits servent de pieds aux clavecins ; les vio-  
 » loncelles sont dans une autre chambre, &  
 » les haut-bois, les flûtes & les autres instru-  
 » mens à vent, dans une troisième. Les trom-  
 » pettes & les cors-de-chasses sont relégués,  
 » ou sur l'escalier ou dans les greniers. Il n'y  
 » a que peu de vacance dans ces écoles ; en  
 » automne & pendant l'hiver, tous les élèves  
 » se mettent au travail & commencent leurs  
 » exercices deux heures avant le jour. « Il y  
 avoit alors, dans ce *Conservatorio*, huit jeunes  
*Castrati*, qu'on faisoit coucher au premier,  
 dans des chambres plus chaudes, pour mieux  
 conserver leur voix. A l'occasion de ces mal-  
 heureuses victimes, M. Burney dit qu'il s'est  
 informé, dans toute l'Italie, du lieu où l'on  
 pratiquoit plus fréquemment cette barbare opé-  
 ration ; mais il ajoute qu'il n'a pu rien ap-  
 prendre de bien positif sur ce sujet. A Milan,  
 on lui assura que c'étoit à Venise ; à Venise,  
 que c'étoit à Bologne : dans cette Ville, que  
 c'étoit à Florence ; les Florentins lui dirent  
 que c'étoit à Rome ; & à Rome, on lui ap-  
 prit que ce n'étoit qu'à Naples qu'on pratiquoit  
 cette méthode infernale. Cependant cette opé-  
 ration est absolument interdite dans les *Con-*  
*jervatorio* de Naples.

Quoique l'Auteur se soit imposé la loi de  
 ne point parler des Artistes vivans, il a cru  
 cependant devoir faire une exception en fa-  
 veur des talens extraordinaires du célèbre Fa-  
 rinelli, l'un des Chanteurs les plus étonnans  
 de ce siècle. Ce Musicien, dont le véritable

nom est *Charles Broschi*, est né à Naples en 1705. Il n'avoit que dix-sept ans, lorsqu'il se rendit à Rome, où il fit assaut de chant avec un Trompette, fameux par l'éclat de sa voix. Ce combat ne fut d'abord proposé que comme un jeu : mais à Rome, ainsi qu'ailleurs, les plus petits événemens deviennent souvent des sujets de grandes factions. Les Auditeurs divisés prirent parti, & les deux émules, animés par l'attention publique, firent les plus grands efforts pour remporter la victoire l'un sur l'autre. Un jour qu'ils avoient rassemblé tous les Amateurs de Rome, ils poussèrent leur talent aussi loin qu'il pouvoit aller ; le Trompette épuisé fut enfin forcé de garder le silence ; mais Farinelli recommença de chanter avec tant de force & de goût, & il passa jusqu'à des tons si élevés, que sa voix parut alors plus que naturelle. Le Public étonné craignit qu'il ne s'épuisât, le pria de se ménager, & l'accompagna chez lui au bruit des acclamations. Bologne, Venise, la Cour de Vienne ; celles d'Angleterre, de France & d'Espagne furent les principaux Théâtres où Farinelli déploya successivement ses talens. Il fit sur-tout un long séjour en Espagne, où Philippe V, l'avoit fixé par quarante mille livres d'appointemens. Ce célèbre Artiste est aujourd'hui retiré à Bologne, où il jouit d'une fortune assez considérable ; il ne chante plus en public. Les murs de sa salle de billard sont ornés des portraits de ses protecteurs : on y voit deux Empereurs, une Impératrice, trois Rois d'Espagne ;

un Prince des Asturies, un Roi de Sardaigne, un Prince de Savoie, un Roi de Naples, une Princesse des Asturies, deux Reines d'Espagne, & le Pape Benoît XIV. On cite, de cet Artiste, des traits qui tiennent du prodige, & qui annoncent sa supériorité dans l'art du chant. Nous nous bornerons au suivant. Pendant le séjour de Farinelli en Angleterre, il chantoit sur un autre Théâtre que celui sur lequel brilloit Senezimo, & ces deux Virtuoses ne s'étoient jamais entendus. Il arriva un jour, par un concours de circonstances, que ces deux Musiciens se trouverent réunis sur le même Théâtre. Senezimo jouoit le rôle d'un Tyran irrité, & Farinelli remplissoit celui d'un amant malheureux, en bute à la rage du Tyran. Au premier morceau que Farinelli chanta, Senezimo se sentit si vivement ému, qu'oubliant tout-à-coup le caractère du personnage qu'il représentoit, il sauta au cou de Farinelli, l'embrassa, & lui fit mille & mille protestations d'amitié.

A propos des Musiciens célèbres, on a rappelé l'invention d'un nouveau genre de Musique en Russie, par un Artiste nommé Maraesc. Cet Artiste fit fabriquer trente-sept cors-de-chasse qui différoient par leurs dimensions pour la grandeur & la grosseur, de sorte que chacun d'eux rendant un ton différent, ils formoient ensemble trois octaves complètes. Ces trente-sept cors furent distribués à autant de jeunes chasseurs, auxquels on apprit d'abord à sonner le ton de leurs cors avec précision & avec pureté. Après cette première leçon, on les



accoutuma à compter exactement les notes qui faisoient pour eux autant de silences, jusqu'au moment où leur tour venoit pour donner le ton de leur cor. C'est par cette invention singuliere qu'on vit, en très-peu de tems, cette compagnie de jeunes Chasseurs en état d'exécuter tout ce qu'on leur présentoit, & ils sont aujourd'hui si bien dressés, qu'ils jouent des marches, des airs, des symphonies entieres, & qu'ils rendent, avec une précision étonnante, les morceaux les plus difficiles. L'oreille de l'Auditeur est si bien trompée, qu'on s'imagine que chaque air est exécuté de suite & de concert par les différens Musiciens, tandis que, chaque cor ne fournissant tour-à-tour que le ton qui lui est propre, l'exécution ne consiste que dans un tout, morcelé en autant de parties qu'il y a de notes successives dans un air. L'effet de cette Musique est grand, majestueux & agréable. Nous avons fait connoître ce nouveau genre de Musique plus particulièrement en 1775, (\*) en parlant d'un Opéra en Langue Russe, représenté à Pétersbourg.

Nous voudrions pouvoir nous arrêter sur un grand nombre d'observations judicieuses, répandues dans les articles *Architecture, Peinture, Sculpture, Imprimerie, Danse, Pantomimes, Gravure, Horlogerie, Mécaniques*, &c. Articles, dans lesquels l'Auteur expose l'origine de tous ces Arts, & fait connoître les causes & les

---

(\*) *Esprit des Journaux*, Février, 1775, pag. 284.

époques de leurs progrès comme celles de leur décadence : tous ces morceaux sont travaillés avec soin , & annoncent autant de goût que de connoissances historiques sur la marche & les révolutions de l'esprit humain. L'Auteur observe , avec M. de Cahusac , que la danse fut l'exercice favori de la Cour de Henri IV , & que c'est peut-être sous le regne de ce Prince que les François ont le plus dansé & se sont le mieux battus. Le Cardinal de Richelieu aimoit aussi la danse , & il la protégeoit avec cette magnificence qui lui étoit ordinaire ; mais il faut convenir que le goût ne présidoit pas à la composition de ces ballets allégoriques qu'on imagina de son tems. Quoi de plus ridicule , par exemple , que de vouloir personnifier le monde , comme on fit alors , en lui donnant pour coëffure le mont Olympe , & pour vêtement , une carte géographique , où l'on écrivoit *France* sur l'estomac ; *Allemagne* sur le ventre ; *Italie* sur un bras ; *Espagne* sur une jambe , & sur le dos *terre australe* ou *terre inconnue* ! La danse ne parut pas , sous le regne de Louis XIV , avec cet éclat qui environna tous les autres Arts. Quoique ce Monarque dansât lui-même dans ces fêtes superbes , qui attirerent à Paris des Etrangers de toutes les parties de l'Europe , on étoit encore très-éloigné d'avoir alors des notions précises sur la Chorégraphie. C'est à Rameau que l'Auteur rapporte toute la gloire des progrès de la danse moderne ; c'est ce Musicien célèbre , selon lui , qui créa les Artistes ; & accoutuma leurs pieds à exécuter ses airs

avec cette vîtesse, cette légèreté, cette grace, cette précision, qu'on ne retrouve sur aucun Théâtre de nos voisins.

En réunissant les articles Metius, Rheita, Newton, Paris, on trouvera l'histoire intéressante des différentes découvertes relatives au télescope. Il est encore aujourd'hui très-difficile de décider quel a été le véritable inventeur des premières lunettes d'approche : les uns, comme Descartes, l'attribuent à un certain *Jacques Metius*, natif d'Alomaer en Hollande, qui, en 1609, présenta, dit-on, une de ces lunettes aux États-Généraux. D'autres rapportent que les enfans d'un Lunettier de Middelbourg, se jouant dans la boutique de leur pere, s'aviserent de regarder le coq de leur clocher avec deux verres, l'un convexe & l'autre concave, & que ces verres se trouvant par hasard à la distance convenable, ils virent ce coq considérablement grossi & rapproché. Ils firent part de leur surprise à leur pere, qui, pour faciliter l'expérience, disposa les deux verres sur une planchette. Bientôt un autre les adapta aux deux extrémités d'un tuyau, qui, écartant la lumière latérale, fit paroître les objets plus distinctement ; enfin, un troisième rendit ces tuyaux mobiles & rentrant l'un dans l'autre. Ainsi, dit-on, prit naissance le télescope. Un Ecrivain du dernier siècle, peu satisfait de ces hypothèses, entreprit de rechercher la trace de cette invention, & d'en revendiquer la gloire à ses véritables Auteurs. Les détails qu'il nous a transmis sont d'autant plus

## 94 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

curieux, qu'ils paroissent avoir été jusqu'ici très-peu connus des Gens-de-Lettres. Cet Ecrivain rapporte cinq témoignages juridiques & une lettre de M. Borel, Envoyé des Etats de Hollande. De ces cinq témoignages, il en est deux qui font honneur de l'invention du télescope à un certain *Zacharie Jaus*, Lunettier de Middelbourg; mais les trois autres ne font aucune mention de ce *Zacharie*, & adjugent l'invention dont il s'agit à *Jean Lapprey*, Lunettier de la même ville. La lettre de M. Borel contient plusieurs particularités remarquables. Il raconte qu'il a fort connu ce *Zacharie Jaus* dont nous venons de parler, ayant joué souvent avec lui dans son enfance, & ayant été fréquemment dans la boutique de son pere; qu'il a oui dire plusieurs fois qu'ils étoient les inventeurs du microscope; qu'étant en Angleterre en 1619, il avoit vu, entre les mains de *Cornille Drebbel* son ami, le microscope même que *Zacharie* & son pere avoient présenté à l'Archiduc Albert, & que ce Prince avoit donné à *Drebbel*; il en fait ensuite une description qui ne permet point de le prendre pour autre chose que pour un microscope composé. Il ajoute que, vers l'an 1610, ces deux Lunettiers imaginèrent les télescopes, & qu'ils en présentèrent un au Prince Maurice, qui desiroit le dérober à la connoissance du Public, pour s'en servir avantageusement dans la guerre que soutenoient alors les Provinces-unies. Mais l'invention transpira, & sur le bruit qu'elle fit, un inconnu vint à Middelbourg; cet étranger, en cher-

chant l'inventur du télescope, s'adressa à Jean Lapprey qu'il prit pour lui, &, par ses questions, il donna lieu à ce Lunettier de deviner la composition de cet instrument, qu'il dévoila le premier, & dès-lors il passa pour en être l'inventeur. Cependant, ajoute M. Borel, on reconnut bientôt la méprise, car Mëtius & Drebbel étant venus à Middelbourg, se rendirent directement chez Zacharie Jaus, duquel ils acheterent des télescopes. Cette lettre de M. Borel peut servir à concilier la contradiction apparente des dépositions dont nous avons parlé; mais que doit-on penser de ce qu'il dit du microscope? Croira-t-on, contre toutes les idées reçues jusqu'ici, que sa naissance ait précédé celle du télescope? C'est cependant la conclusion qu'il faut nécessairement tirer du témoignage de cet Envoyé des Etats de Hollande, qu'il ne paroît pas possible d'ailleurs de récuser. Peut-être, au reste, cette apparence d'anachronisme n'est-elle fondée que sur une erreur de mémoire. Quoi qu'il en soit, la découverte du télescope étoit trop brillante pour rester long-tems renfermée dans une seule contrée de l'Europe: elle ne tarda pas à se répandre de toutes parts, & les Astronomes ne furent pas les derniers à s'y intéresser. On croit assez communément que le P. Rheita, Capucin, est le premier qui ait fait une mention expresse du télescope *astronomique*, ou à deux verres convexes: c'est une opinion mal fondée, puisque le P. Scheiner, Jésuite, en parle dans sa *Rosa ursina*, publiée dès 1630. Après

## 96 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

y avoir exposé l'effet d'un oculaire convexe ; substitué à un concave , il donne la construction du télescope à trois verres , qui redresse les objets , & dont le principe fut connu à Képler , comme l'avoit été celui du télescope astronomique. Il dit enfin , dans le même endroit , qu'il y avoit treize ans qu'il s'étoit servi de deux verres convexes , dans une observation qu'il avoit faite devant l'Archiduc Maximilien. Ainsi l'on ne peut s'empêcher de reconnoître le P. Scheiner comme le premier qui ait réduit en pratique la théorie de Képler sur ces deux nouveaux télescopes. Le P. Rheita est l'inventeur d'une certaine combinaison de verres , propre à redresser les objets & à les empêcher d'être sujets aux couleurs de l'iris ; il montra que quatre verres convexes réussissent mieux que trois à produire cet effet. On lui doit encore l'invention du télescope binocle : ce sont deux télescopes égaux , & disposés de manière qu'on mire à la fois le même objet.

A toutes ces découvertes , Newton ajouta celle du télescope à réflexion , fondée sur la connoissance qu'il avoit de l'inégale refrangibilité de la lumière. Ses essais en ce genre furent long-tems négligés , & ce ne fut qu'en 1718 que M. Hadlei construisit le premier un de ces télescopes ; il avoit cinq pieds de longueur , & il égaloit celui de cent vingt-trois pieds , dont Huyghens avoit autrefois donné l'objectif à la Société Royale de Londres. Depuis ce tems , divers Artistes ont marché sur les traces de M. Hadlei , & ont exécuté des télescopes

lescopes encore supérieurs. On cite particulièrement ceux qui sont sortis des mains de M. Paris, Opticien François, qui en a construit un de quatre pieds pour la tour de Dunkerque, un autre de six pieds, placé à Sainte-Genevieve, & un de sept pieds, qui fut envoyé au Roi d'Espagne.

On trouvera dans cet ouvrage, un grand nombre de faits curieux & d'anecdotes piquantes, propres à faire connoître le génie, le caractère & les mœurs des Artistes.

Louis Dorigny, Peintre François, mort en 1742, avoit l'esprit naturellement satyrique. Un riche parvenu, fils d'un Maréchal ferrant, lui ayant demandé une esquisse pour décorer l'escalier de sa maison, Dorigny prit pour sujet la chute de *Phaëton*, où ses chevaux renversés montroient tous les fers de leurs pieds.

Hogarth, Peintre Anglois, mort à Londres en 1785, avoit fait graver une estampe d'après ses dessins, dans laquelle il avoit représenté, avec une énergie étonnante, les divers tourmens qu'on fait éprouver aux animaux. Peu de temps après, un bon homme voyant un Charretier brutal fouetter impitoyablement ses chevaux, lui dit, touché de compassion : *Misérable ! tu n'as donc pas vu l'estampe d'Hogarth ?* Ce Peintre disoit communément qu'il reconnoissoit tout le monde pour juge compétent de ses tableaux, excepté les connoisseurs de profession.

On rapporte le trait suivant d'un célèbre Comédien Anglois, nommé Jacques Quin, mort en 1766. Cet Acteur réunit long-temps

## 98 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tous les suffrages du Public , jusqu'à ce que le fameux Garrick vint les partager avec lui. En 1748, Quin se retira à Bath, après avoir eu une querelle fort vive avec le Directeur Rich. Quelque temps après, il voulut se raccommoder avec lui, mais sans faire aucune forte d'excuse ; persuadé qu'il suffiroit d'en faire l'ouverture, il écrivit à Rich la lettre suivante :

*Je suis à Bath. Q U I N.*

Rich, moins disposé à se raccommoder, lui répondit avec le même laconisme :

*Restez-y, jusqu'à ce que le diable vous emporte. R I C H.*

Le Nôtre, si connu par son génie pour l'embellissement des jardins, aimoit éperduement Louis XIV, qui l'avoit comblé de bienfaits & l'honoroit de sa familiarité. On raconte que cet Artiste étant à Rome, Innocent XI voulut le voir & lui donna une très-longue audience, sur la fin de laquelle le Nôtre, en s'adressant au Pape, s'écria : *J'ai vu les plus grands hommes du monde, votre Sainteté & le Roi mon maître ! — La différence est grande*, reprit Innocent XI ; *le Roi est un Prince victorieux : je ne suis qu'un pauvre Prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu.* Le Nôtre, enchanté de cette réponse, & oubliant tout-à-coup la personne qui la lui fait, frappe sur l'épaule du Pape & lui réplique à son tour : *Mon révérend Père,*



*vous vous portez bien, & vous enterrerez tout le sacré Collège.* Innocent XI ne put s'empêcher de rire de ce pronostic. Le Nôtre, charmé de plus en plus de sa bonté, & de l'estime particulière qu'il témoignoît pour le Roi, se jeta au cou du Pape & l'embrassa. C'étoit, au reste, assez sa coutume d'embrasser tous ceux qui publioient les louanges de Louis XIV; il embrassoit quelquefois ce Monarque lui-même. Ayant un jour rencontré le Roi dans les jardins de Marly, ce Prince monta dans sa chaise couverte, trainée par des Suisses, & voulut que le Nôtre prit place dans une autre à peu près semblable. Ce vénérable vieillard, les larmes aux yeux, se voyant à côté du Roi, & remarquant Mansard, qu'il avoit produit à la cour, & qui les accompagnoit, s'écria : *Sire, en vérité, mon bon homme de pere ouvriroit de grands yeux, s'il me voyoit dans un char, auprès du plus grand Roi de la terre. Il faut avouer que Votre Majesté traite bien son Maçon & son Jardinier.* En 1675, Louis XIV voulut lui donner des armes; mais il répondit qu'il avoit les siennes, qui étoient trois limaçons couronnés d'une pomme de choux. *Sire, ajouta-il, pourrois-je oublier ma bêche? combien doit-elle m'être chere! N'est-ce pas à elle que je dois les bontés dont Votre Majesté m'honore?*

Nous finirons par une observation qui doit détruire le préjugé vulgaire où l'on est que Saint Luc, adopté par les Peintres pour Patron, savoit manier le pinceau. S. Luc

## 100 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

n'exerçoit que la profession de Médecin. D'ailleurs cet Evangéliste , avant d'embrasser le Christianisme , étoit Juif , & l'on fait que dans l'une & dans l'autre de ces deux Religions , il étoit alors expressement défendu de faire des images. Ce ne fut que vèrs le onzieme siecle que les Chrétiens commencerent à décorer les Eglises de quelques tableaux , lesquels furent peints par un Artiste , nommé *Luc* , surnommé *le Saint*. C'est depuis environ le seizieme siecle qu'on a confondu le nom de *Luc le Saint* , originaire de Florence , avec celui de *Saint Luc* l'Evangéliste ; & cette erreur qui s'est accréditée , ainsi que beaucoup d'autres , est aujourd'hui communément admise comme une de ces vérités constantes qu'on ne s'avise point de révoquer en doute : c'est donc fausement qu'on suppose que S. Luc a fait le portrait de la Sainte Vierge , puisqu'il est même assez vraisemblable qu'il ne l'a jamais vue. Cependant , au rapport de M. l'Abbé Grozier , on fait voir à Rome plusieurs de ces portraits , richement enchâssés , qu'on propose à la vénération des Voyageurs , comme autant de productions incontestables du pinceau de Saint Luc.

Ce Dictionnaire est , sans contredit , l'un des meilleurs & des mieux rédigés qu'on nous ait donnés depuis long-tems. Ce n'est pas cependant qu'il soit sans défauts ; on pourroit lui reprocher quelques erreurs de date , & plusieurs omissions , dont une , entr'autres , est frappante ; c'est celle de l'article du *Tiien* ;

omission qui paroît d'autant plus ne devoir être imputée qu'à une distraction de l'Auteur, qu'il n'a pas oublié les articles du frere & du fils de ce Peintre immortel.

M. Beauvais de Préau, d'Orléans, a adressé, par la voie du *Journal Encyclopédique*, à M. l'Abbé de Fontenai, une Lettre dans laquelle il relève plusieurs fautes qui lui sont échappées sur les Artistes célèbres dont l'Orléanois s'honore. L'Auteur de la Lettre paroît faire beaucoup de cas du travail de M. l'Abbé de Fontenai; aussi ses observations sont-elles présentées avec le ton honnête & décent, qui devroit toujours régner dans les discussions Littéraires. Nous ne doutons pas que M. l'Abbé de Fontenai ne fasse usage des éclaircissemens qu'on lui aura communiqués, dans un *Supplément* que l'utilité de son Dictionnaire fait désirer généralement.

(*Mercur de France; Année Littéraire; Affiches & Annonces de Paris; Journal Encyclopédique.*)



---

*NOUVELLES expériences sur la résistance des Fluides; par MM. d'ALEMBERT, le Marquis de CONDORCET, & l'Abbé BOSSUT, Membres de l'Académie Royale des Sciences, &c. M. l'Abbé BOSSUT, Rapporteur. A Paris, rue Dauphine, chez Clément-Antoine Jombert, fils aîné, Libraire du Roi pour le Génie & l'Artillerie. 1777; 232 pages in-8vo.*

**I**L y a long-tems qu'on se plaignoit dans la Marine, du peu d'expérience & de certitude sur la résistance de l'eau; M. Turgot, Contrôleur-Général des Finances, ayant chargé au commencement de l'année 1775, M. d'Alembert, M. le Marquis de Condorcet & M. l'Abbé Bossut, d'examiner les moyens de perfectionner la navigation dans l'intérieur du Royaume, ils regarderent aussi le problème de la résistance des fluides, comme le premier & le principal objet de leurs recherches. Avant d'y appliquer la Géométrie & le Calcul, ils crurent devoir consulter l'expérience, soit pour vérifier les élémens des théories déjà connues à ce sujet, soit pour leur procurer des données qui pussent servir de base à de nouvelles

solutions. M. Turgot, qui aime véritablement les Sciences, & qui les a lui-même cultivées avec distinction au milieu des occupations attachées aux grandes places qu'il a remplies, approuva ce plan de travail, & il leur accorda des fonds pour faire les expériences dont ils avoient besoin. Elles ont été exécutées pendant les mois de Juillet, Août & Septembre 1776, sur une grande piece d'eau située dans l'enceinte de l'Ecole Militaire. On avoit fait construire en conséquence plusieurs vaisseaux de formes & de dimensions différentes, auxquels on ajouta successivement des proues angulaires de plusieurs especes, qui formoient des plans obliques au choc du fluide, & des proues cylindriques, ou qui avoient d'autres courbures. A l'extrémité de la piece d'eau, dont la longueur est de cent pieds, la largeur de cinquante-trois pieds, & la profondeur de sept pieds, on avoit placé un mât planté verticalement, & de soixante-seize pieds de hauteur : deux poulies égales étoient attachées, l'une au haut du mât, l'autre au pied, & recevoient un cordon de soie, dont l'une des extrémités étoit attachée au vaisseau, & l'autre à un poids moteur au haut du mât. On avoit aussi planté sur l'un des bords du bassin, plusieurs piquets, à cinq pieds de distance l'un de l'autre. Avec cet appareil, qui est fort simple, & au moyen du poids moteur abandonné à sa propre pesanteur, on a fait courir sur le bassin un grand nombre de fois chaque vaisseau. Des Observateurs placés à chaque piquet

## 104 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sur l'un des bords du bassin , bornoyant des points correspondans sur le bord opposé , déterminoient l'instant où le vaisseau , par son mouvement , répondoit à chaque alignement , en prêtant l'oreille à la voix d'une personne qui comptoit hautement les oscillations à demi-secondes d'une excellente pendule.

Un objet bien important , & dont l'idée n'appartient qu'à nos trois illustres Géometres , est celui des expériences dans des canaux étroits. En effet , la plupart des expériences qui ont été faites dans le fluide indéfini , ont été répétées dans un canal étroit de soixante-quinze pieds de longueur , pratiqué dans le même bassin. Le fluide du canal étroit étoit resserré par un plan bien horizontal , élevé à une certaine profondeur du bassin , & par deux cloisons mobiles , verticales & toujours parallèles , qu'on pouvoit rapprocher ou éloigner l'une de l'autre à volonté. On a fait varier plusieurs fois les dimensions de ce canal en largeur & en profondeur : on a aussi fermé & ouvert alternativement les deux bouts de ce canal , afin de comparer ces deux cas entr'eux , avec celui dans le bassin indéfini en tous sens.

La plupart des savans Professeurs de Mathématiques que l'Ecole Militaire possédoit alors , MM. Antelmy , Dez , Grou , Libour , Boizot le Gendre , Monge , de Maritan , &c. ont secondé les Académiciens avec tout le zèle & l'intérêt que pouvoient inspirer l'amitié & l'espoir de concourir au progrès de l'Hydrodynamique.

On a fait, dit M. l'Abbé Bossut, des expériences exactes & curieuses sur la résistance des fluides indéfinis. M. le Chevalier de Borda a déterminé la résistance de l'air, par le moyen d'un volant qui portoit à ses extrémités des palettes de différentes grandeurs, & qui tournoit en vertu d'un poids. Il a ensuite employé le même mécanisme & d'autres moyens ingénieux pour déterminer la résistance de l'eau. Toutes ces expériences sont accompagnées de remarques très-importantes sur la théorie de la résistance des fluides. (Voyez les *Mémoires de l'Académie*, année 1763, page 358, & année 1767, page 595.) On apprend aussi, dans un beau Mémoire de M. de Marguerie, imprimé parmi ceux de l'Académie de Marine de Brest, que M. Thevenard a exécuté à l'Orient, plusieurs expériences sur la résistance de l'eau indéfinie, & même M. de Marguerie en rapporte quelques-unes auxquelles il applique la théorie.

On voit par les expériences, que les résistances d'une même surface, mise avec différentes vitesses dans un fluide indéfini, suivent à-peu-près la raison des quarrés des vitesses ; cette loi s'observe tant pour la résistance directe, que pour les résistances qui proviennent des chocs obliques. Cependant on voit qu'à la rigueur, la résistance augmente en plus grand rapport que le quarré de la vitesse. La raison physique de cette augmentation de rapport, est facile à trouver : aussi-tôt que le corps flottant vient à se mouvoir, le

fluide est obligé de se diviser & de céder pour lui faire place ; or , l'eau ne peut pas se prêter , dans un instant indivisible , au mouvement du bateau ; dans le commencement de ce mouvement , la vitesse s'accélère par degrés. Tant qu'elle est fort petite , l'eau se détourne facilement , & coule le long des parois du corps flottant ; de manière que le fluide demeure de niveau , au moins sensiblement , de l'avant à l'arrière du corps dont il s'agit. Mais à mesure que la vitesse augmente , le fluide a plus de peine à se détourner ; il s'amoncelle au-devant de la proue ; il y forme une espèce de proue fluide qui a plus ou moins d'étendue , selon que la vitesse est plus ou moins grande , & que la proue solide a plus ou moins de largeur. De plus , le fluide s'abaisse vers la partie postérieure du bateau ; ce double effet est d'autant plus sensible , toutes choses d'ailleurs égales , que la vitesse est plus grande ; ainsi l'augmentation de vitesse doit faire augmenter la résistance que le bateau trouve à diviser le fluide.

Il en est de même pour la résistance des corps qui se meuvent dans des fluides où ils sont entièrement submergés. Par exemple , la résistance qu'éprouve un boulet de canon à fendre l'air , doit augmenter en plus grande raison que le carré de sa vitesse. En effet , plus le boulet va vite , plus l'air , déplacé par la partie antérieure , a de difficulté à couler par les côtés , & à venir remplir le vuide qui se forme à chaque instant vers la partie postérieure.



On trouve aussi que , pour des surfaces également enfoncées dans le fluide , & qui ne diffèrent que par les largeurs , la résistance pour une même vitesse , est sensiblement proportionnelle à l'étendue de la surface qui est plongée dans l'eau au premier instant du mouvement. L'Auteur dit sensiblement ; car , la résistance augmente dans une raison un peu plus grande que n'augmente l'étendue de la surface. On sent que cela doit être , car , plus la surface est grande , plus l'eau qu'elle pousse continuellement devant elle a de peine à se détourner , & à se remettre de niveau avec le reste du fluide.

M. l'Abbé Bossut examine l'effet du remoult , c'est-à-dire , de cette différence de niveau entre le fluide qui s'élève au-devant de la proue , & qui s'abaisse vers l'arrière ; & il donne une table des résistances calculées , eu égard au remoult , en supposant que l'abaissement de l'eau derrière la poupe ait les trois quarts de son élévation au-devant. Il convient que cela est un peu hypothétique ; cependant la considération des remoult lui sert à ramener les résultats de l'expérience à ceux de la théorie.

Les expériences faites sur des corps inégalement enfoncés , ont fourni une table où l'on voit que les résistances des surfaces inégalement enfoncées dans le fluide , suivent un ordre opposé à celui des résistances des surfaces également enfoncées. Pour celles-ci la vitesse étant la même , la résistance augmente en plus grande raison que la surface primitivement en-

foncée dans le fluide ; pour celles-là , il arrive tout le contraire : d'où nous devons conclure qu'ayant simplement égard à la surface présentée au choc du fluide , & tout étant d'ailleurs le même , les corps entièrement submergés , doivent éprouver une résistance un peu moindre que celle des corps qui ne le sont qu'en partie.

Le calcul appliqué aux expériences de M. l'Abbé Boffut , lui fait trouver , à quelque légère différence près , que la résistance perpendiculaire & directe d'une surface plane qui se meut parallèlement à elle-même dans un fluide indéfini , est égale au poids d'une colonne du même fluide , laquelle auroit pour base la surface choquée , & pour hauteur celle d'où tomberoit un corps pour acquérir la vitesse avec laquelle se fait la percussion. La tenacité de l'eau est une force que l'on doit regarder comme infiniment petite , par rapport à la résistance qui provient de l'inertie. La même chose doit s'entendre du frottement de l'eau le long des parois du corps flottant ; ce frottement ne pourroit devenir sensible que dans le cas extraordinaire où le bateau auroit une longueur excessive par rapport à sa largeur.

La résistance des fluides , dans des canaux étroits , étoit le principal objet des expériences de nos Académiciens , parce que le canal de Picardie , où l'on avoit entrepris une excavation de sept mille toises sous la montagne , avoit occasionné des inquiétudes sur la difficulté qu'on éprouveroit dans le tirage des bateaux le

long d'un canal qui ne pouvoit être que très-étroit. On sent bien que la vitesse du bateau est un peu grande dans un canal étroit ; le fluide que ce corps pousse devant lui n'ayant pas une entière liberté de se répandre par les côtés, ni même par le bas, si le canal est peu profond, doit opposer naturellement au bateau plus de résistance qu'il ne lui en opposeroit s'il n'étoit pas contenu par le fond & par les parois du canal.

En effet, la différence s'est trouvée, dans certains cas, très-considérable. Nous rapporterons pour exemple le cas le plus fort où la résistance s'est trouvée deux fois & demie celle qui auroit lieu dans un fluide libre & ouvert. Le bateau avoit deux pieds de large ; il ne restoit que deux pouces & un quart d'intervalle entre ses parois & les bords du canal ; il y avoit trois pouces deux lignes depuis le fond du bateau jusqu'au fond du canal ; la vitesse étoit de deux pieds par seconde. C'est dans pareilles circonstances qu'on a trouvé cette grande augmentation de résistance qui auroit exigé deux fois & demi autant de force, ou cinq hommes au lieu de deux. Mais pour peu que l'on augmente l'espace compris entre le canal & le bateau, ou que l'on diminue la vitesse de celui-ci, la résistance diminue beaucoup ; car elle est, dans les canaux étroits comme dans les fluides indéfinis, proportionnelle au quarré de la vitesse ; ensorte que si l'on ne donne que la moitié de la vitesse ; on aura quatre fois moins de résistance. Sur le canal de Lan;

guedoc un bateau , chargé de deux mille quintaux , & tiré à la cordelle par des hommes , fait six lieues par jour , chacune de 3200 toises ; il y a lieu de croire qu'ils mettent deux heures à faire une lieue , ou quatre heures pour un trajet égal à celui du canal souterrain de Picardie. Il suffiroit d'employer huit heures pour diminuer la résistance de moitié , & ce seroit quatre heures de retard sur le voyage. La conclusion que tire M. l'Abbé Bossut de ces dernières expériences , est qu'il est essentiel de donner aux canaux de navigation , le plus de largeur & de profondeur qu'il est possible , sans se jeter néanmoins dans une dépense superflue. On doit donc éviter , dit-il , à moins qu'on n'y soit forcé par des circonstances locales , extrêmement rares , de construire des canaux souterrains ; car , si l'on veut donner à ces sortes de canaux , les dimensions requises pour y établir une navigation sûre & commode , ils coûteront souvent des sommes énormes , tant pour l'extraction des terres , que pour la construction des voûtes , presque toujours nécessaires pour soutenir le ciel & les parois de l'excavation : il ne s'agit pas de se proposer la gloire de vaincre des difficultés. Un canal est un objet d'utilité , & non pas un monument d'ostentation. Si les frais , pour sa construction & pour son entretien , l'emportent sur les avantages qu'on en espère , aucune considération ne peut déterminer à l'entreprendre. Les canaux à ciel ouvert méritent en général , toute préférence sur les ca-

naux souterrains. Il est vrai qu'au moyen de ceux-ci, on peut quelquefois diminuer beaucoup le trajet de la navigation ; mais cet avantage n'est le plus souvent qu'une illusion ; car le but qu'on se propose dans le transport d'un bateau, n'est pas simplement d'abrèger l'espace qu'il parcourt, mais d'arriver d'un point à un autre dans le moindre temps possible. Or, la navigation est incomparablement plus facile & plus prompte dans un canal à ciel ouvert, que dans un canal souterrain. Ajoutons que le premier, s'il est bien entendu, bien adapté au terrain, coûtera ordinairement beaucoup moins que le second, malgré les différences qui peuvent se trouver dans les longueurs des deux canaux.

Toutes ces conséquences de M. Bossut sont incontestables, & l'application au canal de Picardie ne renfermera d'autre difficulté que celle de savoir s'il est possible d'exécuter le canal à ciel ouvert, même en faisant un chemin beaucoup plus considérable. M. Laurent de Lionne, qui en est le Directeur, est persuadé que cela n'est pas possible ; on en verra les raisons dans l'*Histoire générale des Canaux de navigation*, que l'on imprime actuellement, dans laquelle M. de la Lande a traité spécialement cette question du canal de Picardie.

L'Ouvrage de M. l'Abbé Bossut finit par l'essai d'une méthode pour trouver les loix des phénomènes d'après les observations, par M. le Marquis de Condorcet. M. de la Grange a donné, dans les Mémoires de l'A-

cadémie, année 1772, une très-belle méthode pour former des Tables des planetes par les seules observations, ou plus généralement, pour détruire les loix générales de phénomènes quelconques, d'après des observations particulieres des mêmes phénomènes. Celle que M. de Condorcet propose ici, a l'avantage d'être beaucoup moins abstraite; & comme il seroit utile que tous les Savans qui s'occupent de physique, pussent employer ces méthodes, & les appliquer à leurs expériences, il a cru devoir proposer celle-ci, qui est d'un usage très-simple, & n'exige que des connoissances élémentaires d'analyse. D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de méthodes qui doivent devenir d'une pratique générale, on ne sauroit trop les multiplier; parce qu'il n'y a guere que l'habitude qui puisse apprendre quelle est celle qui, dans l'usage, mérite la préférence.

L'avantage qu'ont les méthodes algébriques de réduire, à des opérations pour ainsi dire techniques, des recherches qui demanderoient sans cela des connoissances très-étendues & beaucoup de sagacité, suffiroit peut-être pour faire préférer ces méthodes dans les applications des Mathématiques aux sciences naturelles. Cet excellent Mémoire d'un de nos plus grands Géometres, augmente le prix d'un ouvrage déjà précieux par les expériences importantes qui y sont consignées. Il faut voir dans le Livre même le détail des moyens ingénieux imaginés par M. l'Abbé Bossut, & les

précautions scrupuleuses qu'il a prises pour arriver à des résultats précis. Il n'y a aucune de ces expériences, (elles sont au nombre de plus de deux cens) qui n'ait été vérifiée plusieurs fois avec toute l'attention possible; on a pris un milieu entre celles qui différoient très-peu entr'elles, & qu'on jugeoit d'ailleurs fort exactes; on a rejeté les autres. Ce travail laborieux & assidu a duré plus de trois mois.

Il y a quinze ans que M. l'Abbé Bossut a jetté les fondemens d'un corps d'observations & d'expériences sur le mouvement des fluides dans son *Hydrodynamique*, ouvrage vraiment neuf & original, qui a eu le plus grand succès dans toute l'Europe.

(*Journal des Savans ; Journal de Politique & de Littérature ; Mercure de France ; Journal des Sciences & des Beaux-Arts.*)



*HISTOIRE de l'Eglise & des Evêques-Princes de Strasbourg , par M. l'Abbé GRANDIDIER, Secrétaire & Archiviste de l'Evêché de Strasbourg, Chanoine brévetaire du Chapitre Royal de Haguenau, Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, &c. Tome Ier. in-4to. de 600 pages. A Strasbourg, 1776.*

**M.** L'Abbé Grandidier, déjà connu par quelques pieces de vers qui célèbrent l'amitié & les sentimens , a entrepris un ouvrage également intéressant pour l'Historien par les recherches curieuses qu'il a su y répandre , & pour l'Alsacien , par la suite des Pontifes chers à cette Province dont il trace l'histoire. » Les plus  
 » illustres Maisons , dit-il dans son discours pré-  
 » liminaire , se font honneur d'avoir donné  
 » des Evêques à Strasbourg. La race de Char-  
 » lemagne , les anciens Ducs de Franconie ,  
 » de Souabe & de Luxembourg , les Princes  
 » du sang de Baviere , de Brandebourg , de  
 » Lorraine & d'Autriche , les Manderscheids  
 » & les Furstemberg ont fait gloire d'être pla-  
 » cés sur le siege de cette Eglise. Fils , freres ,  
 » neveux , oncles , cousins d'Empereurs , de  
 » Rois , de Princes , tels sont les titres de



» noblesse que plus de 90 Evêques ont lais-  
» sés à l'Evêché de Strasbourg, titres qui l'ont  
» fait, & le feront à jamais passer pour une  
» des plus anciennes & des plus nobles Egli-  
» ses du monde. »

L'Histoire de l'Eglise de Strasbourg pouvoit-elle paroître sous de plus heureux auspices que sous ceux du vénérable Cardinal auquel son Clergé & l'Alsace doivent tant de sages réglemens, & d'établissmens vraiment utiles ?

M. l'Abbé Grandidier n'a épargné ni soins, ni recherches. Il a mis à contribution toutes les Chroniques, tous les Historiens de l'Alsace, & de l'Evêché de Strasbourg. Il donne dans son Discours préliminaire une idée de la maniere d'écrire des principaux, & du degré de croyance qu'ils méritent. S'ils lui ont quelquefois servi de guide, il ne s'est point assujetti à les suivre. C'est au flambeau de la critique & de la Philosophie qu'il discute leurs opinions ; c'est sur le vu des chartres & des diplômes, qu'il vérifie leurs assertions. Non-seulement les riches archives de l'Evêché de Strasbourg, mais encore tous les anciens monumens lui ont fourni des matériaux qu'il a su mettre à profit. Il seroit difficile de suivre l'Auteur dans toutes ces parties : nous nous contenterons de donner une idée du plan de l'ouvrage, d'analyser les dissertations qu'il a mises à la tête, & d'extraire du corps de l'Histoire quelques faits importants, ou curieux.

Chacun des volumes que M. l'Abbé Grandidier se propose de publier, sera partagé en

trois parties ; la premiere contiendra les dissertations qu'il jugera à propos de faire sur quelques faits de son histoire les plus importants , & qui , plus enveloppés que d'autres dans le nuage des tems , méritent plus aussi d'être éclaircis ; la seconde contiendra le récit historique partagé en livres , & la troisieme , qu'on peut appeller la partie diplomatique de l'ouvrage , sera le répertoire de tous les titres qu'il emploie comme pieces justificatives. Il n'a donné dans le premier volume , que ceux qui datent de la premiere race de nos Rois , quoique la partie historique contienne les faits passés depuis l'établissement du Christianisme jusqu'à l'an 817 , & fasse mention de plusieurs titres que l'Auteur , par rapport à l'abondance des matieres , a été obligé de renvoyer au second volume.

L'Historien , dans sa premiere dissertation , entreprend de fixer l'époque de l'établissement de la Religion Chrétienne dans l'Alsace , époque qui tient naturellement à l'origine des Eglises des Gaules & de la Germanie. Deux opinions avoient jusqu'à-présent partagé les Auteurs qui ont traité ce sujet. La premiere , qui avoit son principe plus dans l'ambition peu raisonnée d'une ancienneté apostolique , que dans la vérité , ne montrait que des disciples des Apôtres dans les premiers Prédicateurs du Christianisme ; l'autre , au contraire , reculoit jusqu'au milieu du troisieme siecle l'époque où la foi avoit commencé à germer dans cette partie des Gaules & de la Germanie. L'Historiogra-

phe de l'Evêché de Strasbourg adopte un sentiment mitoyen, & le fonde sur deux autorités bien respectables, celles de St. Irénée, & de Tertullien. Après avoir discuté les opinions tirées d'Auteurs du 3<sup>e</sup>. ou 4<sup>e</sup>. siècle, & établi par des recherches aussi curieuses que savantes, dans quelle partie des Gaules devoit être située l'Alsace par la division des Provinces Romaines, il conclut que, quoiqu'il n'y ait aucun ancien Ecrivain qui nous marque qu'au premier siècle des Eglises Chrétiennes aient existé dans l'Alsace, cette Province a dû néanmoins avoir, dès le second siècle, des assemblées Chrétiennes gouvernées par des Evêques, puisque St. Irénée parle des Eglises Celtiques & Germaniques. » La foi, ajoute l'Auteur, prêchée à Rome, & jusques dans les Palais des Césars, ne pouvoit être longtemps ignorée en Alsace, & sur les bords du Rhin. Il y avoit plusieurs Chrétiens parmi les légions Romaines, qui gardoient ce fleuve contre les incursions des Barbares: il y en avoit dans les armées des Empereurs. Le commerce des Peuples avec les soldats Romains déjà soumis à la foi, ne pouvoit manquer d'y procurer diverses conversions, d'autant plus faciles que leur caractère étoit plus policé, & qu'ils parloient, ou du moins entendoient la Langue Romaine. »

Pour soutenir l'opinion qui place au premier siècle l'établissement de la Religion Chrétienne dans l'Alsace, il a fallu trouver parmi les

## 118 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Disciples de J. C. ou des Apôtres, quelque Prédicateur qui soit venu dès-lors répandre la foi dans cette Province; St. Materne est celui qu'ont désigné à cet effet les Légendaires des 11<sup>e</sup>. & 12<sup>e</sup>. siècles: que St. Materne ait véritablement existé, c'est ce qui paroît prouvé par la tradition, par la foi des Peuples, par le culte qui lui est rendu dans les Eglises de Trêves, de Cologne, de Strasbourg & de Liege, par l'autorité des Martyrologes & des Historiens. Il seroit difficile au Pyrrhonisme de jeter sur cette existence des doutes bien fondés. C'est à les combattre que M. l'Abbé Grandidier emploie sa seconde dissertation; mais s'il lui paroît certain que St. Materne ait existé, & ait été en effet le premier Apôtre de l'Alsace, l'époque de sa prédication, les divers événemens dont il a plu à un Légendaire d'orner sa vie, ainsi que les miracles dont ils ont jugé à propos de la décorer, ont mérité de sa part, qu'il entrât dans des discussions pleines de critique & de philosophie. " Le respect, dit-il, que  
 » l'on doit à ce qui nous vient des anciens,  
 » ne doit pas être prodigué à toutes les tra-  
 » ditions populaires, à toutes les légendes fa-  
 » bleuses, à tous les faits suspects & dou-  
 » teux, à tous les miracles incertains, qu'à  
 » la faveur de l'ignorance & de la crédulité  
 » des Peuples, l'adresse, la malice, ou l'in-  
 » térêt ont introduits depuis 8 ou 900 ans;  
 » que l'amour peu réglé de la patrie, le génie  
 » romanesque, l'envie de se donner une ori-  
 » gine illustre & ancienne ont produits, inven-

» tés, ou autorisés. Il n'est pas défendu de  
» s'en défier, de les examiner avec soin, sur-  
» tout quand elles répugnent à des faits prou-  
» vés, ou à la vérité de l'Histoire & de la Chro-  
» nologie; la philosophie les méprise, la Reli-  
» gion les condamne, la critique les anéantit. “  
C'est d'après ces principes que l'Auteur exa-  
mine ce que les légendes rapportent de la nais-  
sance de St. Materne, de sa Mission donnée  
par St. Pierre, de ses voyages avec ses deux  
compagnons, de sa mort, de sa résurrection,  
de sa prédication, de ses miracles, de sa lon-  
gue vieillesse, & d'une 3<sup>e</sup>. résurrection au bout  
de quelques siècles. Tous ces faits, les uns ab-  
surdes, les autres apocryphes, disparaissent au  
flambeau de la critique de l'Historien de Stras-  
bourg, trop ennemi du merveilleux pour re-  
connoître d'autres miracles que ceux qui, di-  
gnes de la puissance & de la bonté divine, ont  
dû entrer dans le plan de la conversion du  
genre humain.

Si St. Materne passe, d'après la tradition,  
pour avoir été le premier Apôtre de l'Alsace,  
cette même tradition désigne St. Amand pour  
avoir été le premier Evêque de Strasbourg, &  
place au milieu du 4<sup>e</sup>. siècle l'époque de l'établisse-  
ment de ce siège. Plusieurs Auteurs cependant  
reculent jusqu'au 7<sup>e</sup>. l'existence de ce Saint, &  
le confondent avec St. Amand, second du nom,  
qui fut évêque de Maestricht.

La 3<sup>e</sup>. dissertation de M. l'Abbé Grandidier est  
employée à vérifier ce fait, dont l'éclaircisse-  
ment dépend de la discussion d'une autre ques-

tion à laquelle il s'attache uniquement. » Qu'il  
 » y ait eu , dit-il , au 4<sup>e</sup>. siècle , un Evêque de  
 » Strasbourg qui portoit le nom d'Amand , nous  
 » en avons la preuve dans les actes du Synode  
 » de Cologne qui se tint au même siècle con-  
 » tre Euphratas , Evêque de cette Ville. Il ne  
 » s'agit donc que de prouver l'authenticité de  
 » ces actes contre quelques critiques qui nient  
 » des faits connus , & rejettent des histoires  
 » reçues , par la seule raison qu'ils ne peuvent  
 » les accorder avec d'autres d'une égale auto-  
 » rité “. Il faut voir dans l'ouvrage même la  
 manière adroite avec laquelle l'Auteur entre-  
 prend de concilier les différentes opinions des  
 Savans qui se sont partagés sur ce sujet ; com-  
 ment il oppose autorité à autorité ; comment il  
 établit ses preuves , & résout les objections ;  
 tous les efforts enfin qu'il fait pour détruire  
 les inductions tirées de la tenue du Concile de  
 Sardique un an après celui de Cologne , dans  
 lequel Euphratas , Evêque de cette Ville , fut  
 déposé comme convaincu des erreurs de l'Aria-  
 nisme. Cette dissertation développe & prouve  
 l'existence d'un grand nombre d'Evêques en  
 France & en Allemagne.

M. L'Abbé Grandidier s'attache dans sa 4<sup>e</sup>.  
 dissertation , à montrer l'utilité des diplômes dans  
 l'Histoire d'Alsace , & à faire voir en détail  
 l'authenticité , ou la fausseté de ceux qu'il a eus  
 entre les mains , & dont il s'est servi dans ce  
 premier volume. C'est encore dans l'ouvrage  
 même qu'il faut voir la manière dont il ana-  
 lyse & dissèque , si nous osons le dire , un ti-  
 tre.

tre. En exaltant le mérite & l'utilité des chartes, en reconnoissant que la plupart sont marquées au coin de la vérité, l'Historiographe de l'Eglise de Strasbourg avoue qu'il se trouve dans leur nombre quelques pieces supposées, ou falsifiées, que fabriqua l'imposture ou l'ignorance, & qui ont passé long-tems pour véritables & authentiques. C'est dans ce travail que l'Auteur se montre le digne élève des Mabillons, & des savans Bénédictins qui ont traité de la partie diplomatique. Ce qu'il dit de la nécessité de cette étude pour quiconque entreprend l'Histoire, fait honneur à son jugement, & annonce en lui une critique sûre & impartiale.

Nous voyons encore avec plaisir, que l'Auteur se propose de donner à la tête de chaque volume de son histoire une dissertation pareille, dans laquelle il aura soin de passer en revue les titres qu'il sera dans le cas de citer en preuves. Cette maniere de traiter l'Histoire est d'autant plus intéressante qu'elle met chaque Lecteur à portée de juger, pour ainsi dire, l'Historien, & elle doit plaire sur-tout aux Alsaciens qui liront cet ouvrage, puisque, comme l'a remarqué l'Auteur, M. l'Abbé Velly observe que c'est dans le sein de l'Alsace, & par les titres que possèdent ses Abbayes, que l'on peut parvenir à éclaircir l'Histoire de la premiere race de nos Rois, auxquels on a donné le titre de *sainéans*. » Mais ce titre est-il bien réfléchi, ajoute l'Auteur, & n'a-t-on pas eu raison de dire que nous n'avons

» que des Mémoires fort infidèles sur leur  
 » vie & leurs actions ? Les reproches qu'on  
 » leur fait ne font-ils pas plutôt l'effet du  
 » préjugé , que les Maires du Palais ont in-  
 » troduit eux-mêmes , & que des Ecrivains  
 » flatteurs , dont la plume étoit entièrement  
 » vendue à la famille de Pépin , ont consacré  
 » dans la suite ? On les a copiés , & l'on a  
 » donné le titre de *fainéans* à des Princes qui  
 » n'étoient peut-être que malheureux , & les  
 » victimes des circonstances , au-dessus des-  
 » quelles leur jeunesse , & la foiblesse , qui  
 » l'accompagne d'ordinaire , les empêchoient  
 » de s'élever. Il me seroit facile d'étendre ces  
 » réflexions , & de faire voir par les anciens  
 » titres des Abbayes Alsaciennes de Mour-  
 » bach , Munster & Hanau , que tous ces  
 » Rois n'étoient pas sans un vrai mérite , &  
 » que quelque-uns d'entr'eux étoient dignes du  
 » sang de Clovis. Malgré les ombres répân-  
 » dues sur leur vie & l'obscurité affectée de  
 » l'Histoire de ces tems-là , on y découvre  
 » des traits de lumière , des vertus , de la  
 » valeur , des exploits , de nobles efforts  
 » pour se rendre dignes du trône , & de se-  
 » couer le joug de ceux dont le Ciel les avoit  
 » fait naître Souverains. »

Si nous nous sommes particulièrement atta-  
 chés à analyser les dissertations de M. l'Abbé  
 Grandidier , c'est qu'il nous paroît avoir un  
 talent décidé pour ce genre de travail , &  
 posséder supérieurement l'art de comparer les  
 autorités , de les peser , de les rapprocher ,



& d'appeller la critique & la philosophie au secours de l'érudition , pour empêcher celle-ci d'accréditer l'erreur , pour laquelle, malheureusement, elle a aussi souvent combattu que pour la vérité. Nous ne suivrons pas l'Auteur dans tout le cours de la partie historique de son ouvrage ; mais nos lecteurs ne seront pas fâchés de trouver ici quelques-uns des faits curieux dont il est rempli.

L'Auteur expose ainsi dans leur simplicité les dogmes de l'ancien culte celtique , qui étoit celui des Peuples d'Alsace avant l'établissement du Christianisme dans cette Province.

» Mercure , connu chez les Celtes sous  
» le nom de *Teutates* , c'est à-dire , de *Pere*  
» *du Peuple* , étoit, depuis que le polythéisme  
» avoit été introduit dans l'Alsace , l'un  
» des principaux Dieux de cette Province, &  
» pour lequel les Peuples avoient le plus de  
» vénération ; on en peut juger par la  
» quantité de statues , d'autels & d'inscriptions  
» de Mercure , qu'on a trouvées dans les Vos-  
» ges , & dans les différentes parties de l'Al-  
» face. C'étoit de tous les Dieux , dit César ,  
» celui pour lequel les Gaulois avoient le plus  
» de vénération : ils le regardoient comme l'in-  
» venteur des Arts , le guide des Voyageurs ,  
» & le patron des Marchands. C'étoit à lui  
» qu'ils adressoient des vœux pour réussir dans  
» leur commerce : aussi le voit-on souvent dans  
» les anciens monumens porter la bourse. C'é-  
» toit un de ses symboles les plus ordinaires ,  
» symbole bien propre à lui attirer des dévots.

» Le culte que les Alfaciens rendoient à Mer-  
 » cure , paroît plus épuré que celui des Ro-  
 » mains & des Grecs : ils le représentoient sans  
 » sexe , comme pour faire entendre à ses ado-  
 » rateurs , que les Dieux n'étoient pas sujets  
 » aux passions humaines , & qu'il falloit les invo-  
 » quer avec cette pureté de cœur qui seule pou-  
 » voit rendre agréables les sacrifices. C'étoit  
 » un reste de l'ancien culte des Celtes , qui  
 » ne reconnoissant qu'un être suprême , in-  
 » visible & immense , croyoient qu'il ne pou-  
 » voit être susceptible d'aucune figure hu-  
 » maine. «

» Cette doctrine étoit bien plus raisonna-  
 » ble que celle d'aucune autre Nation du  
 » Paganisme. Les Celtes croyoient aussi à  
 » l'immortalité de l'ame , & étoient persuadés  
 » que la mort n'étoit qu'un passage à une  
 » nouvelle vie , qui ne devoit point avoir  
 » de fin... Les Alfaciens , en conservant ainsi  
 » la simplicité de la Religion Celtique , con-  
 » serverent également ses principes super-  
 » titieux & sanguinaires. Ils attribuoient au  
 » Rhin , qui côtoie la Province , un discer-  
 » nement assez singulier , & qu'heureusement  
 » on ne s'avise plus de lui attribuer. Lors-  
 » qu'ils soupçonnoient leurs femmes de ne  
 » leur avoir pas été fideles , ils mettoient  
 » sur un bouclier les enfans nouvellement  
 » nés , & les exposoient ainsi sur ce fleuve.  
 » Il engloutissoit dans ses eaux ceux qui n'é-  
 » toient pas du mari , & portoit doucement  
 » les autres sur le rivage. Ils croyoient en-

» core , par un principe plus cruel , que  
 » le plus agréable sacrifice qu'ils pouvoient  
 » offrir à leur Dieu Mercure , étoit de faire  
 » couler le sang humain sur les autels. C'é-  
 » toit sur-tout au milieu des forêts , au pied  
 » des chênes les plus antiques qu'ils faisoient  
 » leurs principales cérémonies religieuses , &  
 » ces sacrifices barbares & révoltans de victi-  
 » mes humaines , dont la certitude est trop  
 » bien établie pour vouloir en douter «.

» Dans ces premiers tems , dit ailleurs  
 » l'Historien , les Celtes honoroient la Divi-  
 » nité dans de petits bois, dans des endroits so-  
 » litaires qui lui étoient consacrés. Ces lieux  
 » sauvages & champêtres étoient les uniques  
 » objets de leur culte : c'étoient les temples ,  
 » les autels de leurs Dieux , & leurs Dieux  
 » même. *Les Germains* , dit Tacite , *croient que*  
 » *ce seroit dégrader la Majesté Divine que de la*  
 » *renfermer dans des Temples , & de la représen-*  
 » *ter sous une figure humaine. Ils donnent , ajou-*  
 » *te-t-il , les noms de leurs Divinités à des bois*  
 » *qu'ils leur consacrent. Le silence & l'obscurité ,*  
 » *qui regnent dans ces lieux solitaires , leur ins-*  
 » *pirent une crainte & une espèce d'horreur reli-*  
 » *gieuse qu'ils regardent comme un effet de la pré-*  
 » *sence du Dieu qu'ils viennent adorer. Le com-*  
 » merce des Alsaciens avec les Romains leurs  
 » vainqueurs , changea peu-à-peu la face de  
 » la Religion Celtique , & la défigura enfin  
 » presque-entièrement. Les Temples furent les  
 » premiers coups qu'on lui porta. Dès que les  
 » Romains furent maîtres de Strasbourg , ils y

## 126 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» bâtirent un Temple où l'on érigea des Au-  
» tels , & où les statues des différens Dieux  
» commencerent à recevoir de l'encens... La  
» principale idole qu'on y honora fut celle  
» d'Hercule le Belliqueux ou le Germanique.  
» Ce Dieu-héros étoit l'objet favori du culte  
» des Germains ; & les Alfaciens , qui l'em-  
» prunterent de ce Peuple , ne lui donnerent  
» d'autres noms que celui de *Crutzmana* ou  
» *Kriegsmann* , nom qui désignoit avec énergie  
» le héros de la guerre. «

A des recherches qui paroissent avoir épuisé la matière , l'Historien de l'Eglise de Strasbourg joint une critique aussi sage qu'éclairée. Si , d'après ses devanciers , il parle des Miracles & des Vies des Saints , il en donne des notices sûres , & dégagées de tout ce que l'ignorance & la superstition des Légendaires ont pu y ajouter.

Les trois premiers Livres de cette Histoire , sont destinés principalement à retracer les vertus & les faits éclatans des 31 premiers Evêques de Strasbourg : le quatrième renferme la fondation des différentes Abbayes , ainsi que les révolutions qu'elles ont éprouvées , soit relativement à l'état de leurs biens , soit à l'égard de la discipline monastique. L'Auteur y dépeint avec chaleur , & d'une manière très-philosophique , les services que les anciens Moines ont rendus à l'Alsace , qui leur doit , selon lui , la plus grande partie de la fécondité qui en fait aujourd'hui une des plus agréables & des plus fertiles Provinces de la France. Nous

sommes fâchés que les bornes dans lesquelles nous sommes obligés de nous renfermer, ne nous permettent point de faire connoître à nos Lecteurs les faits intéressans, & les réflexions judicieuses que l'Historien a semées dans son ouvrage. Quoiqu'il n'ait pour objet que l'Histoire d'une Eglise particuliere, il est également curieux pour les François & les Allemands. L'Auteur ne s'y borne pas aux faits purement Ecclésiastiques. Il y retrace par-tout les mœurs & les usages des siècles dont il parle; il y fait marcher de pair l'Histoire profane avec l'Histoire des Evêques de Strasbourg; & c'est un nouveau mérite à lui d'avoir su si bien les allier, que l'une serve à répandre des lumières sur l'autre, & à la rendre plus intéressante. Il y parle de plusieurs faits relatifs à Pepin & à Charlemagne, qui ont jusqu'ici échappé à la plupart des Historiens. Il y fait connoître l'Histoire de Dagobert, ainsi que celle des Rois de la première race. Plusieurs de ces Princes, en effet, avoient fixé leur séjour en Alsace; & l'Evêché de Strasbourg en particulier, doit une grande partie de ses possessions aux libéralités des Clovis, des Dagobert, & des Rois leurs successeurs.

Ce que M. l'Abbé Grandidier dit sur Adalric, Duc d'Alsace, mérite encore d'être observé. » L'Alsace étoit gouvernée vers le milieu du 7<sup>e</sup>. siècle, par le Duc Adalric, ou » Athic. Il étoit, à ce qu'on peut conjecturer » de plus vraisemblable, fils de Lutheric, ou » Leuthaire, Duc d'Allemagne, qui occupa

## 128 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» un des premiers emplois à la Cour de Si-  
 » gebert II. Les services de ses ancêtres , les  
 » siens propres , & son alliance avec St. Lé-  
 » ger , Evêque d'Autun , méritèrent à Adal-  
 » ric la faveur des Rois d'Austrasie ; après la  
 » mort du Duc Boniface , arrivée vers l'an  
 » 662 , il obtint de Childeric II , le Duché  
 » d'Alsace , qu'il posséda pendant sa vie , &  
 » qu'il transmit à ses enfans Adelbert , Batti-  
 » chon , Hugues , Etichon & Odile. Celle-ci  
 » fut , par sa sainteté , la gloire de son sexe ,  
 » & l'ornement de son siècle. Adelbert , com-  
 » me fils aîné , succéda à tous les droits du  
 » pere ; & ses descendans formerent , dans la  
 » suite , les Maisons de Hapsbourg-Autriche ,  
 » celles de Zeringue & de Bade. Battichon ,  
 » & son frere Hugues , mort avant son pere ,  
 » furent Auteurs de deux branches qui s'étei-  
 » gnirent vers la fin du 8e. siècle. Etichon ,  
 » fils cadet d'Adalric , fut la tige d'où sorti-  
 » rent les Maisons d'Egisheim & de Lorraine.  
 » La premiere s'éteignit en 1211 , dans Adel-  
 » bert , dernier Comte de Dagsbourg & d'E-  
 » gisheim. Celle de Lorraine fut plus heureu-  
 » se : son dernier Duc épousa l'héritiere d'Au-  
 » triche ; & le mariage de François avec Ma-  
 » rie-Thérèse , en réunissant les deux branches  
 » formées par les deux freres Adelbert &  
 » Etichon , a transmis dans la Maison de Lor-  
 » raine le nom , le sang & la gloire de celle  
 » d'Autriche. Si ces deux maisons n'étoient  
 » pas obligées par l'évidence des preuves , &  
 » par la lumière de la vérité , de reconnoître

» qu'elles tirent leur origine des anciens Ducs  
» d'Alsace, elles y seroient engagées par l'in-  
» térêt de leur ancienneté, de leur gloire &  
» de leur grandeur. Cette origine les égale à  
» tout ce qu'il y a de plus auguste en Euro-  
» pe, & leur accorde la supériorité sur toutes  
» les plus anciennes Maisons de l'Allemagne....  
» Ce fut aussi d'Adalric, Duc d'Alsace, que  
» descendit Adélaïde, épouse de Robert-le-  
» Fort, Comte d'Anjou, dont la postérité oc-  
» cupe depuis 8 siècles le trône de France.  
» C'est ainsi que, par la révolution des siècles, le sang d'Adalric coule encore aujour-  
» d'hui dans le sang précieux de nos Souverains,  
» & s'est transmis dans un jeune Roi, & une  
» jeune Reine devenus l'amour des François,  
» & nés pour faire le bonheur de leur Peuple. «

Nous croyons en avoir dit assez pour faire connoître le mérite d'un ouvrage où tout est traité avec profondeur. Cette Histoire peut être regardée comme les Mémoires d'un Citoyen qui ayant vécu à Strasbourg, & dans l'Alsace depuis l'établissement du Christianisme jusqu'à nos jours, auroit tenu registre des événemens qui lui auroient paru mériter de passer à la postérité. L'impartialité de M. l'Abbé Grandidier est d'autant plus précieuse & plus rare, que, vivant dans une Ville où deux différentes Religions ont leur culte public, il a su rendre justice aux talens & aux vertus de ceux qui ne professent pas la sienne. Toujours en garde contre les fausses apparences, il apprécie le bien

### 130 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qui s'est fait avec de mauvaises intentions, & le mal que de bonnes intentions ont produit. L'intérêt que nous prenons à des succès qui couronnent, sans doute, les efforts de l'Historiographe de l'Eglise de Strasbourg, nous engage à lui recommander d'éviter dans son travail quelques répétitions, & quelques négligences qu'on apperçoit avec peine dans un ouvrage fait pour être entre les mains de toute espèce de Lecteurs. Trop indulgent quelquefois à son abondance & à ses faillies, l'Auteur paroît jouer avec sa pensée. Un goût austère lui reprochera trop d'antithèses dans ses expressions : un esprit timide & scrupuleux lui trouvera trop de hardiesse dans ses réflexions.

Malgré ce que nous avons dit plus haut de l'éloignement de l'Auteur pour les Fables que les anciennes légendes ont débitées sur les tems reculés, quelques personnes ont cru pouvoir reprocher à M. l'Abbé Grandidier d'avoir adopté quelquefois des traditions & des opinions qui décèlent l'état de l'Historien, sans jeter plus de jour dans l'Histoire. Mais quand cela seroit ; c'est le cas de presque tous les Ecrivains ; & l'esprit de paix & de modération que l'Auteur a répandu dans son ouvrage, devoit lui faire pardonner ce léger défaut. Des Journalistes ont aussi marqué leur surprise de ce que l'Historien s'est écarté du sentiment de M. Silbermann ; sur la situation de l'*Argentoratium* sous les Romains. Il nous semble, disent les Journalistes ; que M. Silbermann avoit appuyé son sentiment sur les preuves aussi claires que solides, dans



son *Histoire du local de la Ville de Strasbourg*, publié en 1776.

L'ouvrage est dédié à S. A. E. M. le Cardinal de Rohan, Evêque-Prince de Strasbourg, & Prince du St. Empire. Son portrait est à la tête du volume que nous annonçons ; il a été gravé par le Sieur Guerin, fils, de Strasbourg. Cette gravure est très-bien exécutée & fait honneur à l'Artiste.

( *Journal Encyclopédique ; Gazette universelle de Littérature.* )

---

*LE faux Ibrahim , Conte Arabe , & le Réve impatientant , Conte François , suivis des réformes de l'Amour , & précédés de quelques Réflexions sur Montesquieu ; in-8vo. belle gravure. A Paris, chez la Veuve Thibouft, place Cambray, 1777.*

**Q**UOIQUE le nom de l'Auteur ne soit pas à la tête de ces petits Ouvrages, dit un Journaliste, on ne fauroit le méconnoître à son coloris brillant, mais gracieux, sur-tout au choix de ses sujets.

Selon un autre Journaliste, M. Dorat a gâté dans son *Conte Arabe*, la prose de Montesquieu ; le *Réve impatientant* pourroit bien paroître tel aux Lecteurs ; les *réformes de l'A-*

## 232 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*mour* font un de ces badinages, dont l'idée est usée & rebattue; les *Réflexions sur Montesquieu* supposent un défaut absolu d'imagination; le style sous lequel elles sont présentées, est un pur galimathias, un cliquetis de mots bizarrement assemblés, une ignorance honteuse de la langue.

Les amis du Poète ont cité les morceaux qui pouvoient donner une idée avantageuse de son travail; le critique a fait main basse sur ceux qui lui ont paru les plus foibles. Ses observations sont souvent justes, mais il y règne un ton d'aigreur qui n'annonce pas une critique impartial; on y entrevoit des personnalités étrangères assurément aux *Contes Arabes* ou *François*, & au *Rêve impatientant*. Quelques personnes prétendent que M. de la Harpe, en ne faisant point de quartier au Poète, a seulement usé de représailles. Ce qui, en effet, pourroit bien être. On a vu depuis quelque tems dans des Journaux destinés à faire connoître les productions Littéraires, & à prononcer sur leur mérite, des discussions très-peu Littéraires, où il s'agissoit moins de juger les Livres que leurs Auteurs; où l'on n'examinait pas si tel homme avoit fait une bonne ou une mauvaise Piece de théâtre, mais bien si tel homme avoit de la probité, s'il étoit menteur, calomniateur, &c. Nous n'avons pas cru devoir recueillir, dans notre Journal, ces anecdotes avilissantes pour les Lettres en général, & capables de flétrir l'honneur des parties intéressées. Qu'importe, après tout, pour

les Lecteurs amis de la paix & de la décence, de savoir précisément s'il est vrai que dans un souper, donné il y a quinze ans, on ait tenu des propos diffamans contre M. de la Harpe? Qu'importe encore de savoir au vrai, si M. Freron est mort le débiteur de M. Palissot; ou si M. Palissot doit de la reconnaissance à M. Freron pour l'excellent *Baume de vie* que celui-ci lui envoyoit? Ces querelles, au moins indécentes, nourrissent la malignité humaine, & font perdre, à ceux qui les soutiennent, un tems précieux, dont l'emploi mieux dirigé, tourneroit à l'avantage des Arts & des Sciences. Il faut convenir que M. de la Harpe a mis beaucoup d'esprit & de finesse dans la critique qu'il a faite de la nouvelle Brochure de M. Dorat; mais aussi il n'y a rien trouvé qui ne méritât la censure la plus sévère; d'autres Journalistes, comme nous venons de le dire, n'ont pas été aussi rigoureux; on a même dit que M. Dorat avoit su embellir des grâces de la poésie, le Conte de Montesquieu, qu'il en avoit étendu le récit, & y avoit ajouté mille traits ingénieux. Dans ce conflit de sentimens opposés à propos d'un Conte; nous nous contenterons d'extraire quelques passages du *faux Ibrahim*, sans y ajouter aucune réflexion. Quoique l'Auteur ait jeté le voile de la décence sur les objets qui pourroient la blesser, nous allons tâcher de doubler encore ce voile, en faveur de nos Lecteurs les plus sévères.

Le jaloux Ibrahim avoit douze belles fem-

mes ; il ne leur permettoit ni de se parler  
ni de se voir , il les tenoit sous la clef ;  
l'une d'elles lui reproche un jour son farou-  
che orgueil & leurs malheurs. Ibrahim irrité ,  
lui plonge son cimeterre dans le sein. L'ame  
de Zulema s'envole & va jouir du repos dans  
les douceurs d'une retraite fortunée.

Dans ce nouvel Eden , Zulema voit un  
bocage , asyle enchanté vers lequel elle s'a-  
vance :

Elle parcourt ensuite une vaste prairie  
Que coupent des buissons de myrthe & de jasmin ;  
L'aubépine embaumée au liere s'y marie ,  
L'arbusste aux fruits dorés fleurit sur le chemin :

Flore en ces lieux à Pomone est unie ,  
Et sourit aux Zéphyr , sa corbeille à la main.  
Errante sur ces bords , solitaire & ravie ,  
Elle apperçoit enfin un Palais s'élever ,

D'une architecture hardie ,  
Ouvrage immense du génie  
Que le goût seul peut achever :  
Des voluptés inépuisables

Y appellent toujours les volages desirs ,  
Et dans des boudoirs délectables ,  
Où l'opale étincelle au milieu des saphirs ,  
Notre jeune Hourï , jetant quelques soupirs ,  
Voit des mortels divins , charmans , incomparables ,  
Que l'on destine à ses plaisirs.

Zulema les voit à ses pieds , empressés de  
la servir & de lui plaire ; on la met dans le

bain, elle entend les plus doux concerts, tous les plaisirs viennent en foule; elle reçoit l'hommage d'un jeune Sylphe. Au milieu de ces voluptés, elle se rappelle le sort de ses Compagnes, & ne peut leur refuser ses larmes:

Son cœur est tendre, il sera généreux.

Elle ne borne point ses vœux

Aux vagues mouvements d'une pitié stérile;

Et pour que ses beaux jours soient encore plus heureux,

A l'infortune elle veut être utile.

Elle ordonne à l'un des demi-Dieux, qui sont en sa puissance, de prendre les traits d'Ibrahim, de se présenter à son ferrail & de l'en bannir. Le Sylphe vole, & dans l'absence du jaloux, il descend au ferrail. On frémit; mais ses empressements font succéder la surprise à la terreur. Cependant le véritable Ibrahim arrive plein de rage & de jalousie:

Un ferrail au pillage est l'enfer d'un jaloux.

Quel effroi, quand il vient à se reconnoître sous les traits qu'on offre à ses yeux! Il appelle en vain au secours; en vain il interpelle ses femmes:

A quels garants vas-tu confier ton destin?

Ah! pauvre Ibrahim, quels refuges!

Ton fortuné rival, dont le droit est certain,

En moins d'une heure a séduit tous tes Juges,

136 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Et te voilà déchu par la loi du scrutin.

C'est en fait, on le chasse avec ignominie.

Cependant les femmes craignent son retour ; le Sylphe leur promet de veiller à leur bonheur :

Votre nouvel époux qu'un tendre soin agite ,

Sans exiger jamais, veut être aimé toujours ,

Et je présume assez de mon mérite ,

Pour attendre de vous de très-chastes amours.

Le jaloux reparoit encore, mais tout lui annonce son malheur ; il sort plus enflammé de courroux que jamais. Alors le Sylphe le transporte dans les plus lointains climats , & le nouveau Sultan vient établir la réforme dans le ferrail.

Le *Rêve impatientant* est d'un autre genre.

Vous le dirai-je ou non ? Tirez-moi d'embarras.

Ce *Rêve* est scandaleux , Mesdames.

Vous m'arrêterez en tous cas ,

Si le scrupule effarouche vos ames.

On peut entrevoir que ce rêve est d'une gaieté qui pourroit bien trouver des Censeurs. Ainsi avec l'envie que nous avons de citer quelques uns de ses vers, nous donnerons la préférence aux *Réformes de l'Amour* ; c'est une *Épître* que ce Dieu même adresse à Zirphé.

Ma foi, jeune Zirphé, puisqu'on réforme tout,

Il faut qu'aussi je m'en avise.

Les nouveautés sont assez de mon goût,  
Et je quitterai Pysché comme je l'avois prise.  
Des têtes & des cœurs me jouant tout-à-tour,  
Je ferai, s'il me plaît, cent mille extravagances,

Je ne crains point les remontrances;  
Car on n'en fait point à l'Amour.

C'est un beau zèle qui m'inspire;  
Il fera tout passer. Prenons garde pourtant;  
Que faut-il respecter, & que faut-il détruire?

Comme Seigneur d'un grand Empire,  
Je dois agir très prudemment.  
Mes sujettes assez souvent  
Se font plaintes avec justice

De l'ennui qu'on éprouve à n'avoir qu'un amant,  
Il faut donc qu'on y réfléchisse:

J'en passe deux pour le caprice;  
J'en permets trois au sentiment...

Zéphir, enregistrez, & que cela finisse.

Je ne prétends innover rien  
Dans l'attelage de ma mere;  
Ses pigeons la menent très-bien,

Et l'on fait que la Dame a fort souvent affaire:  
Ils devancent le vol des plus légers amours;  
Et d'ailleurs sur la route ils se baissent toujours.  
C'est d'un très-bon exemple & bien fait pour me  
plaire.

Je laisse à Mons Plutus, qui me le revaudra,  
Ses petites maisons, son faste & *cætera*.

Je fais ce que je fais, & sens les conséquences:

Je n'ai garde de toucher là;  
Car Dieu sait quelles doléances!

## 138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Si je m'entêtois à cela,  
Et que j'allasse écorner ses finances ;  
Je dérouterois la-mi-la,  
Les cabrioles , les cadences,  
Et les vertus de l'Opéra.  
Comme dans tous les temps, j'aimai les militaires  
Que la victoire a couronnés ,  
Les cœurs ardents, les bras déterminés,  
Je rétablis mes Mousquetaires.  
Ils sont aimables & vaillans.  
Mars qui n'est pas flatteur leur a rendu justice ;  
Et moi dans les combats galants,  
Je fais grand cas de leurs services.  
Allons ! Messieurs, tambours battans,  
Recommencez votre exercice,  
Et signalez tous vos talens.  
Je n'ôte pas un pouce aux panaches des Dames,  
Encor moins à ceux des maris.  
Il faut qu'ils soient de loin aperçus par leurs  
femmes,  
Afin que les amans ne soient jamais surpris.  
Revenons maintenant à la métarmorphose,  
Car c'est un point très-important.  
Nouveau Législateur , je veux qu'en un instant  
D'après ce que je me propose,  
Le Code universel soit le jeu d'un enfant.  
Je rajeunis la palme , & j'ouvre une autre lice.  
Dans toute ma science & pleine autorité ,  
Après m'être bien consulté,  
Je casse les vieux corps & la vieille milice ;  
Je licencie & pour jamais



Les respects, les soupirs, la timide tendresse;

Je recrute les indiscrets,  
Afin d'en conserver l'espece.

Je proscriis toute passion  
Qui pourra survivre aux absences;  
Aux femmes, comme de raison,  
J'interdis les longues défenses;  
Et veux qu'on songe à la moisson,  
Le lendemain des espérances.

Je réforme sur tout ces profanes beautés,  
Si bizarres dans leur allure,  
Que d'imparfaites voluptés

Enlèvent à l'Amour ainsi qu'à la Nature,  
Qui fuit de leur boudoir à pas précipités;  
Ces femmes soi-disant qui par indépendance  
Dans leur sexe isolé concentrant leur désir,  
De la réalité saisissent l'apparence,  
Et laissent le bonheur pour l'ombre du plaisir.  
Je veux de francs ébats, & des ardeurs solides,

Loin de ma Cour tous ces petits Pédans

Aux sens éteints, aux cœurs arides,  
Ces Narcisses de cinquante ans,  
Ido'ârant jusqu'à leur rides;  
Les Rigoristes désolans,  
Les Duegues, les Surveillans,  
Les Tuteurs & les Invalides.

J'abolis les brevets, bannis les Exacteurs :

Plus de maîtrise à Cythere;

Plus d'inconstans jurés; plus de jurés trompeurs.

Tout ce que je fais, moi, chacun pourra le faire,  
Sans gêne, sans contradicteurs.

## 140 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Trompera qui voudra , liberté toute entière ,  
Et ce sera , je crois , un profit pour les mœurs.

J'exige encor , pour réforme authentique ,  
Que dis-je ? à quoi pensé-je ? & quel aveuglement !  
Belle Zirphé , l'Amour est mauvais politique ,  
Et vous avez pitié de mon Gouvernement.  
D'ailleurs on exécute alors que je projette :  
J'annonce une réforme , elle étoit déjà faite ;  
Car pour me deviner le François est charmant.  
Hé bien , je vous remets les rênes de l'Empire ,  
J'abdique , vous réglez , & le monde est soumis.  
Les changemens vous seront tous permis ;  
Pour les faire adopter , vous n'aurez qu'à sourire :  
Gouvernez mes Etats , afin qu'ils soient heureux.  
Vous aurez , s'il survient quelques guerres nouvelles ,  
Les Jeux pour combattans , les Ris pour sentinelles ,  
Et mille Amans sur pied prêts à servir vos vœux.

Pleins de langueur ou brillans d'étincelles ,  
Vos grands yeux si touchans les rendront amoureux ;  
Votre esprit fin & juste entretiendra leurs feux...  
Et vous avez un cœur qui les rendra fidelles.

A l'égard des *réflexions sur Montesquieu* , elles ont été examinées avec beaucoup de sévérité , par M. de la Harpe , & nous ne voyons pas qu'aucun Journaliste ait entrepris de les défendre : nous en citerons quelques passages. Les mots en caractère italique feront assez sentir les défauts qu'on reproche à M. Dorat dans sa prose , sans qu'il soit nécessaire d'y joindre les observations critiques.

» Un de ces hommes privilégiés & rares ;  
 » qui levent un coin du voile dont s'envelop-  
 » pent les vérités , étendent le champ de la mo-  
 » rale , éclairent le dédale de la politique ,  
 » démêlent les fils de l'administration , affermissent  
 » la base du bonheur public , & reculent les bor-  
 » nes de l'esprit humain , &c. «.

» Il n'avoit point cette vanité inquiète , dont  
 » l'ambition se borne à une célébrité soudaine &  
 » fugitive , qui atteste par son éclat même la fra-  
 » gilité de son principe «.

» Il renfermoit en lui cet orgueil généreux  
 » qui enfante le sublime , se joue des obstacles ,  
 » voit son prix dans l'avenir , résiste aux persé-  
 » cutions , n'apperçoit pas l'envie , & se nourrit  
 » par la bienfaisance «.

» Averti de son immortalité par ce je ne  
 » fais quel instinct qui explique le secret des ef-  
 » forts surnaturels , des travaux illustres , & des  
 » grandes infortunes , Montesquieu , si j'ose m'ex-  
 » primer ainsi , ne comptoit plus avec le tems «.

( *Journal de Politique & de Littérature ;  
 Journal des Sciences & des Beaux-  
 Arts ; Gazette Universelle de Littéra-  
 ture ; Courier Littéraire de l'Europe.* )



---

MEMORIE Istoriche di Letterati Ferraresi, &c. *Mémoires Historiques des Lettrés Ferrarois : Ouvrage posthume de JEAN-ANDRÉ BAROTTI. Vol. I. In-folio.* Ferrare , 1777, de l'Imprimerie de la Chambre Apostolique.

UNE des principales vues d'utilité que nous nous proposons dans les Articles de Littérature étrangère , est de familiariser nos Lecteurs , avec l'Histoire des Nations savantes ; c'est pourquoi dans le nombre des ouvrages qui paroissent journellement en Italie , en Angleterre , &c. nous croyons devoir choisir , pour nous y attacher de préférence , ceux qui ont un rapport soit direct , soit indirect , à l'état ancien & actuel de la Littérature dans ces Contrées ; les détails les plus minutieux en apparence , sur les hommes , les ouvrages , & les lieux , sont ceux que nous prenons le plus de soin de recueillir , parce qu'il y a assez d'autres Livres où l'on peut puiser les notions générales ; nous ne négligeons même pas les nomenclatures les plus seches & les plus arides , persuadés que , lorsqu'il s'agit d'étudier l'Histoire Littéraire ou Civile d'un pays , l'avantage est pour ceux qui sont le plus familiarisés avec les noms & les circonstances locales. Ainsi ,

quoique tous les personnages dont il est fait mention dans ces Mémoires , ne soient pas également dignes d'attention , & qu'il y en ait même très-peu qu'on puisse appeller véritablement célèbres , comme cet ouvrage tient à l'Histoire Littéraire d'Italie , nous donnerons , non une analyse , sa forme ne le comporte pas , mais une notice détaillée de ce qu'il contient.

M. l'Abbé Laurent Barotti , fils du savant Auteur , s'est chargé des fonctions d'Editeur , qu'il a remplies avec le zèle , l'attention & le succès qu'on devoit attendre de son respect pour la mémoire de son pere , de son goût & de ses talens. Il a adressé ce premier volume au Souverain Pontife régnant , par une Epître Dédicatoire , d'un ton noble & d'un style élégant ; cette Epître est suivie d'une Préface très-bien faite & très-instructive , où il développe le plan de l'ouvrage , & indique en même tems les additions qu'il y'a faites en quelques endroits. Ce ne sont pas les seules choses qui ajoutent un nouveau prix à cet ouvrage ; M. l'Abbé Barotti a encore été parfaitement secondé pour la partie Typographique & pour les Gravures , dont la beauté fait honneur au burin du Sieur Jean-Baptiste Galli , qui les a exécutées , & dont le grand nombre prouve qu'on n'a rien épargné pour rendre cette édition recommandable aux yeux des Curieux. La premiere qui est en tête du volume , représente le tems armé de sa faux , & l'Histoire qui arrache à sa voracité les noms des enfans les plus célèbres de l'Eridan , qu'on voit au bas penché sur son

urne, avec la Ville de Ferrare en perspective. La dédicace au Saint Pere, est précédée de son portrait, & terminée par un médaillon en place de cul-de-lampe; devant la Préface est une très-belle vue de Ferrare, & à la fin une Carte Géographique de tout le Duché. On a suivi la même distribution pour tous les articles de l'ouvrage autant qu'il a été possible. La vie de chaque illustre Ferrarois est précédée de son portrait, & terminée par un médaillon représentant, ou ses armes, ou le lieu de sa naissance ou quelque autre objet relatif.

Albert d'Est, Marquis de Ferrare, ouvre la scene, comme Fondateur de la célèbre Université de cette Ville. Ce bel établissement qu'il forma l'an 1391, & auquel il ne survécut que de deux ans, lui mérita une statue de la part des Ferrarois. M. Barotti donne dans cet article une Histoire abrégée de l'Université de Ferrare; qui est tirée de la Chronique de la maison d'Est, publiée par Muratori. Après Albert vient Nicolas, son fils, qui se distingua aussi par son amour pour les Lettres; l'Université naissante acquit sous son regne un nouveau degré de consistance & de lustre, par le soin qu'il prit d'y appeller d'habiles Professeurs, & nommément le célèbre Guarino de Vérone. Sainte Cathérine de' Vegri, qui paroît ensuite au rang des illustres Ferrarois, doit cet honneur à un Livre Ascétique de sa composition, traduit en Latin par Flaminio, & à quelques autres ouvrages du même genre qu'on lui a attribués. Leonello d'Est, fils & successeur de Nicolas,

a mérité une place dans ces Mémoires, non-seulement par son goût pour les Lettres qu'il étudia sous Guarino, & par la réforme avantageuse qu'il fit dans l'Université de Ferrare, mais encore par deux Discours Latins qu'il prononça, l'un, devant l'Empereur Sigismond, l'autre, devant le Pape Eugene IV, & par plusieurs Poésies Latines & Italiennes. M. Barotti défend la mémoire de ce Prince éclairé & bien-faisant contre les imputations de Jean-Baptiste Giraldi, & rapporte à la fin de son éloge les Edits Latins qu'il publia contre le luxe. Borso, frere de Leonello, premier Duc de Ferrare, & qui le fut aussi de Modene & de Reggio, occupe l'article suivant; on voit encore à Ferrare la statue de ce Prince, qui se signala, à l'exemple de ses prédécesseurs, par son amour pour les Lettres, & les cultiva avec succès, comme le prouvent quelques ouvrages de lui que Gori a publiés.

M. Barotti révendique pour Ferrare l'honneur d'avoir donné naissance au Comte Louis Carbone, Orateur & Poëte Latin, que l'on avoit cru natif de Reggio, & qui figure ici à plusieurs titres parmi les illustres Ferrarois; il eut pour maître, Théodore Gaza, savant Grec fugitif de Constantinople, & devint dans la suite un des Professeurs les plus distingués de l'Université de Ferrare. Mais sa réputation n'approche pas de celle de Jérôme Savonarola, dont l'article suit immédiatement; Jean-François Pic, (neveu du célèbre Pic de la Mirandole) & Burlamaqui, sont les Ecrivains

auxquels l'Auteur s'attache de préférence en parlant de ce fameux Dominicain dont on a porté tant de jugemens différens , que les uns ont fait passer pour un imposteur , les autres pour un Martyr , mais que l'on s'accorde aujourd'hui à regarder comme un visionnaire & une des dernières victimes que la superstition ait fait immoler en Italie. Une branche de l'illustre & puissante famille des *Boiardo* , Seigneurs de Rubiera dans le territoire de Reggio , qui vint s'établir à Ferrare , y donna le jour au Comte Matthieu - Marie Boiardo , Traducteur de plusieurs Auteurs Grecs , & de la Chronique Impériale de Ricobaldi , mais beaucoup plus connu par ses vers , & principalement par son Poème de *Roland Amoureux*. M. Barotti s'étend avec une complaisance bien fondée sur l'éloge de ce précurseur de l'Arioste , d'où il passe à celui de Jean - Marie Riminaldi , disciple du célèbre Alexandre Tarnagni d'Imola , devenu depuis Professeur de Droit civil dans l'Université de Ferrare , Conseiller , Ambassadeur & Ministre du Duc Hercule d'Est , & compté par Pancirolo , au nombre des plus savans interpretes des Loix.

Le Duc Hercule d'Est n'étoit pas fort instruit dans les Lettres , mais il les aimoit , & la protection qu'il accorda aux Savans l'a rendu digne de participer à leur gloire ; un des principaux traits de son éloge , est d'avoir ressuscité en Italie la poésie dramatique , & d'avoir encouragé ce bel art par la magnificence des spectacles. Jean Bianchini , Intendant du Duc



Borſo , Aſtronomie célèbre dont on a des tables des mouvemens céleſtes , dédiées à l'Empereur Frédéric III , n'étoit pas , comme on l'a cru , de Rovigo , ni de Modene , ni de Bologne ; M. Barotti , qui lui conſacre un article , prouve , d'une manière évidente , qu'il étoit Ferrarois. On conſerve dans la Bibliothèque de Ferrare un manſcrit en parchemin , qui contient les tables de Bianchini en belle miniature ; il y eſt représenté dans un endroit , offrant ſon ouvrage à l'Empereur Frédéric , devant qui il ſ'agenouille , ſoutenu par le Duc Borſo. Un autre Intendant Ducal , ſe ſignala parmi les Théologiens par ſa ſcience dans les Langues Latine , Grecque & Hébraïque ; ce fut Fino Fini , d'Ariano terre du Ferrarois dans le Dioceſe d'Adria , Auteur de l'ouvrage intitulé *in Judæos flagellum* , que ſon fils Daniel fit imprimer vingt ans après ſa mort. M. Barotti fait mention dans ſa vie , de quelques Lettres Latines & d'un Diſcours de ſa compoſition , qui n'ont point encore vu le jour.

Jean Strozzi , exilé de Florence avec Charles ſon pere , ſe refugia à Ferrare où il eut pluſieurs enfans , & entre autres Tite Veſpaſien Strozzi , diſciple de Guarino , & l'un des premiers hommes de ſon tems par ſes talens & par les emplois diſtingués qu'il occupa. Il a laiffé un grand nombre de poéſies , dont pluſieurs ſont imprimées ; mais le plus conſidérable de ſes ouvrages eſt un Poème intitulé *Borſeïde* , qui eſt demeuré imparfait. Après Tite Veſpaſien Strozzi , M. Barotti parle de ſon fils Hercule , l'héritier de

## 148 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ses talens & de ses emplois , & à qui le Duc Hercule confia en outre la direction de ses spectacles; son génie le porta à cultiver la Poésie Latine , & l'amour lui fit faire des vers Italiens ; la Dame qui en fut l'objet , s'appelloit Barbe Torelli ; il l'épousa après une passion de dix années , mais elle ne fut sa femme que treize jours ; il fut tué au bout de ce tems , sans qu'on ait pu découvrir les vrais motifs de cet assassinat , qu'on a cependant attribué avec assez de vraisemblance à la grande faveur dont il jouissoit auprès de Lucrece Borgia , Duchesse de Ferrare.

Dans le même tems florissoit Antoine Tebaldeo , également célèbre en qualité de Poète & d'Orateur ; ce docte Ferrarois enseigna les Belles-Lettres à Isabelle d'Est , femme de François Gonzague, Marquis de Mantoue ; Léon X eut pour lui une estime particulière , & il fut lié d'amitié avec les plus célèbres de ses contemporains , & particulièrement avec le grand Raphaël , qui le peignit dans le Parnasse du Vatican si au naturel , que le Bembe en prit occasion de dire dans son style emphatique , qu'il *ne se ressembloit pas autant à lui-même qu'à son portrait*. Cependant celui qu'on a mis à la tête de son article est tiré d'une ancienne médaille , soit qu'on n'ait pas pensé à se servir de la peinture de Raphaël , soit que d'autres raisons en aient empêché. On n'a pas oublié dans ces Mémoires le Cardinal Hippolyte d'Est l'ancien , qui fut faire de grandes choses & les décrire , & qui fut , comme tous ceux de sa maison , l'ami des sciences &

des Savans. On a de lui une relation de la victoire que les Ferrarois remportèrent par ses conseils sur la flotte Venitienne , & que l'Arioste a célébrée d'une manière pompeuse dans son *Roland furieux*.

Jean-Marie Riminaldi , dont nous avons parlé plus haut , eut un fils nommé Jacques Riminaldi , qui se distingua dans le même genre que son pere. L'article de ce Jurisconsulte , dont Jean Leoni a fait l'éloge dans son Dialogue intitulé *Virbius* , précède celui de l'immortel Louis Ariosto , le plus grand Poète de l'Italie moderne si le Tasse n'eût point existé , & sans contredit de tous les illustres Ferrarois , celui qui a le plus illustré sa patrie. Sa vie a cela de commun avec celle de tous les Poètes fameux , qu'elle offre un mélange continuel de gloire & de malheur , de succès & de chagrins ; l'Arioste trouva auprès des Grands de la protection & des disgraces ; il perdit la faveur du Cardinal d'Est , à qui il s'étoit attaché , lorsqu'elle lui étoit le plus nécessaire ; il fut trompé par Léon X , son ancien ami , & n'en eut jamais que des espérances ; mais il trouva une consolation dans les témoignages d'estime & d'admiration qu'il reçut des plus grands hommes de son tems avec lesquels il fut lié. On s'est attaché dans cet article à éclaircir toutes les particularités de sa vie , d'après les monumens les plus authentiques ; & on y a ajouté plusieurs notes très-instructives , une desquelles contient la description de son tombeau , monument respectable & glorieux à qui Jo-

séph II a fait e même honneur qu'Alexandre au tombeau d'Achille. Cette note est l'ouvrage du savant M. Passeri.

L'article suivant est celui de Barthelemi Perrino, Disciple de Celio Calcagnini, qui devint Ministre des Ducs Alphonse I & Hercule II, & n'acquît pas moins de gloire par ses services que par ses succès dans l'éloquence & dans la Poésie. Albert Lollio a fait l'éloge de cet Ecrivain qu'une mort prématurée enleva aux Lettres & à l'Etat, & Lilio Gregorio Giraldi lui adressa, durant sa vie, le onzieme Livre de son Traité de *Deis gentium*. Pour suppléer à son portrait qu'on n'a pu retrouver, l'Auteur rapporte une épitaphe que Barthelemi Ricci composa pour son tombeau, & qui nous apprend qu'il étoit *patri Corporis & Orationis elegantia*. L'éloge de Perrino sépare Gabriël Ariosto de son illustre frere, dont la gloire l'a éclipsé ; cependant Gabriël ne fut pas indigne du grand nom qu'il portoit ; il composa des Poésies Latines qui ont été imprimées ; il acheva la Comédie intitulée *Scolastica* que l'Arioste avoit laissée imparfaite, & mérita la mention honorable que Lilio Giraldi fit de lui dans son premier Dialogue sur les Poètes de son tems. De sa vie qui est fort courte, M. Barrotti passe à celle de Celio Calcagnini, Professeur d'Eloquence dans l'Université de Ferrare, de qui on a un ouvrage intitulé *Disquisitioni* sur les Offices de Cicéron, & quelques Dissertations épistolaires ; un trait qui le distingue des autres Gens-de-Lettres, c'est que la mort

même ne le sépara pas de ses Livres au milieu desquels il avoit vécu ; il fut enseveli dans la Bibliothèque des Dominicains , accrue par le legs qu'il leur fit de la sienne. Il avoit appris la langue Grecque de Jean-Baptiste Guarini , que son *Pastor fido* a rendu plus célèbre que son savoir & ses talens pour l'instruction , quoiqu'il ait formé plusieurs savans Elèves , du nombre desquels on doit mettre Jean Manardo , homme supérieur à son siècle par ses lumieres , qui réunissoit à la science du Grec & de l'Arabe une connoissance profonde de la médecine , comme le prouvent ses découvertes dans cet Art , & ses controverses avec Paul Jove & Léonicene ; M. Barotti entre dans un détail très-satisfaisant sur les objets & les motifs de ces disputes , dont la plus curieuse est celle qui avoit pour sujet la nature du Sucre moderne , & pour but de déterminer si c'étoit le même que le Sucre des anciens ou une substance différente. Manardo s'attachoit particulièrement à la botanique , & sa passion d'herboriser lui fit entreprendre divers voyages , d'où il rapporta plusieurs connoissances utiles. Il fut Médecin de Ladislas , Roi de Hongrie , & de Louis son Successeur ; mais il revint mourir dans sa patrie , où il avoit professé la médecine à l'âge de vingt ans.

Hercule II d'Est qui vient ensuite , fut un Prince savant , versé dans la langue Latine comme dans sa langue maternelle ; & quoiqu'il reste peu de chose de lui , on ne peut douter , d'après les témoignages contemporains , qu'il

n'écrivit très-bien en vers & en prose ; il ne mérite pas moins d'éloges pour la protection qu'il accorda aux Sciences, que pour le succès avec lequel il les cultiva ; ses bienfaits appellerent auprès de lui les Littérateurs les plus distingués, & jamais l'Université de Ferrare ne fut plus florissante que sous son regne. A l'éloge de ce grand Prince, succede celui de Lilio Gregorio Giraldi, qui fut aussi l'Eleve de Jean-Baptiste Guarini ; il est connu par des Dialogues élégans & remplis d'érudition, des Poésies, des Lettres & une infinité d'autres ouvrages qui lui acquirent la réputation d'un des plus beaux génies & des plus savans hommes de son siècle ; mais la nature qui l'avoit si bien traité, lui fit payer ses faveurs par des maladies cruelles, qui jointes aux rigueurs de la fortune, le conduisirent douloureusement au tombeau. M. Barotti prouve qu'il étoit Ferrarois, contre l'opinion commune qui le fait naître à Cento.

Albert Lollio naquit à Florence, mais il fut élevé à Ferrare où sa famille étoit établie, & M. Barotti le met avec raison au nombre des hommes célèbres que cette Ville peut se glorifier d'avoir produits. Ses principales productions sont des Discours & des Lettres ; mais ce ne sont pas les seuls titres qui rendent sa mémoire recommandable. Lollio étoit riche, & il se servit de sa fortune pour l'avantage des Sciences ; tous les Savans trouverent en lui un ami généreux ; sa maison & sa bourse furent toujours ouvertes à ceux qui en avoient

besoin. Il fut le principal Fondateur de l'Académie *Degli Elcvati*, qui tenoit chez lui ses assemblées; & il contribua depuis avec le même zèle à la fondation de celle *De' Filareti*, qui s'assembloit dans la maison du Comte *Alphonse Calcagnini*.

Les autres savans Ferrarois, dont il est fait mention jusqu'à la fin de ce volume, sont au nombre de cinq, savoir : Jean-Baptiste Giral-di, Secrétaire du Duc Hercule II d'Est, de qui l'on a des Discours, des Lettres, des Tragédies, & diverses autres Poésies; Flavio Antonio son frere, qui professa la Philosophie après lui dans l'Université de Ferrare, & qui excella également dans la Poésie Latine & dans l'Italienne; Hippolyte II, Cardinal d'Est, qui joua un si grand rôle au Concile de Trente, & dont on a traduit en François des Lettres fort intéressantes qu'il adressa durant le cours de sa légation au Pape Pie IV & à S. Charles Borromée; Horace Ariosto, descendant du fameux Poète, Auteur de quelques Chants qu'il ajouta au Poème de Roland, du commencement d'un Poème intitulé *l'Alfeo*, de deux Tragédies, d'une défense du Roland contre Camille Pellegrini, & de divers autres ouvrages, comme des argumens en octaves pour la *Jérusalem délivrée*, des Sonnets, &c. Enfin, Hippolyte Riminaldi, descendant de Jean-Marie & de Jacques Riminaldi, élevé à la Dignité de Comte Palatin par Grégoire XIII, & connu par des ouvrages de Jurisprudence très-estimés, qui ont été imprimés en plusieurs volumes in-folio, & dont il s'est fait beaucoup d'éditions.

(*Efemeridi di Roma.*) G 5

---

*L'ESPRIT de MOLIERE, ou Choix des Maximes, Pensées, Caractères, Portraits & Réflexions, tirés de ses ouvrages; avec un Abrégé de sa vie, un Catalogue de ses Pièces, le tems de leurs premières représentations, & des anecdotes relatives à ces Pièces. A Londres, & à Paris, chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon. 2 vol. in-12. d'environ 400 pages chacun. 1777.*

CETTE compilation n'a pas réuni tous les suffrages : elle est louée dans le *Mercury*, tandis que les Rédacteurs du *Journal de Paris*, de celui des *Beaux-Arts*, du *Courier Littéraire de l'Europe*, &c. sont bien éloignés d'approuver l'idée de cet ouvrage, & sur-tout la manière dont il est exécuté. Nous donnerons d'abord l'extrait des Rédacteurs du *Mercury*, afin de faire connoître le plan que le Compilateur s'est proposé de suivre, & les motifs qui l'ont déterminé à entreprendre son travail. On verra ensuite les observations des Journalistes qui n'approuvent ni l'entreprise ni la manière dont elle a été exécutée.

On a fait l'Esprit de presque tous nos grands hommes, disent les Auteurs du *Mercury*; ce-



lui de Moliere , qui n'étoit pas sans doute le plus facile , manquoit encore ; il ne pouvoit être entrepris & exécuté avec succès , que par un homme qui fût en état de le sentir. L'Auteur qui nous le donne , a bien lu l'Ecrivain dont il a recueilli les morceaux qu'il met sous nos yeux. » Admirateur des chef-d'œuvres de ce » génie sublime , j'ai cru , dit-il , que ce recueil pourroit contribuer aux amusemens du » Public , en lui mettant sous les yeux les » pensées , maximes , portraits & réflexions , » aussi utiles qu'agréables , qui décorent & embellissent ses ouvrages , & sont dignes d'être transmis à la postérité la plus reculée , » mais dont un certain nombre semble rester » dans l'oubli , se trouvant dans des Pieces » que l'on ne joue plus. J'ai donc rassemblé , » avec le plus de soin qu'il a été possible , » tout ce qui m'a paru devoir mériter l'attention du Public , & ce que cet Auteur a » écrit sur différens sujets de morale , de philosophie & autres. J'ai réuni sous un même article & sous un même point de vue , tout » ce qui traite de la même matiere ; chaque » article a été placé par ordre alphabétique , » usage adopté jusqu'à présent dans les productions de ce genre.... J'ai indiqué aussi le » nom de la Piece , l'acte & la scene d'où chaque article a été tiré , afin de donner aux » Lecteurs la facilité de le trouver , s'ils en » avoient besoin. «

Tel est le plan de ce Recueil ; ses avantages sont sensibles ; *l'Auteur paroît l'avoir.*

## 156 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*rempli avec autant d'intelligence que de soin. Le choix des articles, leur distribution, l'ordre qu'il a suivi, méritent des éloges : son livre peut être un livre classique, & ce but le distingue de toutes les compilations de ce genre, où l'on s'est trop souvent borné à donner des extraits d'excellens Ecrivains, comme l'esprit de ces mêmes Ecrivains. Ce n'est point à ce travail facile & décrié par la négligence avec laquelle plusieurs s'en sont acquittés, que s'est borné l'Auteur de l'Esprit de Moliere. Il a lu beaucoup, & a mis de l'ordre dans ses lectures; le goût, la philosophie, la Morale, voilà, ce qu'il a cherché dans Moliere, & ce dont il présente d'excellens modeles, également propres à former la jeunesse, à l'instruire & à l'éclairer. L'ordre alphabétique qu'il a suivi, est une commodité pour les Lecteurs, & sur-tout pour les Instituteurs, à qui il donnera la facilité de choisir les morceaux qu'ils voudront faire apprendre à leurs Eleves, & les exemples qu'ils auront à mettre sous leurs yeux.*

La vie de Moliere est très-courte ; elle rassemble cependant tous les détails qui peuvent intéresser ; elle est suivie d'un catalogue de ses Pieces, & on a joint à chacune les petites anecdotes qui y sont relatives. Quelques-unes ne sont pas généralement connues ; les autres se trouvent ailleurs ; mais on est bien aise de les trouver ici : on prétend, par exemple, que le Comte de Grammont avoit fourni à Moliere le sujet du *Mariage forcé*. Ce Seigneur, qui fut un

assemblage singulier des qualirés les plus opposées , rempli d'agrémens , de vertus & de vices , sans cesse dominé par le moment , avoit aimé à Londres Mademoiselle Hamilton ; leurs amours avoient fait du bruit : il revenoit en France sans avoir conclu avec elle , lorsque les deux freres de la Demoiselle , qui le suivoient , le joignirent à Douvres , & lui crièrent du plus loin qu'ils l'apperçurent :  
» Comte de Grammont , n'avez-vous rien oublié à Londres ? — Pardonnez-moi , répondit-il , j'ai oublié d'y épouser votre sœur , & j'y retourne avec vous pour finir cette affaire ».

A la liste des Pieces de Moliere , on joint celle de plusieurs Farces , qu'on dit qu'il avoit composées en Province , & dont on n'a conservé que les titres : il y en a onze ; & , dans ce nombre , deux seulement sont conservées encore dans quelques cabinets : le détail que J. B. Rousseau a donné de l'une de ces Farces , ne fait pas regretter leur perte , & on n'est plus étonné que ceux qui en ont le manuscrit , n'aient pas été tenté de le publier. Nous ne sommes plus dans le tems où l'on se faisoit un devoir d'imprimer tout ce qui étoit sorti de la plume d'un grand homme : le véritable respect qu'on a pour leur mémoire , ordonne de condamner à l'oubli tout ce qui est indigne d'eux. En lisant ce que dit Rousseau de *la Jalousie de Barbouillé* , on est très-étonné que de pareilles sottises aient pu sortir de la tête de Moliere ; on ne peut

qu'être de l'avis de l'Editeur , & croire que jamais cet excellent Comique n'a écrit de Farces aussi plates ; mais que celles que l'on a , ont été rédigées par quelque Comédien grossier , qui en aura rempli le canevas à sa manière.

Ces deux volumes , qui sont un hommage à Moliere , sont dédiés aux Comédiens François , qui ont érigé un monument à la mémoire de cet illustre Ecrivain.

On a donné bien des Esprits , disent les Auteurs du *Journal des Sciences & des Beaux-Arts* ; mais on ne se seroit guere attendu à l'esprit de Moliere , dont tout le monde fait les ouvrages par cœur. Ce qui a déterminé l'Auteur , c'est qu'il y a des Pieces de ce grand Ecrivain qu'on ne joue jamais. Dieu préserve tout Lecteur de juger de Moliere , de Corneille , de Racine , &c. par ces morceaux détachés connus sous le nom de tirades ! Le plus grand tort qu'on peut faire à un homme de génie , est de le mettre en lambeaux pour donner son esprit.

Une partie de ces détails n'ont de prix que par la manière dont ils sont placés , disent les Auteurs du *Journal de Paris*. Il en est même qui étant isolés deviennent des maximes ou insipides , ou dangereuses. Par exemple , Moliere fait dire à un Valet , dans *l'Etourdi* :

¶ Dans ce monde , il faut vivre d'adresse.

Il y a dans *Pourceaugnac* ,

Ne songeons qu'à nous réjouir ;  
La grande affaire est le plaisir.

Molière n'a sûrement pas eu la prétention que ces sortes de maximes fussent adoptées : il a voulu seulement faire parler ses personnages suivant leurs caractères & leurs situations. Mais lorsqu'on les donne séparément, c'est les proposer au Lecteur comme d'importantes leçons. N'est-il pas d'ailleurs souverainement ridicule d'ériger en adages des pensées telles que celles-ci ? » Cela est bien horrible d'être accusée par un mari , lorsque » l'on ne lui fait rien qui ne soit à faire..... » Ce sont petites choses qui sont de tems en » tems nécessaires dans l'amitié ; & cinq ou » six coups de bâton entre gens qui s'aiment » ne sont que ragaillardir l'affection.....

„ Laissons raisonner les fots  
„ Sur le vrai bonheur de la vie ;  
„ Notre philosophie  
„ Le met parmi les pots.“

Il faut convenir que M. Beffara vient de rendre un beau service à Molière en le morcelant d'une manière si agréable & si bien entendue. Il a dédié son travail à MM. les Comédiens François , auxquels il fait de grands complimens *sur la vérité noble dont ils EMBELLISSENT* les Pièces de Molière.

Les Rédacteurs du *Courier Littéraire*, après avoir fait observer que pour nous donner

*l'Esprit de Moliere* , le Compilateur n'a eu qu'à transcrire beaucoup de morceaux , des scènes mêmes entières des Comédies de ce Grand-Homme , disent qu'on doit savoir gré au Compilateur de n'avoir fait que deux volumes , car , d'après un travail aussi facile , qui l'empêchoit de nous en donner davantage ?

( *Mercur de France ; Journal des Sciences & des Beaux-Arts ; Journal de Paris ; Courier Littéraire de l'Europe.* )

---

LETTRE de M. M\*\*\*. , à M. J\*\*\* ,  
sur les moyens de transférer les Cimetieres hors l'enceinte des Villes. A Paris ,  
chez Musier , fils , 1777.

M. Pericard , Evêque d'Avranches , arrêta , par un Statut synodal , en 1600 , qu'il ne feroit plus permis d'inhumer dans les Eglises de son Diocèse : douze Pasteurs du premier ordre , au XVIIe. siècle , quelques-autres , au commencement de celui-ci , & un grand nombre dans ces derniers tems , ont fait de semblables défenses ; & toutefois l'abus qu'ils vouloient détruire a prévalu. Trois lustres se sont écoulés depuis que le plus ancien Tribunal du Royaume , excité par les vues bienfaisantes d'un Magistrat vigilant , est venu au secours de l'humanité , en ordonnant (\*) le transport

---

(\*) Arrêt du Parlement de Paris , rendu sur les conclusions de M. Pelletier de St. Fargeau , alors Avocat-Général.

des Cimetieres hors de la Capitale ; & néanmoins ce règlement si salutaire n'a pas encore produit son effet. Enfin , pour répondre aux vœux du Clergé , de la Magistrature , & de tous les bons Citoyens , une Déclaration émanée du trône a pros crit un usage qui n'auroit jamais dû avoir lieu. Il ne reste donc plus qu'à exécuter la réforme qu'elle ordonne : M. M\*\*\* en propose ici les moyens : il voudroit que les Corps municipaux eussent l'administration des nouveaux cimetieres , & de tout ce qui en dépend.

» Qui pourroit , dit-il , ne pas applaudir au  
» zele de MM. de l'hôtel-de-Ville de Paris ,  
» si , prenant cet objet en considération , ils  
» se chargeoient de l'acquisition des terrains  
» nécessaires pour les nouveaux cimetieres ;  
» si débarrassant les Fabriques & les Curés de  
» tout soin ultérieur à cet égard , ils affi-  
» gnoient des fonds pour un objet si digne de  
» leur attention , & consacroient quelques mo-  
» mens à veiller à l'exécution des utiles ré-  
» glemens déjà publiés sur cette matiere , ou  
» qui pourroient l'être , d'après leurs obser-  
» vations ? Il est , sans doute , satisfaisant pour  
» les habitans de la Capitale de voir leurs  
» Officiers municipaux n'épargner ni dépenses  
» ni peines pour leur procurer des places  
» publiques , des promenades , des spectacles :  
» ce seroit fournir de nouveaux alimens à  
» leur gratitude , que de les délivrer de ces  
» lieux funebres dont les exhalaisons fétides  
» sont , pour ainsi dire , autant de voix que

» les victimes de la destruction laissent échapper du fond de leurs tombeaux , & qui crient sans cesse : *Etres sensibles, retirez-nous du milieu de vous.* Adopter ce nouveau plan , ce feroit , en quelque sorte , rétablir l'ancien usage qui plaçoit sous l'inspection du Magistrat de chaque Ville les cimetières & les funérailles. « Pour le prouver , l'Auteur entre ici dans des détails historiques auxquels nous ne nous arrêterons pas , afin de pouvoir nous étendre sur les moyens de réaliser son projet. Voici ce qu'il desireroit qu'on exécutât pour Paris , & dont il ne seroit pas difficile de faire l'application aux autres Villes. On établira quatre vastes cimetières aux extrémités de la Capitale , hors de son enceinte , & dans les lieux où , sous tous les aspects , ils pourront être le moins incommodes.

Chaque cimetière sera isolé , & environné d'une haute clôture , avec une galerie intérieure , régnant dans tout son pourtour. Quatre repos ou grandes salles carrées occuperont les quatre angles de ces galeries.

Comme il s'agit d'édifices publics & permanens , on pourra convertir les nouveaux cimetières en des monumens funebres , dignes , dans leur genre , de concourir à la décoration de la ville. Les quatre repos seront susceptibles de tous les ornemens de l'architecture funéraire ; leur forme intérieure sera pyramidale.

Pour ne pas détourner les fideles de leurs Eglises paroissiales , il n'y aura dans les cimetières ni chapelle , ni autel.



Toutes les Paroisses seront comprises dans autant d'arrondissemens qu'il y aura de cimetières, & prendront entr'elles le rang que leur situation, relativement à ces derniers, rendra le plus commode pour le service de l'arrondissement.

Dans la distribution des Paroisses, on aura moins égard à l'étendue de leur territoire, qu'au nombre des habitans, en sorte que les cimetières étant de la même grandeur, la quantité des inhumations soit à peu près égale.

Tous les jours, chaque Paroisse députera un Prêtre & deux Clercs pour faire les cérémonies funebres sur les morts de son territoire. Les honoraires de ces trois Ecclésiastiques, pour chaque mort, seront les mêmes que ceux que les Prêtres perçoivent actuellement aux convois : ils en partageront les deux tiers entr'eux, & le Curé aura le reste.

Un Officier public, sous le titre de *Maître des funérailles*, fera chargé des détails de chaque arrondissement.

Les personnes employées au service des cimetières formeront une compagnie, sous le nom de *sépulteurs*, dont une division sera attachée à chaque cimetière. Les sépulteurs seront à la nomination du bureau d'administration, & subordonnés au Maître des funérailles. On retiendra sur leur solde de quoi leur fournir pour l'hiver & pour l'été, un habit uniforme, & analogue à leurs fonctions.

En construisant les cimetières, on pratiquera pour les sépulteurs des logemens particuliers.

Le chef fera concierge, avec la qualité d'inspecteur.

Trois chariots, qu'on nommera *corpifères*, & un plus grand nombre, s'il est nécessaire, feront le service de chaque arrondissement. Ils renfermeront plusieurs cercueils, en forme de tiroirs propres à recevoir les corps avec décence & facilité. Chaque cercueil sera distingué par un chiffre, afin que les cadavres ne soient pas confondus.

L'usage des corbillards, pour les corps de ceux que les héritiers voudront faire porter seuls & directement au lieu funéraire, sera conservé. On établira des litieres pour le même objet : elles auront la forme de celles dont on se sert ordinairement, & seront couvertes d'un drap mortuaire.

Le Maître des funérailles aura son bureau vers le centre de son arrondissement. On ira y faire la déclaration des morts, & prendre, en même tems, l'heure de l'inhumation. Tous les soirs, un sépulteur portera dans chaque Paroisse de l'arrondissement la feuille des enterremens qui se feront le lendemain, & le Maître des funérailles donnera les ordres ultérieurs pour l'enlèvement des corps. Cet enlèvement se fera deux fois par jour : le matin, à 6 heures, & le soir, à 9 heures.

Les trois Ecclésiastiques députés, aux heures fixées, se rendront successivement aux *maisons mortuaires* (selon la feuille qui leur aura été remise la veille), pour y dresser, & faire signer l'extrait mortuaire, de quelque rit que soient les morts.

Aux mêmes heures, & dans le même ordre, un corpifere se rendra aux maisons mortuaires, où chaque cadavre sera déposé par les sépulteurs dans un des cercueils. Au moment du dépôt, pour les morts du rit romain, les trois Ecclésiastiques procéderont à la levée du corps, feront les prières & les cérémonies de la sépulture en présence des parens & des amis, qui s'acquitteront ensuite des derniers devoirs funebres.

Deux sépulteurs, portant des torches, marcheront devant le corpifere, dans toutes les Paroisses de l'arrondissement.

Ceux qui prendront des corbillards ou des litieres, se concilieront avec les trois Ecclésiastiques & le Maître des funérailles, pour procéder à ce qui les concerne chacun dans leur partie.

A la porte des cimetières, l'inspecteur des funérailles recevra les corpiferes, les corbillards, & les litieres qui s'y rendront, & fera procéder à la distribution des sépulteurs.

Les inhumations, dites *de charité*, continueront d'être gratuites; quant aux autres, pour celles dans les cimetières, le droit sera d'un tiers inférieur à celui qu'on paie à présent, & le conducteur du corpifere en aura la moitié.

On recevra pour les inhumations dans les galeries, ce que l'on donne actuellement pour la sépulture dans les Eglises: ce droit sera rendu uniforme, en prenant le prix mitoyen

de ceux qui existent. Quant au droit pour placer des épitaphes , le bureau d'administration aura soin de le fixer , à raison du genre de monument qu'on voudra élever.

Le terrein de la galerie du midi sera concédé aux familles qui ont à présent des caveaux dans les Eglises séculières & régulières de l'arrondissement. On suivra , autant qu'il sera possible , pour la distribution des terrains , la date & les principales clauses des concessions , telles qu'elles existent.

Chaque famille pourra désigner le terrein qui lui sera cédé , par des inscriptions , des épitaphes , & autres monumens.

Les quatre repos seront consacrés à la haute noblesse , & en général à tous les morts célèbres de l'un & de l'autre sexe , qui se seront rendus utiles à la patrie par leurs services ou leurs talens , & que le Gouvernement voudra honorer de cette distinction.

Derrière la galerie opposée à celle d'entrée , on pratiquera un second lieu funéraire pour les étrangers , & autres qui ne suivent pas le rit Romain. Les funérailles s'y feront en la manière accoutumée : il y aura aux deux angles extérieurs deux repos destinés à des usages du même genre que ceux dont on a déjà parlé.

» Ainsi , dit M. M.<sup>\*\*\*</sup> , sans rien changer  
 » d'absolument essentiel aux coutumes reçues ,  
 » on verra s'opérer cette réforme après la-  
 » quelle les gens de bien soupirent depuis si  
 » long-tems... Les rangs , les distinctions se-  
 » ront conservés : l'espoir d'être mis au nom,

» bre des hommes illustres & utiles exaltera le  
» génie , soutiendra le patriotisme , manifestera  
» les vertus. «

On objectera peut-être que l'exécution de ce plan semble exiger des dépenses considérables ; que les Corps municipaux sont déjà fort surchargés , & qu'il importe d'alléger le fardeau , au lieu de l'aggraver , &c.

L'Auteur répond que , tous les jours , on trouve des fonds , même pour des objets de pur agrément , & qu'il seroit bien extraordinaire que cet avantage disparût , lorsqu'il s'agit d'établissements nécessaires. Rien n'empêche , ajoute-t-il , que la vente des anciens cimetières ne commence par concourir à l'exécution du plan proposé ; une partie du produit de quelques loteries peut ouvrir une nouvelle source de fonds. La bienfaisance des Citoyens est un troisième moyen : il n'est point de famille qui ne fasse volontiers un léger sacrifice pour un établissement consacré à sa propre utilité. Les frais de construction une fois rassemblés , il ne s'agit plus que du service journalier , & d'un simple entretien ; les droits énoncés seront une ressource suffisante pour remplir l'un & l'autre objet.

Tel est ce plan , dont le fond a déjà obtenu le suffrage de plusieurs personnes judicieuses , & qui nous paroît mériter l'attention du Gouvernement. Au reste , il seroit peut-être nécessaire & facile de le simplifier dans quelques points de détail peu essentiels.

( *Journal Encyclopédique.* )

DES Herrn von Kessenbrinck , &c. Ab-  
 handlung.... &c. *Dissertation sur la pro-  
 portion entre le prix de l'argent & les  
 denrées , depuis le tems de Constantin-le-  
 Grand , jusqu'à la division de l'Empire  
 sous Théodose-le-Grand , & sur les ef-  
 fets de cette proportion ; à laquelle l'A-  
 cadémie-Royale des Sciences (de Berlin)  
 a adjugé le prix de l'année 1775. Im-  
 primée par ordre de l'Académie. A Ber-  
 lin , 1777. In-8vo.*

**L**E tems compris dans l'intervalle indiqué  
 par la question de l'Académie , s'étend depuis  
 le 25 Juillet de l'an de N. S. 306 , ou de Ro-  
 me 1058 , auquel Constantin parvint à l'Em-  
 pire , jusqu'au 17 Janvier 395 , qui fut le jour  
 de la mort de Théodose-le-Grand , immédia-  
 tement suivie du partage de l'Empire entre  
 Arcadius & Honorius : ce qui fait un espace  
 de 89 ans. Pour bien faire connoître la valeur  
 des monnoies dans cet intervalle , il faut né-  
 cessairement remonter plus haut , & détailler  
 les monnoies précédemment usitées , tant en  
 especes d'or qu'en argent ou en cuivre ; & ré-  
 duire ensuite tout cela au taux de la monnoie  
 courante de nos jours

Afin

Afin de procéder avec ordre dans ces recherches, l'Auteur se propose les trois questions suivantes, comme devant faire le plan & le partage de son écrit.

1°. Quelles étoient les especes d'or, d'argent & de cuivre dans l'espace de tems indiqué, & plus avant dans les tems précédens, tant par rapport à la masse, qu'à l'aloi ?

2°. Quel étoit le rapport de ces especes avec les denrées, & en général avec l'acquisition & l'entretien des choses nécessaires à la vie ?

3°. Quelles influences eurent les variations dans la valeur intrinsèque des monnoies, sur la constitution politique & économique de l'Empire ?

Les détails dans lesquels ces questions engagent M. de Keffinbrinck, ne sont pas susceptibles d'extrait ; mais ils donnent la plus haute idée de son érudition & de son exactitude. Nous sommes persuadés qu'une bonne traduction de ce Mémoire seroit également agréable & utile aux savans François, Anglois, &c. Qu'on en juge par l'échantillon suivant, pris du début.

Les premières especes d'or, probablement les Dariques, qui eurent long-tems cours en Orient, & les Didrachmes Attiques, pesoient originairement 8 scrupules, faisant 192 as Hollandois, ou grains Romains, mais furent dans la suite réduits à 7 scrupules d'or fin. Tite-Live nous apprend que l'on connut ces especes à Rome vers l'an 543, & par conséquent au milieu de la seconde guerre Punique, qui

dura depuis 536 jusqu'en 555. La République, qui 62 ans auparavant, en 485, avoit commencé à faire battre de la monnoie d'argent, en fit faire d'or sur un nouveau pied, en vertu duquel chaque scrupule d'or, de 24 grains Romains, ou as Hollandois, valoit 20 sesterces en argent ; ce qui, au rapport de Pline, fit gagner à l'Etat 900 sesterces sur ceux qui avoient cours alors, *qui tunc erant*

Mais il s'agit d'expliquer ce *qui tunc erant*. Pour cet effet, on doit savoir qu'en 485, où la premiere monnoie d'argent fut battue à Rome, une once d'argent valoit 120 onces de cuivre, c'est-à-dire, dix livres Romaines ; de sorte que pour une once d'argent on recevoit alors dix vieux as, dont chacun pesoit une livre Romaine de 6912 grains, suivant le taux prescrit par le Roi Servius, l'an 175 de Rome.

Il y avoit donc deux manieres de déterminer la proportion entre la monnoie d'argent & celle de cuivre. Ou une piece d'argent du poids d'une once étoit = 576 grains Romains ; ou quatre pieces d'argent qui, prises ensemble, avoient le même poids, mais qui étoient frappées aux atmes de Rome, faisoient un denier, qui valoit dix anciens as. Une piece de la premiere sorte, dont les cabinets de monnoies & les recueils sur cette matiere ne fournissent aucun exemple, devoit avoir le même aloi que les *Grove* d'Angleterre, les *Millerces* de Portugal, les vieux *Krausenthaler* de 1500, les *Schlickethaler* & les *Læwenthaler* de 1517, & les florins d'Empire, au taux de l'Ordonnance



de 1524. Mais les pieces du second ordre , dont il existe encore des originaux avec le *Janus Bifrons* , sur l'avvers & au revers , Jupiter tonnant sur un char à quatre chevaux , étoient au taux de 124 à 126 grains de Paris. Or 4608 grains de Paris = 5101 as d'Hollande : de sorte que quatre de ces pieces font encore 552 à 56 grains Romains , & doivent en avoir pesé certainement 576 , lorsqu'elles ont été frappées. Delà vint la coutume de compter quatre sesterces pour un denier , coutume qui subsista lorsque les sesterces ne furent plus réels , & qu'à leur place on eut réalisé les deniers.

Ces fait répondent à la fin de la premiere guerre Punique , ou environ à l'an 512 de Rome , où la République se trouva dans une disette extraordinaire d'argent , & fut obligée d'en venir à une diminution des monnoies , par laquelle , suivant Pline , l'Etat profita de cinq parties , tant sur l'aloi que sur le poids. C'est ce que cet Auteur dit formellement de la monnoie de cuivre : *Constitutum est ut assēs sextantario pondere ferirentur* ; & il ajoute immédiatement après : *ita quinque partes factæ lucri*. Cela met en droit de conclure que la monnoie d'argent fut mise sur le même pied , c'est-à-dire , rendue cinq fois plus légère. De cette maniere , en 512 , on fit d'une once d'argent 6 deniers , chacun de 96 as. Mais c'en est assez pour inviter ceux que ces matieres intéressent à suivre le fil des discussions de M. de Koeffinbrick , qui ne sauroient être plus approfondies.

Dans l'examen de la troisieme question qu'il

## 172 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

s'étoit proposée, il donne de grands éloges aux *Réflexions politiques sur les finances & le commerce*, imprimées en deux volumes à La Haye en 1760, & il adopte les principes, suivant lesquels la saine politique ne permet pas que l'on touche à la valeur numéraire des monnoies une fois bien établie ; parce qu'elles sont le gage ou l'équivalent de nos échanges reciproques, & la mesure qui regle la valeur des biens échangés. Il ne faut donc pas plus y toucher qu'aux autres mesures. Les fréquentes variations des monnoies ont toujours été très-onéreuses aux Rois & aux Peuples. Ici comme ailleurs l'intérêt du Prince & celui de ses sujets sont communs & reciproques. Dans un pressant besoin de l'Etat, il est toujours plus avantageux au Souverain de se procurer les secours dont il peut avoir besoin, par tout autre moyen que par une mutation de monnoies.

( *Gazette universelle de Littérature.* )



---

*HISTOIRE de la dernière Guerre entre les Russes & les Turcs ; par M. DE KERALIO , Major d'Infanterie , Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Stockholm ; 2 Vol. in-12. A Paris , chez la veuve Defaint , Libraire , rue du Foin Saint - Jacques , 1777.*

**L**A Pologne , toujours en proie à ses divisions intestines & à l'ambition de ses voisins , a donné naissance à cette guerre fameuse qui s'est élevée de nos jours , entre la Russie & la Porte. Nous nous bornerons à la simple analyse des principaux faits rapportés par M. de Keralio , Militaire plus instruit qu'élégant Ecrivain , mais bon critique & ami de la vérité.

En 1766 , l'Impératrice de Russie ayant fait déclarer au Roi de Pologne & à la République confédérée , qu'elle voyoit avec douleur la situation *des Dissidens* , ils refusèrent les moyens de pacification que cette Puissance leur proposoit. En conséquence , les Dissidens formèrent une confédération qui se mit sur le champ sous la protection de l'Impératrice , dont la fermeté , le voisinage & les menaces intimi-

derent les Polonois , qui s'étant enfin réunis dans le dessein de terminer les troubles du Royaume , députerent à l'Impératrice pour lui demander une Diete qu'elle protégeroit. Cette Princesse y fit proposer d'entretenir perpétuellement en Pologne un corps auxiliaire de troupes Russes , pour le maintien de la paix & de la tranquillité publique , comme Auguste II & Pierre I , en étoient convenus par le traité de *Birzen*. Après un mûr examen de cette proposition , on crut y appercevoir des vues tendantes à l'asservissement de la Nation. De-là prirent naissance les soupçons , la méfiance & la crainte , & l'accommodement devint plus difficile que jamais. Cependant la détention des quatre principaux opposans , ( \* ) que l'Ambassadeur de Russie avoit fait arrêter , & la présence des troupes de l'Impératrice , jetterent dans les esprits une si grande frayeur , que la Diete enfin se termina par un traité solennel qui rétablissoit les Dissidens dans tous leurs droits. Mais ce traité , loin de pacifier les troubles , ne fit que les multiplier. Il se forma de toute part des confédérations particulières , qui s'étant réunies en une confédération générale , s'assemblerent à *Bar* , pour échapper à la vigilance des Russes & de la Cour de Varsovie. Les *Haidamaques* & les Cosaques *Zaporoski* ( \*\* ) , sujets de l'Impératrice , n'en furent pas plutôt

---

( \* ) L'Evêque de Cracovie , celui de Kiovie , le Pape latin de Cracovie & son fils.

( \*\* ) Peuple qui ne vit que de brigandage.

informés , qu'ils portèrent leurs armes dans cette Contrée , & sous le titre de défenseurs de la Religion Grecque , après avoir ravagé quelques Provinces Polonoises , ils passèrent jusques sur les terres de la Porte Ottomane , qu'ils ravagerent également. L'Impératrice instruite de ces excès , en fit punir sévèrement les auteurs , & chargea son Ministre à Constantinople de témoigner au Grand-Seigneur ses regrets sur ce fâcheux événement ; mais il y avoit eu du sang Musulman versé : cet acte d'hostilité décida le Turc à la guerre , qui se déclara de part & d'autre en 1768. Telle est l'origine de la rupture entre la Russie & la Porte.

Si l'on fait attention à l'immense étendue des deux Empires , dont les Provinces , séparées d'un côté par de vastes mers , se rapprochent & se confinent de l'autre , on conçoit que le plan de leurs opérations de guerre devoit être fort compliqué. Celui de la Russie , paroît sur-tout si grand , si digne des vues profondes de sa belliqueuse Souveraine , que nous croyons devoir en donner ici quelques détails , puisés dans les pièces justificatives qui terminent le premier volume de l'ouvrage de M. de Keralio.

La Russie avoit trois objets principaux à remplir : l'un de défendre aux Turcs l'entrée de la Pologne ; l'autre de mettre ses propres frontieres à couvert des insultes ; & le troisieme d'attaquer l'ennemi par autant d'endroits que lui en offroit la situation de son pays. Le grand théâtre de la guerre devoit être en

Pologne, où les Turcs avoient deſſein de pénétrer, & en Moldavie, où il étoit de l'intérêt des Ruſſes de pénétrer. La première armée, commandée par le Prince de Galitzin, fut deſtinée à cette expédition ; & pour empêcher les Tartares de la Beſſarabie & de la Crimée & du Nogai, Peuples ſoumis à la Porte, de franchir les lignes de l'Ukraine, le Prince de Romanzov, Gouverneur de cette Province, y fut chargé du commandement de la ſeconde armée ; en même tems on réſolut de porter la guerre juſques dans les Provinces Aſiatiques de l'Empire Ottoman. L'exécution de ce projet devoit néceſſairement être combinée avec celui de ſoumettre les différens Peuples des vaſtes contrées qui s'étendent depuis l'embouchure du Volga juſqu'au mont Caucaſe, & depuis les côtes orientales du Palus-Méotides, juſqu'à la mer Noire. Cette pénible entrepriſe fut confiée au Major-Général Méden. Au-delà du Caucaſe, vers le midi de l'Asie, on ſe propoſa d'établir un autre théâtre de la guerre. Les Nations Chrétiennes qui vivent dans les régions entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne, reçurent avec d'autant plus de joie le Comte de Tottleben, qu'on leur envoya pour diriger leurs opérations de guerre contre la Porte, qu'elles deſiroient depuis long-tems de ſe ſouſtraire à la domination tyrannique de cette Puiffance.

Tandis que l'on prenoit ces meſures, les Etats du Grand-Seigneur étoient menacés d'un autre orage qui ſe formoit vers le midi. Les

Monténégrins , Peuples belliqueux & brigands , avoient bravé plus d'une fois dans leurs montagnes les armes Ottomanes. La Religion Grecques qu'ils professent , & la protection de la Russie , leur firent écouter les avis de cette Cour , qui , pour mieux les déterminer à la guerre , leur envoya le Prince Dolgorouki , avec beaucoup d'argent , d'artillerie & de munitions.

Telles furent les dispositions pour les opérations de terre. Si l'étendue de ce plan & la variété de ces combinaisons étonnent , on ne sera pas moins surpris de la hardiesse du plan des opérations de mer. C'est le projet le plus grand , le plus hardi qui ait jamais été conçu dans une guerre contre la Porte.

L'Impératrice vouloit attaquer l'ennemi jusques dans le cœur de ses Etats , & faire trembler sa Capitale. Les vaisseaux Russes eurent ordre de s'assembler dans les ports de la mer Baltique. Là ils formerent deux grandes escadres , la première composée de treize vaisseaux de ligne , & sous les ordres de l'Amiral Spiritoff ; la seconde de huit vaisseaux de ligne , commandée par le Contre-Amiral Elphington. Ces deux escadres devoient faire le tour de l'Europe du Nord au Midi , & afin qu'elles pussent relâcher dans les ports devant lesquels elles passeroient , l'Impératrice en fit la requisition à toutes les Cours Chrétiennes qui promirent de les recevoir.

L'apparition d'une flotte Russe dans la mer Adriatique & l'Archipel , étoit à la vérité un

## 178 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

événement aussi nouveau qu'important, par les suites qu'elle pouvoit avoir. Il y avoit apparence que toute la Grece éprouveroit une révolution. Outre cela les Isles de l'Archipel étant le grand magasin de Constantinople, cette Capitale avoit à craindre des fléaux plus terribles cent fois que les dangers de la guerre, dès qu'un escadre Russe pénétreroit par la mer de Marmora jusqu'au pied des murs du Serrail.

Il restoit aux Russes une dernière mesure à prendre ; c'étoit de faire agir une troisième armée navale à l'Orient de Constantinople. L'Amiral Siniavin fut chargé de la conduite de ce nouvel armement, qui consistoit en quinze galères ; chacune portoit trois cens hommes.

En attendant que tout fût prêt, on répara les forteresses de Tangaroc & d'Azof, abandonnées par les Russes depuis près de trente ans.

La navigation des Russes sur la mer Noire devenoit dans cette guerre de la dernière importance pour les Turcs. Ils avoient à craindre que les Tartares, tenus en respect par cet armement, n'agissent que foiblement pour eux ; que la communication avec la Crimée & l'Asie étant coupée, les transports de toute espèce ne vinssent à manquer ; que leurs places maritimes ne fussent privées, en cas d'attaque, des secours par mer, & qu'enfin la Capitale même de l'Empire, menacée d'un double danger, ne fût dans peu réduite à la dernière extrémité.

On doit lire dans l'ouvrage même le détail de tous les préparatifs que fit la Porte pour s'opposer



aux armes de la Russie; nous dirons seulement qu'il fut résolu dans le Divan, qu'on mettroit trois armées sur pied, & qu'elles attaqueroient la Russie, l'une du côté de la Pologne, l'autre dans l'Ukraine, la troisième par Astracan, & qu'on couvriroit la mer Noire de vaisseaux. Tout le plan des opérations se réduisoit à ces trois objets.

Les actes publics des Orientaux, dit M. de Keralio, se font rarement sans quelques cérémonies légales. Le signal qui annonce au Peuple la prochaine assemblée des troupes à l'entrée de la campagne, est une queue de cheval consacrée par les pratiques les plus respectables de la Religion, & suspendue au pied de l'escalier du palais du Grand-Visir, au bruit de la mousqueterie, accompagnée de ferventes prières pour le succès des armes Ottomanes. » Au » départ des troupes de Constantinople, elles » sont précédées par une marche pompeuse » de différens corps de métiers qui doivent les » accompagner. Cette marche est ouverte par » le grand-Prévôt & la milice. Il est suivi par » une charrue tirée par des bœufs, & conduit par un homme qui sème du grain, emblème du métier exercé par le premier homme. » Il adresse en même tems des vœux au Ciel, » tant pour la prospérité des armes du Grand-Seigneur, que pour la ruine de ses ennemis » & de tous les Chrétiens, & le Peuple répète plusieurs fois *amen*. Ce Laboureur est suivi » d'un jeune homme qui tient en main l'Alcoran, & qui est placé sous un dais & porté

## 180 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» par un chameau. On voit paroître ensuite  
 » chacun des corps de métiers , précédés par  
 » une milice , armé & accompagné d'un char  
 » de triomphe , sur lequel sont représentées  
 » ses occupations. Les troupes suivent cette  
 » avant-garde à peu de jours d'intervalle «.

Une cérémonie non moins singulière , est  
 celle du sangiak-schérif ou étendard de Mahomet  
 au rendez-vous des troupes. » Ce dépôt saint  
 » est confié à la vigilance des Emirs , qui se  
 » prétendent neveux du Prophète ; noblesse peu  
 » certaine aux yeux même des Musulmans.  
 » L'étendard est porté dans un fourreau verd ,  
 » par un Emir à cheval , environné du reste  
 » de la troupe sacrée : tout profane qui le voit  
 » mérite la mort , s'il n'adore à l'instant le Pro-  
 » phète , & ne reçoit pas sa loi. Le Grand-  
 » Visir suit les Emirs , couvert d'habits somp-  
 » tueux , accompagné des Ministres & des  
 » grands Officiers de la Couronne , escorté par  
 » mille Saphis & par mille Janissaires. Ce cor-  
 » tege , composé de près de cinq mille hom-  
 » mes , marche lentement devant une foule im-  
 » mense ; spectacle curieux , mais triste exem-  
 » ple d'orgueil , de fourberie & de supersti-  
 » tion. «

» Ces sortes de cérémonies , sont souvent très-  
 funestes aux étrangers. M. de Keralio raconte  
 que l'Internonce de l'Impératrice-Reine , desir-  
 ant de voir la sortie du Visir , se rendit la  
 veille , avec sa famille , composée de vingt-huit  
 personnes , dans une maison que la Porte lui  
 avoit accordée. La maison voisine appartenoit

à un Emir. Cet homme jaloux de ce qu'on n'avoit pas loué la sienne, souleva la populace, & vint dire à l'Interprete du Ministre, qu'il falloit quitter cette maison, que les étrangers n'y étoient pas en sûreté. Aussi-tôt trente hommes armés y entrèrent & firent sortir le Ministre & sa suite, *en les injuriant, les poussant, les frappant même avec des bâtons & des sabres.* Un Officier & dix Albanois, avertis de ce tumulte, livrerent une espece de combat; mais leur secours eut moins d'effet que l'argent du Ministre. Il donna tout celui qu'il avoit, & fut conduit à la garde de la porte de la Ville. Le Seimen-Bachi lui envoya deux Officiers & vingt Janissaires pour veiller à sa sûreté & lui faire voir la marche. Alors l'Internonce, persuadé qu'il ne seroit pas prudent de rester avec les femmes, les envoya dans une boutique, & se rendit avec les hommes dans une maison voisine. Il prit de plus la précaution de faire mettre des jalousies à toutes les fenêtres. Mais à l'approche de l'éten-dard de *Mahomet*, on entendit crier de toute part que les infideles se retirassent, & que si quelque Musulman favoit qu'il y en eût de cachés, il le déclarât, ou qu'il en seroit puni au jour du jugement. A ces cris se mêloient ceux des étrangers qu'une imprudente curiosité avoit attirés à cette cérémonie. Lorsque les Emirs furent auprès de la boutique où étoit Madame Brognard (c'étoit l'épouse de l'Internonce) on cria que cette maison receloit des infideles. A l'instant on s'y précipite, on enfonce les portes, la Dame & sa fille sont trait

nées dans la rue , & n'échappent à la fureur des Turcs qu'en leur livrant leur argent , leurs montres & leurs boucles d'oreilles ; elles auroient perdu la vie , si elles n'eussent profité du moment que les Musulmans employèrent à se partager leur dépouille , pour gagner la maison où se trouvoit l'Internonce.

Si les Turcs étoient aussi instruits dans l'art de défendre qu'ils sont courageux dans l'attaque , on auroit tout à craindre de ce Peuple naturellement présomptueux , féroce & guerrier. Le soldat , considéré à part , donne de l'armée une idée beaucoup plus avantageuse , que l'armée elle-même dans sa totalité. Cette ardeur martiale & ce mépris de la mort qu'on remarque en lui , disparaissent lorsqu'il faut combattre en corps contre des troupes réglées. La bonté même de ses armes & son adresse étonnante à manier le sabre , ne lui sont alors que d'une foible ressource. On sait que les Turcs , comme tous les Orientaux , sont peu d'usage des armes à feu , quoiqu'ils en aient de meilleures & qui portent plus loin que les nôtres. Après quelques décharges faites avec beaucoup de lenteur , ils en viennent ordinairement à l'arme blanche , & cette manière de combattre leur convient davantage. Voilà pourquoi la guerre offensive est la seule de leur goût. Ce n'est pas qu'ils craignent le feu de la mousqueterie : ils ne s'en inquiètent pas plus que les Gaulois des piles des Romains. Mais en revanche , rien n'irrite mieux leur fougue & ne leur inspire plus de respect que la bayonnette. Admirables dans

la défense des forteresses, foibles dans celle d'un terrain uni, impétueux au premier choc, prompts à reculer s'ils trouvent de la résistance, allant toujours au combat par le chemin le plus court, ne combinant jamais les mouvemens de l'ennemi; avides de butin, faisant la guerre pour eux & non pour le Sultan, leurs batailles sont rarement décisives; ce sont plutôt des irruptions soudaines, ou de sanglantes rencontres que des actions soutenues, ou des combats réglés.

En général, voilà ce qu'on remarque de plus caractéristique sur le militaire Ottoman, trop courageux pour n'être point redouté des peuples de l'Asie, & trop indiscipliné pour faire fortune en Europe.

Quoique l'ouvrage de M. de Keralio ne soit point écrit avec cette chaleur & cette précision qui donnent de l'ame à l'Histoire, on ne laisse pas de le lire avec plaisir; il est instructif, plein de connoissances & d'observations utiles sur les forces, la science militaire, & le génie des deux Peuples dont il décrit la rupture. Cet Ecrivain, qui a toujours consacré ses travaux & sa plume à l'utilité publique, & qui voudroit voir tous les hommes heureux, ne blâme & ne loue dans son Histoire, que ce qui est véritablement digne d'éloge ou de blâme, & ne peint les crimes & les animosités injustes, que pour rendre hommage à la vérité. Tous les faits qu'il rapporte, & même les expressions qui pourroient paroître dures, sont renfermés dans les Mémoires qu'on lui a re-

mis , & qu'il a fait imprimer tels qu'il les a reçus. Quant au Journal des opérations de l'armée Russe , qui est celui du Général même , d'après lequel il a travaillé , l'Auteur desireroit qu'on lui fournisse les moyens de rendre les détails qu'il a été obligé d'y puiser , encore plus exacts , s'il est possible , & de corriger les erreurs qui auront pu lui échapper. Il veut être équitable & impartial avant tout ; & l'on trouvera dans son ouvrage & les volumes qui suivront , des preuves de son impartialité & de son amour pour le vrai. Nous annonçons par avance que le troisième volume est sous presse , & que le Public jouira bientôt des fruits du travail entier de M. de Keralio , à qui on a remis les matériaux des campagnes qui ont suivi celle de 1769 , laquelle fait l'objet des deux premiers volumes que l'on publie aujourd'hui. Cet Historien desireroit avec ardeur qu'on lui fournisse les moyens de réparer les plus légères inexactitudes , & recevra avec reconnaissance tous les Mémoires qui pourront l'éclaircir sur les détails.

M. de Keralio a mis à la tête de son Histoire , une description géographique & historique du théâtre de la guerre , qui peut très-bien suppléer à la carte du pays qu'il s'étoit proposé de donner.

( *Mercur de France ; Année Littéraire,*



---

VERSUCH einer Apologie, &c. *Essai d'une Apologie des peines capitales ; par M. JACOBI, Syndic des Etats à Celle.*  
A Lembo, 1776. in-8vo.

C E n'est guere que depuis la publication du fameux *Traité des Délits & des Peines*, que les Philosophes & les Jurisconsultes ont jugé à propos de traiter cette matiere importante, en remontant aux principes de la raison & de la nature. jusques-là les Juges avoient fait appliquer les accusés à la question ordinaire & extraordinaire, sans trop se demander raison de la justice ou de l'utilité d'un si barbare procédé ; ils avoient fait pendre une infinité de voleurs qui par-tout ailleurs auroient été punis moins rigoureusement ; tout cela par la raison que la loi le vouloit ainsi.... Mais la loi est l'ouvrage des hommes ; pourquoi les hommes ne pourroient-ils pas la changer ?

Les vieux Jurisconsultes & les vieux Juges qui avoient long-temps pâli sur les livres ; pour apprendre cathégoriquement les cas où l'on devoit faire supporter à un accusé, tel ou tel degré de pression entre des planches, & qui sur-tout avoient contracté depuis long-temps l'habitude de faire administrer ces très-redoutables supplices, secouerent la tête à l'innovation que propoisoit M. le Marquis de

Beccaria. On écrit de gros volumes pour & contre ; & *adhuc sub judice lis est*. Quelques Gouvernemens éclairés ont embrassé la réforme , quant à la suppression de la torture , & tous en général se sont réunis pour tempérer les rigueurs de la loi , suivant la nature des crimes. Mais bien des Philosophes desireroient encore qu'on abrégât la liste de ceux qui doivent être punis de mort. D'autres Ecrivains , parmi lesquels se distingue M. Clap-  
 roth , Professeur de Göttingen , pensent que la suppression des peines capitales entraîneroit les plus grands inconvéniens ; & M. Jacobi soutient aujourd'hui ce système. Nous convenons avec lui de la nécessité des peines ; mais encore faut-il qu'elles soient proportionnées aux attentats. Quoi ce scélérat souillé de sang humain , quoi cet incendiaire , ce parricide , cet empoisonneur public , ne subiront pas des peines plus graves , que cet infortuné que la faim & le désespoir ont conduit sur un grand chemin pour y arracher à un voyageur opulent , une somme dont dépend sa subsistance & celle de sa famille ? Dès que tous ces criminels périssent également sur un échafaud , qu'importe au voleur de s'abstenir du sang de son semblable qu'il a pillé ? Si le supplice est égal ; pourquoi balanceroit-il à immoler un témoin de son crime ? L'expérience l'a mille fois fois confirmé , la crainte d'être dénoncé fait d'un voleur un assassin. Les voleurs de grand chemin en Angleterre dévalisent les passans avec beaucoup d'adresse ; mais



ils ne font point dans l'usage de les assassiner. Le grand point est donc de rendre concordantes entr'elles les échelles des crimes & des supplices. M. Jacobi convient de ce principe ; mais il veut aussi que tous les voleurs indistinctement subissent la peine de mort. Quel sera donc le supplice destiné aux autres crimes ; lui demandera-t-on toujours ? & il nous semble qu'il ne satisfait pas à cette question. Voici un précis de son système.

La prison est la moindre des peines , à moins qu'on ne l'accompagne des rigueurs du cachot , de la faim , du mauvais gîte Un semblable état , s'il est perpétuel , est plus fâcheux que le travail des forteresses ou des galères ; mais les peines publiques font plus d'impression que les peines particulières ; & la peine de mort demeurera toujours la plus formidable , par une suite de l'attachement que les hommes ont pour la vie. Il y a des exceptions , à la vérité , qui comme par-tout ailleurs , ne détruisent pas la règle. Sur cent individus , il n'importe qu'il y en ait deux ou trois , ou même dix , à qui la vie soit indifférente. Il suffit que les autres ne craignent rien plus que de la perdre. C'est donc cette crainte seule qui peut obvier aux crimes. La facilité des vols domestiques invite tellement à les faire , & cause en même temps de si grands troubles dans les familles , que la peine capitale , qui sous un point de vue paroît excessive , sur-tout pour des vols de peu de valeur , ne laisse pas d'être nécessaire. Les do-

mestiques le savent : S'ils veulent l'encourir ; *volenti non fit injuria*. La multitude de ceux qui ne laissent pas de commettre des crimes contre lesquels la peine de mort est décernée , ne prouve pas qu'ils craignent moins la mort que d'autres châtimens : ils se font seulement l'illusion de croire qu'ils ne seront pas découverts & saisis. Les bandes de voleurs se fient sur leur adresse & sur leur force. Mais aux approches du supplice , ils payent le tribut ordinaire à l'humanité , & font tous leurs efforts pour obtenir grace , ou pour s'échapper. L'Auteur conclut delà que la peine de mort ne pourroit être abolie , sans augmenter le nombre des criminels , sur-tout des voleurs , qui sont les plus nuisibles à la Société. Quiconque , continue-t-il , conserve l'espérance de vivre , nourrit avec elle l'attente de quelque révolution propre à changer son sort. Qu'on entre dans tous les lieux où des criminels sont assujettis à des peines quelconques , on ne les trouvera généralement parlant , ni corrigés de leurs vices , ni affligés de leur état. A quoi sert donc le genre de punition qu'on leur inflige ?

Il sert du moins , lui répondra-t-on , à garantir la Société de leurs entreprises nuisibles. Il est vrai qu'en les livrant au fer des bourreaux , on s'épargne toute inquiétude à ce sujet ; mais ne seroit-il pas possible de prendre un juste milieu ? Que les crimes qui offensent l'humanité au premier chef , soient punis de mort ; la nature & la raison y consentent. Un régicide , un parricide , un assas-

fin, ne devroient même trouver de refuge dans aucun lieu de la terre; toutes les Puissances devroient se liguier pour fermer toutes les barrières à des malfaiteurs de cette classe. La plupart d'entr'elles se restituent réciproquement les déserteurs, les banqueroutiers frauduleux; & elles souffrent qu'un parricide, un infâme assassin trouve un asyle dans les Etats où son forfait n'a pas été commis!

Puisque la peine de mort est la plus redoutable pour l'homme, ne devoit-elle pas être réservée aussi pour les plus grands crimes? & n'y auroit-il pas mille moyens de punir les malfaiteurs d'une classe inférieure, en mettant à profit une vie que la justice devoiéroit à l'opprobre? Nous avons vu proposer à cet égard des projets qui pourroient avoir leur utilité; tel que celui de marquer sur le front les voleurs & les frippons, & de les employer aux travaux des corvées, des mines, des galères, &c. Ce signe d'infamie qu'ils porteroient par-tout, leur ôteroit toute espérance d'échapper à leur juste châtiment, sans être reconnus. Quiconque feroit tenté de devenir frippon, seroit retenu dans le devoir par la vue de ces coupables, qui feroient une leçon vivante & continuelle dans tous les lieux où ils traîneroient leur opprobre & leur infortune. Il y auroit encore des gradations à observer sur la nature & la multiplicité de leurs crimes, aussi bien que sur la longueur & la rigueur du châtiment. On verroit moins de voleurs, & très-certainement moins d'assassins.

( *Gazette Universelle de Littérature.* )

---

*TRADUCTION de différens Traités de morale de Plutarque ; par M..... in-12.*

A Paris, chez les freres Debures, Libraires, quai des Augustins, 1777.

C'Est ici l'essai d'une traduction complete des *Œuvres morales* de Plutarque. L'Auteur, avant d'aller plus loin, a voulu sonder le goût du Public, & le mettre à portée de juger de son travail. En fait de traductions, il faut se consulter soi-même : connoissez-vous bien la langue de l'Auteur & la vôtre ; en le lisant ; qu'elle est l'impression qu'il a faite sur vous ? Votre génie s'est-il enflammé avec le sien ; vous êtes-vous senti pénétré d'amour pour lui, de respect pour sa morale & d'admiration pour la maniere dont il la présente ? Si vous aviez eu la même matiere à traiter, auriez-vous suivi le même plan, pris le même ton & le même style ; en un mot, lorsque vous mettant à la place de votre Lecteur vous avez comparé votre traduction avec l'original, votre conscience a-t-elle soutenu le parallele sans trouble & sans remords ; avez-vous trouvé que votre expression répondit à celle de l'Auteur, qu'elle n'eût point altéré sa pensée, refroidi sa chaleur ? Si vous avez rempli ces conditions, vous avez fait une excellente traduction ; mais ne croyez pas qu'elle sera généralement approuvée. Cha-

cun de vos Lecteurs aura sa maniere de voir. Celui-ci auroit rendu tel morceau de telle maniere , celui-là de telle autre ; & chacun peut avoir raison , sans que pour cela vous ayez tort.

Nous n'avons d'autre traduction des *Œuvres morales* de Plutarque , que celle d'Amiot , qu'on loue avec raison pour son style simple & naïf , mais que son ancienneté empêche qu'on ne lise de suite. On lit , on relit avec avidité Montaigne , le Plutarque François en fait de Morale , mais on ne fait guere que consulter Amiot. Ce n'est pas qu'il ne séduise , & que ceux qui le consultent ne soient entraînés de page en page , & se bornent uniquement à ce qu'ils cherchent ; mais ce n'est que par occasion qu'on en fait sa lecture. On le quitte & l'on n'y revient point. Pourquoi revient-on à Montaigne , puisque c'est à-peu-près la même maniere de parler , & que Plutarque n'est pas un Philosophe moins aimable que l'Auteur des *Essais* ? C'est que celui-ci a écrit sa propre pensée , & que le style d'un Auteur rempli & affecté de son sujet , soit qu'il écrive en prose , soit qu'il écrive en vers , prend le caractère & la couleur de sa pensée , au lieu qu'Amiot a écrit & exprimé la pensée d'autrui.

Quoi qu'il en soit , on doit des encouragemens au nouveau Traducteur des *Œuvres morales* de Plutarque , le Philosophe le plus Savant , & le Savant le plus Philosophe de l'antiquité. Il réunissoit toutes les connoissances ; il possède si bien l'Histoire , & l'applique avec tant

d'art, que sa Morale est presque toujours mise en action. » Son Ouvrage est un de ceux de » l'antiquité, observe sagement son Traduc- » teur, où l'on nous a conservé le plus grand » nombre d'usages des Grecs & des Romains ; » le plus de détails sur leurs mœurs, leurs » Loix & leurs Coutumes ; le plus de fragmens » des Poètes & des Historiens que le tems nous » a enviés ; le plus d'anecdotes piquantes, de » particularités intéressantes, de réparties fines, » de faits & d'observations qui ne se trouvent » nulle part ailleurs. C'est celui dont la lec- » ture, également utile à l'homme du monde, » au Politique, au Militaire, au Savant, au » Bel-esprit, &c. nous attache le plus forte- » ment, nous intéresse davantage par le ton » naïf de simplicité & de bonhomie qui nous » fait aimer l'Auteur avec qui nous croyons » converser familièrement. «

Ce caractère de familiarité, de simplicité, de bonhomie, qui n'exclut ni la force, ni l'élévation des pensées, lui est commun avec Montaigne, & nous pouvons ajouter, avec les meilleurs Philosophes : le premier de tous, Socrate, que Platon a peut-être trop embelli, étoit simple & familier dans ses expressions ; & certes, la Philosophie qui va tout bonnement, avec sa naïveté, ses graces naturelles & sa gaieté, prévient beaucoup plus en sa faveur, que celle qui s'extasie sans cesse, qui paroît toujours dans l'enthousiasme, toujours hors d'elle-même, ne voyant rien, ne pouvant rien dire de sang-froid, ne se déridant jamais, outrant

outrant l'austérité. Tout cet appareil, tout ce fatras d'exclamations, de réticences, de suspensions au milieu d'une phrase, ce ton majestueux & impérieux sent plus le Charlatan que le Philosophe.

Les Traités dont on offre la traduction dans ce volume, sont les suivans. 1°. *Du besoin qu'un Prince a de s'instruire* ; 2°. *Si les Philosophes doivent vivre avec les Princes* ; 3°. *De l'avarice & de la prodigalité* ; 4°. *Du trop parler* ; 5°. *Si l'on doit emprunter à usure* ; 6°. *Comment on peut tirer de l'utilité de ses ennemis* ; 7°. *De la pluralité d'amis* ; 8°. *Du hasard & de la fortune* ; 9°. *De l'amitié fraternelle* ; 10°. *De la superstition* ; 11°. *De la fortune des Romains* ; 12°. *Premier Discours sur la fortune d'Alexandre* ; 13°. *Second Discours sur la fortune d'Alexandre*.

Un des Traités de Plutarque qui présente la Morale la plus belle, est celui qu'il intitule : *Comment on peut tirer de l'utilité de ses ennemis*. Il indique quatre moyens de les confondre : le premier est d'opposer le silence à l'injure, & de ne pas rendre le mal pour le mal ; le second, de leur faire du bien, & de louer les vertus que nous leur connoissons ; le troisieme, de faire mieux qu'eux ; & le quatrieme, de mettre la vertu de notre côté, de sorte que s'ils sont méchans, nous soyons bons ; & s'ils sont bons, nous soyons meilleurs. Voici quelques traits de ce Discours. Il rappellera ces que nous avons dit, que la connoissance de Histoire sert toujours à Plutarque à mettre la Morale en action.

» Après la destruction de Carthage & l'en-  
 » tière défaite de la Ligue Achéenne, on  
 » vantoit devant Scipion Nafica le bonheur  
 » de Rome, dont la puissance, disoit-on, al-  
 » loit être désormais inébranlable : au con-  
 » traire, répondit-il, elle ne fut jamais en  
 » plus grand danger, puisque nous n'avons  
 » plus d'ennemis que nous puissions respecter  
 » & craindre. Ajoutez encore cette excellente  
 » réponse de Diogène : quelqu'un lui deman-  
 » doit comment il pourroit se venger de son  
 » ennemi : c'est, dit-il, en te rendant toi-  
 » même vertueux & homme de bien. ---- En  
 » effet, s'il ne peut entendre sans dépit louer  
 » tes chevaux & tes chiens, s'il gémit de voir  
 » tes jardins bien entretenus, & tes terres  
 » bien cultivées, quelle penfes-tu que doive  
 » être sa douleur, si tu te montres juste,  
 » honnête, sobre, circonspect dans tes paroles  
 » & irréprochable dans ta vie ! «

» . . . . Nous avons toujours dans notre  
 » ennemi un maître tout prêt qui ne nous  
 » coûte rien, & qui, nous instruisant de nos  
 » défauts, nous apprend ce qu'il nous importe  
 » plus de connoître; car l'œil de l'ennemi est  
 » beaucoup plus pénétrant que celui de l'ami...  
 » Un ennemi ne cherche qu'à surprendre nos  
 » fautes, & à la curiosité de les apprendre,  
 » se joint, pour lui, le plaisir de les publier.  
 » Un des ennemis d'Hiéron, disputant un jour  
 » avec lui, lui reprocha qu'il sentoît mauvais :  
 » Hiéron de retour chez lui, blâma sa femme  
 » de ne l'avoir pas averti de ce défaut : par-



» donnez-moi, dit cette femme, aussi simple  
 » que vertueuse; mais je croyois que tous  
 » les hommes sentoient de même; c'est ainsi  
 » que nous apprenons toujours de la bouche  
 » de nos ennemis nos défauts naturels & ceux  
 » qui frappent le plus la vue, &c.

Nous n'irons pas plus loin : cette citation mettra le Lecteur en état de confronter Amiot & le Traducteur, & de trouver dans le travail de celui-ci des motifs d'encouragement; il nous a paru néanmoins que quelquefois il traduisoit plutôt la pensée que la phrase, abrégant celle-ci, & souvent de deux n'en faisant qu'une. Il se dispense souvent de traduire les vers que cite Plutarque; il est vrai que s'étant assujetti, comme Amiot, à les traduire en vers, ce seroit une tâche trop pénible. Quelques endroits nous ont paru n'avoir ni la clarté, ni la facilité de l'original. Nous en avons trouvé de négligés pour le style & la diction. Nous prions l'Auteur d'examiner lui-même si nous ne nous trompons point.

(*Journal des Sciences & des Beaux-Arts.*)



---

*CAUSES célèbres, curieuses & intéressantes, de toutes les Cours souveraines du Royaume, avec les jugemens qui les ont décidées. Tome XXIX. A Paris, chez Lacombe, 1777.*

## L X X I Ve. C A U S E.

*R A P T de séduction.*

**O**N rapporte dans le Recueil des Causes célèbres, plusieurs exemples de la sévérité de la Justice, contre ces fléaux de la société, qui corrompent l'innocence des personnes du sexe, les arrachent au sentier de la vertu, où leur éducation les avoit placées & les faisoit marcher ; qui déshonorent les familles, & mettent le poignard dans le sein de parens vertueux, qui n'ont souvent d'autre bien & d'autre ressource que leur honneur.

En voici encore un exemple. On ne peut trop les multiplier, on ne peut trop leur donner de publicité ; c'est peut-être le seul moyen d'arrêter ces attentats ; & de contenir ceux qui feroient, dans la suite, capables de se les permettre encore. Si la religion, la vertu & la probité ne sont pas un frein suffisant pour arrêter le cours de leur débauche ; si les maux inévitables qu'ils préparent aux victimes de leur

lubricité, ne les touchent pas ; si le malheur ; & souvent la ruine entière d'une famille honnête leur sont indifférens , au moins le spectacle des châtimens géminés que la Justice inflige à ceux qui se rendent coupables de ces crimes , pourra réprimer les coupables entreprises , & leur faire craindre les suites d'un succès qui leur devient aussi funeste qu'aux infortunées qu'ils ont attirées & fait tomber dans leurs pieges.

Guillaume-Jacques-Germain D\*\* de V\*\*\* ; Ecuyer , Contrôleur-Clerc d'Office de la Maison du Roi , Seigneur de dix Villages , est venu , en l'année 1775 , fixer sa résidence à Néauphle-le-Château , Comté de Pont-Chartrain.

Il choisit une maison , qui est isolée , à l'extrémité de la Ville , éloignée de la rue , & sans voisins. Il ne tarda pas à se faire remarquer par de gros écus qu'il donnoit , dans l'Eglise , aux jeunes filles qui ont coutume de quêter pour les pauvres. Cependant , il diminuoit quelquefois ses aumônes ; les attraits plus ou moins frappans des quêteuses , étoient le thermometre de ses charités. Les personnes éclairées ne furent point dupes de sa magnificence ; mais ceux qui composent le vulgaire ouvrirent de grands yeux , & crurent entrevoir , dans le Sieur D\*\* de V\*\*\* , un Seigneur bienfaisant , qui ne venoit habiter le désert que pour y répandre une manne secourable. Le Sieur de V\*\*\* fut profiter de l'opinion avantageuse que l'on avoit de lui , pour se procurer plus aisément une Villageoise de quinze ans , nommée Marie-Anne Marche-

bout , qu'il avoit déjà remarquée , & qu'il songeoit à séduire.

Etant informé que cette jeune innocente étoit ouvrière en linge , & que les ouvrières de cet endroit alloient en journée chez ceux qui les emploient , il parvint aisément à persuader à la mere de laisser venir sa fille chez lui pour s'y occuper à des ouvrages de son métier. Cette proposition n'avoit rien de suspect de la part d'un homme de quarante ans , qui ne s'étoit fait connoître que par des générosités & des charités ; qui étoit si bon , si pieux , si assidu à tous les offices de la Paroisse ! Elle promit donc bien volontiers de lui envoyer sa fille.

Arrivée , elle fut comblée de marques d'amitié ; mais cette amitié fut témoignée de ce ton qui flatte l'amour-propre , sans allarmer la vertu. Elle passa les deux premiers jours assez tranquillement , pendant lesquels elle tailla & prépara l'ouvrage qu'elle devoit coudre. Le troisième jour , le Sieur D\*\* devint plus entreprenant . . . . Il fut contraint de lâcher prise par un saignement de nez que lui occasionna un grand coup de sabot auquel la jeune fille avoit eu recours pour se défendre.

Echappée de ses mains , elle ne crut point devoir s'exposer à un nouvel outrage ; mais le Sieur D\*\* plus passionné par la résistance qu'on lui avoit opposée , prit la résolution d'exécuter , à toute force , le projet qu'il avoit conçu. Un valet qu'il avoit avec lui , & qui probablement étoit expert dans l'art des séductions & des enlevemens , fut l'entremetteur dont il se servit.

pour diriger son entreprise. Cet adroit domestique vint à bout de persuader à la jeune fille que son maître étant parti pour Paris, où il resteroit au moins huit jours, elle n'avoit rien à appréhender de sa part. Séduite par ce propos, & encore plus animée par la nécessité d'un travail qui formoit sa seule ressource, elle ne dit point à sa mere ce qui lui étoit arrivé; &, se croyant en sûreté, elle reprit dans la maison du Sieur D\*\*, l'ouvrage qu'elle avoit quitté la veille. On se doute bien que le Sieur D\*\* ne tarda pas à paroître. Il avoit trop bien pris ses précautions cette fois; il triompha d'un enfant de quinze ans qui ne put rien opposer à la brutalité de son ennemi.

Revenu de son effervescence, il essaya de consoler la victime qu'il venoit d'affliger; il flatta sa vanité, & la fit enfin échouer contre l'écueil où périt la vertu de tant de jeunes filles. La jeune Marchebout promit qu'elle continueroit de travailler chez lui; il sut profiter de tous les instans pour paroître aimable à ses yeux, & pour achever de la séduire; bientôt elle n'eut plus d'autres volontés que les siennes. Des indiscretions frappantes découvrirent enfin au public les motifs de l'assiduité de la fille Marchebout chez le Sieur D\*\*. Ses parens furent les derniers à se douter de la vérité. Ils la virent enfin, & défendirent à leur fille de retourner chez le Sieur D\*\*; mais cette défense acheva de la perdre. Le plaisir avoit séduit les sens, & le cœur avoit été séduit par les sens. Le ravisseur s'étoit emparé de ce

cœur sans expérience ; & cette malheureuse victime de la séduction , n'ayant plus assez de vertu pour résister au penchant qui l'entraînoit vers son séducteur , se soumit à tout ce qu'il exigea d'elle.

Elle partit pour Versailles , où elle devoit attendre le Sieur D\*\* dans un lieu indiqué. Son pere fut instruit du lieu de sa retraite. Il alla la reprendre aussi-tôt , & la reconduisit à Neauphle. Le Sieur D\*\* eut encore recours à l'adresse de son fidele laquais. Il le renvoya à Neauphle , & le chargea du soin d'enlever cette jeune fille. Ce zélé serviteur fut la résolution à partir avec lui , pour aller rejoindre son maître. Mais ses parens , ayant encore été avertis de son départ , envoyèrent promptement à sa suite deux Cavaliers de Maréchaussée , qui l'arrêterent en route.

Le Sieur D\*\* se voyant ainsi privé de sa proie , ne crut point , pour cela , devoir renoncer au projet qu'il avoit formé de s'en assurer la jouissance. Il revint lui-même à Neauphle , bien résolu de n'en plus partir qu'avec elle. On la guetta de près ; elle fut encore enlevée , & conduite dans une Terre qu'avoit le Sieur D\*\* en Normandie. La bonne intelligence ne dura pas long-tems entre les amans. Le cœur de la jeune Victorine (\*) étoit égaré , mais il n'étoit pas corrompu. Elle vit enfin tout ce

---

(\*) Après son enlèvement , on étoit convenu qu'elle s'appelleroit *Victorine* , & qu'elle passeroit pour l'épouse du Sieur D\*\* dans les endroits où il ne seroit pas connu.

qu'elle avoit à craindre des suites de sa démarche; elle sentit, en un mot, l'horreur de son état.

Après quelque séjour en Normandie, le Sieur D\*\* revient à Versailles. La mere de la jeune fille, de concert avec son mari, rendit plainte du rapt de séduction dont le Sieur D\*\* étoit coupable. Le Juge du Bailliage de Pont-Chartrain rendit, le 11 Janvier 1776, une Ordonnance portant permission d'informer, &, par provision, autorisa les pere & mere à reprendre leur fille que le Sieur D\*\* retenoit encore chez lui. Cette ordonnance rendit la jeune fille à ses parens; remise en liberté, elle fit d'abord une déclaration de sa grossesse, & rentra dans la maison paternelle.

Sur l'information des faits, le Sieur D\*\* fut décrété d'assigné pour être oui; & ce décret fut converti en décret d'ajournement personnel, faute par lui d'avoir comparu. Il appella de ces décrets, & obtint un arrêt de défense. Muni de cet arrêt, qui suspendoit toute poursuite, le Sieur D\*\* crut qu'il étoit tems d'intimider ses adversaires par une accusation de vol dont il avoit promis à la jeune Victorine de faire usage dans le cas où ses parens voudroient le poursuivre. Pour constater le prétendu délit dont il vouloit se plaindre, il se servit d'un Exempt de Maréchaussée de sa connoissance. Lui ayant dit qu'une de ses armoires avoit été forcée, & qu'on lui avoit volé différens effets, cet Officier déclara, dans un Procès-verbal, qu'il fit signer par ses deux

Cavaliers, tout ce que le Sieur D\*\* voulut lui exposer.

D'après cet acte aussi peu juridique dans la forme, que dénué de vraisemblance au fonds, le Sieur D\*\* rendit plainte le 5 Février 1776, contre la jeune Victorine, qu'il prétendit avoir été sa domestique, & obtint permission de faire informer. Bientôt il y eut un décret de prise-de-corps de lancé contre la jeune Victorine & sa mere.

Tandis que les choses s'arrangeoient ainsi au gré du Sieur D\*\*, il tentoit, de son côté, toutes sortes de moyens pour parler à Victorine. Le jour même que le décret de prise-de-corps fut prononcé, il donna ordre à un nouveau laquais qu'il avoit alors avec lui, de se promener autour de la maison de Marchebout, & de faire en sorte de lui amener Victorine. Ce laquais, plus entreprenant encore que son prédécesseur, voulut entraîner la jeune fille de force, quand il fut arrêté par plusieurs personnes qui accoururent au bruit qu'elles entendirent.

Nouvelle information dans laquelle quinze témoins furent entendus; nouveau décret d'ajournement personnel contre le Sieur D\*\* ; nouvel arrêt de défense qui suspendit encore toute la procédure sur les lieux.

Pendant l'instruction de cette procédure, Victorine étoit accouchée, & avoit obtenu, par arrêt sur appointé à mettre, une provision de 600 livres, pour fournir aux frais des couches, & à la nourriture de l'enfant, à la



quelle le Sieur D\*\* fut condamné par corps, & qu'il fut contraint de payer.

Toutes les charges, informations & autres pieces du Procès apportées en la Cour; M. Aubry Dumefnil, dans le Mémoire qu'il fit pour les Marchebout, après avoir exposé les faits, combattit avec force les moyens de défense employés par le Sieur D\*\*. Il établit d'abord ce qui caractérise le rapt, & en fait l'application à l'espèce présente. » Jamais, dit-il, » rapt n'a été mieux caractérisé que celui dont » le Sieur D\*\* est coupable. «

» Qu'on examine toute sa conduite & ses » manœuvres depuis son arrivée à Neauphle, » où il n'a été conduit que par des desseins » criminels, jusqu'au moment où il est revenu » de Normandie avec la jeune Victorine qu'il » avoit enlevée; qu'on le suive encore, de- » puis cette époque, c'est-à-dire, depuis l'ins- » tant où cette jeune fille a été reprise chez » lui par ses parens, jusqu'au moment où l'on » a arrêté son domestique qu'il avoit envoyé » pour l'enlever une seconde fois; qu'on ajou- » te, à cette circonstance, le décret de prise- » de-corps qu'il avoit eu l'adresse d'obtenir » contre elle pour s'en aider au besoin;..... » enfin, que l'on joigne à tous ces traits l'en- » levement qu'il avoit déjà fait d'une fille qui est » enfermée actuellement à Caën, & l'on fera » forcé de convenir que le Sieur D\*\* est un » subtil débauché, qui, croyant en imposer » aux Villageois par les titres qui le déco- » rent, ne va parcourant les campagnes, que

» pour y être plus aisément adulateur & su-  
» borneur.

» Un homme de ce caractère est d'autant  
» plus dangereux dans la société, que l'indi-  
» gence des familles qu'il déshonore, lui affu-  
» re souvent l'impunité de ses crimes. Trop  
» persuadé qu'on ne peut le convaincre & le  
» juger, qu'après avoir rempli toutes les for-  
» malités d'une procédure criminelle toujours  
» très-dispendieuse, il brave les premières at-  
» taques; obtient des arrêts de défense; se  
» rend accusateur à son tour; laisse juger son  
» accusation sur la poursuite & aux frais des  
» parties qu'il accuse; maltraite & frappe les  
» Huissiers; menace les Officiers de la Justi-  
» ce, & fatigue ainsi, par ses procédures &  
» par ses chicanes, des malheureux qu'il fait  
» être hors d'état de le poursuivre.»

» Telle est en effet la position actuelle des  
» Marchebout; épuisés déjà par les efforts  
» qu'ils ont faits, tant pour fournir aux frais  
» d'une instruction préliminaire, que pour se  
» faire décharger de l'accusation récriminatoire  
» & calomnieuse, intentée contre eux par le  
» Sieur D\*\*, ils sont hors d'état de suivre  
» un procès qui doit être réglé à l'extraordi-  
» naire; mais quoique leur indigence les con-  
» traîne d'interrompre leurs poursuites, doi-  
» vent-ils pour cela, être privés de la justice  
» qu'ils ont lieu d'attendre? non; car si une  
» dure nécessité les réduit au silence, le Mi-  
» nistère public se fera entendre pour eux.»

Il restoit à examiner si le Sieur D\*\* cess-

soit d'être coupable en prétendant, comme il le supposoit, que la jeune Victorine n'avoit été chez lui qu'à titre de domestique.

» Si une pareille assertion étoit crue, disoit  
» M. Aubry Dumesnil, presque toutes les  
» filles de la campagne pourroient-être impunément ravies; car destinées, pour la plupart, aux travaux champêtres ou au service de Ville, les ravisseurs ne manqueroient pas de se prévaloir de ce moyen; & dès-lors, le crime de rapt deviendrait d'autant plus commun envers elles, qu'il feroit plus aisé de s'en justifier. «

Mais il étoit bien facile de démontrer par les faits que Victorine n'avoit point été regardée comme une domestique par le Sieur D\*\* ; qu'elle n'avoit jamais été chez lui à ce titre. » Elle n'étoit avec lui que comme les filles qui ont le malheur d'être séduites & ravies, sont ordinairement avec leur suborneur. «

Par arrêt du 19 Février 1777, la Cour condamna le Sieur D\*\* de V\*\*\* à se charger de l'enfant dont la fille Marchebout étoit accouchée, à l'élever dans la religion Catholique, Apostolique & Romaine, & d'en certifier tous les trois mois, le procureur du Roi au plus prochain Siege Royal des lieux; le condamna, en outre, en *six mille livres* de dommages & intérêts, *par forme de réparation civile* envers la fille Marchebout; laquelle somme de 6000 livres sera déposée chez Me. Bouljard, Notaire, pour être fait emploi au profit

## 206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de cette fille en présence de l'un des Substituts de M. le Procureur-Général. Cependant la fille Marchebout & le Sieur D\*\* de V\*\*\* furent condamnés chacun en trois livres d'aumône pour les pauvres prisonniers de la Conciergerie du Palais ; avec défense au Sieur D\*\* de V\*\*\*, & à Guillaume Cauße, son laquais, d'user à l'avenir de pareilles violences, *sous peine de punition corporelle.*

Quant à l'accusation en *vol domestique*, la fille Marchebout & sa mere, furent déchargées de l'accusation. Le Sieur D\*\* de V\*\*\* fut condamné en *trois mille livres* de dommages & intérêts envers la femme Marchebout, *par forme de réparation civile*, & en *dix mille livres* de dommages intérêts, aussi *par forme de réparation civile*, envers la fille Marchebout ; laquelle somme de 10000 sera pareillement déposée chez Boullard, Notaire, pour en être fait emploi au profit de ladite fille Marchebout ; le Sieur D\*\* de V\*\*\* condamné en tous les dépens ; permis d'imprimer & afficher le présent Arrêt, aussi à ses dépens.

### L X X Ve. CAUSE.

#### *AFFAIRE de la Gourdan.*

Nous ne nous arrêterons pas aux détails de cette affaire, dont on a beaucoup parlé il y a quelque tems.

Dans une information faite à Paris en 1769, on entendit des femmes qui prirent, dans leurs

dépositions , la qualité de *femmes du monde* (\*), & qui , en cette qualité , déposèrent de faits qui excitèrent l'attention du Ministère public. Ces femmes furent décrétées de prise-de-corps. Deux d'entr'elles , la Grenier & la Eudes furent arrêtées : la Gourdan pris d'abord la fuite ; mais elle se rendit volontairement en prison durant l'instruction du procès. Il intervint Sentence au Bailliage du Palais , le 14 Août 1776 , qui condamna la Gourdan au bannissement pour cinq ans de la Ville , Prévôté & Vicomté de Paris , avec injonctions ordinaires , &c. par Sentence du 21 Mars de la même année , la Grenier avoit subi la même condamnation , & la femme Eudes avoit été mise hors de Cour & en liberté.

La Gourdan ayant interjetté appel de la Sentence rendue au Baillage du Palais ; par Arrêt rendu en la Tournelle criminelle , le 19 Août 1776 , elle fut mise hors de Cour sur l'accusation.

» Cet Arrêt , d'après la réputation de la  
 » Gourdan , dit le Rédacteur de cette Cause ,  
 » a pu paroître à ceux qui n'avoient pas con-  
 » noissance de la procédure , dicté par l'indul-  
 » gence ; & c'est peut-être cette réputation  
 » qui a inspiré la Sentence du Bailliage du Pa-  
 » lais. Mais il est certain que , d'après sa con-

---

(\*) C'est une expression adoptée depuis quelques années , dans les Tribunaux , pour désigner une femme qui se prostitue , & en prostitue d'autres.

## 208 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» frontation, d'après les Pièces que l'accusée  
» avoit mises sous les yeux de la Justice, &  
» les moyens employés dans sa dernière Re-  
» quête, il ne restoit pas matière à asséoir  
» un jugement de condamnation. La réputa-  
» tion ne fut jamais une preuve aux yeux  
» de la Loi. On fait avec quelle force & avec  
» quelle constance les Magistrats & les Juriscon-  
» sultes François se sont élevés, de tout tems,  
» contre la notoriété de fait, dont on a tant de  
» fois voulu abuser, & dont on a tant de fois  
» démontré l'incertitude & le danger.»

### LXXV le. CAUSE.

#### *Usuriers condamnés.*

On fait trop combien l'usure est contraire à l'équité, aux Loix divines & humaines; combien elle est funeste aux mœurs & à l'économie politique des Etats. Tous les Théologiens, les Jurisconsultes, les Publicistes ont traité cette matière sous tous les points de vue; & tous se sont réunis à faire voir que c'est un fléau, qui, si les Loix & la vigilance des Magistrats n'en arrêtoient les coups, ruineroit les familles & l'Etat même.

Il avoit porté ses ravages dans la Ville d'Orléans, où une troupe de Prêteurs ont, dans un fort court espace de tems, accumulé des richesses considérables avec de fort petits capitaux. On y a vu entr'autres une Magdelaine Jouffet, fille Bourgeoise d'Orléans, prêter à

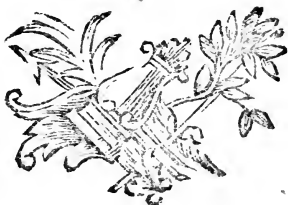
raison de cinq pour cent par mois , & enfin monter l'usure au point qu'elle retiroit plus de cent pour cent par an.

Ces Usuriers & leurs complices ou *proxenètes* , étoient au nombre de quinze , dont les uns , en vertu d'Arrêt du Parlement de Paris du 10 Janvier 1777 , ont été attachés au carcan , les autres ont fait amende honorable au siege du Bailliage d'Orléans , l'Audience tenant , conduits par l'Exécuteur de la Haute-Justice , avec écriteau devant & derrière , portant le mot *usurier* , ou *usuriere* ; presque toutes les femmes ont été bannies à tems , & les hommes envoyés aux galeres aussi à tems , & tous ont été condamnés en diverses amendes envers M. le Duc d'Orléans.

Tous les contrats , actes , billets & engagements usuraires ont été déclarés nuls , sauf à ceux contre qui l'usure a été exercée , à se pourvoir , pour obtenir telles répétitions & dommages & intérêts qu'il appartiendra , déduction faite des sommes qui auront été réellement fournies par les Prêteurs , qui sont déclarées confisquées , dès-à-présent , aux termes des Ordonnances , & appliquées au pain des pauvres prisonniers de la conciergerie du Palais ; & le compte en sera fait à la requête , poursuite & diligence de M. le Procureur général.

Le Parlement , après s'être ainsi occupé de la punition des coupables , & de la justice due à ceux qui avoient été trompés & volés , s'est occupé du bien public , & a ordonné l'exécu-

tion de toutes les Loix, tant civiles que canoniques, qui dans tous les tems, ont proscrit l'usure & prévenu les ravages que cette peste peut occasionner dans un Etat. Cette portion de l'Arrêt que l'on doit regarder comme un répertoire fidele de toutes les Loix promulguées sur cette matiere, est imprimée à la fin de ce XXIXe. volumes des *Causes célèbres*.





---

## M Ê L A N G E S.

---

*PRECIS Historique sur la Vie de M. DE JUSTI, Minéralogiste Allemand, Conseiller aux Mines ; par MADAME D. M.*

**I**L est des hommes si extraordinaires, qu'il est impossible de les nommer sans élever dans l'ame de tout le monde, le double sentiment de l'estime & de la censure : de ce nombre, est M. de Justi : par sa conduite, il fut reprehensible : par ses talens, il mérita tous les éloges.

Cet homme surprenant fut tour-à-tour Soldat, Officier, Auteur, Journaliste, Professeur, Prédicant, Minéralogiste, enfin, Conseiller aux Mines. La faveur lui sourit ; les disgraces l'entourerent : la fortune parut vouloir assurer son sort ; une pénible indigence fut souvent le partage de ses jours.

M. de Justi est plus connu en Allemagne qu'en France ; néanmoins, sa réputation y a percé depuis long-tems. De tous les Peuples, le François est le seul qu'il ait véritablement estimé : il regardoit les ouvrages de cette Nation comme autant de chef-d'œuvres qu'il admiroit, & dont il traduisit un grand nombre. Les Arts & Mériers publiés par l'Académie des

Sciences de Paris, lui parurent dignes de ses soins : il se livra avec ardeur à cette traduction ; mais cette entreprise étant trop forte pour un seul homme , il engagea la Compagnie des Libraires de Leipfick à lui donner plusieurs Associés ; cependant, il fut le Rédacteur général de cet immense travail. Les critiques indécentes qu'il effuya , n'étoufferent point son zèle : le suffrage qu'il obtenoit des vrais appréciateurs du mérite, le consolait des injustes censeurs qui déclamoient contre lui. Son style étoit noble , pur & élégant. Il est le premier qu'on ait vu en Allemagne , rendre les Sciences agréables par une diction brillante qui en ôte la sécheresse ; aussi beaucoup de ses admirateurs l'ont-ils appelé le *Buffon* des Allemands. Sa délicatesse ne lui permettoit pas d'avouer tout ce qu'il traduisoit ; mais l'Art des Forges de MM. Duhamel & Bouchu , lui paroissant un ouvrage capable de lui faire honneur , on vit le nom du Traducteur à côté de ceux des célèbres François.

Si l'on cherche l'origine de M. de Justi , on est , comme pour beaucoup de grands hommes , extrêmement embarrassé. Un voile impénétrable couvre sa naissance , que plusieurs personnes ont regardée comme la suite d'un commerce illégitime. En 1720 , il étudioit à Jene , décoré du manteau bleu , marque à laquelle on reconnoît en Allemagne les Ecoliers privés des secours de leurs parens. Parvenu à endosser cette triste livrée de la misère , les Ecoles vous sont ouvertes , & chaque Citoyen contribue par

ses largesses à votre éducation. Les Etudians , pour témoigner leur reconnoissance , vont en troupe chanter des Cantiques à la porte de leurs bienfaiteurs : beaucoup de ces jeunes gens s'appliquent à la musique , ce qui rend quelquefois leurs concerts fort agréables , par le mélange bien entendu des voix & des instrumens. Luther favorisa ces sortes d'Ecoles , & les pays qui suivent la réforme de ce Sectateur , ont fait des fondations en faveur de ces infortunés.

C'est au milieu de cette malheureuse classe d'humains , qu'on vit long-tems M. de Justi ; un air de noblesse , un esprit qui se développoit avantageusement , une facilité surprenante dans les études les plus abstraites , une mémoire prodigieuse , une imagination vive ; tout cela le fit distinguer par le célèbre Zink , qui occupoit dans l'Université de Jene la Chaire de Professeur en Economie politique. Cet homme respectable , frappé des dispositions de son Eleve , non-seulement prit soin de développer son génie , mais l'aida encore de tout son pouvoir à se tirer du fâcheux état dans lequel il étoit. Il fit faire en sa faveur une quête extraordinaire , & lui fit soutenir une Thèse sur l'Economie politique , dans laquelle le jeune de Justi annonça de grands talens , & obtint les applaudissemens les plus flatteurs & les mieux mérités.

Une carrière nouvelle s'ouvre pour cet homme étonnant : cette aurore brillante annonçoit de beaux jours : ils furent nébuleux. L'orgueil s'empare de son ame : doux & honnête dans

l'obscurité, il devient hautain & impérieux dans les succès; méprise ses Confreres, rejette tout conseil, & attaque même des Professeurs dans des écrits satyriques qu'il compose. D'un autre côté; ses mœurs s'altèrent: une fièvre du commun lui fait négliger ses études; enfin, il pousse l'oubli de ses devoirs au point de s'engager. C'étoit dans le tems où l'Allemagne étoit en feu pour la succession de l'Empereur. Quoique les Universités jouissent du droit d'exempter les Ecoliers du service militaire, M. de Justi ne fut pas moins enrôlé, & vraisemblablement, le besoin d'argent pour satisfaire à ses plaisirs, le détermina à cette démarche imprudente.

Devenu Soldat du Roi de Prusse, il ne tarda pas à se faire distinguer: il fut fait Bas-Officier, ensuite, Sous-Lieutenant. Sa facilité à calculer, & qui, dans un instant, lui faisoit faire les comptes pour son Régiment, l'auroit élevé au grade de *Quartier-Maître*, s'il n'avoit eu une dispute avec un de ses Supérieurs; dispute qui le précipita dans la disgrâce. Il fut humilié, emprisonné, même, dit-on, flétri. Pour s'arracher à tant d'opprobres, il se laissa faire prisonnier & s'enfuit se cacher à Leipfick. C'est-là qu'il écrivit pour la Compagnie des Libraires de cette Ville. Toutes les bagatelles qu'il traduisit ou qu'il composa avant de s'appliquer à des ouvrages sérieux, furent lues avec transport par ceux à qui la solitude de la campagne rendoit agréable ce genre de Littérature. M. de Justi se laissa bientôt de travailler d'une manière

si peu fructueuse : il voulut s'occuper pour son compte , vendit fort cher ses manuscrits , & en fit imprimer d'autres à ses frais.

En 1749 , une malheureuse inclination lui fit contracter un mariage défavantageux. Une fille de campagne qu'il vit à une fête de village , lui inspira les plus tendres sentimens. La passion ne raisonne pas , & M. de Justi , entraîné par son penchant , subjugué par son amour , unit son sort à celui d'une payanne. Bientôt , il s'en dégoûta : ses liaisons avec les Professeurs de Leipfick , causerent cette révolution dans son cœur. Sa fierté souffroit de n'avoir à présenter dans son épouse , qu'un objet privé de toute éducation : il pouvoit , peut-être , en faire une femme intéressante , mais il ne se donna pas la peine d'opérer cet heureux changement : il s'étoit marié sans réfléchir , il devint injuste sans raison , & abandonna celle dont il devoit être l'appui.

C'est ici que commence la brillante réputation de M. de Justi. Son ouvrage sur l'Economie politique , lui procura un grand nombre d'admirateurs : chacun s'empressa de le voir : sa gloire se répandit dans toute l'Allemagne , & bientôt , il fut appelé à Vienne pour être consulté par l'Impératrice-Reine. Cette grande Princesse , qui joint aux talens les plus étonnans pour gouverner , le zèle le plus éclairé pour les Sciences , vouloit établir dans le Collège qu'elle a fondé , une Chaire d'Economie politique. M. de Justi lui parut digne

## 216 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de la remplir ; mais une difficulté qu'on n'avoit pas prévue , suspendit ce projet. Le Luthéranisme , dont ce Savant faisoit profession , étoit un obstacle invincible , & l'attachement antérieur qu'il avoit montré pour ses opinions , ôta tout espoir de lui faire adopter d'autres sentimens. Néanmoins , l'idée de la fortune , les conseils d'une femme qu'il aimoit , le desir de fixer son sort d'une manière invariable , le déterminèrent à se faire Catholique , & il épousa en même-tems celle dont les avis l'avoient conduit à cette démarche. Il ne fut pas plus constant dans ce second choix qu'il l'avoit été dans le premier , & son changement de Religion ne lui procura pas les avantages dont il s'étoit flatté. Les grands hommes ont plus d'ennemis que les autres : le mérite médiocre jalouse le mérite supérieur , & les sourdes menées de l'envie ne nuisent que trop souvent à ceux que la Nature désigne pour éclairer leurs semblables. M. de Justi reconnut cette triste vérité , & le résultat de la cabale qui s'étoit élevée contre lui , fut qu'on lui annonça qu'il devoit abandonner l'idée d'être nommé Professeur au *College Thérésien*. Pour pallier cette injustice , on lui dit qu'il n'avoit qu'à porter ses vues sur d'autres objets dans lesquels il pouvoit être également utile à Sa Majesté.

Le séjour qu'il avoit fait en Saxe , ses liaisons avec les principaux Directeurs des Mines , l'avoient mis dans le cas d'acquérir des connoissances sur cette partie qu'il avoit traitée

tée dans son ouvrage sur l'Economie politique. Il se livra donc avec ardeur à cette étude ; se lia avec les Conseillers du Conseil suprême des Mines & Finances de Vienne , & fut bientôt admis à ce rang honorable. Ses talens faisoient tout espérer de lui : l'on ne doutoit point qu'il ne se distinguât dans cette carrière comme il l'avoit fait dans les autres : en conséquence , il fut envoyé à Schemniz en Hongrie ; de-là , dans les autres pays dépendans de la Maison d'Autriche : mais fier de sa nouvelle dignité , il attaqua tout , censura tout , & se fit beaucoup d'ennemis. On écrivit contre lui ; rien ne l'arrêta. L'activité de son génie , sa prodigieuse facilité à se servir de sa plume , lui faisoient répondre aux différentes personnes qui l'attaquoient , tandis qu'en même-tems il composoit & faisoit imprimer nombre de Dissertations. M. de Justi alloit enfin succomber sous la multitude des accusations , lorsqu'une circonstance heureuse suspendit sa disgrâce.

En visitant les Mines de Hanneberg en Basse-Autriche , cet homme surprenant s'imagina avoir fait une découverte importante , en voyant que quelques veines fournissoient une terre blanchâtre alkaline qui donnoit de l'argent : il écrivit aussi-tôt Requête sur Requête au Conseil suprême des Mines , pour demander une exploitation en règle , annonçant qu'il espéroit en faire un fond de richesse considérable pour Sa Majesté. Au milieu de ces pressantes sollicitations , il envoyoit de tous côtés des Mémoires & des Analyses sur

## 218 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cette Mine, qu'il ne désignoit plus que sous son nom ou sous celui de *Mine d'argent alkaline*, dont le produit quelquefois étoit de 30 à 40 marcs d'argent par quintal. La Cour de Vienne ne se refusa pas aux vues lucratives qu'on lui faisoit entrevoir. Il fut décidé qu'on établiroit à Hanneberg tout ce qui étoit nécessaire pour cette grande entreprise, & M. de Justi fut nommé Directeur des travaux. On ne tarda pas à s'appercevoir que les effets ne répondoient pas à l'espérance conçue : à peine le quart des frais fut-il retiré, & l'on ordonna d'abandonner cette inutile exploitation.

Cette Mine si vantée, n'offroit qu'une terre alkine, ou plutôt une gangue calcaire, qui contenoit un peu d'argent-vierge. On n'étoit pas plus fondé à l'envisager comme une espèce particulière, qu'on ne l'a été depuis à regarder comme telle celle d'Allemont en Dauphiné, qui ne présente qu'une gangue quartzeuse, dans laquelle on trouve un peu d'argent-vierge disséminé en très-fines parties.

Désespéré de sa disgrâce, M. de Justi se retira à Erffort où il reprit ses anciennes occupations; c'est-là qu'il traduisit l'Art des Forges de MM. Duhamel & Bouchu; c'est-là qu'il se proposa une vie moins agitée, c'est-là, enfin, où il fit serment de rester tranquille & de subsister du produit de sa plume. Ce projet si sage ne se soutint pas. L'Académie de Gottingue l'ayant admis au rang de ses Membres, plusieurs habitans de cette Ville



Pengageant à y venir chercher un asyle , M. de Justi céda à cette invitation , & quitta sa paisible retraite. Bientôt , il fut fait grand-Commissaire de Police & Conseiller aux Mines pour Sa Majesté Britannique ; mais il paroît que le premier titre étoit plus relatif aux Mines qu'on se proposoit de lui faire visiter , qu'au bon ordre qu'on desiroit qu'il établit à Gottingue , puisqu'il y fut toujours sans autorité. Il y donna des leçons d'Economie politique & d'Histoire-naturelle , & eut la satisfaction de voir les personnes de la premiere qualité assister aux Conférences qu'il faisoit sur ces deux objets intéressans. En même-tems , il travailloit au Journal de Gottingue , Journal célèbre en Allemagne , absolument semblable à celui des Savans en France , mais auquel on pouvoit reprocher une partialité souvent marquée , & un ton trop amer dans ses critiques. Les extraits fournis par M. de Justi , rouloient sur les Sciences qu'il enseignoit : si la beauté de son style rendoit leur lecture agréable aux gens du monde , le fond , souvent , n'obtenoit pas le suffrage des connoisseurs , & son goût pour l'ampliation , sa fureur à blâmer ses Confreres , lui attirerent une foule de difficultés. Vingt fois , il fut sur le point de rompre avec les Rédacteurs du Journal de Gottingue : ils eussent désiré que leur Associé louât beaucoup ses Compatriotes , & condamnant les François & les Anglois de ce qu'ils se permettoient de secouer la poussière de l'Ecole ; mais un homme comme M. de Justi

ne pouvoit s'affervir à cette petite complaisance. La route qu'on avoit suivie depuis Aristote, ne lui paroissant pas la meilleure, il applaudit aux efforts des Savans étrangers pour s'en frayer une nouvelle qui, en tirant l'esprit d'une servile habitude, le portoit à réfléchir & à répandre par-là un nouveau jour sur les connoissances humaines.

Il publia, en 1757, son *Traité de Minéralogie*, qui lui attira la considération des Grands, & une multitude d'ennemis parmi les Mineurs & les savans Minéralogistes. Il blâme dans une Préface élégante, tout ce qu'il y avoit d'Auteurs en ce genre. MM. Linnæus, Vallerius, Volteffdorff, sont compris dans sa censure; il promet de rectifier leurs erreurs, & se dispense de le faire dans le courant de son Livre. De la clarté dans les détails, des descriptions bien faites de quelques mines, distinguent cet ouvrage, très-défectueux d'ailleurs. Il y étale avec emphase toutes les dénominations qu'il a pu rassembler sur les pierres figurées & les coquilles pétrifiées, comme si ces corps devoient entrer chacun en particulier dans un système minéralogique. Il devoit savoir que ces matieres, qui sont étrangères à la terre, ne peuvent être comprises que dans une même classe; sous la dénomination de calcaires, si elles le sont; ou sous celle d'agate ou filix, si ces corps sont changés en ces substances. Il ne donne pas toutes les especes connues en Minéralogie, & il présente comme especes particu-

lières , beaucoup de variétés. Il trouvoit de l'argent dans le bismuth ; il prétendoit que le spath pesant étoit métallique , & que le mica jaune , qu'on appelle *or de chat* , donnoit un régule. Toutes ces choses qu'il soutenoit avec opiniâtreté , le rendoit ridicule parmi les Minéralogistes de Freyberg & du Hartz.

Au milieu de ces disputes savantes, il pouvoit être heureux ; mais un caractère aussi ardent que le sien, un génie aussi fécond, aussi hardi que celui de cet homme extraordinaire, devoient nécessairement l'éloigner d'une position tranquille & le plonger enfin dans l'abîme du malheur.

En 1758 , l'Allemagne étoit en feu ; la guerre déployoit toutes ses horreurs dans cette partie de l'Europe , & rendoit le séjour de Gottingue peu sûr pour ceux qui l'habitoient. Une foule de personnes en sortit ; M. de Justi , ne pouvant faire ses leçons avec le même concours de monde & les mêmes avantages , voyagea dans le Haut-Rhin , se proposant de se retirer en Suisse où la paix régnoit : un événement politique arrêta ce projet que la raison avoit formé.

Le Roi de Prusse & le Duc de Wittemberg , changerent leurs monnoies & les augmentèrent en alliage. M. de Justi , qui avoit déjà traité cet objet dans sa Dissertation sur l'Economie , saisit cette occasion de faire un ouvrage particulier sur les Monnoies. Il y fait voir que les Princes , en diminuant la valeur

réelle du numéraire de la matiere monnoyée, & la maintenant néanmoins sur un pied plus haut qu'elle ne le comporte, se trompent eux-mêmes, puisque les especes rentrent dans leurs trésors. Ce Traité, sans contredit, est le meilleur qui soit sorti de la plume de cet Ecrivain célèbre, & ce fut néanmoins ce qui le perdit à jamais. Le peu de ménagement avec lequel il parle du Roi de Prusse & du Duc de Wittemberg, la maniere hardie dont il les blâme hautement, porterent ceux qui approchoient de ces Princes, à leur faire remarquer ce manque de respect. M. de Justi fut donc arrêté dans le Duché de Wittemberg, qu'il parcouroit paisiblement, se doutant peu du sort qui le menaçoit. Il fut conduit & enfermé dans la Citadelle de Breslaw, où il éprouva d'abord les horreurs de la captivité, ensuite un traitement plus doux. On lui permit de manger chez les Officiers, d'écrire même, pourvu qu'il ne parlât plus des objets relatifs à l'Administration. Alors il rassembla tout ce qu'il avoit composé sur la Chymie & la Minéralogie, & les envoya à un Libraire de Berlin, qui les fit imprimer sous le titre de *Mélange de Chymie & de Minéralogie*. Ce premier volume ayant eu du succès par le goût naturel que les Allemands ont pour ces Sciences, M. de Justi en prépara un autre qui parut quelques années après. Il se venge dans cet ouvrage des critiques ameres que M. Pott avoit faites de quelques-unes de ses idées; critiques qu'il avoit méritées, en attaquant lui-même cet illustre Professeur. La

plupart des Dissertations qui composent ces deux volumes, roulent sur des sujets absolument frivoles, tels que de savoir si le fer existe ou non dans ses mines; s'il est possible de changer le sel marin en salpêtre, & le profit qui en résulteroit pour un Etat. Il condamne M. Cromstedt de ce qu'il a fait du nickel, un nouveau semi-métal. Il seroit difficile de le suivre dans tous les détails qu'il embrasse, & de rendre le ton de prérention avec lequel il les présente, annonçant toujours avoir fait d'innombrables expériences, & n'employant que celles des autres, auxquelles il avoit l'art de donner une tournure aussi singulière qu'élégante. Tel est M. de Justi considéré du côté de la Chymie & de la Minéralogie. Si nous l'envisageons du côté de la Politique, nous trouvons que plusieurs grands hommes de l'Allemagne en font l'éloge, & beaucoup de Seigneurs, qui ont été ses disciples, n'en parlent qu'avec admiration.

M. de Justi se proposoit, non-seulement de donner une suite à son dernier ouvrage, mais encore de traduire l'*Encyclopédie*, ou plutôt, d'en former une en Allemand d'après la Française, lorsque des infirmités continuelles lui firent entrevoir une mort prochaine. Son ame forte & élevée, lui fit contempler ce moment sans effroi, & il mourut avec une tranquille indifférence. Tel fut la fin de cet homme étonnant, dont les Papiers publics d'Allemagne ont parlé de tant de façons diverses. On peut dire à sa louange qu'il fut grand dans le mal-

## 224 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

heur, jamais à charge à personne, noble, désintéressé & bienfaisant. Plus de conduite dans sa vie, plus de stabilité dans ses projets, lui eussent procuré un sort heureux; mais il n'est que trop ordinaire de voir le génie ne se pas guider toujours d'après les lumières de la raison.

(*Observations sur la Physique, sur l'Histoire-Naturelle & les Arts.*)

---

### RÉFLEXIONS SUR LES COMÉDIENS.

**I**L n'est pas rare d'entendre des personnes dans le monde se plaindre de l'espece de considération & sur-tout des richesses dont jouissent certains Comédiens. Quel renversement de principes, s'écrient-elles, quel scandale pour les mœurs, de voir des gens qui contribuent uniquement, par leur métier inutile, à des plaisirs que les Philosophes austères réprouvent, avoir un revenu considérable, dont la dixieme partie assureroit le sort, & feroit le bonheur d'une famille honnête, ou d'un Militaire blanchi au service de l'Etat! Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les raisons morales, qui déterminent les hommes à favoriser de préférence les arts agréables, à combler de biens & même d'honneurs ceux qui les cultivent. Je me contente pour le présent de citer quelques exemples qui prouvent que cette espece de travers, ou cette propension naturelle, a existé

dans tous les tems & dans tous les lieux. Un passage de Pline, expliqué par Budée, nous apprend qu'Esope, le Comédien, qui vivoit à Rome du tems de Cicéron, avoit 12500 ducats de rente, c'est-à-dire, environ cent cinquante mille livres. Cette somme, infiniment supérieure à celle que retirent par an les Comédiens les plus vantés de nos jours, n'est cependant rien en comparaison du revenu qu'auroit pu se procurer Roscius, s'il eût voulu tirer parti de son talent. Cicéron, qui avoit pris la défense de cet Acteur, son ami, dit dans sa belle harangue qu'il pouvoit gagner tous les ans près de 1650000 livres. Ce gain auroit été exorbitant; & l'on peut croire qu'il y a de l'exagération. Mais en supposant, avec Macrobe, qu'il recevoit du Public, toutes les fois qu'il jouoit, cent ducats, & que l'on payoit même à part ses camarades, il pouvoit avoir encore, selon l'évaluation d'un Auteur, 401500 livres de rente, en jouant tous les jours. On ne peut s'empêcher sans doute, de blâmer l'excessive prodigalité des Romains; & il falloit que leur goût pour les Spectacles eût dégénéré en véritable fureur. Car comment caractériser autrement les honneurs qu'ils rendoient à leurs Histrions? Je ne parle pas des Dames Romaines qui alloient baiser leurs masques & leurs autres habits, les jours où il n'y avoit pas de représentation. Cet emportement effréné tient à des causes absolument différentes de celles qui sont produites par le simple motif d'honorer les talens : il désigne un dérègle-

ment affreux des mœurs , & il justifie bien la censure amère que Juvénal fait des Dames Romaines à ce sujet. Mais voyons jusqu'à quel point les hommes eux-mêmes portoient les égards envers ces Histrions. On ne doit pas être étonné que je mette au premier rang la Loi d'Auguste qui les favorisoit beaucoup, & qui ôta aux Magistrats le pouvoir de les faire fouetter. C'étoit la punition des esclaves. Or on fait que la plupart des Acteurs étoient pris dans cette basse condition , ou qu'ils étoient des affranchis. L'abrogation de cette loi , qui existoit depuis long-tems , devoit donc les flatter beaucoup , puisqu'elle les rendoit égaux aux Citoyens Romains , qu'aucun Magistrat n'avoit droit de faire fouetter. Après cette première prérogative , les personnes les plus qualifiées de Rome ne craignirent plus de se dégrader en les admettant dans leurs maisons , à leur table , en vivant avec eux dans la plus intime familiarité. On alloit leur rendre visite ; & quand ils sortoient , on voyoit des Chevaliers , des Sénateurs , & sur-tout des Dames , s'empressez de former leur cortège. On fit encore bien plus en leur faveur. Quelques-uns d'entr'eux eurent les honneurs des Décurions , c'est-à dire , qu'ils jouirent des franchises & des privilèges qu'avoient les Décurions dans les Villes Provinciales , ou dans les Colonies Romaines. Ces privilèges étoient dans ces endroits les mêmes que ceux des Sénateurs à Rome. Enfin on lit , dans une ancienne inscription , qu'il y en eut un qui obtint une



place parmi les Prêtres d'Apollon ; distinction enviée par les personnes les plus nobles & les plus élevées. Quoique les Auteurs contemporains ne disent rien de bien précis sur la fatuité de ces parvenus, il est cependant facile de présumer qu'ils n'avoient pas la tête assez forte pour résister à tant de marque d'estime pour leur profession ; qu'en conséquence ils se regardoient comme de grands personnages , surtout très-utiles à la patrie ; qu'ils ne se contentoient pas de mépriser un Citoyen modeste ; ils croyoient peut être bonnement aller de pair avec un Général d'Armée, qui avoit repoussé les Barbares hors des limites de l'Empire, ou porté la terreur dans leurs foyers. On pourroit même avancer, sans trop choquer la vraisemblance, qu'un Batyle, ou tel autre bien persuadé de son mérite important, osoit dire, dans un accès d'enthousiasme pour son Art : *Je ne connois que trois grands hommes dans l'Univers, l'Empereur, Mécène & Moi.* Il reste néanmoins un problème assez difficile à résoudre ; c'est qu'au milieu de ces sortes d'hommages extérieurs, le gros de la Nation eut toujours un grand fond de mépris pour les Acteurs. Les personnes mêmes qui avoient pris plaisir à parer leur idole, en prenoient quelquefois un plus grand à la renverser, & à la traîner dans la boue, par ces retours à l'honnêteté & à la décence, imprescriptibles dans le cœur de l'homme. On tâchera d'expliquer la bizarrerie de cette conduite, dans une autre circonstance.

( *Affiches & Annonces de Paris.* )

*RÉPONSE à la Lettre d'Holakou-Kan,  
composée par un Secrétaire du Kalife  
Mostaafem. (\*)*

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET  
MISÉRICORDIEUX.

O Ui, grand Dieu ! Roi des Rois, tu donnes & tu reprends les Diadèmes à ton gré ; tu élèves & tu abaisses les hommes comme il te plaît : la source des biens est en ta main, & ton pouvoir s'étend sur toutes les choses.

Nous avons lu un écrit envoyé par la Majesté d'Ilkhan (\*\*), de la puissante & magnifique Porte Impériale. Voici vos propres paroles : » Vous êtes, dites-vous, créés dans la » colere du Ciel ; vainqueurs de ceux que » poursuit son indignation, inaccessibles à la » pitié. insensibles aux larmes : Dieu a ôté la » miséricorde de vos cœurs ».

C'est donc de votre propre bouche que sort aveu de votre impiété & de votre opprobre, veu bien digne de vous attifer de sanglans reproches, lorsqu'il sera possible de vous en faire.

---

(\*) Voyez le Journal de Mai, page 243.

(\*\*) Surnom des Empereurs Tartares.

O impies ! je n'adore point ce que vous adorez ! Dans tous vos écrits , dans votre affreux libelle même , vous vous vantez d'être Infideles : mais la malédiction de Dieu n'est-elle point sur les impies ? Semblables aux racines , vous ne différez point des branches. Pour nous , nous sommes les vrais Fideles : nous fuyons l'opprobre & le scandale : nous ne doutons point que le Koran ne soit descendu pour nous ; il est plein de miséricorde envers nous , & ne cessera jamais de l'être. Son interprétation nous comble tous également de bénédictions. Ses défenses , ses permissions nous sont particulièrement adressées.

Est-ce pour vous que le feu a été créé ? Est-ce pour vous qu'il a été allumé quand les cieux se sont entr'ouverts ?

C'est une chose singulière que de vouloir faire peur aux léopards avec des chiens , aux lions avec des hyènes , aux héros avec des poltrons. Nous avons des chevaux Arabes & des combattans courageux , dont les lances donnent de si grands coups , que leur renommée vole du couchant à l'aurore.

Si nous vainquons , notre sort sera heureux ; si nous succombons , nous serons transportés en un moment dans les vergers du Paradis. Ceux qui périssent en combattant pour la loi de Dieu , ne meurent point ; ils vivent heureux dans le sein de leur maître.

Vous ajoutez : « Notre courage est aussi inébranlable qu'une montagne ; nous sommes aussi nombreux que les grains de sable. »

Mais le nombre des moutons n'effraie point le Boucher qui les égorge ; une légère étincelle suffit pour réduire en cendres un vaste bûcher , & l'on a vu plus d'une fois une poignée de gens , par le secours du Très-Haut , tailler en pièces de nombreuses armées. Dieu lui-même combat pour ceux qui préfèrent la mort à une vie infortunée. La mort est l'objet de nos vœux. Si nous vivons , nous vivrons heureux ; si nous mourons , nous expirerons martyrs.

A moins que le parti de Dieu ne soit celui des vainqueurs , que l'Empereur des Croyans & le Lieutenant du Dieu des armées éloigne de nous cette pensée !

Vous nous demandez l'obéissance ; nous n'entendons point ce langage , & nous n'obéissons point. Vous osez exiger que nous vous déclarions nos desseins ! Le fil de ce discours est bien léger , & le pèsen de votre fuseau bien fragile ! Découvrirons-nous la brique d'un édifice avant les fondemens ? Feron-nous succéder l'irréligion à la piété ? Venez-vous nous annoncer un Dieu nouveau ? Pourquoi ne le faisiez-vous pas lorsque le nôtre a presque fendu la voûte du ciel , entr'ouvert la terre , & renversé les montagnes à grand bruit ?

Dis au Secrétaire ( \* ) qui a composé cette Lettre & tracé ce Discours : nous avons jeté les yeux sur un libelle , qui nous a fait aussi

---

(\*) Naffireddin.

peu de sensation que le bruit d'une porte ou le bourdonnement d'une abeille. Nous lui répondrons comme il nous parlera ; nous agirons avec lui selon la loi du talion ; & il n'y aura rien chez nous , pour vous , que le tranchant de nos épées , avec le secours du Très-Haut.

*Traduit de l'Arabe par M. l'Abbé*  
PIGEON DE S. PATERNE.  
( *Mercur de France.* )

*OBSERVATIONS adressées aux Auteurs du Journal Ecyclopédique , sur une Anecdote qui leur a été communiquée.*

**J'**AI lu , Messieurs , l'*Anecdote relative à Henri IV* , insérée dans votre Journal du 15 Avril dernier (\*). L'on y représente le fameux Scjopius comme interprete fidele & littéral des Jésuites , & l'on donne comme écrites sous la dictée de ces PP. toutes les horreurs qu'il a vomies contre Henri IV vivant , dans son *Scaliger hypobolymæus* , & contre Henri IV assassiné , dans son *Ecclesiasticus*.

Cependant , le P. Tellier , dans sa *Défense des nouveaux Chrétiens* (ouvrage par lequel il ouvrit sa longue carrière , dont le but qu'il ne

(\*) Et dans l'*Espirit des Journaux* , vol. de Mai , pag. 222.

voyoit, ni ne soupçonnoit pas, a été la destruction de sa Société), présentant Scioppius comme le plus implacable ennemi des Jésuites, ajoute d'après Baillet, qu'il a écrit contre la Société, plus de trente Traités différens, dont les seuls titres font horreur, sans parler d'un aussi grand nombre qu'il préparoit encore, & dont Placcius a publié la liste. (\*)

Dans la justification de la Morale pratique, contre la défense du P. Tellier, qui voyoit dans M. Arnauld Scioppius ressuscité, ce Docteur dit au Jésuite (\*\*): » Etes-vous scrutateur des cœurs, » pour décider hardiment qu'une haine implacable a dicté à Scioppius ses écrits contre » votre Société, & que le zele qu'il y témoigne pour l'Eglise ne peut avoir été qu'un » zele hypocrite « ?

Il avoue ensuite que, par l'aigreur de ses satyres, Scioppius, homme de naissance, & doué de très-grands talens, avoit réuni contre lui les Protestans, qu'il avoit abandonnés, & attaqués à outrance, dans la personne de Joseph Scaliger, le Héros de leur secte, les Grammairiens ou Philologues, & presque tout le peuple Latin, dans les productions duquel il voyoit & relevoit de la manière la plus dure & la plus piquante, des solécismes & des barbarismes, enfin les Jésuites, qui voyoient en lui le plus fameux calomniateur qui fut jamais, aux

(\*) Défense des nouveaux Chrétiens, 1er. part. p. 400.

(\*\*) Justif. de la Morale prat. Ch. VI, pag. 91 & suiv.

mêmes titres que les Philologues y voyoient  
*la plus cruelle de toutes les bêtes farouches.*

Or, je n'apperçois rien dans ces témoignages opposés, qui établisse, ni même qui indique que Scioppius ait été l'Interprete, le Secrétaire, & le Gagiste des Jésuites. Ils semblent au contraire, manifester entre le Grammairien & ces Peres, une haine, une animosité, une antipathie

*Lupis & agnis quanta sortitò obigit.*

Je reviens donc à demander quelles raisons a pu avoir le Rédacteur de l'*Anecdote relative à Henri IV*, pour attribuer aux Jésuites les horreurs vomies contre Henri IV par Scioppius, dans des ouvrages avoués de lui, & publiés sous son nom ?

P. S. En jettant l'œil sur la vie de Scioppius parmi celles des *Illustres* du P. Niceron (tom. 35, pag. 165), j'y vois Scioppius aux prises dans le même tems, avec Scaliger, Jacques I, Roi d'Angleterre, Casaubon, Duplessis-Mornay, & les Jésuites.

(*Journal Encyclopédique.*)



---

*LETTRE en réponse à la question , proposée dans le Journal de Juin , page 209.*

M O N S I E U R ,

**L**E parti que vous prenez sur l'accouchement précoce de votre épouse , est certainement le meilleur : il met à couvert l'honneur d'une femme , vertueuse sans doute , puisqu'elle a conservé votre estime , l'état d'un enfant , & le repos de deux familles.

Vous êtes plus raisonnable qu'Ariston , Roi de Lacédémone , qui ne voulut point reconnoître Démarate pour son fils , parce qu'il étoit venu au monde à sept mois ; & M. votre oncle reviendra sans doute de sa prévention , s'il veut examiner avec attention & sans partialité , les moyens qu'on pourroit employer pour établir la légitimité de votre enfant.

» Quoique rien ne soit plus important à l'homme que la connoissance de son état , il faut  
» avouer néanmoins qu'il n'y a rien qui lui soit  
» plus caché. La naissance & l'origine de l'homme , sa qualité de fils & de fils légitime ,  
» sont autant de mystères , dont il semble que  
» la nature lui refuse la preuve. Personne ne  
» peut connoître son pere , encore moins le  
» prouver aux autres. Ce qui décide de la naissance des hommes , n'est point le degré de  
» certitude , mais le degré de vraisemblance ;



» & lorsque cette vraisemblance est appuyée  
» sur la Loi, approuvée par les sentimens des  
» Docteurs, confirmée par l'autorité des choses  
» jugées, elle acquiert le nom & la force de  
» présomption légitime, & on la considère,  
» pour ainsi dire, comme une foible lueur de  
» la vérité, qui tient lieu de lumière à ceux  
» qui marchent dans les ténèbres.

» Telle est, en général, la nature des preuves de la filiation. La première & la plus  
» considérable de ces preuves, est celle qu'on  
» tire du mariage : *Pater is est quem nuptiæ demonstrant*. Cette maxime, quelque indubitable  
» qu'elle paroisse, n'est qu'une présomption  
» fondée sur ce que la Loi ne présume jamais  
» le crime, & est toujours favorable à l'innocence.

» Ainsi, quoiqu'il puisse arriver qu'un enfant  
» conçu dans le tems du mariage, soit red-  
» vable de la vie au seul crime de sa mere;  
» cependant, parce qu'il peut se faire aussi qu'il  
» ne la doive qu'à l'union honorable d'une  
» femme avec son mari, on présume toujours  
» que la mere est innocente, & le fils légitime,  
» tant que le contraire n'est pas démontré  
» par des preuves évidentes. «

Ces principes sont tirés des *Œuvres de M. le Chancelier d'Aguesseau*, tom. 3. pag. 160 & suiv. & ce Chef de la Magistrature les a établis dans une Cause jugée au Parlement de Paris, le 16 Juillet 1696, dans laquelle il portoit la parole en qualité d'Avocat-Général.

Il faut convenir que la règle qu'on vient

## 236 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de rapporter , n'a point , en général , d'effet rétroactif , d'effet antérieur à la célébration du mariage & au tems qui l'a précédé ; c'est ce que nous apprend encore le grand Magistrat que nous venons de citer : enforte que s'il n'étoit pas possible de supposer que l'enfant , dont votre épouse est accouchée le 13 Juillet dernier , a été conçu depuis votre fréquentation avec elle , c'est-à-dire , le 7 Janvier 1776 , M. votre oncle seroit fondé à contester l'état de cet enfant , & il auroit raison de dire que la règle *is pater quem nuptiæ demonstrant* , ne vous seroit point applicable. Mais vous devez vous rassurer sur votre paternité , qu'on ne peut raisonnablement vous disputer.

La génération & la conception sont des mystères , dont les Physiciens ont vainement cherché à sonder la profondeur. » Leurs tentatives » les plus multipliées semblent n'avoir servi qu'à » convaincre de leur inutilité , enforte même » que c'est , pour ainsi dire , violer le sein de » la pudeur , où la Nature cache son travail , » que d'oser seulement tenter de chercher à en » appercevoir la moindre ébauche ». ( *Encyclopédie* , art. Génération. *Physiologie* par M. d'Aumont )

Bornons-nous donc à des présomptions au défaut de l'évidence , & , dans une matière si obscure , n'allons pas , comme le crédule Ariston , consulter un Oracle trompeur : la Loi est le flambeau qui doit nous éclairer ; c'est le guide des Jurisconsultes & des Magistrats.

Celle que M. votre oncle *colporte de maison*

*en maison*, comme une preuve évidente de votre *impaternité*, établit précisément le contraire. Elle ne dit point en effet, comme il le prétend, que l'enfant doit être né après sept mois de mariage, pour être réputé légitime, mais qu'il doit être né dans le septieme mois, *septimo mense*. Il suffit que le septieme mois soit commencé, suivant l'avis de tous les Interpretes; & afin qu'on ne croie pas que la Loi parle de sept mois complets, ce qui entreroit dans le huitieme mois, la Loi 3. ff. *de suis & legitim. hered.* décide formellement qu'il suffit que l'Enfant naisse au 182e. jour, pour être déclaré légitime, & né dans un terme légal & naturel. Voici les termes dans lesquels elle est conçue:

*De eo qui centesimo octogesimo secundo die natus est, Hyppocrates scripsit, & divus Pius Pontificibus rescripsit, justo tempore videri natum.*

Cette Loi, qui renferme une interprétation de la précédente, est si claire, qu'elle leve tous les doutes sur la question dont il s'agit. Il s'est trouvé cependant quelques Auteurs qui ont voulu faire regarder les accouchemens dans le septieme mois, comme contraires à la Nature, & incapables de produire des enfans bien conformés: tels sont, entr'autres, Paul Zachias, dans ses questions Médico-légales, liv. 1, tit. 2, quest. 3; Dulaurent, liv. 8, quest. 30, &c. mais cette opinion n'a pu balancer l'autorité des Loix qu'on vient de citer, & qui sont fondées sur l'avis du Prince de la Médecine.

## 238 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Zachias lui-même , après avoir dit que le terme de sept mois n'est pas commun , avoue néanmoins au nombre 63 de l'endroit cité , que le septieme mois ne laisse pas d'être un terme légitime : *Exinde concludendum minimè est , omnes septimo mense natos illegitimos esse , si vivant , & cela suffit pour sauver l'Enfant , la Mere & le Mari , de l'opprobre dont on veut les charger.*

Mais ce qui doit faire rejeter les subtilités de Zachias & de Dulaurens , c'est que la décision de la Loi est affermie par le sentiment de tous les Jurisconsultes , & par une Jurisprudence uniforme & universelle , en faveur de l'enfant né dans le septieme mois. Alphonse de Caranza , Jurisconsulte du dernière siecle , dans un *Traité de Partu* , qui est très estimé , nous donne la liste des erreurs de Zachias sur cette matiere. *Ego certè , dit-il , cum Hyppocrate perfectionis partus principium regulariter constituo , ita ut perfectum fœtus esse incipiat ubi dimidio exacto anno particulam alterius attigerit , quod evenit principio , septimi mensis ; quo tempore , ut cœterorum Medicorum Schola affirmat , maturus jam factus , pelliculas calcitratu dirumpit , & partum fieri Natura cogit.*

Cujas , livre 4 , des Réponses de Papinien ; s'explique de même : *Si quærat , dit il , an is sit maturus qui ad initia septimi mensis natus est , dicam esse maturum , ut puta ; si natus sit 182 die , quia 182 dies septimum mensem attingunt.*

Le Brun , dans son *Traité des Successions* , liv. 1 , ch. 4 , sect. 1 , n. 6 , 7 & 8 ;

Richard , *Traité des Dispositions conditionnelles* , n. 518 ;

Pocquet de Livoniere , *Regles du Droit François* , p. 238 ;

Despeiffes , tom. 2 , p. 361 , édit. de 1666 , observent qu'il suffit que le septieme mois lunaire soit commencé. Dunod , des *Prescriptions* , part. 2 , ch. 15 , p. 220 , atteste la même chose ; à quoi il faut ajouter Domat , *Loix civiles* , in-fol. p. 356 , §. v , édit. de 1723 ; les Arrêts rapportés par Brodeau , lett. E , somm. 5. n. 13 ; par Boniface , tom. 2 , part. 2 , liv. 3 , tit. 8 , chap. 3 , dans M. Maynard & dans Charondas.

Me. Bannellier , *Notes sur les Traités de Droit François* , tom. 7 , p. 409-410. Le Parlement de Dijon n'a pas une Jurisprudence différente à cet égard , & l'on trouve dans les Recueils manuscrits de M. le Président Bouhier , liv. 25 , titre de la Naissance , Etat & condition , n. 2 , un Arrêt du mois d'Août 1661 , qui a jugé qu'un Mari ne pouvoit impugner la légitimité d'un enfant , né six mois & quelques jours après le mariage.

Cette question fut agitée , avec plusieurs autres , à l'Audience publique criminelle du même Parlement , le 16 Mars 1667 ; & M. Nicolas , Avocat-Général , qui porta la parole , soutint que l'enfant étoit légitime à 182 jours : mais comme le Mari avoit fait faire le procès à sa femme pour cause d'adultere , M. Nicolas observa que l'état de l'enfant ne pouvoit être jugé qu'après le procès criminel. ( Voyez le Recueil

*manuscrit de Nicolas Perrier , mot Adultere , n. 2. )*

Un Arrêt plus récent a jugé la question à l'Audience publique , en faveur de Catherine Morlot , qui , étant devenue veuve le 2 Avril 1729 , s'étoit remariée le 28 Mai 1730 , & le 9 Octobre de la même année , avoit mis au monde un enfant bien formé & vigoureux.

Cet accouchement étoit arrivé quatre mois & onze jours après son second mariage , & six mois & sept jours depuis la fin de son deuil. Les parents collatéraux du premier Mari , vouloient la faire déclarer indigne des libéralités qu'elle en avoit reçues , & lui enlever le fruit d'une donation mutuelle ; mais ils furent déboutés de leur prétention , par l'Arrêt qui fut rendu le 17 Juillet 1732. » Le motif de cette décision , » dit Me. Bannelier , *loco cit.* fut , que , dans » une matiere pénale , où l'on doit prendre le » parti le plus favorable , il falloit présumer que » l'enfant étoit né dans le septieme mois , qui est » un terme naturel & légal tout ensemble “ : la Loi ayant , sur ce chef , adopté le sentiment des Médecins. On trouvoit six mois quelques jours depuis l'an de deuil expiré : s'en étoit assez , &c. ( Voyez les Notes du même Auteur sur Me. Raviot , quest. 122 , p. 16. )

Le terme de 182 jours , déterminé par la Loi pour régler la légitimité de l'Enfant , est donc le seul auquel on doive se fixer , puisqu'il est reconnu par tous les Auteurs , & par une Jurisprudence constante & universelle , pour un terme légal & naturel tout ensemble.

Vous pouvez encore vous prevaloir de l'autorité

torité de M. Le Prêtre , cent. 3 , ch. 35 , & des Arrêts de M. le P. de Lamoignon , titre des Successions , art. 4.

Enfin , votre enfant étant né dans le septieme mois de votre arrivée en France , & après plus de 182 jours , son état est incontestable.

Vous demandez quel est ce *Paul* , Auteur de la Loi , 12 , ff. *de Statu hominis* ? C'est un célèbre Jurisconsulte , qui vivoit dans le second siecle , sous les regnes de Pescennius-Niger , & d'Alexandre Sévere , & qui exerça avec distinction , des Emplois importants avec Ulpien & Papinien. Bt. *Avocat*.

A Dijon , le 9 Mai 1777.

( *Affiches & Annonces de Bourgogne.* )

### *DÉTAILS sur les Habitans de la Vallée de Praborgne , en Suisse.*

**L'**Age d'or , le Regne d'Astrée .... vieilles Fables qu'on n'a la bonté d'écouter que lorsqu'elles sont embellies des charmes de la Poésie ; mais si l'on veut en voir la réalité , il faut l'aller chercher en Suisse , dans une Vallée nommée *Praborgne* , en Allemand *Zetmatt* : elle occupe un terrain de neuf lieues de longueur , sur une largeur assez étroite , & est à dix-huit lieues de distance de *Sion* , Ville Capitale du Valais. C'est-là qu'on trouve une Nation vraiment libre , sans distinction de rang & de préférence , sans luxe qui l'énerve , sans ambition qui la tourmente ; défendue par les remparts de

les montagnes, elle coule des jours dans une paix profonde, & ne s'occupe que de cultiver ses terres & soigner ses troupeaux. Ce Peuple soumis aux loix qu'il s'est données, en est l'observateur le plus scrupuleux : des mœurs pures, douces, religieuses, la bonne-foi dans toute sa naïveté, caractérise ces habitans généreux & simples à la fois, qui ont conservé tous les anciens usages, & pour qui l'hospitalité est une des premières vertus. Les Procureurs & les Notaires sont des êtres inconnus dans cette Vallée : eh que pourroient-ils gagner avec des hommes qui connoissent peu l'écriture, & pour qui une convention verbale a la valeur d'un ferment ! Les contrats, quels qu'ils soient, s'inscrivent sur des morceaux de bois tels que les ont conservé nos Boulangers : ils n'ont d'autres dépositaires de leurs engagemens que ces *tailles* grossières qui constatent les ventes, les échanges, assurent les propriétés, & contre lesquels il est sans exemple qu'on ait jamais réclamé. Une autre particularité qui fera d'un seul trait connoître ce Peuple estimable, c'est que les ferrures sont pour lui un meuble inconnu. Le jour ni la nuit n'est jamais troublé par la cupidité d'un voleur ou l'adresse d'un escroc. Ce que renferme un bâtiment est sous la sauvegarde d'un *loquet* de bois, & cette légère précaution fait de chaque maison un asyle que personne n'ose violer. Un mauvais plaisant seroit peut-être tenté de citer le vers d'un de nos premiers Poètes :

Pauvres de tout, & riches d'abstinence,



Mais l'application en seroit également fautive dans ses deux parties : les richesses , il est vrai , sont inconnues à *Praborgne* , mais la pauvreté ne l'est pas moins : tout est heureux chez ce Peuple cultivateur ; c'est à la lettre l'*auream mediocritatem* d'Horace ; & peut-on sentir une privation de ce qu'on ne peut pas désirer ? Heureux Peuple , qui ne connoît pas même par relation , tous les maux qui affligent notre globe , toutes les passions qui tyrannisent les hommes , tous les maux que nous nous créons sans penser à nous préserver de ceux que nous pouvons éviter : son bonheur est garanti par la nature même , qui ne nous permet qu'avec peine les communications ; sans quoi l'Etranger y porteroit bientôt ses arts , ses sciences , ses talens , sa cupidité , & bientôt toutes les vertus disparaîtroient d'une Vallée où elles se sont , pour ainsi dire , réfugiées.

*O fortunatos nimium sua si bona norint !*

Ces bons Suisses , dont la vie retrace celle des Patriarches par les vertus & la simplicité , vivent ensemble comme frères , sans que rien altere jamais leur union. Si par hasard il s'élève dans une famille un nuage capable d'en troubler l'harmonie , il est dans l'instant dissipé par l'autorité d'un Chef , ou d'un Vieillard dont les jugemens sont toujours écoutés avec respect & docilité. L'autorité paternelle , ce tribunal , dont on appelle de si bonne heure dans nos pays , ne perd jamais rien dans le Valais de son influence & de sa force. La bonté

& l'honnêteté des *Valaisiens* est bientôt sentie par un étranger qui traverse leur pays : dès qu'il s'arrête dans un endroit, on voit sortir des maisons voisines des personnes de l'un & de l'autre sexe qui portant des vases pleins de crème ou de lait, des paniers remplis de pain, de fruits ou de fromages, viennent généreusement lui offrir tout ce qu'ils possèdent, & s'indigneroient qu'on voulût payer leurs présents. Cette peinture pourroit passer pour un Roman, si nous n'avions une Anecdote à rapporter, qui confirmera tout ce que nous venons de dire. M. le C. de Courten (pere de celui qui est aujourd'hui Grand-Croix & Colonel au service de France) avoit avancé des sommes très-considérables aux habitans de *Piaborgne*. Il n'existoit d'autre reconnoissance que les marques faites sur les tailles de bois dont nous avons parlé. A la mort de M. de Courten, les héritiers comptoient peu sur la rentrée de ces fonds, mais il ne se trouva pas un seul Paysan qui ne vint reconnoître sa dette, & tous payerent aux époques avec la plus scrupuleuse exactitude.

Il faut convenir que tous les Traités de morale & de bienfaisance, écrits avec tant de faiblesse & de prétention, sont bien peu de chose quand on les compare avec la pratique si facile, si naturelle des vertus, dont on tiroit vanité dans tout autre pays que le *Valais*.

(*Journal de Paris.*)

## L E C E N S E U R.

*When'er i see a painted bear with wings,  
I think the limner's mad . . .*

**O**N crie beaucoup contre l'uniformité; elle est cependant nécessaire dans bien des choses, & toujours elle est préférable à une variété ridicule. Tout homme qui réfléchit éprouvera toujours un nouveau plaisir quand il verra chacun agir conformément à son caractère, & que personne n'en sortira. Le Roi fait son étale du bien de ses sujets; ceux ci s'occupent en reconnaissance de tous les moyens possibles de lui témoigner leur loyauté; chaque partie de l'Etat, comme une machine curieuse, agit de concert; il n'y a pas le moindre ressort qui foiblisse; chaque roue conserve sa place, & toutes tournent en même-tems. Point d'harmonie, point de musique; un seul instrument discord peut déranger un concert.

La société est ce concert; elle est telle aujourd'hui dans cette isle, que les oreilles sont sans cesse blessées par des sons aigres, & les yeux fatigués par des objets ridicules. Je pourrai quelque jour entrer dans des détails qui prouveront ce que je dis; je me borne aujourd'hui à parler des absurdités innombrables qu'offrent les choses les plus simples & les plus communes.

Un dragon verd ou un sanglier bleu , suspendus à la porte d'une maison pour avertir les voyageurs fatigués & altérés qu'ils y trouveront un bon gîte & de bonnes boissions , m'ont toujours paru des enseignes singulieres; il me semble qu'un Bacchus émerilloné , quelques grappes de raisin , annonceroient mieux que tout cela un cabaret. Mais qu'un homme , parce qu'il vend du vin ou de la biere , peigne un chat ou un moulin à vent sur sa porte , c'est ce qui me paroît ridicule & sans aucun sens.

Un étranger demanda un jour à un de mes amis , si un grand & célèbre personnage dans ce pays , n'étoit pas un ivrogne , parce qu'il vit son portrait grossièrement peint & de cet air , à la porte d'une taverne. Mais quand il vit un pauvre chat suspendu pour enseigne à la porte d'un spectacle , il fut bien embarrassé; il demandoit sans cesse à mon ami quelle analogie un chat pouvoit avoir avec le spectacle qu'on donnoit en ce lieu ; mon ami fut obligé d'avouer que cela passoit ses lumieres , & il se promit bien de n'avoir plus la complaisance de servir de *Cicerone* aux étrangers de sa connoissance qui voudroient visiter sa patrie.

Ces enseignes ridicules ne sont pas les seuls objets qui méritent notre animadversion. Si nous entrons dans les Temples , nous en verrons souvent qui ne sont pas un meilleur effet ; je pourrois en citer plusieurs exemples ; je me bornerai pour cette fois à un seul. J'ai voyagé l'année dernière dans le Comté de

Derby ; je me souviendrai toujours d'y avoir vu , dans une Eglise , un grand tableau où le Sauveur & ses Apôtres sont représentés avec de grandes perruques blondes bien frisées , & telles qu'on les portoit à la Cour dans l'autre siècle. Une troupe d'Anges étoit répandue dans le fond du tableau , & chacun étoit monté sur des bœufs & sur des ânes , en mémoire sans doute de l'étable de Bethléem.

Si nous quittons l'enceinte des Temples , & que nous entrions dans les retraites tristes & silencieuses de la mort , nos yeux ne seront pas moins choqués. Les cimetières , au premier aspect , ont un air grave , triste , qui invite l'homme à réfléchir sur lui-même & à s'occuper de ce qu'il deviendra un jour. Les tombeaux qui s'élèvent de tous côtés , nous donnent l'idée de la dernière demeure que nous devons habiter. Ils recellent les cendres de nos ancêtres , qui semblent nous appeler & nous avertir que tôt ou tard il faut nous préparer à les rejoindre.

Ce spectacle lugubre & majestueux nous invite à la réflexion ; mais comment est-il possible de conserver sa gravité & son sérieux , lorsque les yeux tombent sur quelques-unes des épitaphes gravées sur la pierre qui couvre les morts ? Il y en a plusieurs qui sont en effet de nature à déconcerter celle du stoïque le plus décidé. Telle est celle d'une vieille femme qui étoit pendant sa vie , marchande de pots de terre , dans le Cheshire. Elle est conçue ainsi : » J'ai vécu de la terre dont je fabri-

» quois des pots ; je viens de retourner à la  
 » terre. Mes amis , ne pleurez point , dissipez  
 » vos regrets ; je vais redevenir terre , & sous  
 » cette nouvelle forme , vous pourrez me re-  
 » trouver encore ou partie de moi dans ma  
 » boutique. «

L'idée de l'Auteur de l'építaphe qui annonce la métamorphose de cette vieille femme , fit une telle impression sur moi , qu'elle m'occupait lorsque je fus endormi le soir. J'eus une vision assez singulière ; je vis un vieux Célibataire qui avoit passé sa vie dans l'oisiveté , inutile à tout ce qui l'entouroit & à la société , devenir après sa mort un instrument utile dans les mains d'une servante laborieuse & propre. Il étoit métamorphosé en balai. Un vieil ivrogne qui ne s'étoit occupé pendant sa vie que de remplir son estomac de la liqueur qu'il chérissoit , étoit devenu une pinte. Le jeune Florio enlevé à l'âge de vingt ans , & dont la mollesse avoit abrégé ainsi la carrière , parut à mes yeux sous la forme d'un pot de fleurs , sous laquelle il ne devoit pas avoir plus de durée. La belle Narcisse , qui étoit l'admiration de ceux qui la voyoient , & qui ne s'admiroit pas moins elle-même , étoit devenue un miroir ; cette métamorphose étoit un châti-ment ; car sans cesse en présence des autres , elle étoit invisible pour eux ; elle ne leur offroit que leur image.

Ces építaphes quelquefois ne sont pas simplement ridicules , il y en a quelques-unes indécentes. Je me rappelle d'en avoir vu une de

ce genre dans un Temple de Hollande, où elle est gravée en très-gros caractères : » Ci gît  
 » Haar, morte pucelle à quatre-vingts ans ; ce  
 » n'est pas sa virginité qui lui a pelé ; mais le  
 » chagrin qu'elle a eu de passer sa vie sans  
 » que personne se soit offert pour l'en débarrasser.

Ces plaisanteries ne sont pas à leur place dans les Temples & sur les cendres des morts ; il faut avoir grande envie d'en faire de bonnes ou de mauvaises pour se les permettre dans ces lieux & dans ces occasions ; c'est manquer au respect dû à la divinité & aux égards qu'on doit à la mémoire de nos parens, de nos amis, ou de nos concitoyens qui ne sont plus.

Quelquefois ces épitaphes ne sont que plaisantes, & ne méritent pas par conséquent une animadversion bien marquée ; mais elles sont toujours ridicules....

Voici comme je voudrois que toutes les épitaphes fussent conçues. Il les faudroit courtes, expressives & graves ; alors elles attireroient l'attention du lecteur censé, & même celle de l'homme le plus dissipé. Peu de mots, mais choisis, dont le sens seroit profond, feroient plus d'effet sur une tombe que le plus beau discours prononcé dans la Chaire. L'objet sur lequel ils sont gravés suffit seul pour faire faire des réflexions. La manie d'égayer ces inscriptions, de faire sortir des plaisanteries & des sottises de la bouche d'un tombeau, si je puis m'exprimer ainsi, est une indécence odieuse : c'est prostituer les monumens des morts.

(*Journal Anglois.*)

---



---

## POÉSIES FUGITIVES.

**L**E séjour de l'Empereur en France, a donné lieu à beaucoup de Vers qui n'étoient pas tous dignes du sujet. Nous avons déjà inséré dans nos Journaux de *Juillet* & d'*Août*, quelques-unes des Pièces qui ont été faites à cette occasion : en voici d'autres que nous croyons devoir également placer ici.

---

### *A JOSEPH II, Empereur.*

**N**ON, non, d'un brillant diadème,  
 Rien ne peut cacher les rayons ;  
 Sous son voile, JOSEPH brille malgré lui-même,  
 Malgré ses soins nous le voyons.  
 Chaque trait, chaque mot trahit ce Prince affable ;  
 Tout décele à nos yeux un Monarque adorable,  
 Que le Ciel a formé pour d'autres que pour nous ;  
 Du bonheur des Germains que nous serions jaloux,  
 Si nous n'avions pas son semblable !

SANS l'appareil de la grandeur  
 Nous aimons à voir la splendeur  
 Des vertus qu'en vous l'on renomme,  
 Et plus vous cachez l'Empereur,



Plus vous faites admirer l'homme.

Un Peuple aimable & doux , peut-être un peu léger ,

Mais aimant l'honneur & son maître ,

Epris du vrai mérite & sachant le juger ,

Vous voit d'autant plus grand que vous voulez  
moins l'être.

Ah ! soyez toujours notre ami.

Que de l'Aigle & des Lys , pour le bien de la terre ,

Tout resserre le nœud par l'amour affermi !

France à jamais , des fruits d'une union si chere ,

Puisses-tu goûter la douceur ,

Et ne jamais avoir , en adorant la sœur ,

Qu'à former des vœux pour le Frere !

---

*VERS envoyés à M le Comte de FAL-  
KENSTEIN , par un Officier François.*

**E**N VAIN l'astre du jour se couvre de nuages ,  
Des rayons échappés décelent son éclat :  
Couvert de poudre , à pied , sous l'habit d'un soldat ,  
Trajan de l'univers enlevait les suffrages.  
Si du faste du Trône environnant tes pas ,  
Tu venois dans Paris étaler ta puissance ,  
Le Peuple eût admiré tes habits , ton fracas ,  
Ton char majestueux , ta superbe opulence ;  
L'homme auroit disparu. Mais digne imitateur  
Des antiques Héros qui brillèrent dans Rome ,  
Paré de tes vertus tu voiles ta grandeur ,  
Et le François surpris ne voit que le grand homme.

C E n'est pas l'appareil du Trône  
Qui des Rois fait la Majesté.  
Le mérite, & non la Couronne,  
Donne à leur auguste personne  
L'empreinte de la Royauté.

Un Monarque, grand par lui-même,  
Et de ses vertus couronné,  
Paroît digne du rang suprême,  
Lors même que du diadème  
Son front royal n'est pas orné.

Tel le Titus de l'Allemagne,  
A l'héroïsme de son cœur,  
Plus qu'au sceptre de Charlemagne  
Doit sa véritable grandeur,  
Et la gloire qui l'accompagne.

Il cache son rang; mais en vain.  
Lui-même il trahit le mystère.  
Et le Comte de Falckenstein  
Laisse éclater le caractère,  
Et les vertus d'un Souverain.

Ainsi n'importe qu'il se nomme  
Comte, Baron, Duc, quel qu'il soit;  
Toujours on trouve le grand homme  
Sous l'*incognito* d'un grand Roi.

---

LE VOYAGE DE JUPITER.*Imité d'Ovide.*

AUTREFOIS le maître des Dieux,  
Quittant son aigle & son tonnerre,  
Et l'appareil brillant des Cieux,  
Sous de simples dehors descendit sur la terre.  
Il étoit las des suprêmes honneurs,  
Des rayons importuns dont son Olympe éclate,  
Et, dépouillant les titres que l'on flatte,  
Il vouloit respirer le pur encens des cœurs.  
Projet digne d'un Dieu! celui ci, pour exemple,  
Se proposoit aux autres immortels;  
Il vient, par des bienfaits, conquérir des autels;  
Le ciel fut sa prison, & la terre est son Temple.  
Sous de rustiques toits entrant avec bonté,  
S'il y surprend la timide indigence,  
Il appelle l'humanité,  
Pour que sa main prodigue y verse l'abondance;  
Et chaque fois que le pauvre enchanté  
Pleure de joie en sa présence,  
C'est alors qu'en secret il bénit sa puissance,  
C'est alors qu'il jouit de la divinité.  
Dans ses courses trop passagères,  
Il s'agrandit encor par l'oubli de ses droits,  
Aimant, faisant le bien, l'inspirant à la fois,  
Protégeant les Pasteurs, & dotant les Bergeres.

J'entends quelques Censeurs & des Rois & des  
Dieux

## 254 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Se récrier ; „ Ce n'est que dans les fables

„ Que les tristes mortels sont fortunés par eux ;

„ Plus les rêves sont beaux , & moins ils sont  
croyables.

Le cœur me dit pourtant, que cet emblème heureux

Doit nous charmer un jour sous des traits véritables ,

Et je compte , ( en dépit de ces Censeurs fâcheux )

Sur des Dieux très humains & des Rois très-ai-  
mables.

---

## LES REGRETS.

### ROMANCE.

**H**ELAS ! qu'est-elle devenue  
Celle que j'aimois tendrement ?  
Infortuné ! je l'ai perdue ,  
Je la regrette à tout moment.

Je la demande à ce bocage  
Qui fut témoin de nos amours ;  
Je la cherche sous cet ombrage  
Où je la voyois tous les jours.

Un fort innocent & tranquille  
N'a pu fixer son cœur léger ;  
Pour aller briller à la Ville ,  
L'ingrate a quitté son Berger.

Quelque autre amant plus fait pour plaire  
Lui peint à présent son ardeur ;

Hélas ! & moins il est sincère,  
Plus son langage est enchanteur.

Moi, j'étois timide auprès d'elle,  
Je ne savois que soupirer ;  
Mais plus constant que la cruelle,  
Rien n'auroit pu m'en séparer.

Junon m'eût offert sa richesse,  
Vénus, ses appas & son cœur ;  
J'aurois préféré ma tendresse  
À tout l'éclat de leur faveur.

J'aurois dit : Junon est puissante,  
Mais Life suffit à mes vœux ;  
J'aurois dit : Vénus est charmante,  
Mais Life me plaît encor mieux.

Pourquoi faut-il que la volage  
Méprise mon cœur & ma foi ?  
D'autres pourront lui rendre hommage,  
Mais qui l'aimera comme moi ?

Mes feux sont nés dans notre enfance,  
Ils croissoient avec sa beauté ;  
Je l'aime encor sans espérance,  
Malgré son infidélité.

Tandis que l'ingrâte m'oublie,  
J'y pense la nuit & le jour ;  
Les derniers soupirs de ma vie  
Seront de regret & d'amour.

*Par M. DREUX.*

## É P I T R E

*D'UN Citoyen de Liege, à M. LEONARD,  
sur ses Œuvres, réimprimées depuis peu  
dans cette Ville.*

A MI ! j'ai lu tes vers : ..... Dieux ! qu'ils touchent mon ame !

Qui pourroit résister à ta voix, à ta flamme ?

Tendresse, amour, précieuse amitié,

Humanité, douceur, secourable pitié,

Trop rares sentimens que l'univers réclame,

Cher Léonard, tels qu'ils sont dans ton cœur,

Tu fais les peindre, ..... & tu peins le bonheur.

Auteur charmant ! quelle Muse te guide ?

Sous ta légère main ton élégant crayon

Est, à ton gré, celui du tendre Ovide,

De l'ardente Sapho, du doux Anacréon.

Ces heureux tems, fabuleux, impossibles,

Ces tems, imaginés pour les ames sensibles,

Où, loin du crime enfant de l'intérêt,

Avec l'amour, la paix & l'innocence,

Sous un ciel toujours pur regnoit la bienfaisance :

Cet âge d'or, d'inutile regret,

Grace à tes vers enchanteurs & faciles,

Je l'ai trouvé dans tes belles Idylles.

Que tu rends bien, avec naïveté,  
Et la nature, & sa simple beauté,  
Et le bonheur d'un asyle champêtre!.....

Si, tels que tes Bergers, les humains pouvoient être,  
Hélas! au lieu de maux, que de félicité!

Quels amans tu nous peins dans Zerbin & Lucinde,  
Et quels époux dans Mirtis & Damon!

Quels peres qu'Aristée, Amintas & Lamon;  
Quels enfans que Mirtil, Licoris & Selinde!....

Sensibles, ingénus, bienfaisans, vertueux,  
Tu nous les fais aimer, & la vertu comme eux.

Ah! garde-toi du dessein trop coupable,  
D'abandonner tes légers chalumeaux!.....

E esclaves des Cités, qu'un dur travail accable,  
Tristement enchaînés loin des prés, des ruisseaux,  
Où retrouverions-nous ce charme délectable,  
Et cette illusion de tes chants pastoraux?

Lorsqu'avec Montesquieu tu nous menes à Gnide,  
Heureux imitateur, qui pus suivre un tel guide,  
Tu rends cher aux amans ce fortuné séjour:  
Que cette Isle, en tes vers, est douce, enchante-  
resse!.....

Elle semble ajouter des feux à la tendresse,  
La grace à la beauté, la constance à l'amour.

Aimable Auteur! quand ta verve s'exprime,  
Quel que soit le sujet de tes accords divers,  
Remplis du sentiment, dont la chaleur t'anime,  
Ils nous offrent par tout les plus touchans concerts.  
Poursuis! .... sans le secours d'aucun Dieu, qui  
t'inspire,

## 258 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Tu pourras , de tes airs toi même Créateur ,  
Toujours charmer par les sons de ta Lyre :  
Ton Apollon est dans ton cœur.

Mais déjà , sur ton front , brille un rayon de gloire ;  
Un laurier te couronne au Temple de mémoire ,  
Et ta jeunesse touche à la célébrité !

Ami ! compte sur la victoire :  
C'est ainsi qu'on s'élève à l'immortalité.

---

## R É P O N S E

*D E M. L E O N A R D .*

**V**OTRE Epître a charmé mon cœur :  
Mais dois-je en croire le Poète ?  
Non , ce langage est trop flatteur  
Pour une timide Mufette ,  
Et pour le plus humble Pasteur.  
Quand j'écrivois à l'aventure  
Quelques vers que vous avez lus ,  
J'amusois mes instans perdus ;  
Et ces enfans de la nature  
Au vain honneur d'être connus ,  
Ne prétendoient point , je vous jure.  
Je vois encore avec plaisir  
Cette Lyrique bagatelle ,  
Comme on voit le lieu qui rappelle  
Un agréable souvenir :  
Mais ma Muse est une mortelle ,



Et n'attend rien de l'avenir.  
Je sens combien la gloire est belle,  
Mais je ne suis pas son amant :  
J'aime bien mieux, assurément,  
Une maîtresse plus réelle.  
Ne suis-je point déjà payé  
Par votre éloge aimable & tendre !  
Un jour, pour la sainte Amitié,  
Quand mes chants se feront entendre,  
Vous ne ferez point oublié :  
Alors, Ami, je vous réserve  
Le premier rang dans mes couplets ;  
Et de ceux que vous m'avez faits,  
Je rendrai grace à votre verve.

---

*LE même Citoyen de Liege avoit ci-devant  
adressé à M. LÉONARD, sur son Temple  
de Gnide, les Vers suivants.*

**F**AVORI d'une Muse agréable & légère  
Vous avez peint de Gnide & le Temple & le Dieu !  
Votre tableau de cette Isle prospère,  
Semble égaler celui qu'en a fait Montesquieu.  
Remplis de flamme & de tendresse,  
Vos vers pénètrent jusqu'au cœur :  
Ils y portent la douce ivresse  
Du sentiment & du bonheur.  
Vous respirez, sans doute, en votre ame sensible,  
Ces charmes de l'amour, que vous avez chantés :

Si votre cœur n'en étoit susceptible ,  
 En eussiez-vous ainsi rendu les voluptés ?  
 Puissiez-vous , pour amante , avoir une Thémire ,  
 Qui réponde à de si beaux feux :  
 Et qui , dans les transports d'un amoureux délire ,  
 Vous laisse devenir coupable , autant qu'heureux !

## LES PLAISIRS DE L'HIVER

*A LA CAMPAGNE.*

ÉPI TRE A M \* \* \*.

U N sang illustre t'a fait naître ;  
 Ton devoir t'appelle à la Cour ,  
 Et tu restes près de ton Maître ,  
 Moins par orgueil que par amour.  
 Mais , loin de l'escalier de marbre ,  
 Oh ! mon fidele ami , crois moi ,  
 Dans mon champ , quand je plante un arbre ,  
 Je fais aussi ma cour au Roi.  
 Ici , pour mes plaisirs , crois-moi , cesse de craindre ,  
 Garde , même à Versailles , un cœur à l'amitié.  
 De l'hiver , il est vrai , j'ai vu fuir la moitié ,  
 Je suis encor aux champs , & ne suis point à plaindre.  
 Pourquoi les craindre ces hivers ?  
 Va , c'est outrager la Nature.  
 Si tous les bois restoit couverts  
 D'une inaltérable verdure ,  
 Plus de printems pour l'univers.

Pour moi, j'aime à voir sur la terre  
Varier le fond du tableau.  
Le tems me paroît toujours beau  
Quand il fait le tems qu'il doit faire.

Les antres du Nord sont ouverts,  
Soufflez, fougueux enfans d'Eole,  
Volez de l'un à l'autre pôle;  
Hâtez-vous d'épurer les airs.  
Purgez la cime des bocages  
De mille insectes affamés,  
Qui détruiroient les verts feuillages,  
Où, dans les mois des doux ombrages,  
Reposent les Amans aimés.

De nos forêts battez les faites,  
Agitez puissamment leurs têtes;  
Frappez ces languissans rameaux  
Qui, dans les mois de la verdure,  
Viendroient ravir la nourriture  
De mille rejettons nouveaux.  
Rameau séché, tombe en poussière  
Du sommet de ces peupliers,  
Et que le pauvre en sa chaumière  
Te porte à ses humbles foyers.

Aquilons, Autans & Borée,  
Quand, vers la fin de la soirée,  
De l'emploi du jour satisfait,  
Assis auprès de ce que j'aime,  
Je puis me redire à moi-même:  
„ Le bien que j'ai pu, je l'ai fait. “  
Dans quelle volupté me plonge

## 262 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le long murmure de vos coups!  
Non , le zéphyr n'est pas si doux  
Au Courtisan que l'ennui ronge,  
Et qui, se couchant au matin,  
Sur le mol édredon péniblement sommeille,  
Et passe constamment la veille  
A trembler pour le lendemain.

Les vents ont dissipé la nue,  
Utile aux germes des moissons.  
Son eau féconde est parvenue  
Jusques au creux de nos sillons,  
Et, sur des masses de glaçons,  
Le soleil radieux étale  
Les émaux changeans de l'opale  
Qu'il empourpre de ses rayons.  
L'athmosphère se purifie,  
L'air plus léger se raréfie;  
Le flot coule, il est arrêté;  
Et, du fluide qui se glace,  
Je vois la tranquille surface  
Acquérir l'immobilité.

Quelle vaste magnificence!  
Par-tout, sous l'horizon immense,  
Etincelle un sol argenté!  
Que j'aime la salubrité  
De cette glaçante influence!  
Quelle auguste munificence,  
Par une légère souffrance,  
Vient doubler mon agilité!  
Mon sang, dans mon corps dilaté,  
S'élabore avec violence;  
Je jouis avec confiance

Du sentiment de la santé  
Qui fait si bien, par la gaieté,  
Valoir le prix de l'existence.

Qu'ils sont beaux ces affreux hivers!  
Ami, j'hésite à te les peindre.  
A leurs enchantement divers  
Tu croiras que j'ai voulu feindre.  
Pour le caprice des pinceaux  
Tu prendras mes portraits fideles;  
Il faut avoir vu les modeles,  
Pour sentir le prix des tableaux.

Quelle grande leçon la Nature nous donne,  
Lorsqu'aux enfans du Nord sa voix tonnante ordonne,  
De mugir avec majesté,  
D'entasser les glaçons pour lui servir de trône,  
D'enchaîner la fertilité  
Dans le froid tombeau de l'automne;  
De faire pâlir la clarté  
De cette mer de feux qui dans les cieux bouillonne;  
De flétrir le globe attristé;  
Dans sa course d'arrêter l'onde;  
Et, parmi les débris du monde,  
D'isoler l'homme épouvanté!  
C'est alors qu'il rêve, qu'il pense;  
Qu'en lui-même il rentre en silence;  
Qu'il sent plus, en jouissant moins;  
Que de l'utilité des soins  
Qu'exige sa frêle existence,  
Naît l'amour du travail & de la vigilance;  
Que du sentiment des besoins  
Naît celui de la bienfaisance.

*Par M. le Marquis DE PEZAY.*

---

A C A D É M I E S.  
S É A N C E S  
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

---

I.

*ACADÉMIE Royale des Sciences.*

**L**E 10 du mois de Mai, M. le Comte de Falckenstein assista à une Séance de l'Académie. M. Lavoisier, qui en est Membre, fit la lecture d'un Mémoire sur les altérations dont l'air est susceptible, soit par la respiration des hommes ou des animaux, soit par d'autres causes, & sur les moyens de rendre à cet air vicié sa première propriété d'air, respirable. Il démontra par des expériences multipliées comment on pouvoit décomposer l'air de l'atmosphère en demi-portions, l'une salubre, respirable, suffisante pour entretenir la vie des animaux, la combustion & l'inflammation; l'autre au contraire, funeste aux animaux qui la respirent, & dans laquelle les corps allumés s'éteignent à l'instant. L'Académicien fit voir ensuite

suite la maniere de recomposer l'air , & d'obtenir avec trois parties d'air nuisible & une d'air sulubre , un air factice qui ne differe en rien de celui de l'athmosphere , puisqu'il en réunit toutes les propriétés. Passant ensuite aux altérations qu'éprouve l'air ordinaire dans plusieurs circonstances, il prouva que la respiration des hommes & des animaux avoit la propriété de convertir en air fixe la portion salubre de l'air , desorte que dans les salles de Spectacles , ou d'Hôpitaux où l'air a été long-tems respiré, il existe deux especes d'air nuisibles , savoir la partie nuisible propre à l'air & qui entre dans sa composition , & la portion d'air fixe dont la formation est l'effet de la respiration. Il est remarquable que ces deux airs ne se mêlent pas facilement , & M. Lavoisier démontre qu'il y a toujours dans les salles de Spectacles trois couches d'air très-distinctes , la supérieure qui est la plus nuisible , la moyenne qui est la plus respirable , & l'inférieure qui contient beaucoup d'air fixe. Les expériences sur lesquelles ces observations sont fondées , conduisirent l'Académicien à des réflexions sur la construction des salles des Hôpitaux , & sur les moyens les plus propres à donner issue aux deux especes d'air nuisibles qui s'y forment continuellement. Après avoir montré comment on peut connoître les especes d'altération que l'air a subies dans les hôpitaux , les prisons , &c. M. Lavoisier indique les procédés à employer pour ramener l'air vicié à l'état d'air respirable par des mélanges , des additions , &c. Le

tems ne permit pas d'achever la lecture de ce Mémoire.

Entr'autres expériences que fit M. Lavoisier, pour prouver les effets de l'air fixe, il fit mourir un oiseau qui en fut frappé comme d'un coup de foudre; toute l'Académie attesta qu'il étoit mort, & le crut en effet. M. Sage demanda cet oiseau, & ayant pris un peu d'alkali volatil *fluor*, il en frotta intérieurement le bec de l'oiseau, qui fit alors de légers mouvemens, & sembla respirer avec des convulsions. M. Sage dit à M. le Comte de Falckenstein : » je » crains de m'être trop pressé, & peut-être que » l'oiseau mourra une seconde fois. « Il le frotta de nouveau doucement avec le même alkali; l'oiseau se remit par degrés, s'agita, & enfin vola dans la salle; plusieurs personnes demanderent qu'on ouvrît les fenêtres, & l'oiseau reçut ainsi la liberté avec une nouvelle vie. M. Sage semble connoître la nature de ce qu'on nomme air fixe, puisqu'il a su en rendre la malignité vaine par son antidote. Cette expérience est de la plus grande conséquence pour l'humanité, en ce qu'elle annonce un remède à des maux qui semblent tenir de l'apoplexie.

Dans la même Séance, M. Leroay fit la lecture d'un extrait de la Préface de son ouvrage sur les Hôpitaux; & M. de Montigny fit le rapport d'une nouvelle machine pour éprouver la poudre à canon, inventée par le Chevalier d'Arce, qui présenta ensuite à M.



le Comte de Falckenstein un fusil d'une construction nouvelle.

(*Journal Encyclopédique ; Courier Littéraire de l'Europe.*)

## I I.

### ACADÉMIE Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

Le 16 du même mois, M. le Comte de Falckenstein assista à une Séance de cette Académie. Dès que la Compagnie fut avertie de son arrivée, elle alla au devant de lui, & offrit à cette illustre étranger la place de Président, qu'il refusa. Dès qu'il eut pris Séance, M. Dupuy, Secrétaire Perpétuel, fit un petit discours, dans lequel il rappella les travaux dont la Compagnie s'est occupée depuis l'époque où s'arrêtent les Mémoires qui composent les deux nouveaux volumes de son recueil, que le public ne tardera pas à voir paroître.

M. le Beau lut un Mémoire *sur la Discipline du Soldat Légionnaire*. M. de Villoison donna une courte notice d'un manuscrit Grec de l'Impératrice Eudocie, qui n'a jamais été imprimé & qu'il va publier. M. l'Abbé Ameilhon fit ensuite la lecture de deux Extraits; 1°. de la Préface que M. Dupuy doit mettre à la tête d'un Fragment Grec d'*Anthemius, sur différens paradoxes de mécanique*, que cet Aca-

## 268 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

démicien se propose de donner au public, avec une traduction françoise & des notes; 2<sup>o</sup>. du premier Mémoire de sa composition, sur la manière dont les Anciens exploitoient les mines d'or & d'argent, & sur leurs procédés dans la manipulation de ces deux métaux. Lorsque la Séance fut terminée, on présenta à M. le Comte de Falckenstein un jeton, qu'il eut la bonté d'accepter. Les personnes qui l'accompagnoient en reçurent aussi chacun un.

(*Journal Historique & Politique de Geneve.*)

### I I I.

#### *ACADÉMIE Françoise.*

M. le Comte de Falckenstein se rendit à cette Académie le 17 du mois de Mai, où la compagnie en corps le reçut à l'entrée de l'antichambre. Arrivé dans la salle, il demanda qu'on lui nommât tous les Académiciens présens, & s'assit au milieu d'eux, sans vouloir prendre une place plus distinguée, quelque instance qu'on lui en fît. Pour lui donner une idée des divers objets dont l'Académie s'occupe, on fit en sa présence différentes lectures. M. d'Alembert, Secrétaire, lut d'abord quelques *Synonymes*, & ensuite un éloge abrégé de *Fénelon*; M. de la Harpe, quelques morceaux du premier Chant de sa *traduction en vers François de la Pharsale de Lucain*, & M. Marmontel, le commencement d'un *Discours en vers sur l'Histoire*. La Séance finie, l'Académie eut l'hon-

neur de présenter à M. le Comte de Falckenstein un de ses jérons, qu'il voulût bien accepter, & en donna de même un à chacune des personnes qui l'accompagnoient. Il fit espérer à l'Académie son portrait qu'elle lui demanda ; & , après s'être informé de plusieurs choses relatives à la Compagnie, il sortit, en marquant à ses Membres toute l'estime possible, & en exigeant qu'on ne le reconduisît pas.

## I V.

*ACADÉMIE des Jeux Floraux, à Toulouse.*

Dans la Séance publique du 3 Mai dernier ; l'Académie a décerné le *prix* du Poème à M. Maille, Licencié en Droit, Auteur d'une Piece intitulée : *Charles II, ou le rétablissement de la Monarchie Angloise.*

Le Souci a été adjudgé à l'Idylle intitulée *Ifts*, dont M. de Lecouls de Levizac, Chanoine de Vabres, s'est déclaré l'Auteur ; & le prix du Sonnet à M. Balard de Galain, Procureur du Roi en la Prévôté de Toulouse.

L'Académie n'a distribué cette année que ces trois prix ; celui de l'Ode & celui du Discours ont été réservés.

Elle propose de nouveau pour l'année 1778, une amarante d'or, de la valeur de quatre cens livres, qui est destinée à une *Ode*.

Une églantine d'or de la valeur de quatre cens cinquante livres, pour un Discours d'une

demi-heure de lecture , dont le sujet sera encore *l'Eloge de Guy Dufaur de Pibrac*. L'Académie n'ayant pas trouvé dans les Discours remis cette année , le degré de perfection , qu'elle desiroit , s'est déterminée à proposer le même sujet.

Une violette d'argent , de la valeur de deux cens cinquante livres , destinée à un *Poème* de soixante vers au moins , ou de cent au plus , dont le sujet doit être dans le genre noble , ou à une *Épître* d'environ cent cinquante vers ; on observera , comme dans les autres genres , de n'y rien mettre qui puisse blesser la Religion , les Mœurs & l'Etat.

Un souci d'argent , de la valeur de deux cens livres , pour une *Elégie* , une *Idylle* ou une *Eglogue* : ces trois genres concourent pour le même prix.

Un lis d'argent , de la valeur de soixante livres , pour un *Sonnet* ou un *Hymne* à l'honneur de la Vierge.

Le sujet des autres ouvrages de Poésie , est au choix des Auteurs.

Ils feront remettre pendant les quinze premiers jours du mois de Février 1778 , par des personnes domiciliées à Toulouse , trois copies lisibles de chaque Ouvrage , à M. l'Abbé Magi , logé rue du Provençal , chargé des fonctions de Secrétaire de l'Académie , en l'absence de M. Delpy , Secrétaire perpétuel. Son registre devant être barré le seizième jour de Février , on ne fera plus à temps pour lui remettre après ce jour expiré. Cette loi

sera exécutée à la rigueur. Les Ouvrages adressés par la Poste à M. le Secrétaire , ne seront pas présentés à l'Académie : elle ne suppléera point aux omissions , & l'on ne recevra aucune correction des Ouvrages après qu'ils auront été remis ; ainsi, les Auteurs doivent revoir avec soin les copies qu'ils présenteront.

Pour les autres conditions qu'exige l'Académie , nous renvoyons au Journal de *Janvier* de cette année , page 280 , où elles sont exposées d'après le programme publié l'année dernière.

(*Mercur de France.*)

V.

*ACADÉMIE des Belles-Lettres de Montauban.*

M. l'Abbé de la Tour , Doyen de l'Eglise de Moutauban , & successeur de M. l'Abbé Bellet dans la place de Secrétaire de l'Académie de la même Ville , vient de fonder trois prix d'émulation en faveur de l'agriculture ; le premier sera donné au meilleur ouvrage sur un sujet proposé ; les deux autres seront distribués à deux habitans de la campagne , de quelque sexe qu'ils soient , qui auront cultivé , corrigé , ou perfectionné quelque branche de l'économie rurale. C'est en encourageant les bons citoyens qu'on peut parvenir à miner , & à détruire insensiblement cette

## 272 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

routine aveugle qui s'oppose encore aux progrès des découvertes démontrées utiles ; & à la perfection d'une science dont dépend la vraie richesse des Etats, par conséquent, l'aisance & le bonheur des Peuples.

( *Journal Encyclopédique.* )

### V I.

#### *SOCIÉTÉ Libre d'Emulation* de Paris.

Nous avons promis de faire connoître les quatre Programmes publiés par la *Société* sur les sujets de prix qu'elle propose : pour remplir nos engagemens , nous donnerons dans ce Journal le premier de ces Programmes , & l'on trouvera successivement les autres dans les Journaux suivans.

#### PREMIER SUJET DE PRIX.

Donner la description & la comparaison des Rouets employés dans les Manufactures à la filature des laines peignées , connus dans les Provinces septentrionales , sous le nom d'estain ; & dans les parties méridionales sous celui d'estame. On considérera ces Rouets ; 1<sup>o</sup>. relativement à la commodité du fileur ; 2<sup>o</sup>. à la qualité & à la filature ; 3<sup>o</sup>. on ajoutera à ces descriptions & comparaisons , un modele de grandeur ordinaire d'un Rouet perfectionné. Le premier prix est de 900 livres ; & le second de 300 livres. Les Mémoires seront envoyés au concours avant le premier Janvier 1778 , ( le terme est de rigueur

& remis, franc de port, à M. Cominet fils, Directeur général du Bureau de Correspondance, rue des Deux-Portes Saint-Sauveur. Les Auteurs ne se feront point connoître, & se contenteront d'insérer leur nom dans un billet cacheté portant une devise. La distribution des prix aura lieu dans le mois de Mars suivant.

Dans les Manufactures, on distingue les laines, quant à leur nature, à leur préparation & à leur emploi, en laines *peignées* & en laines *cardées*. Les laines peignées, après leur filature, donnent l'*estaim* qui sert à former la chaîne, & quelquefois la trame d'un assez grand nombre d'étoffes, mais particulièrement des *étamines* qui en ont pris leur dénomination. On l'emploie encore dans la bonneterie à la fabrication des bas qu'on nomme d'*estame*, dans la boutonnerie, &c.

La Société commence l'examen des Rouets, par ceux qu'on emploie à filer la laine, parce que ce genre de travail paroît le plus négligé, & que ses principes sont les moins connus. Elle commence aussi par les Rouets qui servent à la filature de l'*estaim*, parce que cette filature s'exécute par des manœuvres plus simples & moins compliquées que celles de la laine cardée, & que d'ailleurs, la construction des Rouets destinés à cette filature, présente des formes moins variées, & dont les usages sont plus susceptibles d'être réduits à des résultats précis.

Le premier article de la première partie qui comprend la description des Rouets, & sur lequel la Société desire que soient dirigées la description & la comparaison qu'elle demande, est la commodité des fileurs. L'expérience a appris qu'un ouvrier travaille mieux, & travaille plus long-tems lorsqu'il est à son aise, & lorsque

ses mouvemens sont moins forcés & moins gênés.

D'après ce principe on examinera , 1°. si le Rouet se meut avec une pédale suspendue à un axe coudé , ou par une manivelle que la main du fileur fait tourner. On fera voir ce qu'il en résulte pour l'aisance & la beauté de la filature , dont les matériaux sont , dans le premier cas , fournis à la broche par les deux mains qui sont libres , & dans le second , par une seule.

2°. L'on s'assurera si le pied supporte plus long-tems la fatigue du mouvement de la pédale , que la main ne peut soutenir le mouvement de la manivelle. Cette discussion exigera nécessairement qu'on décrive , 1°. la manière dont les paquets d'*estaim* sont montés sur la quenouille ; 2°. la position de la quenouille ; 3°. la manœuvre des doigts entre lesquels s'exécute le tortillage de la laine. On n'oubliera pas de remarquer si ces doigts , outre l'extraction répétée , plus ou moins fréquente , plus ou moins forcée des brins de l'*estaim* monté sur la quenouille , n'exécuteroient pas encore un mouvement horizontal entre la broche & la quenouille , pour modérer le tortillage sur une certaine longueur de fil.

3°. Il sera nécessaire d'observer ensuite si le mouvement accéléré ou retardé que la pédale communique ou peut communiquer à la grande roue du Rouet , influe sur le fil , & comment il influe ; on spécifiera donc , 1°. quels peuvent être en général les inconvéniens des pédales , constatés par l'expérience , relativement au mouvement du Rouet , & à l'uniformité du tortillage ; 2°. la forme de la manivelle dans le cas où il n'y ait pas de pédales ; la grandeur



du rayon de la manivelle, & son rapport avec celui de la grande roue; la hauteur du bâti sur lequel porte l'axe de la grande roue & de la broche du Rouet; 5°. la hauteur du siège de la fileuse; 6°. enfin, s'il y a un usage assez constant pour en retirer des résultats sûrs. La Société souhaite qu'on ne néglige pas de les recueillir, & de les communiquer.

*Le second article* traitera de la qualité de la filature, & de la célérité du travail du Rouet. On ne peut évaluer cet article avec toutes ses circonstances essentielles qu'en tenant compte en même-tems, 1°. de la longueur du fil; 2°. de sa finesse, relativement à un tems donné. On peut déterminer ces deux premières circonstances, par deux méthodes. La première consiste en un certain poids fixe de laine, & à tenir compte du nombre des échevaux que cette quantité de laine produit (la longueur du fil de chaque écheveau étant déterminée par l'asple). Il résulte de ces premiers élémens de calcul, que plus il y a d'échevaux, plus le fil est fin, & que moins il y a d'échevaux, plus il est gros. Il faudra ensuite noter le tems employé par les ouvriers ordinaires, pour filer la quantité de laine dont il s'agit dans le cas, 1°. du grand nombre d'échevaux; 2°. du plus petit nombre; 3°. même du nombre moyen.

L'autre méthode prend pour base de son évaluation, un certain nombre d'échevaux ou une certaine longueur de fil, & elle apprécie la finesse par le poids. Moins pèse cette longueur de fil connue, & plus le fil est fin; & plus il pèse, moins il est fin. On notera donc le tems de la durée du travail, 1°. dans le cas du plus petit poids; 2°. dans celui du plus grand; 3°. même dans celui du poids moyen & ordinaire.

## 276 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Ce point étant bien déterminé, on passera à la description des pièces du Rouet qui peuvent concourir à la célérité du travail. Tel est, 1<sup>o</sup>. le rapport du rayon de la grande roue avec celui de la manivelle; 2<sup>o</sup> sur-tout celui du rayon de la grande roue avec celui de la poulie ou de la fusée de la broche. On observera ces dimensions avec d'autant plus d'attention, que le rayon de la grande roue dont il est question, paroît avoir été fixé dans certaines limites, d'après plusieurs considérations importantes que la Société rappellera ici.

Il paroît certain d'abord que le rayon de la grande roue d'un Rouet aura dû être réduit à ses dimensions assez peu variables, d'après la vitesse uniforme que peut communiquer à cette roue la main de la fileuse appliquée à la manivelle, & d'après celle que peuvent comporter les manœuvres des doigts qui fournissent au tortillage, & qui le modèrent. On voit aisément que, toutes choses d'ailleurs égales, plus le diamètre de la grande roue croît, plus aussi on peut communiquer de vitesse à la broche, par le secours d'une manivelle dont le rayon est donné; mais le mouvement de la main appliqué à la manivelle, est difficilement uniforme lorsqu'il est lent, & il doit l'être si la roue est grande, car sans cela, la main feroit un grand effort. D'ailleurs, si l'on donne à la broche, une vitesse trop considérable, l'autre main ne peut fournir la matière du fil à mesure qu'il se tortille.

D'un autre côté, si le diamètre de la grande roue étoit diminué à un certain point, il faudroit que la main appliquée à la manivelle,

tournât très-vîte, pour que la broche, par sa révolution, pût tortiller toute la matiere que prépare & fournit l'autre main. Dans ce cas, les mouvemens des deux mains de la fileuse n'étant pas simultanés, il doit résulter assez promptement un excès de fatigue qui commencera par le côté livré à une trop grande vîteffe. Il semble donc, d'après cette discussion, qu'il faille partir, pour apprécier toutes ces dimensions, du degré de vîteffe que la main d'une fileuse peut, sans se gêner, communiquer à la grande roue du Rouet, ainsi que de la vîteffe de la broche qui est compatible avec la quantité de matiere que l'autre main peut fournir.

En consultant ces principes simples, on sera en état de remarquer quel parti le tâtonnement & l'usage ont pris entre les deux extrêmes qu'ils paroissent avoir également évités, peut-être cependant, moins dans le cas de la pédale, que dans celui de la simple manivelle.

*Le troisieme article* que la Société propose à discuter dans cette premiere partie, est la qualité du fil. Cette qualité doit être désignée par plusieurs caractères qu'il sera fort utile de multiplier. Il ne suffira donc pas de dire que le fil est *tort* ou *ouvert*; qu'il est filé à *corde lâche* ou *croisée*. Il sera nécessaire, outre cela, de faire remarquer s'il est employé dans la *chaîne* ou dans la *trame* de certaines étoffes que l'on spécifiera, s'il sert à faire des bas, ou des boutons, ou du poil de chevre, &c.; & cette qualité de fil étant en premier lieu constatée par tous les détails demandés, il faudra passer en second lieu à ce qui, dans la construction du Rouet, peut assurer les

## 278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

différens degrés de cette qualité. On déterminera donc, 1°. les différens rapports des vitesses de la broche & de la grande roue ; 2°. la distance des doigts de la fileuse où commence le tortillage, à l'extrémité de la broche où il s'acheve ; car toutes ces circonstances doivent influer sur le plus ou le moins de tors que prend une quantité donnée de matiere ; il conviendra aussi de tenir compte de la distance de la broche à l'axe de la grande roue ; 4°. la longueur de la mèche que la fileuse tire à chaque instant, est encore une circonstance bien essentielle à saisir pour les différences du tors ; 5°. Il sera curieux de dire si les couches successives du fil qui chargent la bobine ou la broche, suivant qu'elle est ou au quart ou à moitié, ou aux trois quarts pleine, présente des nuances sensibles dans le tors ; 6°. l'influence de la corde lâche ou tendue, simple ou croisée sur ces mêmes effets ; 7°. enfin, il sera très-essentiel de décrire les moyens de construction plus ou moins simples que procure ces modifications dans le jeu des pieces principales du Rouet.

Cette premiere partie sera terminée, 1°. par la description de chacune des pieces qui entrent dans la construction des Rouets ; 2°. par le prix de ces pieces, avec l'indication de l'espece de bois que les ouvriers preferent, & les raisons de cette preference ; 3°. l'on spécifiera les matieres des cordes qui seront aux Rouets, leur préparation, leur grosseur relativement aux gorges de la grande roue, & des poulies de la broche, enfin, la méthode de les nouer ; 4°. on donnera la description de la pointe de la broche, de telle sorte

que la marche du fil soit désignée depuis cette pointe jusqu'à la bobine sur laquelle il sera roulé ; 5<sup>e</sup>. enfin on fournira le *dessin* de tous les Rouets que l'on aura décrits.

*La seconde partie du travail que demande la Société*, a pour objet la comparaison raisonnée de Rouets qui auront été décrits dans la première. Cette seconde Partie sera fort courte & fort aisée à remplir, si l'on a discuté avec soin chaque point des articles qu'on vient d'indiquer. Il n'est donc plus question ici que de rapprocher & de combiner les circonstances semblables, pour en former des résultats généraux, d'après lesquels on puisse établir les raisons de préférence d'un Rouet sur un autre, d'une pièce de telle forme sur une pièce de telle autre, &c. ces résultats donnent lieu de connoître l'influence d'une construction sur la quantité de filature, & sur sa qualité.

*La troisième Partie* du sujet proposé est la suite de deux premières, & devient son complément. La Société demande le *modele* & *non le dessin* d'un Rouet que l'Auteur aura perfectionné. Les machines en petits, souvent très-belles en apparence, réussissent rarement lorsqu'elles sont exécutées en grand. On exige donc ce Rouet de perfection, de la grandeur qu'il doit avoir pour le service d'une Manufacture. La Société exige encore expressément de ne pas s'écarter du plan qu'elle trace dans son Programme, puisqu'il forme naturellement les divisions & le canevas des Mémoires à admettre au concours,

*ACADÉMIE des Arcades de Rome.*

Le Jeudi 12 Juin, l'Académie tint une Séance générale , dans laquelle M. l'Abbé Louis Belmonte prononça un Discours très-savant sur l'homme considéré dans l'état de Société Civile. L'Electrice Douairiere de Saxe , Bergere Arcadienne, sous le nom d'Ermélinda, ayant favorisé l'Académie de son portrait, on le plaça le même jour dans la salle du Conservatoire, & cette cérémonie fut accompagnée de plusieurs Sonnets & d'une *Canzone* de M. l'Abbé Louis Godard. Le Garde général instruisit ensuite l'Assemblée de la fondation d'une nouvelle Colonie Arcadienne dans l'Isle de Saint Domingue en Amérique, & déclara qu'on avoit choisi pour en être Vice-Garde, M. de Fresnaye, Conseiller de Sa Majesté Très-Chrétienne & Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris. On proclama encore avec des applaudissemens universels, M. le Comte Jean François Aldovrandi Mariscotti, Vice-Garde de la Colonie *Renia* de Bologne, à la place de feu M. le Comte Cornelio Pepoli. Enfin, on reçut Bergers d'Arcadie, M. l'Abbé Melchior Cesàrotti, célèbre Professeur de l'Université de Padoue, & M. l'Abbé, Comte Montalbano, neveu de l'Evêque de Feltre.

( *Notizie del Mondo.* )

---

# S P E C T A C L E S .

---

. P A R I S .

## C O N C E R T S P I R I T U E L .

**L**E Jeudi 8 Mai, jour de l'Ascension, il y eut concert au Château des Tuileries. Mademoiselle Plantin a exécuté un moret de la composition de M. Defaugier, qui a été fort applaudi. Mademoiselle Dantzi a chanté, pour la dernière fois, trois airs Italiens, dans lesquels cette célèbre Cantatrice a semblé se surpasser : elle s'est fait un genre de voix dans les sons aigus, qui surprend & qui enchante.

Le Dimanche 18 Mai, Mademoiselle Plantin a chanté un joli motet de la composition de M. Deshayes. M. de Wert a exécuté avec succès un concerto de cor-de-chasse. M. Nihoul, célèbre Chanteur, a exécuté un air Italien. MM. Bezozzi & le Jeune ont fait le plus grand plaisir dans les duos d'une symphonie concertante. Mademoiselle Duchâteau a chanté un air Italien del Signor Piccini. M. Chartrain, excellent Virtuose, a exécuté un concerto de violon ; & le concert a été terminé par le bel Oratoire François de M. de Saint-Amans.

## 282 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le Jeudi 29 Mai, le concert a été des plus riches en nouveautés intéressantes. On a commencé par une symphonie del Signor Sterkel. Ensuite l'on a exécuté *Lauda Sion*, prose à grand chœur del Signor Anfossi. M. Schwartz, Musicien de l'Electeur Palatin, a exécuté un concerto de violoncelle. Mademoiselle Duchâteau a chanré une ariette Italienne. M. de Wert a exécuté un concerto de cor-de chasse. Ce concert a fini par le *Te Deum*, motet à grand chœur & à double orchestre, de M. Floquet, belle composition que ce jeune Musicien François a faite en Italie, qui a été applaudie par les plus grands Maîtres du Pays, & qui ajoute à la réputation qu'il s'étoit déjà faite par ses Opéra.

*Comme cette notice, sur le Concert du 29 Mai, tirée du Mercure de France, n'est pas assez étendue pour faire juger de l'effet qu'ont produit le TE DEUM de M. Floquet, & le LAUDA SION de M. Anfossi; & que d'ailleurs il s'en faut de beaucoup que l'on soit d'accord sur le mérite de ces deux motets, nous placerons ici une Lettre adressée à MM. Castilhon, par une personne qui paroît juger avec impartialité.*

### LETTRE aux Auteurs du Journal des Sciences & des Beaux-Arts.

» J'allai dernièrement, Messieurs, au Con-  
» cert spirituel, pour y entendre le *Te*  
» *Deum* de M. Floquet. Voici à ce sujet  
» quelques réflexions qui pourront trouver



» place dans votre Journal. Vous savez que  
» ce jeune Artiste arrive d'Italie, qu'il y a  
» composé ce motet à grands chœurs, & qu'il  
» l'y a même fait exécuter, selon les uns, avec  
» un plein succès, & sans succès selon les  
» autres. Quoi qu'il en soit, comme un *Te*  
» *Deum* fuit assez ordinairement une victoire,  
» M. Floquet l'a fait précéder d'un bruit de  
» guerre : je ne fais si c'est parce qu'on  
» m'avoit fort vanté cette ouverture qu'elle  
» me fit peu de plaisir, & que même j'en  
» conçus malgré moi un préjugé défavorable  
» pour l'ouvrage. Des trompettes & des cors  
» qui, pendant plusieurs mesures, répètent  
» en tout sens l'accord parfait, commencent  
» & donnent le signal; tous les instruments  
» entrent ensuite, & prétendant imiter par  
» un *crescendo* le commencement de la mêlée,  
» ils s'élèvent long-tems, toujours sur l'accord  
» parfait. Qui ne voit que l'on rempliroit sans  
» se gêner plusieurs pages d'une telle phrase  
» musicale, sans avoir pour cela le mérite de  
» trouver une idée? La main seule y travaille;  
» le génie n'y est absolument pour rien :  
» viennent ensuite une ou deux gammes as-  
» cendantes, & pas un trait de chant neuf,  
» brillant, mâle, tel enfin que la situation  
» devoit en inspirer; il eût fallu sur-tout em-  
» ployer beaucoup de parties contrastées, ou  
» plutôt il eût fallu ne pas s'attacher à cette  
» idée, qui avec une prétention de grandeur,  
» n'est ni grande ni neuve. On a déjà voulu  
» mille fois imiter un combat, une mêlée, une

» victoire, mais depuis que l'on a appris à peindre les sentiments & les passions, on a laissé avec raison aux commençants l'imitation des effets physiques. Il est d'autant plus à souhaiter que M. Floquet retranche cet inutile fracas d'instruments, que son Ouvrage a un mérite réel, & que ce début & quelques autres endroits faciles à corriger, le déparent. (\*)

» Le premier verset m'a paru très-bien écrit, les parties bien mises, le dessin clair & facile à saisir ; la fugue qui le suit est aussi d'un très-bon style, mais on peut lui reprocher d'être un peu longue. Une fugue, quelque bonne qu'elle puisse être, doit toujours être courte : la raison en est simple ; pour les ignorants ce n'est absolument que du bruit ; pour les gens instruits, au contraire, c'est un morceau intéressant, mais appliquant & difficile à suivre, & pour peu que cette attention se prolonge, elle devient fatigante. Je ne suivrai pas l'ordre de tous les versets ; quoique j'aie écouté avec beaucoup d'attention, ma mémoire n'est pas assez fidelle pour que je puisse me rappeler tout l'Ouvrage, ne l'ayant entendu qu'une fois.

» Ce Motet m'a paru faire un plaisir général. Il sent parfaitement son Ecole d'Italie : on le reconnoît à plusieurs passages qui ne sont pas entièrement neufs pour tout le

---

(\*) On lit dans le *Journal des Dames* que les deux Orchestres étant trop près, le morceau de combat n'a pas produit l'effet qu'il auroit certainement produit sans cet inconvénient.

» monde. La ressemblance qui a le plus frappé,  
 » c'est celle du commencement d'un verset en  
 » *duo*, chanté par MM. le Gros & Richer,  
 » avec le verset du *Stabat* de Pergoleze; *vidit*  
 » *suum dulcem natum*. On peut encore repro-  
 » cher à l'Auteur un peu trop de prétention,  
 » & pour ainsi dire, de mignardise dans ses  
 » ritournelles, qui, pour la plupart, sont fort  
 » longues: il y en a vers la fin trois de suite,  
 » d'un mouvement lent, avec des instruments  
 » à vent obligés & récitants: ce qui est d'une  
 » uniformité fatigante. Il y a dans cet emploi  
 » continuel de cors, hautbois, clarinettes, &c.  
 » une sorte de charlatanerie qu'il faut éviter,  
 » quand on ambitionne le suffrage des vrais  
 » connoisseurs; tous ces échos, tous ces petits  
 » récits dialogués ne valent pas une bonne pé-  
 » riode musicale sagement & purement écrite:  
 » on peut dire en Musique comme en Littérature:

» C'est le style figuré dont on fait vanité,

» Sort du bon caractère & de la vérité.

» Cependant il y a beaucoup plus à louer  
 » qu'à reprendre dans cette production, &  
 » si elle n'est pas faite pour donner à un com-  
 » positeur une certaine célébrité, on peut  
 » assurer du moins que moyennant quelques  
 » corrections, & sur-tout plusieurs retranche-  
 » ments, elle peut servir à sa réputation. (\*)

---

\* Le verset *tu de victis mortis* a paru de la plus belle  
 composition, & le verset *te ergo* a réuni tous les ap-  
 plaudissemens, ainsi que le dernier chœur, quoique  
 l'exécution n'en ait pas été parfaite. (*Journal des Dames.*)

## 286 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» On nous fit entendre à ce Concert une  
 » autre nouveauté assez singulière. L'affiche  
 » annonçoit la Prose *Lauda Sion* d'Anfossi :  
 » j'étois fort curieux d'entendre de la Mu-  
 » sique d'Eglise de ce Maître célèbre , dont  
 » je n'ai rien entendu dans ce genre ; mais  
 » je me suis trouvé en pays de connoissance.  
 » Cette Prose n'est autre chose qu'une paro-  
 » die de plusieurs morceaux d'Opéra , & mê-  
 » me d'Opéra-Bouffons ; j'y ai retrouvé pres-  
 » que toute l'*Incognita persequitata* : on a choi-  
 » si , à la vérité , les morceaux les plus sé-  
 » rieux ; il y a cependant un certain air *questi*  
 » *verzi* , *questi amori* , &c. chanté par M.  
 » Beauvalet , qui m'a paru un peu gai : les  
 » gens austères ont trouvé un peu indécence  
 » cette Prose travestie. Les Amateurs faisant  
 » abstraction des paroles , ont entendu avec  
 » plaisir plusieurs airs d'un style très-bril-  
 » lant , & d'un chant très-heureux. On peut  
 » dire que lorsqu'Anfossi composoit cet Opé-  
 » ra , qui eut tant de succès , il ne son-  
 » geoit guère à faire de la Musique de  
 » Chapelle , & qu'il a fait ainsi de la Prose  
 » sans le savoir.

» J'ai l'honneur d'être ,

» MESSIEURS ,

» Votre très-humble & très-

» obéissant serviteur. »

A Paris , ce 25 Mai 1777.

( *Mercur de France ; Journal des Sciences  
& des Beaux-Arts. Journal de Dames.* )

## COMÉDIE ITALIENNE.

Un Acteur nouveau, M. Doffonville, a débuté dans *Tom Jones* avec le plus grand succès. On compare son organe à ce que nous avons eu de plus beau en ce genre, & son chant à ce que nous avons eu de plus parfait. Son extrême timidité n'a point nui à ses moyens, & n'a servi qu'à intéresser d'avantage en sa faveur, & à faire pardonner tout ce qui manque à son jeu. Il a beaucoup à acquérir dans cette partie, & l'accueil du Public doit être pour lui un puissant motif d'émulation. On l'a appelé à grands cris après le Spectacle pour lui prodiguer de nouveaux applaudissemens, & lui marquer tout le plaisir qu'il avoit fait. Cet honneur singulier, si flatteur quand il est le témoignage de l'enthousiasme universel, n'avoit encore été accordé à aucun Acteur.

(*Journal de Politique & de Littérature.*)

## COMÉDIE FRANÇOISE.

Le 19 Juin on a donné à ce Théâtre la première représentation de *l'Egoïsme*, Comédie en cinq actes & en vers, par M. Cailhava.

Molière, en traçant le *Tartufe* & l'*Avare*, a présenté dans un seul caractère les vices qu'il combattoit. Regnard, Dufresny, Destouches, &c. ont suivi l'exemple de leur maître. M. Cailhava s'est frayé une nouvelle route, il a conçu un projet plus vaste, & a distribué le vice

## 288 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

qu'il vouloit combattre en autant de caracteres qu'il y a de principaux rôles dans son ouvrage. Cette idée est neuve , belle , & annonce une imagination heureuse & féconde ; mais l'exécution en étoit difficile , & notre illustre Moliere étoit peut-être le seul homme qui pût remplir à la satisfaction des connoisseurs une tâche aussi périlleuse , encore y auroit-il rencontré des dangers. La premiere représentation de cette Comédie n'a pas été bien accueillie par le public. Les trois premiers actes ont été applaudis : les deux derniers l'ont été beaucoup moins , & ont fait même craindre que la Piece ne tombât entièrement. Cela devoit être ; la Piece étoit pleine de longueurs qui gênoient l'action & retardoient la marche de l'ouvrage. En vingt quatre heures l'Auteur a fait disparaître les vices principaux , & au moyen de quelques changemens & de la transposition de quelques scenes dans les deux derniers actes , la Piece s'est relevée avec éclat à la seconde représentation. Ce qui n'a pas peu contribué à ce succès , dit le Rédacteur des *Annonces* de Paris , c'est qu'elle a été mieux jouée , qu'on l'a écoutée avec plus de tranquillité , & qu'on a été par conséquent plus à portée de la juger. Nous croyons pouvoir assurer , dit le même Journaliste , que si la charge de quelques caracteres est trop marquée , s'il y a des longueurs , & si l'action générale manque d'une certaine vivacité , on trouve cependant dans cette Comédie , des traits saillans , des choses fortes , du naturel , & des scenes remplies de gaieté ;

gaieté ; mérite d'autant plus précieux qu'il est plus rare dans ce siècle où l'on semble s'être donné le mot pour faire grimacer Thalie.

Le Rédacteur du *Journal des Théâtres* n'ose point encore prononcer sur le mérite de cette production ; elle est de nature, dit-il, à n'être jugé que d'après un examen très-approfondi.

Le Rédacteur du *Journal de Politique & de Littérature* a déjà fait subir cet examen à la Piece. M. de Cailhava, dit-il, dans l'*Egoïsme*, a essayé de traiter la Comédie de caractère ; on peut assurer sans crainte que ce n'est pas son talent.... La partie de l'intrigue dans cette Piece est aussi vicieuse que les caractères. Il n'y a pas un trait qui ne blesse les vraisemblances... A l'égard du style, il y a deux ou trois traits de vérité & de plaisanterie, & une douzaine de vers raisonnables sur le choix des instituteurs, & sur les privations de la vieillesse. Le reste est écrit comme la Piece est faite. M. de la Harpe s'étend sur les défauts qu'il reproche à l'Auteur ; sur la méthode que l'on emploie pour soutenir les représentations d'une mauvaise Piece, &c. tandis que le Rédacteur du *Journal des Théâtres*, de son côté, ne craint pas d'avancer que malgré les défauts qu'on reproche à l'*Egoïsme*, cette Comédie ne peut qu'ajouter à la réputation de M. Cailhava.

Nous attendons que la Piece soit imprimée pour en donner un Extrait suivi ; ce que nous pourrions tirer des Journaux jusqu'à ce jour, présenteroit de grands éloges, des critiques vives, mais on y chercheroit inutilement les

290 L'ESPRIT DES JOURNAUX,  
détails , qui seuls peuvent faire connoître la  
Piecce nouvelle.

( *Journal des Théâtres ; Affiches & Annonces*  
de Paris ; *Journal de Politique & de Lit-*  
*térature* )

## L O N D R E S.

### H A Y M A R K E T.

Le Mercredi 18 Juin , on a donné sur ce  
Théâtre la premiere représentation de l'Opéra  
de Polly , suite du fameux *Opéra des Gueux* ,  
& du même Auteur , M. Gay. Des ordres su-  
périeurs empêcherent que cet Ouvrage ne fût  
représenté dans sa nouveauté , lorsque le suc-  
cès de l'Opéra des Gueux joué plus de soi-  
xante fois de suite , & toujours reçu avec le  
même enthousiasme , sembloit lui présager un  
sort aussi brillant ; & M. Gay fut obligé de  
se borner à faire imprimer sa Piecce qui lui va-  
lut plus d'argent que de gloire. Tout le monde  
souscrivit pour Polly , & à la lecture tout le  
monde convint qu'elle étoit très-inférieure à  
son aînée. Cependant l'affluence des Spectateurs  
qu'elle a attirée au Théâtre de Haymarket , les  
applaudissemens continuels qu'elle a reçus ,  
semblent prouver qu'au moins elle n'est point  
indigne de son Auteur. Peut-être cette Piecce  
est-elle du nombre de celles qui ont besoin  
pour plaire de l'illusion théâtrale ; peut-être  
aussi la disette de bonnes Piecées a-t-elle rendu  
les Spectateurs moins difficiles , comme l'espace



de tems qui s'est écoulé depuis les premières représentations de l'*Opéra de Gueux*, en affoiblissant les impressions que cette Piece avoit produites, a dû en rendre la comparaison moins dangereuse : quoi qu'il en soit, il nous semble que si l'*Opéra de Polly* a réussi, ce n'a pu être que par les détails ; car la fable en est romanesque, bizarre & hors de toute vraisemblance. Nos Lecteurs pourront en juger par le précis suivant.

*Macheath*, le Héros de l'*Opéra des Gueux* ; ayant été transporté aux Colonies, & *Péachum*, pere de *Polly*, ayant été pendu, celle-ci fait le voyage des Indes pour retrouver son mari. La première personne qu'elle rencontre en débarquant, est Mrs. *Diana Trapes*, qui a aussi été condamnée à la transportation, & qui se console de son exil en mettant à profit les passions des hommes & l'inexpérience des filles ; cette honnête intendante des plaisirs du public, renouvelle connoissance avec son ancienne amie *Polly*, lui offre ses services sans lui expliquer ses vues, & enfin la vend à un M. Ducat, riche Planteur qui en fait sa maîtresse. Mais M. Ducat a malheureusement une femme jalouse & peu endurante, dont *Polly* essuie tant de mauvais traitemens qu'elle prend la résolution de s'échapper. Elle part déguisée en garçon, & va à la recherche de son cher *Macheath*, qu'on lui a dit associé à une troupe de Pirates qui désolent la Contrée. Après avoir beaucoup marché inutilement elle est surprise par ces brigands qui l'emmenent avec eux &

## 292 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'enferment avec le fils d'un Prince Indien qu'ils ont aussi fait prisonnier. Polly profite de cette circonstance pour corrompre ses Gardes en leur faisant espérer de grandes récompenses s'ils veulent la délivrer avec le jeune Prince. A peine arrivée chez les Indiens, elle se met à la tête d'un parti, attaque les Pirates & remporte sur eux une victoire complete. Dans cette expédition elle prend son propre mari qui étoit leur Commandant; comme il s'étoit déguisé en Noir & qu'il avoit pris le nom de Murano, Polly ne le reconnoît pas, & il est condamné à mort. Cependant *Jenni Diver*, sa compagne d'aventures, qui a été prise en même tems, le fait connoître pour le vrai Macheath, & Polly obtient du Prince Indien l'ordre de surseoir à son supplice; mais cet ordre arrive trop tard, & Macheath est déjà exécuté; Polly, devenue veuve, épouse le jeune Prince qui avoit été le compagnon de sa captivité, & que son déguisement n'avoit pas empêché de devenir amoureux d'elle.

( *Universal Magazine.* )

## N A P L E S.

Le Roi a fait agrandir considérablement & décorer, avec une nouvelle magnificence, le Théâtre de Saint-Charles, déjà l'un des plus grands & des plus superbes de l'Europe. Le Public a joui pour la première fois du Spectacle de ces embellissemens, le Vendredi 30 Mars, fête de Saint Ferdinand; Leurs Majestés

tés se rendirent le soir à ce Théâtre, qu'on avoit illuminé superbement pour les recevoir, & Elles y assisterent à la première représentation de l'Opéra intitulé *Ricimero*, dont la Musique, composée par le Sieur Guglielmi, Maître de Chapelle, remporta un applaudissement universel.

( *Notizie del Mondo.* )

## F L O R E N C E.

Le Dimanche 25 Mai, au soir, on représenta sur le Théâtre *della Pergola*, un Opéra bouffon, intitulé *la Fedeltà nell'angustia*, ( la Fidélité dans les malheurs; ) cette Piece fut très-goutée, tant pour la beauté de la Musique, qui est du célèbre Maître Anfossi, que pour le jeu des Acteurs, dans le nombre desquels la Signora *Rachele d'Orta*, Napolitaine, se distingua par la supériorité de sa voix & de son chant.

Le Jeudi 12 Juin, on donna sur le Théâtre de Sainte-Marie, une seconde représentation d'une Tragédie nouvelle, intitulée *Narzane Regina di Persia*, qui avoit été jouée quelques jours avant, avec le succès le plus brillant, & que tout le Public redemandoit: cette Piece, composée par M. le Comte Angiolo d'Elci, noble Florentin, fait beaucoup d'honneur aux talens de ce jeune Poëte; & on peut espérer que, s'il les cultive, l'Italie aura un jour un Théâtre tragique.

( *Notizie del Mondo.* )

---

---

HISTOIRE-NATURELLE.

## P H Y S I Q U E.

CHYMIE. BOTANIQUE.

---

---

## I.

*OBSERVATION de M. l'Abbé Dique-  
mare , sur une Nègresse blanche.*

**L**Es variétés qu'on remarque dans la forme , la couleur & les inclinations des Peuples répandus sur la surface de la terre , seront toujours aux yeux de la Philosophie , & même à ceux de la Religion , un objet intéressant : mais si quelque chose est capable de piquer la curiosité , ce sont celles de ces variétés qui semblent n'être qu'individuelles & n'appartenir à aucuns Peuples ; non-seulement on ne doit négliger d'en observer aucunes , mais il est souvent très-utile de revenir sur les mêmes objets , sur les phénomènes de même espèce , parce qu'alors leur existence est moins douteuse , & qu'on y saisit des différences qui concourent à nous éclairer de plus en plus. Dans cette vue , nous allons ajouter aux descriptions que nous avons

déjà de plusieurs *Negres blancs*, celle d'une Nègresse blanche, c'est-à-dire, d'une fille blanche, née de pere & mere noirs : mais, par des raisons de convenance, cette description fera succinte.

Cette fille naquit à la Dominique en 1759, le jour de la prise de la Guadeloupe, de pere & mere noirs qui vivent encore. Elle a demeuré environ dix ans à St.-Pierre de la Martinique, où, dans le commencement, elle excita suffisamment la curiosité des Habitans, pour améliorer la fortune de ceux dont elle étoit alors l'esclave. Ses traits, à l'exception des yeux, ne different en rien de ceux d'une Nègresse de la Basse-Guinée. Elle a les joues rondes, l'os de la pommette élevé, le front un peu bossu, le nez court & évasé, les levres grosses, le lobe ou appendice de l'oreille petit, les cheveux, les sourcils, les cils des *Negres*, à la couleur près ; car les cheveux, quoique d'une espece de laine fort courte, sont blonds, & les sourcils, ainsi que les cils, sont d'un blond un peu plus doré. Le fond de la couleur de la peau est d'un blond fade, à peu près comme celui de certains roux ; mais à la différence de tous les individus blancs issus de *Negres*, dont on a donné des descriptions, cette fille a sur les joues, les levres, le nez & autres parties sanguines, une légère teinte de rouge, qu'on ne remarque point sur les parties mates ou transparentes, & qui augmente dans les momens de vivacité ou de timidité. La peau des joues offre de petites taches d'une couleur

peu différente de celle du violet , résultant du rouge flétri par l'âge dans les Européens. Les yeux sont longs ; ils ont , d'ailleurs , les angles extérieurs relevés , les paupières fort étroites , & la partie qui les recouvre , élevée ; l'iris est gris avec une légère teinte d'orangé vers le crySTALLIN ; ses yeux sont dans un mouvement continuel involontaire , & qui n'est pas absolument le même des deux côtés ; les prunelles s'approchent ou s'écartent quelquefois l'une de l'autre. La vue est foible sans être très-courte ; la lumière du soleil , d'un beau jour , ou même d'un foible flambeau , l'incommode ; cependant , cette fille ne voit ni mieux ni plus tard que les autres au déclin du jour ; elle paroît avoir les mamelles très-fortes pour son âge ( 18 ans ) : sa taille , ( un peu moins de cinq pieds ) , est assez bien prise , cependant on remarque que l'épaule ou omoplate droite est un peu plus forte que l'autre. Les extrémités ne sont pas si bien que la taille ; les mains sont grandes , la peau en est un peu ridée comme si elle avoit resté quelque tems dans l'eau , & sur le bras il y a des taches de rousseurs. Les pieds sont grands & les plus petits orteils sont fort larges. Cette Nègresse blanche a l'air timide comme l'ont certains Negres ; sa voix est douce comme la leur , elle a aussi leur odeur qu'on fait être différente de celle des Blancs , & qui tient un peu de celle des poireaux verts ; sa peau n'est pas douce comme celle des Negres ; son pere & sa mere ont eu plusieurs enfans noirs ; mais on dit qu'un aîné né blanc , a noirci peu à

peu en grandissant ; cet Etiops toujours croissant , s'est enfin arrêté à la couleur des Cabres (\*) : On ajoute qu'il a eu des enfans Negres. On sait que les enfans Negres ne naissent pas noirs , mais aussi , quoi qu'en disent quelques Ecrivains , les Négrillons naissans & même les fœtus Negres ont une teinte différente des Blancs , teinte aisée à remarquer quoique foible. M. l'Abbé Dicquemare a été à portée de s'en convaincre , & on peut , par la comparaison des fœtus de blancs & de Negres bien conservés dans les Cabinets d'Histoire-Naturelle , en sentir la différence ; malgré l'altération que peut causer les liqueurs spiritueuses , le fœtus blanc aura , à côté du fœtus negre , une teinte verdâtre , & l'autre en aura une tirant sur le bistre ; c'est donc trop dire que de dire qu'ils naissent blancs. Outre ce que nous venons d'établir , ces enfans naissans ont certaines petites marques par lesquelles leurs peres les reconnoissent pour provenir d'un Noir , ceux de sang mêlé ayant aussi leur marque distinctive dont il est inutile de parler , parce que cela est connu des Physiciens & des Naturalistes. Quant à notre Nègreffe blanche , on peut être certain que le fond de la couleur de son visage n'a rien qui rappelle l'idée de la couleur des fœtus negres,

---

(\*) Les Cabres sont ceux qui proviennent d'un noir & d'une mulâtre , ou d'un mulâtre & d'une noire , c'est-à-dire , qu'ils sont trois quarts de noir & un quart de blanc , & qu'ils sont moins noirs qu'un Negre , plus noir qu'un mulâtre.

## 298 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ni des Négrillons naissans, ni même de sang mêlé, & que cette peau ne ressemble guere à celle des Negres blancs dont on nous a donné quelques descriptions. Elle n'a point de duvet blanchâtre, les sourcils ne sont point d'un blanc de lait, les cheveux sont plus courts que ceux même des Cabres, aussi courts & même un peu plus rudes au toucher que ceux des Negres. Ses paupieres ne sont point en croissant, dont les pointes seroient tournées en enbas; elle a, à la vérité, la vue foible; mais, comme nous l'avons dit, elle ne voit pas mieux que les autres au déclin du jour.

Les Blancs qui se trouvent parmi les Dariens appartiennent peut-être à des Caraïbes, ou à des Indiens couleur de cuivre jaune, & non à des Negres, comme celle dont il est question dans les uns & les autres. C'est peut-être moins la dégénération que la régénération de la couleur primitive, qui réparoît & reprend le dessus quand quelque circonstance, quelque accident particulier dérangent l'ordre de l'accident contracté & perpétué.

Un Negre peut bien nommer cela une dégénération de sa couleur, & dans ce sens, nous pouvons parler de même; mais, comme Blancs, nous pouvons prétendre que c'est une régénération de notre couleur; car le rouge-vermeil nous appartient, & celui qui paroît sur le visage de notre Negresse blanche rapproche sa couleur du blanc primitif. Les grands rapports qu'elle a avec les blonds, &c., per-



mettroient-ils de conjecturer , dit M. l'Abbé Dicquemare , que ses ancêtres , dans un tems assez reculé , aient été blonds ou roux-clairs ? Seroit-il plus fréquent ou plus aisé à ces Negres descendans originairement de Blancs de cette couleur , d'avoir entre leurs enfans des Negres blancs ? Les blonds ou les roux auroient-ils conservé mieux que les autres Blancs la couleur blanche primitive ? &c. &c.

Il paroît que ce phénomène d'enfans différens de leurs peres , n'arrive pas du blanc au noir comme du noir au blanc. Qu'un Blanc ait des taches noires , devienne noir ou à peu-près noir dans une maladie , cela ne ressemble point au phénomène d'un enfant ou d'un adulte blanc , qui est né de parens noirs , couleur de cuivre ou autre teinte qui partagent aujourd'hui les hommes. On a beaucoup écrit sur la cause de ces variétés de couleur , de forme & d'inclinations. Que d'affertions hasardées & répétées qui n'ont servi qu'à rendre la chose moins claire ; & quoiqu'on paroisse , en général , assez d'accord sur certains points , que n'a-t-on pas dit sur la couleur plus ou moins foncée des différentes parties du corps des Negres , sur leurs cicatrices , la circulation & la nature de leurs humeurs , sur les effets de l'eau & des maladies , & de la mort à l'égard de cette couleur ? sur leurs traits , leurs formes , &c. sur leurs inclinations , &c. &c. ? que d'injustices , que de préventions ! Peut-être notre Nègresse blan-

### 300 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

che va-t-elle devenir l'occasion de quelques écrits. On fait que M. l'Abbé Dicquemare s'est occupé de ces objets physiques & moraux d'après la nature même ; & l'on présume que ce qui est enfermé dans son porte-feuille n'y demeurera pas caché.

( *Journal de Physique ; Journal  
Encyclopédique.* )

#### I I.

*EXPERIENCES sur l'Electricité ; par  
M. Mauduit de la Varenne, Docteur en  
Médecine.*

Les expériences sur l'Electricité cessent d'être un objet de curiosité , toutes les fois qu'on les rapporte à l'économie animale, ou à un but d'utilité réelle & physique. Tout le monde connoît l'influence de l'athmosphère sur le corps humain , l'analogie qui paroît exister entre la matiere électrique, la magnétique & le fluide nerveux. Mais tous ces rapports qu'on a cru entrevoir, n'ont point été encore suffisamment saisis ni développés ; cet accord qu'on soupçonne entre l'état de l'air , celui du corps humain , & celui des fluides mobiles dont on vient de parler , est un objet de recherches , dignes de l'occupation de ceux qui se dévouent à la connoissance des phénomènes de la nature. C'est dans la vue de les apprécier , que la *Société-Royale de Médecine* a mis dans son

plan de perfectionner, autant qu'elle pourra, la connoissance des observations météorologiques, & les comparer avec celles qu'on peut faire sur l'électricité; enfin de saisir, s'il se peut, tous les points de liaison qui établissent quelque rapport entre les mouvemens de tous ces fluides & ceux du corps humain, soit en santé, soit en maladie. Pour cet effet, M. Mauduit de la Varenne, un de ses Membres, s'est chargé de suivre l'état de l'électricité qui, comparée avec les variations qu'offrent le thermomètre & le baromètre, pourra enfin conduire à quelques résultats certains. Cette recherche a déjà donné lieu à plusieurs expériences très-curieuses, dont M. Mauduit a rendu compte à la Société dans un Mémoire lu dans la séance du mardi 22 Avril dernier.

Ces expériences prouvent, 1<sup>o</sup>. l'affinité du fluide électrique avec l'eau réduite en vapeurs. 2<sup>o</sup>. Que la vapeur de l'eau se charge d'une grande quantité de fluide électrique, & se transmet aux corps sur lesquels elle se repose. 3<sup>o</sup>. Que cette vapeur enlève le fluide électrique aux substances qui le contiennent. 4<sup>o</sup>. Que jusqu'à présent la vapeur de l'eau paroît être la substance qui a la plus grande affinité avec le fluide électrique. 5<sup>o</sup>. Que cette affinité entre le fluide électrique & l'eau, est en raison de la raréfaction de la vapeur de l'eau même.

Ce détail & les résultats de ces expériences sont consignés dans les registres de cette Société.

Le Samedi 27 du mois, M. Mauduit les a

répétées , en présence de plusieurs personnes ; parmi lesquelles étoient M. Dalibart , M. Fourcroy , de l'Académie des Sciences , & plusieurs Membres de la Société Royale de Médecine. Celle qu'il désigne sous le nom de *l'expérience du tonnerre* , a très-bien réussi. Elle se fait par le moyen d'une vapeur aqueuse qui représente le nuage , & qu'on introduit soit par le soufflet , soit par l'eau chaude en évaporation , dans un bocal de verre doublé en dedans & en dehors , jusqu'à une certaine hauteur , d'une feuille d'étain. Après avoir soufflé une fois ou deux dans le bocal , on le renverse sur un conducteur de cuivre arondi qui lui sert de bouchon , & on applique en même tems la main sur le fond , en courbant les doigts sur la surface externe des parois ; on tourne le plateau , il se fait un assez long silence , après lequel on entend un décrépitement à l'intérieur du bocal , ensuite il se fait une explosion , pendant laquelle on distingue deux sortes de lumières , une blanche & étendue qui représente l'éclair , & une autre au milieu de cette première , d'un rouge tirant sur le violet , prenant différentes formes , qui représente la foudre , & l'on entend en même tems un bruit assez considérable qu'on distingue du décrépitement. Ces différentes expériences jettent le plus grand jour sur les causes de la formation du tonnerre , & confirment pleinement la doctrine du Docteur Francklin.

On doit prévenir les personnes qui seroient tentées de les répéter avec la vapeur de l'eau ,

qu'il faut prendre quelques précautions , comme de ne point employer des vaisseaux trop grands , de n'y point introduire trop de vapeur , & sur-tout d'éviter d'établir une communication entre la surface interne des vaisseaux , en touchant à la fois ces deux surfaces ; car alors celui qui établit cette communication par quelque partie de son corps , est exposé à ressentir une violente commotion.

( *Gazette de Santé.* )

## I I I.

*OBSERVATIONS sur les taches du Soleil.*

PARIS , le 16 Juin 1777.

Les taches du soleil qui sont très-rares dans certains tems , ont paru en grand nombre la semaine dernière ; il y en avoit deux très-grosses , environnées de plusieurs petites ; le 31 Mai l'une des deux passa dans l'hémisphère invisible , & l'on espere la revoir au bout de treize jours. Le 2 Mai il en a paru une troisième aussi remarquable que les deux autres , sur le bord oriental du soleil ; M. de la Lande se propose de l'observer pendant les douze jours de son apparition , pour constater les nouvelles déterminaisons qu'il a données à l'Académie , de la position de l'axe du soleil , & de la durée de sa rotation. Ces taches n'ont pas paru offrir les phénomènes d'où M. Wilson avoit conclu que les taches du soleil étoient

des gouffres ou des cavités; elles paroissent à M. de la Lande confirmer son hypothese que les taches du soleil sont des montagnes ou des éminences du noyau solide du soleil, couvertes ou découvertes par le flux de la matiere ignée qui environne son globe.

Mercuré, que l'on voit rarement & difficilement, a paru sur la fin du mois dernier, dans sa plus grande digression du soir, très-visible à la vue simple : il étoit fort près de Vénus, ce qui faisoit un spectacle curieux même pour les Astronomes, qui l'observent dans ces cas-là avec avantage & avec empressement.

( *Journal de Paris.* )

## I V.

*OBSERVATIONS sur le brisement spontané de deux Verres, & questions sur la cause de ce phénomène; par M. le Chevalier de Servieres.*

Les effets naturels & les faits les moins intéressans en apparence, doivent être recueillis & observés avec soin par le Physicien Philosophe. Une observation est quelquefois longtemps inutile; mais elle trouve enfin sa place. On peut regarder les observations comme les pierres-de-taille qu'un Architecte prévoyant fait préparer d'avance pour élever un superbe édifice. A peine les fondations de l'immense édi-

fice de la connoissance de la nature, sont elles jetées : ne nous rebutons point, travaillons sans relâche à observer & à faire des expériences, & peut-être viendra-t-il un jour où nos neveux pourront mettre en ordre les matériaux que nous aurons amassés, & faire un système qui embrasse l'universalité des loix générales & des être sortis des mains du Créateur.

L'on m'apporta il y a environ trois mois, un verre à boire, fendu parallelement à sa base. Cette fente circulaire se prolongeoit par trois subdivisions vers le haut du verre. Il étoit tout fêlé comme si l'on y avoit versé de l'eau bouillante. Celui qui me l'apporta me dit, que ce verre étoit sur sa fenêtre, & qu'ayant entendu un craquement, il y jeta les yeux & le vit fendu. Ce phénomène me parut bien extraordinaire. En conséquence, je lui fis toutes les questions que je crus nécessaires pour m'assurer de la vérité de ce fait, & en découvrir la cause. Il se servoit du verre depuis 7 à 8 mois, & n'y avoit jamais mis que de l'eau froide. Le verre n'avoit pas été exposé au soleil; lors de son brisement, il n'avoit été heurté par aucun corps. Ayant pris tous ces renseignements, je marquai avec de l'encre les extrémités des trois fentes ascendantes dont j'ai parlé, & je plaçai le verre sur ma table, pour voir si elles feroient des progrès. J'eus le plaisir, comme je l'avois prévu, de les voir augmenter insensiblement, & gagner le haut du verre en moins de trois jours. Alors, il tomba en morceaux; je les

gardai long-tems pour voir s'ils se fendraient aussi ; mais il n'y parut aucune fente. Deux mois après cette observation , étant à travailler dans ma chambre , j'entendis un craquement sur ma table , qui me fit soupçonner que mon verre venoit de se fendre. Ma conjecture étoit juste , la fente étoit parallèle à la base du verre dans le tiers à-peu-près de la circonférence ; elle s'élevoit ensuite irrégulièrement ; mais elle étoit toujours circulaire & éloignée dans sa plus grande hauteur d'un ponce environ de la base du verre. Dans l'endroit où elle avoit à-peu-près un demi-pouce d'élévation , elle se prolongeoit obliquement vers la partie supérieure. Ma table est placée dans un appartement où le soleil ne donne jamais. Il n'y avoit point d'eau dans le verre quand il se fendit , ( circonstance qui étoit la même dans la première observation , & que j'avois oubliée ) ; je m'en servois depuis dix mois , & il n'y avoit jamais eu que de l'eau froide. Rien n'avoit heurté ni le verre ni la table sur laquelle il étoit. La fente ascendante gagna aussi par degrés le haut du verre dans l'espace de deux jours. La nature des deux verres qui ont offert un phénomène si singulier , étoit la même , & il est probable qu'ils provenoient de la même verrerie. Ils avoient la même forme l'un & l'autre ; le diamètre étoit de deux pouces à la base , & de quatre dans la partie supérieure , la hauteur , de quatre pouces quatre lignes , ils étoient friblés tous les deux.

Tel est exactement le phénomène du brisement spontané de deux verres dont je ne con-



çois point quelle peut être la cause. On lit à la vérité dans M. Noller, (\*) l'observation suivante :  
 » j'ai remarqué en général , que les vaisseaux  
 » de verre dont l'épaisseur étoit grande &  
 » inégale, se cassoient souvent d'eux-mêmes, &  
 » qu'on ne pouvoit les mettre à l'abri de cet ac-  
 » cident, qu'en les faisant recuire long-tems &  
 » fortement à la verrerie, aussi-tôt qu'ils ont été  
 » formés ; or, il est comme visible, que ce re-  
 » cuit donne lieu aux couches extérieures de  
 » se plier, sans contrainte, au gré des autres,  
 » & aux parties qui les composent, de s'ar-  
 » ranger & de se joindre plus solidement ». Mais comment imaginer que le défaut de recuit dans mes deux verres, soit la cause de leur brisement, puisqu'ils ont servi en entier pendant près d'un an, & qu'il y a au moins quinze mois qu'ils ont été fabriqués ? De plus, ils ont éprouvé les plus grands froids de l'hiver passé, & des jours très-chauds dans l'été, sans cependant se ressentir de ces différentes températures. Ils n'étoient point fêlés ni ternes, & ils se sont cassés tout-à-coup. La cause d'un tel phénomène a excité vivement ma curiosité. Je me suis tourmenté inutilement l'esprit à en chercher une. Je laisse donc aux Physiciens plus clairvoyans, & plus instruits que moi, le soin de nous la découvrir, & je me contente de rapporter fidèlement le fait.

( *Journal de Physique.* )

---

(\*) *Leçons de Physique Expérimentale*, tom. 4, p. 525.

## V.

*MOYENS de découvrir la présence du tartre émétique dans une liqueur.*

Si on mêle du foie de soufre dans une liqueur qui contient le tartre émétique, alors cette liqueur se trouble, prend une couleur de brique, & si on la laisse repôser quelque tems, on obtient un précipité qui est un vrai soufre doré d'antimoine. Dans ce procédé, la crème-de-tartre qui forme avec le régule d'antimoine, le tartre émétique, quitte la partie réguline de ce demi-métal pour s'unir à l'alcali du foie de soufre, & forme avec lui une espèce de sel végétal qui reste en dissolution, tandis que le soufre, devenu libre, se porte sur le régule d'antimoine, & forme ce qu'on appelle le soufre doré d'antimoine, lequel étant insoluble dans l'eau, se précipite au fond de la liqueur sous la forme de poudre rouge.

( Gazette de Santé. )

## V I.

*MOYENS de reconnoître la présence du sublimé corrosif dans une liqueur quelconque.*

Lorsqu'une liqueur contient du sublimé corrosif, outre la saveur âpre & métallique qu'elle

doit avoir, il y a d'autres indices qui le font connoître. La meilleure maniere de s'en assurer, consiste à employer l'eau-de-chaux nouvellement préparée. On mêle les deux liqueurs, & s'il y a du sublimé corrosif, il se fait sur le champ un précipité couleur de brique... Dans cette combinaison qui forme l'eau phagédénique, l'acide marin, qui étoit uni au mercure, le quitte pour s'unir à la chaux, avec laquelle il a plus d'affinité, tandis que le mercure, devenu libre, se précipite sur le champ sous la forme d'une poudre couleur de brique. Cette pierre-de-touche est plus sûre que celle que fournit l'alkali fixe ordinaire, qui pourroit dissoudre le métal.



---

# M É D E C I N E

## C H I R U R G I E.

---

### I.

*LETTRE écrite par M. Bourgelat, à M. le Baron de Haller, l'un des Deux-Cens du suprême Sénat de la République de Berne, Président de la Société Royale de Gottingen & de la Société économique de Berne.*

PARIS, le 12 Mars 1776.

**P** Ermettez, Monsieur, que l'admirateur le plus sincere & le plus zélé de vos lumieres & de vos travaux, vous communique un Mémoire (\*) dont l'objet ne peut être qu'inté-

---

(\*) Le Mémoire dont il est ici question, sorti des presses de l'Imprimerie Royale, au mois de Janvier 1775, fut distribué à tous les Ministres & à tous les Magistrats qui composent le Conseil de S. M. M. Bourgelat y examine s'il n'est pas plus avantageux au Peuple & à l'Etat de tuer sur le champ les bêtes à cornes attaquées des maladies épizotiques contagieuses,

ressant pour un homme versé, d'une part, aussi profondément que vous dans la Science de l'Economie animale, & des divers moyens d'en réparer les désordres & les troubles; & de l'autre, dans toutes les connoissances qui constituent & qui distinguent le véritable homme d'Etat.

Dès le mois de Mai 1774, époque de l'invasion funeste du fléau qui a attaqué d'abord les bêtes à cornes des pays de Labour, & quia ravagé & ravage encore les Provinces méridionales de ce Royaume, je déclarai, sur les rapports fideles qu'un des Eleves des Ecoles Vétérinaires, très-éclairé, me fit du genre de cette Epizootie, que l'unique & le plus sûr moyen d'en arrêter le cours & d'en éteindre jusqu'au germe, consistoit dans le sacrifice de 50 bêtes infectées, & de toutes celles qui pouvoient avoir habité & communiqué avec elles. Mon opinion étoit fondée, 1°. sur le caractère particulier d'une maladie qu'on ne peut envisager que comme une peste réelle; 2°. sur l'inutilité & l'impuissance de tous les efforts de

---

supérieures à tous les efforts de l'Art, que de s'occuper du soin de leur administrer des secours. M. Bourgelat se décide pour l'affirmative, attendu l'impossibilité d'empêcher toute communication des bestiaux malades & des bestiaux sains, &c. Son opinion fut généralement approuvée; les plus sçavans Médecins souscrivirent son Mémoire, & le Gouvernement ordonna le massacre indispensable des bestiaux atteints. Ce Mémoire, dont il ne fut tiré que peu d'exemplaires, n'est pas assez répandu

### 312 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

l'art , mis en usage pour en délivrer les bestiaux dans la Hollande , où au premier Février 1775 , on a compté 284534 bêtes mortes , parce qu'on n'y a jamais voulu adopter le parti du massacre ; 3°. sur les effets que ce sage parti avoit déjà produits dans les Etats de l'Impératrice-Reine , & sur ceux qu'il a eus dans le Brabant. On y compte 300 mille têtes de bestiaux : la maladie s'y est manifestée & reproduite plusieurs fois dans le cours de quatre ans , on n'y a tué , pendant cet intervalle de temps , que 416 bêtes ; ainsi l'on peut dire que le sacrifice qu'on y a fait annuellement a été de 104 bêtes immolées à la sûreté de 300000 , & qui ne fait qu'une à la sûreté de 300 , & à la conservation du bétail renaissant. 4°. Enfin , sur l'intime persuasion dans laquelle j'ai toujours été , que quelque dur que paroisse le système dont il s'agit , c'est mal-entendre l'intérêt du Cultivateur & l'avantage des campagnes , que de s'y refuser , je ne dis pas seulement dans cette circonstance , mais dans celles de toutes maladies contagieuses du gros bétail , qu'elles soient guérissables ou non.

C'est ce dernier point , à la discussion duquel je me suis principalement attaché dans l'Ecrit que j'ai l'honneur de vous envoyer ; j'en adressai un exemplaire , au mois de Janvier 1775 , aux Ministres de Sa Majesté , à tous les Ministres des Puissances étrangères à la Cour , & à tous les Membres qui composent son Conseil ; mais avant de le publier ainsi , dans  
la

la crainte où j'étois que mes idées ne fussent regardées comme le fruit de ces spéculations qui ne prouvent que la singularité des erreurs & des écarts dont l'esprit humain est capable, je crus devoir recourir aux lumières des Médecins les plus renommés de Versailles & de Paris. Les noms, Monsieur, ne fau- roient vous en être inconnus, & vous trou- verez leur avis à la fin de cet Ouvrage. Il me reste, Monsieur, à obtenir aujourd'hui le vôtre, qui ne peut qu'ajouter infiniment à leur suffrage. Vainement mes principes sont- ils établis sur vos faits & confirmés sous nos yeux & de nos jours par l'expérience, j'ai le plus grand besoin d'une autorité aussi res- pectable que la vôtre pour me fait entendre ( \* ). Je fais bien, Monsieur, qu'il est cruel pour des hommes avides de connoissances, de se voir privés de l'avantage de tenter, d'éprouver & de reculer les bornes de notre savoir ; il ne faut pas néanmoins, selon moi, que la curiosité du Physicien l'emporte sur la sagesse & la prudence de l'homme d'Etat. Il est sans doute des découvertes réservées à des

---

( \* ) M. Bourgelat a remis au Ministère, dès le mois de Mai 1775, un projet d'Arrêt à cet effet : chaque disposition contenue dans ce projet est suivie d'une note qui l'étaie & qui la justifie. D'ailleurs cet Arrêt est conforme à ce qui se pratique dans les Etats de l'Impératrice Reine. M. Bourgelat l'a adapté aux principes du Gouvernement François, autant qu'il lui a été possible.

génies sublimes ; mais sur 4 ou 500 Auteurs en Médecine qui ont recherché depuis plusieurs siècles , & qui recherchent encore la cause, la nature de la peste & les moyens de la guérir, y en a-t-il seulement un qui ait fait un pas vers le vrai ? Et si l'on consultoit , non des Médecins vulgaires, mais les oracles des Facultés , & qu'il fût possible , sans porter l'atteinte la plus criminelle aux Loix de la Religion & de l'humanité, d'ôter la vie aux premiers pestiférés , parmi les hommes , y en auroit-il un seul qui ne se détermineroit pas aussi-tôt à en ordonner la mort pour éviter un plus grand mal , & pour sauver les jours du plus grand nombre ? Ici le meurtre nous est permis , & tels sont les progrès de l'épizootie régnante , qu'un délai de quinze jours augmente communément , ou décuple la quantité des maladies , & que celui de 4 mois suffit pour l'augmenter du centuple. On rencontre de plus , des difficultés insurmontables dans le traitement : on ne sauroit administrer soi-même les remèdes ; on est obligé de s'en rapporter à des Payfans ineptes , négligents , grossiers , & très-souvent de la plus mauvaise volonté. En supposant encore que , par un miracle de l'Art ou de la nature , on eût trouvé le spécifique le plus réel , il seroit de toute impossibilité de l'employer par-tout dans le moment précis & positif de l'application qu'on doit en faire pour en assurer l'efficacité ; cependant la contagion se propage ; bientôt elle embrassera plus ou



moins rapidement dix Villages, une Province, deux Provinces entières, & insensiblement tout un Royaume; or, dans une pareille occurrence, qui pourroit ne pas voir tout-à-coup, sans l'effort d'une combinaison difficile & compliquée, l'avantage du massacre sur celui de se livrer à des tentatives très-incertaines, & mille fois plus dangereuses qu'utiles? D'ailleurs quiconque calculera les effets des traitemens, verra qu'outre le danger de perpétuer le fléau & de l'éterniser dans une contrée quelconque, dans le tems même où on se flatte de l'avoir détruit, la somme des animaux qui périssent, en pareille circonstance, double ordinairement & au-delà celle des animaux qui en réchappent. Dans la Hollande méridionale, il est mort depuis le 1<sup>er</sup>. Avril 1769, jusqu'au 31 Mars 1770, 11565 bêtes : on en a guéri 4554. Dans la Hollande septentrionale, il en est mort pendant le même intervalle de tems 43563, on en a guéri 21273 (\*) Or il est évident qu'en affommant les premiers animaux attaqués, on eût beaucoup plus gagné, on auroit épargné les dépenses des traitemens, & la contagion étant éteinte dès le principe, n'auroit enlevé aux Provinces-Unies qu'un petit nombre, & non le nombre immense des bêtes qu'elles ont perdues.

---

(\*) Ces faits sont tirés non seulement de la correspondance que M. Bourgelat a entretenue avec des hommes du premier ordre, mais d'un Mémoire de M. de Berg, Substitut du Procureur-Général de l'Impératrice-Reine, dans le Brabant.

Je ne crois pas devoir au surplus, Monsieur, apprécier ici l'idée de ceux qui, au moment où j'ai sollicité le massacre des animaux, en ont conclu que les Ecoles Vétérinaires sont inutiles, puisqu'on n'y apprend pas à triompher de toutes les maladies; ces destructeurs de pareils établissemens, dont l'importance est constatée par des services essentiels, n'ont pas pensé que, d'une part, ils annonçoient, en tirant une conséquence pareille, l'indulgence des Universités & des Facultés qui les ont admis; & de l'autre, que rien n'étoit plus aisé de rétorquer l'argument contre ces mêmes Universités ou Facultés, en ce qu'elles n'ont point encore découvert les moyens de triompher de la peste, de la goutte, de la phthysie pulmonaire, du cancer, &c. &c.

Je suis avec la plus haute admiration & le plus profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Signé, BOURGELAT.

(*Journal des Sciences & des Beaux-Arts*)



## I I.

*RÉPONSE à la Lettre précédente.**A BERNE, le 19 Mars 1776.*

MONSIEUR,

Je n'ose pas vous dire que j'approuve en tout vos idées sur l'Epizootie, sur l'inutilité des remèdes, sur la nécessité de tuer les vaches affectées, sur la fausseté de l'idée reçue, qui place dans les estomacs le siège du mal : elles sont trop les miennes. Dès 1773, j'avois publié un Mémoire sur la *Murie* de la Franche-Comté, qui est une péripneumonie gangreneuse, & qui paroît être ce terrible fléau dont l'Europe est affligée depuis 1711. Ce Mémoire publié par ordre, a passé par sept éditions, dont deux Françaises. Nous avons agi en conformité de mon Mémoire. Le voisinage de la Franche-Comté, & sur-tout le mélange des montagnes des deux Etats a plusieurs fois infecté les nôtres. Nous avons fait tuer toutes les vaches d'une montagne, celles d'une autre, & celles d'un Village : le nombre des bêtes massacrées a passé les trois cents. Nous avons cru devoir sacrifier toute bête qui avoit vécu sur la même montagne, ou dans la même étable avec des bêtes infectées, l'expérience nous ayant appris que toutes ces bêtes étoient très-suspectes, & que, retournées dans leur Village depuis la montagne en con-

travention aux ordres donnés, elles avoient pris le même mal après quelques semaines. Il n'y a que cette péripleumonie qui exige chez nous le massacre, & la morve pour les chevaux. Les sacrifices que nous avons faits ont préservé notre pays, qui, sur une frontière de quatre-vingt lieues, étoit environné par l'Epizootie établie dans le Valais, dans la Franche-Comté, dans l'Etat de l'Evêché de Basse, dans le Canton de Zurich, de Schaffouse, & aucun Village n'a été infecté.

Si vous vouliez m'indiquer un canal qui vous dispensât des frais de la poste, je vous enverrois mon Mémoire, & le règlement pour la sûreté du bétail.

Notre Peuple a senti l'utilité de ces prompts massacres : ils ont tué de leur plein gré leur bétail, quand ils ont aperçu l'infection dans leurs etables. Un nommé Heler a fait tuer dix-huit vaches qui lui appartenoient, & qui, dans nos montagnes, fait un objet de 2000 de vos livres & au-delà.

On a foulagé les Propriétaires des trois grands troupeaux tués en 1773, par une collecte, par un présent très-considérable de la République; ils ont été pleinement dédommagés. Nos voisins, & vos gens de la Franche-Comté ont voulu guérir leur bétail, & se soustraire au massacre, ils y ont gagné, que le mal a duré des années entières, & ravagé plusieurs de leurs districts en différens tems.

Je me suis servi du terme de *nous*, parce que je suis du Sénat de Santé, qui chez nous, a

plein pouvoir pour tous les moyens nécessaires à la santé publique. Nos voisins nous ont assez généralement imités.

Je suis , avec la considération la plus parfaite ,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Signé, HALLER.

### I I I.

#### *D U danger des inhumations précipitées.*

On mande du 3 Avril dernier , le fait suivant , arrivé à Prez-en-Pail , près de la Ville du Mans. Une femme âgée de 60 ans , fut réputée morte le 6 Mars à midi , on l'enterra le lendemain , à 7 heures du soir. Le jour suivant , des enfans qui jouoient dans le cimeriere , entendirent une voix plaintive ; ils appellerent les voisins , qui accoururent aussitôt ; en prêtant l'oreille , ils s'assurèrent que les enfans ne les avoient point trompés ; les gémissemens continuoient ; ces personnes charitables enleverent la terre de la fosse , & trouverent cette infortunée qui ouvrit les yeux , & fit effort , par trois fois , pour cracher ; il découla de sa bouche une espece d'écume ; mais dans l'instant , elle referma les yeux , & expira. Ces accidens sont peut-être beaucoup plus fréquens qu'on ne le pense. Les Papiers publics d'Allemagne sont

mention d'un trait encore plus triste que celui que nous venons de rapporter. Une Demoiselle de Zwiefel, en Baviere, tombe en asphyxie ; on tâche inutilement de lui faire donner quelques signes de vie ; deux jours après, on l'enterre. On eut bientôt des preuves effrayantes que les précautions n'avoient pas été poussées assez loin. Comme on voulut inhumer un autre corps auprès de celui de la Demoiselle, on recula d'horreur en voyant qu'elle s'étoit rongé le bras. Ce fait est assez récent, puisqu'on ne l'a publié en Allemagne que vers le milieu du mois de Mars dernier.

( *Gazette Salulaire.* )

## I V.

*OBSERVATION sur l'effet de la partie volatile des Cantharides, par M. Bourget.*

Le 4 Février dernier, je fus appelé pour voir un domestique malade de fièvre putride. Le cinquième jour de sa maladie, je le trouvais avec un pouls très-petit, fréquent & du délire. Après avoir examiné son état & celui de la langue, je fus d'avis de l'émétiser pour la troisième fois, au lieu de lui appliquer des Cantharides pour lesquelles on me sollicitoit, & le succès répondit à mes vues. Je m'en retournai avec les mouches dont je m'étois muni à la dose d'une demi-once, couvertes d'un double papier, dans la poche de ma veste, & les gardai plusieurs jours, croyant

être obligé d'en faire usage. Je payai très-cher le loyer de cette poudre. Cinq à six jours après, je fus attaqué de crampes aux pieds, & d'une douleur vive dans la vessie, sur-tout avant & après avoir uriné. Je fus inquiet pendant quelques jours, en réfléchissant sur la cause, l'attribuant au vin, au thé ou au café, dont je fais quelquefois usage, dans l'idée qu'ils pouvoient avoir part à l'irritation que j'éprouvois; enfin j'étois déterminé à commencer quelque traitement, lorsque je réfléchis que j'éprouvois les mêmes accidens qui arrivent à quelques-uns de ceux à qui on applique les Cantharides. J'ôtai de ma poche le paquet que je mis sur la table de ma chambre. Cette première nuit fut plus heureuse pour moi. Je ne doutai plus alors d'avoir découvert la cause de mon incommodité, & ce qui me l'a confirmé, c'est que je m'en suis entièrement délivré par l'usage du lait de vache avec du sucre, & l'eau simple, pour boisson ordinaire.

( *Gazette de Santé.* )

V.

*OBSERVATION sur une maladie épidémique des enfans, désignée sous le nom d'Hydromanie.*

Depuis quelques années, il regne une maladie meurtrière parmi les enfans. Elle a été observée d'abord à Cette, Ville du Bas-Languedoc.

doc, où elle se renouvelle tous les ans vers la fin de Juillet & au commencement d'Août avec la même violence. Au mois d'Août de l'année dernière, elle a paru dans la Ville de Beziers, où elle a enlevé deux cens enfans en très-peu de tems. Elle attaque ordinairement ceux qui sont à la mammelle, depuis l'âge de cinq mois jusqu'à quatorze ou quinze. Jusqu'à présent on n'a fait aucune découverte sur la cause qui peut lui avoir donné lieu. Comme il est très-important de faire connoître cette maladie, sur-tout dans un tems qui approche de celui où elle se déclare, & qu'il est à craindre qu'elle ne se propage, nous allons exposer en quoi elle consiste, & quels sont les moyens dont on s'est servi avec le plus de succès pour la combattre.

Elle s'annonce d'abord par une soif inaltérable, ce qui l'a fait nommer par les premiers Observateurs, *Hydromanie*, comme pour dire, manie de l'eau (ce qui est une dénomination très-vicieuse.) Cette soif les dégoûte de toute espece d'aliment, du lait même. Ils ne desirerent que l'eau dont ils boivent avec avidité. A ce premier symptôme succede des nausées, le vomissement. Les matieres excrémentitielles sont bilieuses, âcres & presque corrosives. Le ventre est tendu considérablement; il y a de la chaleur par-tout le corps; enfin ils sont attaqués de convulsions dans lesquelles ils périssent.

Pour y remédier, on a mis en usage les absorbans, les vermifuges, les purgatifs doux;



les huileux, les adoucissans ; aucun de ces moyens n'a réussi. On a employé enfin avec le plus grand succès, au rapport de M. Castagne, fils, Maître Apothicaire à Béziers, le traitement suivant.

On prend suc de limon demi-once ; alkali de tartre demi-gros ; nitre purifié trois grains ; gouttes anodines, de trois gouttes à cinq ; eau de menthe une once & demie ; eau de lis deux onces. On mêle le tout, on en fait prendre d'heure en heure une cuillerée aux enfans. Si cette dose ne suffit pas pour arrêter le vomissement, on la répète, mais on a observé que les malades en étoient constamment soulagés.

Lorsque le vomissement a cessé, on donne de quatre en quatre heures, & quatre fois dans la journée, demi-grain d'hypécauana en poudre délayé dans un peu d'eau tiède, & cela pendant deux ou trois jours. A l'hypécauana on fait succéder 7 à 8 grains de rhubarbe & une once d'eau de menthe ; ce remède les purge & arrête la diarrhée dont la suppression termine sans retour la maladie.

Nous croyons cette méthode susceptible de quelques corrections & de perfection. Nous laissons aux Maîtres de l'Art le droit de dire leur avis ; en attendant on peut s'en tenir à ce traitement.

( *Gazette de Santé* )

---



---

# A G R I C U L T U R E.

## E C O N O M I E.

### I N D U S T R I E. C O M M E R C E.

---



---

#### I.

*MANIERE d'empêcher les fleurs & les fruits de tomber, & d'en retarder le développement.*

**I**L arrive souvent que , dans le printems , on voit les fleurs se détacher & tomber des arbres. Suivant M. Hales , cet accident est causé par un vent d'est , qui occasionne aux fleurs une transpiration plus abondante que la sève ne peut fournir d'humidité : les pédicules se dessèchent , & l'on voit tomber les fleurs à terre. Le moyen de remédier à cet inconvénient , est lorsque les arbres fleurissent , d'en arroser les pieds avec cinq ou six seaux d'eau ; & pour leur conserver l'humidité qu'on leur a procurée , il faut en couvrir le pied avec de la paille qui empêche l'eau de s'évaporer trop vite. Par ce moyen , on empêche les fleurs & les boutons de tomber.

Les petites gelées qui surprennent les fleurs épanouies , font périr les fleurs foibles & dé-

licates. Le moyen qu'on propose pour retarder le développement des fleurs, consiste à faire dans l'Automne, une ligature à la tige des jeunes arbres. Cette compression ralentit le mouvement de la sève, & l'arbre fleurit plus tard. Les fruits sont, comme les fleurs, sujets à tomber. On voit des arbres qui, après avoir eu une grande abondance de fleurs, sont couverts de jeunes fruits qui promettent la plus abondante récolte; mais il arrive quelquefois que presque tous se détachent & tombent de l'arbre : cet accident n'est que trop ordinaire aux pommiers, & sur-tout aux poiriers, soit en plein vent, soit en espalier.

On a aussi observé qu'en coupant les pétales des fleurs des poiriers, les fruits réussissent mieux que lorsqu'on les conservoit, mais qu'il falloit prendre garde de couper les étamines; de sorte qu'en 1772, année où les poiriers ont porté peu de fruits, une partie de ceux auxquels on avoit coupé les pétales, s'est trouvée en avoir de très-beaux & en abondance. Cette expérience mérite d'être suivie.

( *Avis divers.* )

## I I.

### *AVIS aux Propriétaires de Seigneuries.*

Plusieurs Seigneurs, Propriétaires de grandes terres susceptibles d'amélioration dans les moyens productifs, ou défrichement ou dessèchement de terrain, ou ressource de cours

## 326 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

d'eau , feroient peut-être bien-aife de trouver des fujets capables d'en propofer les moyens économiques , & d'en former les projets.

C'est dans ces vues qu'une Société fe propofe , 1°. de fournir tous les plans , devis de conftitution , & devis eftimatifs de tous ouvrages projetés pour l'augmentation des revenus , tant des moulins , ufines , prairies , forêts ; & tirer tout le parti poffible des ruiffeaux propres aux flottages , fcieries ou autres établiftemens ;

2°. D'entreprendre tous les arpentages & renouvellemens de terriers ;

3°. Les defléchemens de terrains marécageux , défrichemens & moyens d'arrofement pour les prairies , par des ouvrages de peu de dépenfe ;

4°. Des rétabliffemens ou reconftitutions de moulins ; d'en augmenter le produit avec très-peu de chute d'eau , fans augmenter la dépenfe du cours ;

5°. De faire des digues en terre capables de réfifter à toutes les irruptions des eaux , & défendre à peu de frais les berges qui en font minées & attaquées ;

6°. Détourner les cours des rivières échappées de leurs anciens lits , les y faire rentrer par des ouvrages auffi fimples que folides , éprouvés fur l'un des fleuves les plus confidérables de France ;

7°. Conftituer & donner une nouvelle forme aux baffins , canaux & foffés de châteaux , pour prévenir la deftruction des sou-

bassemens & revêtemens , suivant un nouveau plan moins sujet aux dépenses de réparations & entretien ;

8°. De préserver les voûtes des galeries & terrasses en plein air , des transpirations & filtrations des eaux qui les dégradent , & garantir les lambris & parquet des humidités destructives ;

9°. Enfin on fournira *gratis* , à l'exception des frais de voyage , tous les projets raisonnés sur tous les objets relatifs ; on y joindra tous les plans , deslins , coupes & profils nécessaires pour leur intelligence , & les devis estimatifs & de construction , pour en connoître les objets de dépense , & les faire examiner & consulter avant de se livrer à l'exécution.

On peut s'adresser par Lettres , ou autrement , au Sieur Quillau , Libraire , rue Christine , à Paris.

( *Journal des Sciences & des Beaux-Arts.* )

### III.

#### NOUVELLES Pompes.

Le Sieur Giovanini-Montelatici , Artiste très connu par l'invention de plusieurs machines mécaniques , vient d'en terminer une nouvelle à Pise , dont l'effet est de pomper l'eau avec une facilité sans égale ; cette machine hydrostatique consiste en un tuyau de la hauteur d'une coudée & demie , & de la circonférence

## 328 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de la moitié du bras ; c'est dans ce tube que l'action de l'air attire l'eau avec assez de force pour en élever trois cens soixante barils en une heure : un seul homme peut la mouvoir & la faire opérer quelque part que ce soit, mais spécialement dans un vaisseau, où cette invention peut devenir de la plus grande utilité. Elle a été examinée par le Docteur Carlo-Alphonso Guadagni, Professeur public de Physique expérimentale, qui a donné à l'Inventeur le certificat le plus ample, par lequel il assure que dans la première minute d'expérience de cette machine, il a élevé six barils d'eau, & qu'il n'en connoît point, dans ce genre, d'un usage plus facile, & d'un effet plus avantageux.

(*Mercur de France.*)

### I V.

#### *JAMBE ou support mécanique.*

M. Périer, le jeune, demeurant au Château de Villeray, près d'Essonne, route de Fontainebleau, a présenté le 8 Janvier dernier, à l'Académie-Royale des Sciences de Paris, une espece de *Jambe* ou *Support mécanique* à l'usage des personnes estropiées de quelque façon que ce soit. Cette invention a été approuvée par l'Académie le 30 Avril, après l'essai qu'en a fait un homme totalement estropié depuis l'âge de trois ans, qu'avoit choisi cette savante Compagnie. La jambe dont il s'agit est flexible au genou. MM. Tenon & le Roi, nom-

més par l'Académie pour l'examiner, terminent le rapport avantageux qu'ils en ont fait, en disant : » Qu'elle est ingénieusement conf-  
» truite, qu'elle n'a pas les inconvéniens des  
» béquilles à potence, qui déforment le corps;  
» qu'elle ne paroît accompagnée d'aucune in-  
» commodité dans son usage, au moins pour  
» les adultes, & qu'elle mérite, par ces diffé-  
» rentes considérations, d'être approuvée par  
» l'Académie, comme promettant plusieurs  
» avantages aux personnes qui ne sont obli-  
» gées de se servir de béquilles, que parce  
» qu'elles ont une foiblesse ou une impossibi-  
» lité de marcher, dans la jambe ou dans la  
» cuisse d'un côté du corps. « Aux personnes  
qui auront la jambe ou la cuisse coupée, l'In-  
venteur propose d'en faire une de la même  
forme & aussi flexible que la naturelle : il n'en  
recevra le prix qu'après l'essai. Ceux qui se-  
ront dans le cas de recourir à lui, sont priés,  
en lui écrivant, d'affranchir leurs Lettres. Il of-  
fre de se transporter gratuitement chez les per-  
sonnes estropiées qui sont à Paris ou dans les  
environs.

( *Affiches & Annonces de Paris.* )

V.

*E A U propre à enlever toutes sortes de  
taches.*

Mettez dans une bouteille deux livres d'eau  
de fontaine, bien pure, avec gros comme

### 330 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

une noix de cendre gravelée, ou comme une noisette de potasse, & deux citrons coupés en tranches. Laissez digérer le tout pendant 24 heures ; filtrez ensuite la liqueur, & conservez-la dans une bouteille bien bouchée. Il faut humecter la tache avec cette eau, frotter l'endroit où elle se trouve, & le laver sur le champ avec de l'eau fraîche.

#### V I.

#### *MÉTHODE pour se garantir des Punaises.*

M. de Scevole, Secrétaire du Roi, demeurant à Argenton, propose cette méthode dans les *Affiches du Poitou*. » On fait, dit-il, que  
» les mortaises des bois de lits, & sur-tout les  
» interstices situés entre les planches, souvent  
» mal jointes, qui en composent les dossiers,  
» recellent des milliers de punaises ; qu'ordinairement elles viennent du côté du chevet  
» pour sucer le sang des personnes couchées  
» dans les lits ; on ne peut donc se délivrer  
» d'ennemis aussi importuns qu'en leur coupant le chemin, & voici de quelle façon  
» il faut s'y prendre. Le soir, & avant de se  
» coucher, on appliquera des feuilles vertes de  
» grande consoude ou de haricots sur le derrière du coussin, de manière qu'elles se  
» touchent immédiatement, & garnissent ce  
» coussin dans toute sa longueur. Les punaises  
» sortant de leurs retraites pour se glisser dans  
» l'intérieur du lit, ne pourront le faire sans  
» franchir auparavant l'espace intermédiaire



» qu'on aura tapissé de feuilles; mais comme  
» celles-ci ont leur surface hérissée de piquans  
» très-déliés, les pieds de ces insectes s'y em-  
» barrasseront; ils ne pourront ni avancer ni  
» reculer; tous ceux qui se trouveront ainsi  
» pris dans cette espèce de piège, seront  
» forcés d'y rester jusqu'au lendemain matin,  
» qu'on aura soin de ramasser le tout, & de  
» le jeter au feu. Il faut réitérer plusieurs  
» fois ces procédés ». Quant aux œufs de pu-  
naïses, M. de Scévole conseille de prendre  
plusieurs feuilles de papier gris, & d'y ap-  
pliquer des deux côtés, avec un pinceau,  
de la colle de farine. Ce papier, dit-il, étant  
imbu de colle, on l'introduira par petits rou-  
leaux, avec un couteau, dans toutes les fentes  
du chalit; lorsqu'elles seront bien remplies,  
il ne s'agira plus que de coller sur chacune  
quelques bandes de papier ou de parchemin,  
& l'on n'aura point à craindre d'être tourmenté  
par de nouvelles générations de ces insectes.

## VII.

## P E I N T U R E du verre.

M. Lainé, Horloger à Quimperlay, en Bas-  
se-Bretagne, s'exprime ainsi, dans une Lettre  
qu'il vient d'adresser aux Rédacteurs du *Jour-  
nal Encyclopédique*. *L'Art de peindre le verre dé-  
pend d'un secret important. Il fut connu des anciens;  
depuis long-tems il étoit perdu; les différentes re-  
cherches & tentatives faites pour le recouvrer, avoient*

été jusqu'à présent infructueuses ; j'ose me flatter que les miennes ont été plus heureuses , & je m'annonce au public , comme possesseur d'un secret en ce genre ; qui ne peut être que celui des anciens , ou qui , si ce n'étoit pas précisément le même , seroit toujours bien propre à faire cesser nos regrets ; je puis , en effet , assurer que les anciens ne peignoient le verre ni mieux , ni d'une manière plus solide que je ne le fais. La méthode que j'emploie est telle que les couleurs s'incorporent avec la substance du verre , qui ne perd rien ni de son poli , ni de sa transparence ; je prie les personnes qui désireront faire usage de mon talent , pour peindre des écussons , des armoiries , & autres choses , de m'envoyer leurs ordres avec des modèles dessinés du fond des ouvrages à faire ; dès que je les aurai achevés , je les leur ferai passer par les voies qui me seront indiquées ; rien n'empêchera même que je ne me transporte chez ceux qui seront dans le cas de pouvoir m'occuper pendant un certain tems.

## V I I I.

*BOITE Fumigatoire portative.*

Cette boîte , renfermant tous les secours nécessaires pour rappeler les noyés à la vie , & même les personnes frappées de tout autre genre d'Asphixies , après avoir inutilement tenté les autres moyens avec un avis au Peuple sur la manière de secourir les Asphyxiques de tout genre , se trouve à Paris , chez Ruault , Libraire , rue de la Harpe , près la rue Serpente. Le prix de l'une & de l'autre , Francs de port dans tout le Royaume , est de 12 liv.

Cette boîte est celle que M. Gardane, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a imaginée. L'*Avis au Peuple* qui y est joint, est aussi de ce Médecin. Quoique l'une & l'autre soient très-connus aujourd'hui, on croit devoir les annoncer de nouveau, afin que les personnes qui voyagent, celles qui sont exposées aux dangers de la mer & des rivières, & même les Villes qui desireroient établir des secours en faveur des noyés & d'autres morts apparentes & subites, puissent savoir à qui il faut s'adresser pour se les procurer.

L'expérience a prouvé que l'on pouvoit rappeler à la vie, par le moyen de cette boîte, qui a l'avantage de pouvoir être portée dans la poche, dans le porte-manteau, le caisson d'une voiture, &c. Et pour les Villes, Bourgs & Villages, de pouvoir être multipliée sur les bords des rivières, vu la modicité du prix.



---

---

## TRAITS DE BIENFAISANCE, DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

---

---

### I.

**Q**uelques jours avant son départ de Vienne, l'Empereur reçut une Requête en faveur d'un brave Officier, qui avoit bien servi, & qui vivoit dans une espèce d'indigence, avec une famille nombreuse, dans un Village isolé. Cet Officier avoit une très-petite pension & dix enfans. L'Empereur s'informa de sa conduite & de sa naissance; tous les témoignages furent favorables à l'infortuné; il voulut le voir, & comme il étoit sur son départ, & que sa demeure se trouvoit sur sa route, il alla chez lui déguisé; on le prit pour un simple Officier. Le couvert étoit mis quand il arriva; il y en avoit douze; on en mit un de plus qu'on le pria d'accepter, il n'hésita point; le repas étoit propre, mais d'une frugalité qui annonçoit la pauvreté de l'Hôte. En soupant, l'Empereur voyant onze enfans, se souvint qu'on ne lui en avoit annoncé que dix. Cette petite fille que vous voyez-là, Monsieur, lui dit l'Officier, n'est pas mon enfant; c'est une orpheline que

j'ai trouvée exposée devant ma porte ; n'ayant pu rien obtenir pour elle des personnes qui auroient pu lui faire du bien , j'ai cru devoir partager avec elle le peu que j'ai ; je ne regrette point de l'avoir associée à mes enfans ; ce sera un jour un excellent sujet. L'Empereur , touché de ce trait , se fit connoître à cette famille vertueuse qui tomba à ses genoux. Relevez-vous , mes amis , leur dit-il ; ne voyez en moi que votre protecteur. Je puis réparer les torts de la fortune ; je veux être le pere de ces onze enfans ; dès ce moment , je leur accorde à chacun 100 fl. de pension , & à vous une augmentation annuelle de 200. Achevez l'éducation de ces enfans , qui sont à moi , & que je vous laisse. Allez demain tirer votre premier quartier chez mon Trésorier , qui vous remettra en même-tems un brevet de Lieutenant pour votre fils aîné.

( *Journal de Politique & de Littérature.* )

## I I.

En passant à Guntzbourg , l'Empereur voulut voir la maison où l'on rassemble les recrues Autrichiennes pour les transporter à leur destination ; on lui montra leurs chambres , leurs alimens ; il vit un de ces soldats aux fers , & qui se jeta à ses pieds. Etes-vous déserteur , lui dit l'Empereur. — Non , Sire , on m'accuse d'un meurtre & je suis innocent. — Votre affaire sera examinée promptement avec le plus grand soin ; si vous n'êtes point coupable ,

je vous ferai oublier ce que les formalités de la justice ont de désagréable ; *mais sachez que ni les loix , ni moi , ne peuvent rien en faveur d'un assassin.*

## I I I.

Parmi quelques traits remarquables consignés dans de vieux papiers découverts en Bretagne, on distingue celui-ci , rapporté par l'Auteur des *Affiches du Dauphiné*. Les Fermiers & les Vasseaux de M. Kergroadez, en Basse-Bretagne, ayant appris qu'il vouloit aliéner sa terre, s'assemblerent , & députerent les principaux d'entr'eux , pour le prier de ne pas la vendre à des particuliers, & pour savoir si quelque mécontentement l'engageoit à prendre ce parti. *Mes amis , dit le Seigneur attendri , j'y suis forcé par le dérangement de mes affaires : je ne puis plus soutenir mon état , & il faut que je vende , pour conserver du moins à mes enfans les débris de ma fortune. -- Vos enfans ne sauroient être en de meilleures mains que les nôtres. Nous savons cependant qu'ils ne sont pas faits pour nous devoir leur subsistance : il s'agit seulement d'établir leur maison ; daignez nous confier vos affaires. A combien montent vos dettes ? Ce sont les nôtres. -- Votre bonne volonté me perce le cœur ; mais je dois 100 mille écus. Mes enfans , il faut que vous perdez. A ces mots , les députés étonnés , mais encore plus attendris , lui demanderent quelques jours de réflexion , & le prièrent de vouloir bien attendre leur*  
réponse

réponse. Ils revinrent en effet peu de tems après : ce fut pour lui remettre les 300 mille liv. dont il avoit besoin , & signer avec lui un acte (\*) par lequel ils laisserent au Seigneur la moitié du revenu de sa terre , pour vivre selon sa condition , & convinrent de se rembourser de leur capital , en retenant une partie de leurs redevances pendant l'espace de 40 ans. Ensuite ils prièrent M. de Kergroades d'accepter huit beaux chevaux d'attelage , *afin*, est-il dit dans l'acte, *que la Dame pût venir à la Paroisse d'une maniere convenable.*

## I V.

Tous les Papiers publics de France & des autres pays , ont parlé de la maladie de M. l'Archevêque de Paris , qui a été rendu aux vœux de ses Diocésains. Un instant après que ce respectable Prélat eut reçu le Viatique , il tendit la main à un Chanoine , & lui dit : *vous m'avez demandé quelque secours pour une pauvre famille ; passez chez mon Receveur , & prenez deux mille écus ;* le Chanoine lui répondit : *Mgr. cette pauvre famille souffre encore plus de votre état actuel que de son indigence , elle la supportera avec patience jusqu'à votre rétablissement : non , mon cher Abbé ,* repliqua le Prélat , *il ne faut jamais différer d'un instant lorsqu'il s'agit de faire le bien , & sur-tout quand ce sont des malheureux à secourir.* ( *Journal Encyclopédique.* )

---

(\*) La minute de cet acte subsiste encore.  
Tome VIII.

## V.

Le 8 du mois de Juin dernier , à sept heures du soir , un Charretier mena ses trois chevaux à l'abreuvoir près des bateaux de l'Hôpital de Paris. Un particulier , suivi d'un dogue de la plus grande espece , fit entrer son chien dans l'eau , au même endroit , l'agaçant contre les chevaux du Charretier , qui étoit monté sur l'un d'eux ; en vain celui-ci l'invitoit à cesser , le particulier agaçoit toujours son chien. Cependant les chevaux effrayés , s'avancent vers le courant de l'eau ; le premier se noie ; le Charretier est prêt à succomber lui-même ; un Dragon l'apperçoit , pose son sabre sur la rive , & s'élance tout habillé dans la riviere ; il saisit le Charretier par le pan de son habit , & l'attire dans le plus prochain bateau ; celui-ci qui avoit perdu connoissance , ne doit la conservation de ses jours qu'au zele du généreux Militaire.

## V I.

Le Roi de Prusse a accordé une somme de 20 mille écus d'Allemagne aux Habitans d'Embsen , pour les dédommager des pertes qu'ils ont éprouvées lors de l'inondation du 21 Novembre de l'année derniere.

## V I I.

*DE STOCKHOLM , le 6 Juin.*

Le Roi , par un Rescrit publié en 1775 .



avoit permis aux Habitans de quelques cantons de la Finlande de se partager entr'eux des friches, des communes & même de vastes forêts. Le partage s'est fait, mais inégalement; les riches ont étendu leurs droits ou plutôt leurs prétentions en raison de leurs richesses, & ont peu laissé aux pauvres, par la raison seule que la pauvreté doit céder le pas à l'opulence, & ne s'aviser jamais de marcher son égale. Sur ce principe, les Seigneurs des Fiefs ont fait eux-mêmes leurs portions & se sont adjugé de grandes étendues de terrain, sur-tout lorsqu'il s'est agi d'entrer en partage des forêts. Les pauvres Habitans des villages voyoient que leurs droits étoient lésés, mais ils ne pensoient pas à les soutenir, & n'osoient presque se plaindre du tort manifeste qu'on leur faisoit. Cependant Sa Majesté a été informée que la justice n'avoit pas présidé à l'opération; Elle ne s'est pas contentée d'en témoigner son mécontentement, Elle a corrigé l'abus. Par une nouvelle Ordonnance, notre bon Roi vient de déclarer que les portions seroient égales, sans distinction de Seigneurs & de Vassaux, de Nobles & de Roturiers, de riches & de pauvres. Les terres ainsi partagées supporteront les mêmes charges, soit qu'elles appartiennent à des personnes de distinction, soit qu'elles appartiennent à des Bourgeois ou à des Paysans. Un article de la Déclaration porte que tout terrain qui appartiendrait à quelque Village, & qui à une époque marquée ne seroit pas mis

### 340 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

en valeur, doit être cédé au village le plus voisin, moyennant une légère somme, pour l'achat du fonds. Si celui-ci refuse d'en faire l'acquisition, le terrain ne restera pas inculte; il est statué qu'on le vendra aux Particuliers qui se chargeront de le défricher. On ne peut rien voir de plus sage & de plus juste que ces dispositions.

( *Gazette d'Agriculture, Commerce, Arts & Finances.* )



---

## A N E C D O T E S.

### S I N G U L A R I T É S.

---

#### I.

**P** A'R M I la foule des bons-mots qu'on a rapportés de feu M. l'Abbé de Voisenon, on n'a fait aucune mention de celui-ci qui mérite bien autant qu'un autre d'être cité : cet Académicien étoit malade. Son médecin qui étoit en même tems son ami, lui ordonna expressement de prendre dans l'espace d'une heure une pinte d'une certaine tisanne. Le lendemain le Docteur revint, & demanda quel effet avoit produit la tisanne. On répondit : aucun. Avez-vous tout pris, dit le Médecin à l'Abbé ? Je n'ai pu, reprit celui-ci, en prendre que la moitié. Le Docteur très-mécontent fit un bruit épouvantable & se fâcha. Alors l'Abbé lui dit d'une voix douce & languissante : *Eh ! mon ami, ne vous fâchez pas. Comment voulez-vous que j'avale une pinte en une heure ; je ne tiens que chopine ?*

#### I I.

On n'est point étonné que David Hume, à l'article de la mort, ait songé à payer un

tribut à l'amitié, en laissant à M. d'Alembert une bague de 200 livres sterlings; mais voici un trait singulier qui prouve que les longues maladies n'avoient rien ôté à cet homme célèbre de sa gaieté naturelle. En dictant son Testament il se rappella le goût d'un de ses amis pour le bon vin en général, & en même-temps son aversion pour celui d'*Opporto*. En conséquence il lui légua trenze-six bouteilles de vin de Bordeaux & une seule de celui d'*Opporto*, à condition toutefois qu'il boiroit celle-ci en deux séances, avant de décoiffer les autres.

## I I I.

M. de la Feuillade ayant été blessé à la tête d'un coup de mousquet en 1655, au siege de Landrecy, les Chirurgiens qui lui mirent le premier appareil, lui dirent que le coup étoit dangereux, & qu'on voyoit la cervelle. *Ah, parbleu*, dit-il, *Messieurs, prenez en un peu, & l'envoyez dans un linge au Cardinal Mazarin, qui me dit cent fois le jour que je n'en ai point.*

## I V.

Le fameux Lulli, entendant dans une Eglise de Paris, un air d'Opéra qu'il avoit fait, & auquel on avoit ajusté des paroles Latines, dit tout haut: *O mon Dieu, je vous en demande pardon, je ne l'avois point fait pour vous.*

## V.

Pendant la dernière foire de Leipfick , on a mis en vente un effet qui paffoit pour fort curieux ; c'est l'anneau dont le Docteur Luther fit préfent à Anne-Catherine de Bore lorsqu'il fe fiança avec elle. Cette bague , depuis plus de deux fiescles , a paffé de main en main par voie de fucceffion , comme un joyau précieux. Il y a environ 100 ans qu'un des principaux Princes de l'Empire en offrit 500 ducats à un Marchand Saxon qui la poffédoit alors , & il ne put l'obtenir. Long-tems après , un particulier voulut en donner 200 ducats , & on lui dit qu'on en avoit refusé 500. Un nouveau poffeffeur vient aujourd'hui de la promener par les rues de Leipfick pour tâcher d'en avoir 40 pistoles , que perfonne n'a voulu lui donner , tant il eft vrai qu'une chofe n'a pas toujours le même prix.

## V I.

M. le Confeiller de Francheville vient de publier en Allemagne les particularités fuivantes , qu'il affure tenir d'une perfonne digne de foi , dont il a fait imprimer la lettre. » J'ai vu , dit » ce particulier , le 29 Avril , à Junterberg , où » je me trouvai avec fept autres perfonnes , » un petit animal de la figure & de la grandeur d'un mulot , qui a tout le corps , à » l'exception des oreilles , couvert d'un poil » blanc. Cet animal , dont l'habitation eft une

» petite caisse de 12 à 13 pouces de long  
 » sur 19 à 20 de large, & 6 à 7 de haut,  
 » prononce très-distinctement beaucoup de  
 » mots. Voici la conversation qu'il eut en  
 » notre présence, avec son maître. Celui-ci  
 » lui demanda : *Petit drôle, prends-tu garde?..*  
 » *Oui*, répondit d'une voix ferme le mulot.  
 » *Quel habit a le Monsieur que tu vois?.. Un*  
 » *habit bleu... Qu'a-t-il sur sa tête?... Une*  
 » *perruque.* Comme j'accompagnois un Demoi-  
 » selle, le garde-mulot demanda à son petit  
 » élève : *Quel mouchoir a Mademoiselle que voi-*  
 » *là?.. Un mouchoir de couleur... Et quelle*  
 » *jupe porte l'Hôteſſe?.. Une jupe de frise...*  
 » *C'est bien : mais quelle coëffure a-t-elle?... Un*  
 » *bonnet.* » Si cet exposé est vrai, comme on  
 le certifie, il mérite d'autant plus l'attention  
 des Naturalistes, qu'on n'a encore attribué  
 rien de pareil à aucun quadrupede.



---



---

# BIBLIOGRAPHIE

## DE L'EUROPE.

---



---

### ITALIE.

ELPIDII de proximâ Bacchanalium abolitione Sermo, cum appendice, seu parte alterâ in quâ Bacchanalitiis relaxationibus opportunâ ex adverso ratione propositâ averruncandis radices peximæ arboris indicantur; opusculi & summæ totius Protectore, Catholicæ Ecclesiæ Patrono S. Josepho. *In-8vo*. Venetiis, 1777, apud Franciscum Sansoni.

C'est un étrange homme que cet Elpidius; avec son Latin barbare & ses projets de réforme! Il prétend que notre Carnaval est une abomination renouvelée des Grecs & des Romains; une imitation exacte de ces anciennes orgies; où les hommes & les femmes mêlés ensemble & échauffés par le vin, les danses, les chansons & les propos obscènes, se livroient aux débauches les plus crapuleuses, & aux excès les plus infâmes; il ne comprend pas comment on a pu tolérer jusqu'à présent

de pareilles horreurs , & il auroit raison , si le tableau qu'il en fait étoit fidele ; mais à y regarder de près, on voit que tous les déordres se réduisent à des filles qui dansent , des hommes qui s'enivrent , des foux qui courent en masque , & des enfans de tout âge qui s'en amusent ; il y a bien là de quoi se récrier , quand on pense aux malheurs & aux crimes de toute espece qui affligent & déshonorent l'humanité ! Sans doute il seroit à souhaiter que les hommes fussent assez sages pour ne s'amuser que de plaisirs raisonnables ; il vaudroit encore mieux que ce tems qu'ils perdent en folies & en extravagances, ils l'employassent en prieres & en actes de dévotion , comme le veut Elpidius : mais de bonne foi, cela peut-il se proposer sérieusement , & n'est-ce pas s'obstiner à méconnoître les hommes , que de vouloir toujours les ramener à une perfection morale & religieuse , dont ils ne sont pas susceptibles , puisqu'ils naissent avec des sens & des passions ? Cependant Elpidius a trouvé un excellent moyen pour faire goûter sa doctrine ; il se doute bien que le Peuple ne renoncera pas aisément au plaisir de voir courir des masques dans les rues (\*) ; mais , dit-il , nous avons les Religieuses qui forment des especes de mascarades , il n'y a qu'à les faire sortir dans le Carnaval. Il est certain que ces masques là n'attireroient pas moins de curieux que les autres , sur-tout les masques novices ou nouveaux profès , & qu'il y auroit bien des gens qui quitteroient Arlequin & Polichinelle , pour

---

(\*) Si personas omnino velit, habet monasteria Virgineum, ut ita dicam, personatarum.



courir après Sœur Julie & Mere Angélique ;  
*la vertu plaît au vice sur-tout*, dit un Écrivain  
 célèbre, qui dit encore en parlant des faiseurs  
 de systêmes & de projets : *imitons le bon Dieu*  
*qui n'en a fait que rire.*

(*Efemeridi di Roma.*)

SCELTA d'Opuscoli interessanti, &c. Choix  
 d'Opuscules intéressans traduits de diver-  
 ses Langues, auxquels on a ajouté des  
 Opuscules Italiens nouveaux, des Ex-  
 traits des Ouvrages nouveaux les plus  
 intéressans, les Questions proposées par  
 les Académies, & le Catalogue général  
 des Livres nouveaux. In-12. Milan ,  
 1777, chez Galeazzi.

Le titre indique assez les additions qu'on a faites  
 à cet ouvrage périodique, & qui tourneront à  
 l'avantage des Lecteurs, sans leur causer le  
 moindre surcroît de dépense ; la grosseur des  
 volumes est toujours la même, ainsi que le ca-  
 ractere, on n'a fait qu'ôter les interlignes qui  
 rendoient, à la vérité, l'édition plus agréa-  
 ble à la vue, mais dont la soustraction a per-  
 mis d'augmenter les matieres de plus d'un tiers  
 par volume. Voici le détail des Opuscules conte-  
 nus dans les cinq premiers de l'année.

Vol. XXV. 1. *Observations physico-Chymiques*  
*sur les couleurs*, par M. Opois ; première  
 partie. L'Auteur de ce Mémoire ne se propose  
 pas moins que de renverser la Théorie de  
 Newton, en prouvant que les couleurs n'exis-  
 tent pas dans les rayons du Soleil, mais qu'el-  
 les proviennent d'une quantité plus ou moins

### 348 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

grande de phlogistique, & de son développement plus ou moins considérable. 2. *Maniere d'appliquer l'air fixe aux Cancers, laquelle produit en peu de tems une cessation de douleur & une diminution considérable dans la force du mal, &c.* On a joint à cet article, une méthode inventée par M. Priestley, pour tirer l'air fixe de la terre calcaire, & pour en imprégner l'eau. 3. *De l'Opéra: article tiré de la Théorie universelle des Beaux-Arts de M. Sulzer.* 4. *Particularités de la terre de Labrador, extraites des Mémoires du Lieutenant Roger Curtis, &c.* 5. *Lettre du Sieur Wilmer au Sieur Guillaume Sharpe, sur l'étrange sort d'une femme qui fut brûlée subitement à Coventry.* La femme dont il s'agit dans cette Lettre, faisoit depuis long-tems excès de liqueurs spiritueuses; un soir qu'elle s'étoit mis le dos au feu, la flamme gagna son corps, & le consuma avec autant de rapidité qu'elle consume la substance la plus aride & la plus combustible. 6. *Observations du Sieur Nuntez, sur quelques réceptacles d'air communiquant avec les poumons, qui se trouvent dans les osseaux entre les parties charnues, & dans la cavité des os.* 7. *Efémérides astronomiques pour l'année 1777, calculées au Méridien de Milan, &c.* 8. *Extrait des Observations de M. d'Aubenton, sur l'utilité de tenir les troupeaux en plein air pendant toute l'année.*

Vol. XXVI. 1. *Seconde partie des Observations du Sieur Opois, sur les couleurs.* 2. *Lettre de M. D. Oſtave Marzolini, sur une petite machine de nouvelle invention, avec laquelle chacun peut découvrir les défauts de ses yeux.* 3. *Histoire d'une Dame qui a conservé l'usage de son bras droit, quoiqu'on lui ait coupé la tête de l'humerus, &c.* 4. *Observations sur la res-*

piration & l'usage du sang , par M. Joseph Priestley. 5. Description d'un nouveau Mécanisme à substituer aux clefs des machines pneumatiques , inventé & exécuté par Marc Sarugia ; Fabricateur de barometres , & Machiniste du College de Brera. 6. Extrait d'une Lettre de M. Maupetit , sur la petite-vérole. 7. Extrait d'un Mémoire de M. Bertholon , sur les végétaux qui ont dans un degré plus ou moins grand , la propriété de communiquer la commotion électrique , &c. 8. Examen des vertus médicinales de la Quassie , par Sébastien Séveri , &c. 9. Lettre du Docteur Guillaume Brownrigg , sur quelques échantillons de sels natifs , qu'il a recueillis & présentés à la Société Royale. 10. Lettre de M. Franklin , sur la salure de la mer. 11. Extrait d'une Lettre de M. le Roi , sur l'étincelle électrique que M. Walsh a observée récemment dans la secousse de l'Anguille tremblante. 12. Diverses Découvertes utiles , savoir : moyen de détruire les Taupes ; moyen de tuer facilement les Serpens ; procédé pour faire une encre sympathique ; nouvelle espece de vinaigre ; maniere d'empailler les Oiseaux , & de conserver leurs cadavres pour les Collections d'Histoire-Naturelle.

Vol. XXVII. 1. Fin des Observations de M. Opois , sur les couleurs. 2. Expériences sur la réproduction des jambes & de la queue des Salamandres aquatiques , & de la tête des Limaçons ; par D. Vincent Plateretti. M. Plateretti , vérifie dans ce Mémoire par ses propres expériences , celles de M. l'Abbé Spallanzani , qui ont fait tant de bruit dans l'Europe , & donne en même tems quelques avis utiles à ceux qui seront tentés de les répéter. 3. L'Art d'oublier : par M. l'Abbé Louis Betti. 4. Elémens d'Agriculture fondés sur les faits & sur le raisonne-

## 350 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*ment à l'usage des habitans de la campagne ; par M. Bertrand, &c. On ne donne ici qu'un Extrait étendu & raisonné de cet Ouvrage, qui a été couronné par la Société économique de Berne. 5. Lettre sur une conjecture du Pere D. Jérôme Barbarigo, Professeur dans l'Université de Padoue, concernant les différentes especes d'air. Cette conjecture est que l'air n'est qu'un composé de terre & de phlogistique, ou que la terre renferme les élémens dont l'air se compose, de façon que lorsque nous voyons l'air sortir d'un corps par l'effet de quelque procédé chymique, nous devons conclure, non qu'il y préexistoit, mais qu'il s'est formé dans le moment. 6. Mémoire sur les dissolvans de la pierre ; par M. Duhaume. 7. Extrait des expériences de M. Wilson, sur la maniere de communiquer aux Phosphores les couleurs de l'Arc-en-Ciel, & sur la nature de la lumiere phosphorique. 8. Théorie du cours des principaux fleuves des quatre parties du monde, avec une indication de leur pente, depuis leur source jusqu'à leur embouchure ; tirée de l'Ouvrage de M. Genneté, intitulé : connoissances des veines de houille, &c.*

*Vol. XXVIII. 1. De l'Art du son : Lettre I ; par M. le Comte Benvenuto de S. Raphaël, de Turin. 2. Histoire d'une jeune fille dont la mamelle gauche rend une humeur limpide comme l'eau, & en grande abondance ; & d'un homme chez qui la même partie rend une liqueur laiteuse. 3. Opération faite avec succès sur un Chat né sans aucune division entre les paupieres ; & qui peut servir d'exemple pour des cas semblables dans l'espece humaine. 4. Le véritable esprit de l'ancienne Philosophie ; par M. l'Abbé Louis Betti. L'Auteur s'attache à prouver que les an-*

ciens Philosophes connoissant très-mal la nature humaine, ne pouvoient enseigner la véritable morale de l'homme. 5. *Lettres de D. Alexandre Volta, sur l'air inflammable des marais.* Cet Ouvrage a été imprimé séparément chez Morelli, & on n'en donne ici qu'un Extrait. M. Volta y rend compte de la maniere dont se forment les feux follets & les autres phenomenes semblables, par l'air inflammable dont il a observé qu'il s'exhaloit continuellement une grande quantité de tous les endroits marécageux, & qu'il attribue aux végétaux. 6. *Mémoire pour compléter l'Histoire d'un insecte aquatique, connu chez les Naturalistes sous le nom de Puce aquatique arborescente; par M. l'Abbé Raimondo Marie de Termeyer.* 7. *L'influence de la Lune sur les corps terrestres; par M. le Comte Charles Maggi.*

Vol. XXIX. 1. *De l'Art du son. Lettre II; par M. le Comte Benvenuto.* 2. *Histoire des Académies, tirée du Discours de M. l'Abbé Amaduzzi sur la fin & l'utilité de ces institutions.* 3. *De la végétation du froment; par M. Tillet.* 4. *Expériences de M. Bewli sur l'air fixe, d'où il résulte que cette espece d'air est acide par elle-même.* 5. *Usages de l'air fixe en médecine: l'Auteur propose de s'en servir pour les maladies putrides, pour la pierre, pour la phtisie pulmonaire, pour les cancers, pour les ulceres & pour le scorbut.* 6. *Analyse des expériences & Observations de M. Priestley, sur l'air alcalin; sur les airs acides marin, vitriolique, végétal, &c. sur l'air déphlogistiqué & sur la nature de l'air commun.* 7. *Réflexions du P. D. Jérôme Barbarigo, sur la nature de l'air.* Ce Pere, comme nous l'avons déjà dit, conjecture que l'air est une terre mêlée d'éther qui lui donne

## 352 L'ESPRIT DES JOURNAUX.

son élasticité ; il s'attache à expliquer d'après ce principe , les phénomènes les plus remarquables. 8. *Analyse des recherches physiques de M. l'Abbé Fontana , sur l'air nitreux & l'air déphlogistiqué.* 9. *Extrait d'une Observation de M. le Docteur Purcell, sur un double uterus & un double vagin.*

( *Giornale Enciclopedico.* )

**RACCOLTA di Opuscoli fisico-medici , &c.**  
*Recueil d'Opuscules physico-médicaux.*  
*Vol. XIII & XIV. In-12. Florence,*  
*1777, de l'Imprimerie de Joseph &*  
*Pierre Allegrini.*

Cette Collection qui fait le plus grand honneur au zèle & au discernement de M. Targioni, se continue toujours avec succès : les deux nouveaux volumes que nous annonçons, ne sont pas moins intéressans que les précédens : le premier contient des *Recherches expérimentales sur les propriétés du sang*, par le Docteur Guillaume Hewson, traduites en Italien par M. Mochetti, Médecin de Crémone ; une *Dissertation sur la séparation du serum, la couleur du grumeau & la coagulation du sang* ; & une *Lettre sur l'Electrophore perpétuel*, traduite du François avec des Notes. On trouve dans le second, les six Opuscules suivans : 1. *Continuation des recherches expérimentales sur les propriétés du sang.* 2. *Lettre de M. Louis Targioni, Médecin de Florence, à M. Jean Mochetti, Médecin de Crémone.* Cette Lettre contient la continuation de l'Extrait des Notices concernant la profession médicale, du volume LXV des *Tran-*

*sactions Philosophiques.* 3. *Lettre du R. Pere Abbé D. Maurice Roffredi , à M. Targioni.* Il s'agit principalement dans cette Lettre de l'origine & de la nature des Anguilles de Néedham. 4. *Lettre du Pere Charles Joseph Campi au R. Pere Abbé D. Maurice Roffredi ,* sur le même sujet, avec une Note très-étendue & très-instructive de l'Editeur. 5. *Additions au Discours de M. Thomas Percival ,* sur les usages de l'air fixe en médecine, &c. 6. *Observations anatomiques extraites de l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences de Paris ,* pour l'année 1771. ( *Novelle Letterarie.* )

DEL Camerlingato di Ripa-Grande , &c.  
*Du Camerlingat di Ripa-Grande : Dissertation de M. le Comte Gaspar Calzamilgia , dédiée à S. S. Pie VI. In-4to.*  
 Rome , 1777 , de l'Imprimerie de Jean Zempel.

Le Camerlingat *di Ripa-Grande*, est un Tribunal établi à Rome pour présider au commerce & juger les affaires des Marchands ; il est composé du Cardinal Camerlingue, du Prélat de la Chambre Apostolique qui a le département des rivages , & d'un troisième Juge appelé vulgairement Camerlingue *di Ripa-Grande* ; c'est devant ce dernier que se portent toutes les affaires courantes ; les deux autres n'interviennent que dans les cas extraordinaires & d'une certaine importance. Le Camerlingue *di Ripa-Grande*, réunit à la juridiction consulaire l'autorité d'un Juge de police , pour tout ce qui a rapport au commerce ; & il se fait assister dans l'exercice de sa charge, qui est an-

nuelle, d'un Assesseur, d'un Avocat fiscal, d'un Huissier, d'un Notaire & d'un Bargello. Si on est curieux d'en savoir davantage sur cet objet, & de connoître toutes les prérogatives d'un Camerlingue *di Ripa-Grande*, avec la suite de ces Magistrats, depuis leur création jusqu'à M. Calzamiglia qui l'est aujourd'hui, on trouvera de quoi se satisfaire en lisant cette Dissertation.

(*Efemeridi di Roma.*)

DELL' Elettricità terrestre-atmosferica, &c.  
*Dissertation sur l'Électricité terrestre-atmosphérique ; par M. le Marquis Alexandre Chigi, Chambellan de S. A. R. le Grand-Duc de Toscane, &c. In-8vo.*  
 Sienne, 1777, chez Louis & Benoît Bindi.

Cet Ouvrage ne ressemble pas à tant de productions qui tirent leur principal mérite de la qualité de leurs Auteurs ; un Grand qui se fait imprimer, est toujours sûr d'être applaudi, quelque médiocres que soient ses talens ou ses connoissances, parce que ceux qui peuvent se regarder comme ses Juges, lui savent gré de la vanité même qui le porte à devenir leur rival ; mais M. le Marquis Chigi, est un de ceux qu'on doit excepter de cette observation assez générale ; & quand il ne seroit pas un des Seigneurs les plus distingués de la Cour de Toscane, il passeroit encore pour un habile Physicien. Il expose ici le résultat d'un grand nombre d'expériences qu'il a faites sur l'Électricité, & en même tems les doutes où elles



l'ont conduit : son Livre est divisé en quatre Chapitres , où il traite successivement de *l'Électricité en général* ; de *l'Électricité atmosphérique* ; de la différence entre l'étincelle électrique & la foudre ; des moyens avec lesquels on peut espérer de trouver un préservatif contre les ravages du tonnerre. En donnant de justes éloges à M. Franklin & au Pere Beccaria, qu'il regarde avec raison comme les Héros de la physique électrisante , il s'écarte quelquefois de leur sentiment , sur-tout à l'égard des barres électriques qu'il ne croit pas précisément dangereuses ; comme des gens prévenus ou ignorans ne cessent de le répéter , mais auxquelles il n'accorde pas non plus toute l'efficacité nécessaire pour être un sûr préservatif contre la foudre. Il voudroit qu'on fit encore de nouvelles expériences sur ce sujet, & voici comme il expose les motifs de son pirronisme au commencement du Chapitre IV. » Le soufre & le sel nitre, sont les principaux corps qui composent la poudre fulminante & la poudre à canon , & il n'y a d'autre différence , si ce n'est qu'on y mêle dans la première du sel de tartre , & dans la seconde du charbon.... Cependant elles perdent leur force par des procédés tout différens. La poudre fulminante devient très-forte , si on la liquéfie dans une cuiller posée sur des charbons presque éteints ; mais si on lui fait subir rapidement l'action du feu , elle perd toute son énergie, ou au moins il ne lui en reste qu'une presque insensible. La poudre à canon au contraire acquiert , par ce dernier procédé , toute la force dont elle est susceptible , & elle la perd , si on la soumet à la liquéfaction. Quel est celui de nous qui pourra assurer que les autres parties constitutantes de la foudre , ne produi-

### 356 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

font pas un tel changement dans la vapeur électrique, que les mêmes préservatifs que la machine électrique nous indique deviennent insuffisans & peut-être nuisibles dans le cas du tonnerre.... Il est donc nécessaire pour trouver un sûr préservatif contre la foudre, d'examiner rigoureusement la nature de celle-ci «..... Tandis que ce Livre étoit sous presse, est arrivé à Sienné le phénomène dont nous avons rendu compte dans notre Journal de Juin dernier, pag. 281, d'après une Lettre de M. Bartaloni, Professeur de physique, qui l'explique en faveur de la méthode des Conducteurs. M. le Marquis Chigi que cet événement sembloit condamner, ne s'est point tenu pour vaincu, & il a fait imprimer aussi-tôt à Sienné, une Lettre où il jette de nouveaux doutes sur l'utilité de cette méthode. Ainsi voilà deux Physiciens divisés sur les conséquences d'un fait qui paroissoit concluant. Cette dispute devroit exciter l'attention des Savans de toutes les Académies ; c'est une occasion de fixer à cet égard de manière ou d'autre, l'opinion publique toujours flottante entre les preuves & les objections.

( *Novelle Letterarie.* )

**HISTORIA** Ecclesiastica per annos digesta, variis que observationibus illustrata, auctore *Gaspare Saccarellio*, Taurinenfi Congregat. Oratorii Romani Presbytero. Tomus V. ab anno Jesu-Christi 317 usque ad annum 360. *In-4to.* Romæ, 1777, ex Typographiâ Pauli Junchi.

Ce Volume contient l'Histoire de quarante.

années ; il embrasse une partie du regne de Constantin-le-Grand , & se termine à l'avant-derniere année du regne de Constance , qui mourut l'an 361. Cette époque est une des plus intéressantes de l'Histoire Ecclésiastique , c'est celle du plus beau triomphe & de la plus terrible humiliation de l'Eglise ; on voit d'abord la Religion sur le trône avec Constantin , ce Prince meurt , & tout-à-coup elle est renversée , & l'Univers entier , suivant l'expression de S. Jérôme , gémit d'être Arien ; au Concile de Nicée succèdent ceux de Sirmich & de Rimini , & aux succès de S. Athanase la chute de Libérius. Voilà le Précis de la révolution prodigieuse & peut-être unique , dont cette partie du quatrieme siecle nous offre le spectacle , & que M. Saccarelli développe en Historien judicieux. On trouve dans ce volume comme dans les précédens des digressions relatives à divers points d'Histoire sur lesquels on dispute depuis long-tems ; nous citerons particulièrement l'article où M. Saccarelli discute un passage fameux de l'Histoire de Socrate , dont les Protestans se sont prévalus pour attaquer le célibat des Prêtres ; il n'est pas besoin de dire de quel parti se range notre Auteur.

( *Efemeridi di Roma.* )

PIANO per dar regolato Sistema , &c.  
*Plan pour donner un Systéme régulier à l'Esprit philosophique moderne , ou Instructions d'un libre Penseur à une assemblée d'Amateurs du bon sens. In-8vo., ayant pour Epigraphe : Defendit nume-*

rus junctæ que umbone phalanges *Juven.*  
 S. II. Padoue, 1776, de l'Imprimerie  
 de Penada.

Cet Ouvrage est une ironie amère contre les Incrédules dont l'Auteur fait voir l'impuissance, en feignant de leur donner des conseils pour assurer le succès de leurs efforts ; mais l'ironie n'est pas toujours adroite, l'Ecrivain catholique se montre trop, & on voit trop aisément que le prétendu Oracle des Esprits-forts, n'est qu'un Théologien déguisé. On s'en apperçoit non-seulement à des citations fréquentes des Saints Peres, des Conciles, &c. mais encore à de certaines assertions vagues & inconsidérées que les Controversistes se permettent par prévention ou par ce foible ordinaire aux hommes dans la dispute, qui les porte à se prévaloir des avantages même qui leur manquent. Par exemple, est-il dans le caractère d'un Incrédule, d'affirmer, comme l'Auteur le fait, que malgré tous les efforts de l'impiété, la Religion subsiste encore dans tout son lustre & dans toute sa vigueur ? Eh ! n'est-ce pas la certitude du contraire qui fait le sujet du malheureux triomphe des impies ? Il ne faut que voir les hommes & observer, pour être convaincu du dépérissement de la foi, du relâchement général des liens religieux ; ce seroit se refuser à l'évidence, que de nier cette triste vérité, ce seroit démentir tous les Orateurs sacrés qui font retentir les chaires de leurs plaintes. Il valoit bien mieux convenir d'un malheur qu'on ne peut dissimuler, & insister sur les désordres qui en sont les suites ; sur la dépravation de principes, la corruption de

mœurs que produit l'incrédulité, en ôtant aux passions leur frein & à la morale son ressort ; enfin sur le vuide affreux que laisse dans l'ame un système qui l'affranchit à la vérité de la terreur des menaces, mais qui lui enlève en même-tems ses plus flatteuses espérances, & la prive des plus douces consolations. C'est encore faire tort à une bonne cause par une assertion fausse, que d'affurer, comme l'Auteur, que tous les Incrédules finissent par détester leurs erreurs lorsqu'ils sont au lit de la mort ; cela ne peut se dire que de cette troupe d'Esprits-forts, ou plutôt d'Esprits nuls, qui n'ont que le vernis de l'incrédulité dont ils masquent l'inconséquence de leurs idées & la frivolité de leur caractère ; mais les Incrédules qui le sont par système, finissent trop souvent par l'être de bonne foi ; leur raison dont ils ont d'abord abusé, les abuse ensuite eux-mêmes ; & leurs erreurs nourries & fortifiées par l'habitude & de longues réflexions, acquièrent dans leur esprit la même consistance que des vérités démontrées. Vanini & Spinoza sont tous deux morts Athées ; le premier sur un bucher, & le second dans son lit. On est aussi fâché & surpris de voir l'Auteur citer sans cesse M. Jean-Jacques Rousseau dans le nombre des Ecrivains matérialistes ; tandis que c'est un des hommes qui ont le mieux développé les grands principes de la Loi naturelle.

Au reste les défauts qu'on peut relever dans cet Ouvrage, n'empêchent pas qu'il n'y ait en général beaucoup de mérite à l'avoir fait ; l'Auteur a rassemblé les différentes preuves qu'on a données de la vérité du Christianisme, & les a présentées sous un nouveau point de vue qui les rend encore plus faciles à saisir. Il écrit

### 360 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

avec élégance , & cette qualité est d'autant plus précieuse aujourd'hui dans les Théologiens , que leurs adversaires ont dû jusqu'à présent aux charmes de leur style une partie de leurs succès.

( *Giornale Enciclopedico.* )

## A N G L E T E R R E.

ADDITIONAL Observations , &c. *Observations* additionnelles sur la nature & la valeur de la liberté civile , & la guerre avec l'Amérique , &c. ; par Richard Price. *In-8vo.* Londres , 1777 , chez Cadell.

Cet Ouvrage est précédé d'une introduction où le Docteur Price revient sur les définitions qu'il a données dans sa première Brochure (\*), de la liberté en général & de la liberté civile en particulier. Il proteste qu'il les a examinées rigoureusement , qu'il persiste à les croire justes , & qu'il n'est pas en son pouvoir de les désapprouver. Il se plaint d'avoir été mal entendu par quelques-uns de ses adversaires , qui ont tiré de ses principes des conséquences ou odieuses ou absurdes , & il se justifie à cet égard , dans la première partie de ces nouvelles Observations , en développant d'une manière plus claire ses idées & ses vues sur la liberté. Dans la seconde partie , il s'étend sur différens objets , comme la quantité d'ar-

---

(\*) *Esprit des Journaux* ; Avril 1776 , pag. 70.

gent qui existe en Angleterre , le Papier national , l'état actuel du Royaume , la guerre avec l'Amérique , les Plans proposés pour lever de l'argent par des emprunts publics , &c. Voici quelques-unes de ses réflexions sur la guerre d'Amérique.

» C'est , dit-il , une guerre dans laquelle il  
 » doit couler des fleuves de sang , non pour  
 » repousser les attaques d'un ennemi étranger ,  
 » ni pour maintenir l'autorité du Gouverne-  
 » ment dans l'intérieur du Royaume , mais  
 » pour soutenir dans un autre monde des pré-  
 » tentions de souveraineté. Je voudrois que  
 » les Partisans des mesures actuelles contre  
 » l'Amérique , daignassent s'arrêter à la dis-  
 » tinction que je viens d'indiquer. Il est né-  
 » cessaire , & par conséquent il est juste que  
 » l'autorité du Gouvernement soit soutenue  
 » dans un Royaume ; mais maintenir , par le  
 » fer & le feu , de prétendus droits de domi-  
 » nation , sur un Peuple qui existe hors du  
 » Royaume , qui n'a aucune part à sa législa-  
 » tion , c'est choquer évidemment tous les prin-  
 » cipes de liberté & d'humanité. Un Gouver-  
 » nement légitime , qu'il me soit permis de  
 » le répéter , car c'est ce qui distingue l'au-  
 » torité de la tyrannie , consiste dans l'influence  
 » de Loix justes & impartiales formées par un  
 » consentement commun , ou dans la domination  
 » d'une société d'hommes sur elle-même , non dans  
 » la domination des Communautés sur les Com-  
 » munautés , des hommes sur d'autres hommes. »

Les réflexions suivantes ne sont pas moins fortes. „ Si nous pouvons subsister sans l'A-  
 „ mérique dans un état aussi florissant qu'avec  
 „ elle , la guerre que nous avons entreprise  
 „ pour la subjuguier , est absolument inexcus-

„ fable. Je voudrois qu'on fit attention à cela.  
 „ La guerre est un fléau terrible : & ceux qui  
 „ exposent un Peuple sans nécessité à tous les  
 „ maux qu'elle entraîne, ont un compte im-  
 „ mense à rendre. Rien ne peut même justi-  
 „ fier celui qui prend les armes, que l'intérêt  
 „ le plus pressant, & la nécessité urgente de  
 „ repousser par la force une violence injuste.  
 „ Mais il me semble que nous n'avons aucun  
 „ intérêt à défendre dans la guerre présente.  
 „ Les revenus de l'Etat n'ont jamais été si  
 „ considérables, que depuis que nous avons  
 „ l'Amérique pour ennemie ; & c'est un point  
 „ reconnu aujourd'hui du plus grand nombre,  
 „ que le commerce de l'Amérique est de très-  
 „ peu de conséquence pour nous. Il suit donc  
 „ delà, que si le but de cette guerre est d'ac-  
 „ quérir un *revenu* ; c'est un revenu dont nous  
 „ n'avons pas besoin : que si le but de la guerre  
 „ est de maintenir un droit de souveraineté ;  
 „ c'est une souveraineté qui ne nous est d'au-  
 „ cun usage. L'humanité n'est-elle pas révol-  
 „ tée à l'idée d'une pareille guerre ? Que ne  
 „ laissons-nous l'Amérique se séparer de nous,  
 „ si nous pouvons subsister sans elle ? Pour-  
 „ quoi porter le fer & le feu dans une con-  
 „ trée heureuse & tranquille, sans aucun be-  
 „ soin, sans avoir en vue aucune utilité  
 „ réelle ?

A l'égard des Américains, voici ce que  
 l'Auteur en dit : „ il me paroît qu'à présent  
 „ leurs forces, quoique susceptibles d'accroisse-  
 „ ment, ont pris un degré de consistance si  
 „ formidable, qu'avec leurs secours quelqu'une  
 „ des grandes Puissances de l'Europe peut  
 „ s'emparer aisément de toutes les Indes Oc-  
 „ cidentales ; & rien ne doit plus nous allar-



„ mer que la certitude que nos ennemis na-  
 „ turels voyent cet avantage , & dirigent en  
 „ conséquence leur conduite. En conservant  
 „ les Colonies , nous aurions pu être la Na-  
 „ tion la plus puissante & la plus heureuse  
 „ qui ait jamais existé ; nos Colonies une fois  
 „ séparées de nous , & alliées avec la France  
 „ & l'Espagne , nous ne serons plus qu'un  
 „ Peuple ordinaire. Ces Colonies sont donc  
 „ de quelque prix. Notre existence dépend de  
 „ leur union avec nous. “ Le Journaliste An-  
 „ glois qui cite ces morceaux , & qui n'est pas fa-  
 „ vorable au Docteur Price , remarque qu'il est  
 „ ici en contradiction avec lui-même ; & cela  
 „ paroît ainsi ; mais on sait qu'il n'y a rien de  
 „ si facile que de montier qu'un Auteur se con-  
 „ tredit , en citant des passages isolés.

La troisieme partie contient un Parallele de  
 la dette nationale & des ressources de l'An-  
 gleterre , avec la dette nationale & les res-  
 sources de la France ; & il n'est pas difficile de  
 deviner que le résultat est en faveur de ce der-  
 nier Royaume.

( *Critical Review.* )

THE Fingal of Ossian , &c. *Le Fingal  
 d'Ossian , ancien Poëme épique en six  
 Livres ; traduit de l'Original Gallique ,  
 par M. Macpherson , & maintenant mis  
 en Vers héroïques ; par Ewen Cameron.  
 In-4to. Londres , chez Robson.*

Les deux Journaux Anglois , d'après les-  
 quels nous annonçons cet Ouvrage , ne diffé-  
 rent entr'eux que par le plus ou le moins  
 d'amertume dans les critiques. Dans le *Mon-*

### 364 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*thly Review*, cette traduction est ravalée au-dessous des plus pitoyables productions ; le moindre défaut de l'Auteur est d'avoir affaibli la prose énergique de M. Macpherson ; il n'y a dans ses vers ni élégance ni correction ; ils n'ont pas même le mérite d'être rimés exactement ; la moitié des rimes sont fausses , & on est tenté d'abord de croire , disent les Journalistes , que l'Ouvrage est en vers blancs ; enfin , M. Cameron est suivant eux également dépourvu de goût & de talens. Les Rédacteurs du *Critical Review* lui font à-peu-près les mêmes reproches que leurs confrères , mais d'une manière beaucoup moins offensante , & ils lui rendent justice sur plusieurs points ; en observant que sa version est souvent prosaïque , ils conviennent qu'elle est fidelle en général ; en blâmant divers morceaux dans lesquels il s'écarte du sens de son Auteur ou l'affaiblit , ils en citent quelques autres où l'on trouve de la Poésie & de l'élégance. Il résulte de leurs Observations que cette traduction est foible , au-lieu qu'on pourroit conclure du jugement des autres Journalistes , qu'elle est absolument détestable. Dans les deux Journaux , on rappelle à cette occasion , une traduction en vers du même Poëme antérieure de cinq années , qu'un Anonyme a fait imprimer à Oxford , & dont on vient de donner à Londres une nouvelle édition qui se trouve chez le Libraire Payne ; les Rédacteurs du *Monthly Review* , disent qu'elle est moins mauvaise que celle de M. Cameron , & leurs confrères la trouvent meilleure , plus élégante & plus poétique. Les premiers se contentent de décider ; les seconds examinent & comparent. Ils citent plusieurs morceaux de la prose de

M. Macpherson, dont ils rapprochent les morceaux correspondans des deux Traductions en vers ; l'avantage est quelquefois pour M. Cameron, plus souvent pour l'Anonyme, toujours pour la prose comparée aux vers de l'un & de l'autre. Nous allons donner un exemple de ces rapprochemens qui fera sans doute plaisir à nos Lecteurs ; nous rapporterons les passages Anglois pour ceux qui savent la langue, & nous les traduirons littéralement pour les autres.

## L I V R E III.

*Traduction de M. Macpherson.*

» Pleasant are the words of the song, said  
 » Cuthullin! Lovely the tales of other times!  
 » They are, like the calm dew of the mor-  
 » ning on the hill of roes; when the sun is  
 » faint on its side, and the lake is settled and  
 » blue in the vale. O Carril, rise again thy  
 » voice; let me hear the song of Selma:  
 » wich was sung in my halls of joy, when  
 » Fingal King of Shields was there, and glow-  
 » ed at the deeds of his fathers. «

*Qu'elles sont agréables les paroles que tu chan-  
 tes, dit Cuthullin! Que je les aime, les Histoires  
 des autres tems! Elles sont, comme la tran-  
 quille rosée du matin sur la colline des Che-  
 vreuil, quand le Soleil brille foiblement sur son  
 côté, & que le lac est calme & azuré dans la  
 vallée. O Carril, élève encore ta voix; fais-moi  
 entendre le Chant de Selma, qui fut chanté dans  
 mes salles de réjouissance, quand Fingal, Roi des  
 Boucliers, s'y trouvoit, & s'enflammoit aux ac-  
 tions de ses peres.*

*Traduction de M. Cameron.*

- » Instructive Bard, delightful are thy rhymes;  
 » And lovely sound the tales of other times?  
 » Not half so pleasant to the ravish'd view,  
 » Appears the mountain bright with morning dew,  
 » Its blushing side when early sun-beams streak,  
 » And blue beneath extends the glassy lake.  
 » The eye may pleasure in such prospects find,  
 » But song like yours with transports fill the mind.  
 » Oh Carril! Raise again thy voice, and sing  
 » The verse you made in praise of Morven's king;  
 » In Tura's hall of joy, when at the feast,  
 » And the illustrious hero was our guest;  
 » Who at his father's deeds seem'd all on fire,  
 » When in their praise you swept the tuneful wire.

*Savant Barde, que tes rimes sont délicieuses!  
 Que tu me fais aimer les Histoires des autres  
 tems! C'est avec la moitié moins de plaisir que  
 la vue enchantée se fixe sur la montagne bril-  
 lante de la rosée du matin, quand les premiers  
 rayons du Soleil sillonnent & rougissent son cô-  
 tée, & qu'au dessous le lac s'étend comme une  
 glace colorée d'azur. L'œil peut trouver du plai-  
 sir dans une telle perspective, mais des Chants  
 comme les vôtres remplissent l'ame de transports.  
 O Carril! élève encore ta voix, & chante les  
 vers que tu fis à la louange du Roi de Morven,  
 dans les salles de réjouissance à Tura, lorsque  
 nous étions à la fête, & que nous avions pour  
 Hôte l'illustre Héros, qui sembloit tout de feu  
 aux actions de ses peres, quand tu faisois ré-  
 sonner en leur honneur les cordes harmonieuses.*

*Traduction de l'Anonyme d'Oxford.*

- » Cuthullin thus began : thou well hast told,

- » Our fathers actions in the days of old :
- » Like the calm dew of morn ; when o'er the east
- » The sun appears, in radiant glory drest :
- » With , goldem beams involves the moutain's brow ;
- » And faintly gilds th' extended lake below.
- » Again , o Carril ! Strike thy tuneful string ,
- » And give the song to Morven's mighty king.

*Cutbullin parla ainsi : tu as bien raconté les actions de nos peres dans les jours passés. C'est comme la tranquille rosée du matin , quand le Soleil paroît à l'Orient revêtu de sa gloire resplendissante , qu'il enveloppe le front de la montagne de ses rayons dorés , & que le lac qui s'étend au-dessous , réfléchit foiblement son éclat. Encore une fois , ô Carril ! touche les cordes harmonieuses , & fais-moi entendre le Chant qui est en l'honneur du puissant Roi de Morven.*

On voit que M. Cameron , dans cet endroit , a étendu son original , & que l'Anonyme l'a resserré ; ils sont tous les deux au-dessous , l'un , parce qu'il y ajoute , & sur-tout par cette froide réflexion , *the eye may pleasure* , &c. ( *l'œil peut trouver du plaisir* , &c. ) L'autre , parce qu'il en retranche , & sur-tout par l'omission de la belle image de la fin : au reste le passage que nous avons cité de M. Cameron , est un des meilleurs de sa traduction , celui de l'Anonyme est un des plus foibles de la sienne.

THE Goat's beard , &c. *La barbe des Chevres : Fable. In-4to. Londres , 1777 , chez Dodsley.*

Tout le monde connoît la Fable de Phédre :

## 368 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*Barbam capellæ cum impetrassent a jove, &c.* celle-ci n'en est qu'une très-longue paraphrase: au lieu de trois vers que l'Auteur Latin met dans la bouche de Jupiter, le Poëte Anglois lui fait débiter un beau Discours, de style & presque de longueur académique, sur les rapports & la destination des deux sexes.

» Quand au sein du bonheur, je fus excité  
 » par ma bienfaisance, à former les différens  
 » sexes, je voulus qu'ils établissent entr'eux  
 » un commerce de plaisirs & de secours mu-  
 » tuels, d'où dérivassent les affections de pere,  
 » de fils, de frere, & tous les autres sentimens  
 » d'attachement & de tendresse propres à tou-  
 » tes les conditions & à tous les états de la  
 » vie; je fis la beauté pour être la récompense  
 » des fatigues du héros, & le héros pour être  
 » l'appui de la beauté.....

Les bonnes intentions du fondateur n'ont pas toujours été suivies, & elles le sont aujourd'hui moins que jamais; c'est aux hommes qu'il s'en plaint dans la dernière partie de son Discours, où il fait le tableau de la galanterie Angloise:

» Aujourd'hui, leur dit-il, quand vous pa-  
 » roissez devant les femmes, vous n'avez ni  
 » égards ni *decorum*..... Vous vous jetez sans  
 » attention au milieu d'un cercle, vous fendez  
 » la presse d'une assemblée, & vous vous ren-  
 » versez poliment sur un lit où votre corps  
 » affaissé se replie négligemment en arc, tan-  
 » dis que toutes les belles, semblables à la Reine  
 » de Saba, se serrent autour de vous attirées par  
 » cette agréable scène, & se penchent dans une  
 » extase muette sur le lit où vous êtes couché,  
 » pour recueillir les paroles de leur Salomon:  
 ( Il n'est pas besoin d'observer que Jupiter est  
 très-instruit dans l'Histoire Sainte) on ne peut

» douter que vous ne leur teniez des discours  
 » très-édifiants, & que vous ne leur prêchiez  
 » une saine doctrine; mais vos exemples font  
 » encore plus d'effet que vos sermons; de-là  
 » vient que nos Demoiselles, bien élevées,  
 » perdent ou négligent leurs graces naturel-  
 » les.... la dignité modeste d'autrefois, la no-  
 » blesse d'une marche régulière ne sont plus  
 » de saison. Nos Dames sautent, elles trottent,  
 » elles galopent....

Il y a dans cette piece des traits de critique très-justes, & plusieurs détails agréables; mais en général cette longue moralité adressée aux hommes & aux femmes, par le maître des Dieux, à propos de boucs & de chevres, ne paroît pas d'un bon goût.

ASSES ears, &c. *Les oreilles d'âne.*  
*Fable adressée à l'Auteur de la barbe*  
*des Chevres : in-4to. Londres, 1777,*  
*chez Riley.*

C'est une satire très-méchante contre notre Fabuliste, qui est Chapelain & Poète Lauréat de Sa Majesté, & par conséquent doit avoir beaucoup d'envieux parmi les Ecclésiastiques sans Bénéfice, & les Poètes sans pension. Il y a dans cette satire quelques bonnes plaisanteries, & beaucoup de personnalités odieuses.

(*Monthly Review.*)

OBSERVATIONS in a journey to  
 Paris, &c. *Observations faites dans un*  
*Voyage à Paris, par la route de Flan-*

# 370 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*dre, le mois d'Août 1776. 2 volumes  
petit in-8vo. Londres, chez Robinson.*

Quoiqu'on ait tout lieu d'être dégoûté maintenant de voyages & d'observations de Voyageurs, & qu'il semble qu'on n'ait plus à attendre, que des répétitions fastidieuses de ce qui a été déjà dit & répété cent fois, cependant cet Ouvrage a été très-bien accueilli en Angleterre, & on a trouvé dans la plupart des observations de l'Auteur le mérite de la nouveauté; il s'est attaché principalement aux objets qui tiennent à la Littérature, aux Arts & aux Sciences, & il s'est instruit d'une infinité de particularités qui avoient échappé aux autres Voyageurs Anglois. On trouve dans son Livre, disent des Journalistes de Londres, ce qu'il convient d'avoir trouvé dans son Voyage, *beaucoup de choses agréables, beaucoup de curieuses, beaucoup d'utiles & d'instructives.*

*(Critical Review.)*

SERMONS, &c. *Sermons par Hugues Blair, Ministre, Professeur de Rhétorique & de Belles-Lettres dans l'Université d'Edimbourg. In-8vo. Londres, 1777, chez Cadell.*

Ces Sermons font un égal honneur au Ministre & au Professeur d'Eloquence; ils sont propres à édifier les personnes pieuses, & en même tems ils sont faits pour plaire à tous les gens de goût; l'Auteur a traité des sujets purement moraux dans tous les Discours qui composent ce Recueil, excepté dans deux seulement, l'un sur la connoissance imparfaite que



nous avons d'un état futur, l'autre sur les désordres des passions, où il s'élève à des spéculations assez abstraites, & au dessus de la portée du commun des hommes. Mais si les autres discours sont faits pour avoir plus de Lecteurs, ceux-ci ne feront pas moins d'honneur à leur Auteur aux yeux des Philosophes; & tous peuvent être placés au nombre des meilleurs Ouvrages de ce genre qui aient paru en Angleterre, pour la composition, les idées & le style.

(*Monthly Review.*)

**RONA**, a Poem, &c. *Rona, Poëme enrichi d'une carte exacte des Hébrides, & de plusieurs gravures; par M. Jean Ogilvie. In-4to. Londres, chez Murrai.*

Rona est le nom d'une des Isles Hébrides, où l'Auteur a placé la scène de son Poëme, dont voici la fable :

Basile, vieux Gentilhomme dont la vie a été traversée par une longue suite d'infortunes, se retire dans l'Isle de Rona avec sa fille Cleora, encore enfant. Cleora, plus avancée en âge, captive le cœur de Philémon, jeune Berger qui a été élevé avec elle, & que Basile aime beaucoup; ce vieillard consent à les unir, déjà le jour du mariage est fixé, lorsque le Seigneur de l'Isle, nommé Alcanor, arrive à Rona & devient éperduement amoureux de Cleora. Il fait des efforts inutiles pour gagner son cœur, mais ne pouvant réussir par la séduction il a recours à la violence & à la magie : un certain Nisroe, Sorcier de ses amis, lui fait lever un vent frais au moyen duquel il enlève sa maîtresse sur une barque préparée exprès & s'éloigne en un instant du rivage. Philémon, qu'un

coup de baguette de Nisroe avoit rendu immobile pendant l'enlèvement , est réveillé par son Ange-Gardien aussi-tôt après le départ des ravisseurs ; il voit le bon Basile étendu par terre pieds & mains liés , le délie , court au rivage , saute dans un esquif qui se trouve-là par hasard , & s'abandonne à la merci des ondes pour rejoindre sa chere Cleora.

Cependant la barque d'Alcanor voguoit avec rapidité , grace à la sage précaution de Nisroe ; mais les plus habiles gens ne pensent pas à tout , le forcier ne s'étoit occupé que du vent ; & il n'avoit pas songé aux écueils ; le bâtiment touche sur un rocher , & au milieu de l'effroi général que cet événement occasionne , Cleora profite d'un moment de liberté pour se jeter dans la mer ; ainsi voilà tous les Héros du Poëme , à l'exception de Basile , en danger de se noyer. Mais tout le monde se sauve ; un heureux changement de vent dégage la barque d'Alcanor ; Cleora est portée par la mer sur les rochers de Flannan , où elle trouve Philémon qui y étoit arrivé avant elle , & un homme charitable , nommé Vafirino , qui leur donne à tous deux l'hospitalité.

Après s'être un peu refaits de leurs fatigues dans cette solitude , les deux amans se remettent en mer pour regagner Rona ; Alcanor qui en est instruit par son ami Sorcier , les suit de près , & arrive dans l'Isle au moment qu'ils prennent terre. Il s'ensuit delà un combat entre les Satellites d'Alcanor & un petit nombre de Paysans qui prennent la défense de Philémon & de Basile ; les avantages & les pertes sont compensés de part & d'autre dans cette action. Tandis que Philémon s'amuse à tuer le Sorcier Nisroe , Alcanor terrasse le vieux Basile , & il

offre d'abord à Cleora de lui laisser la vie, si elle veut répondre à sa passion, mais elle rejette sa proposition avec dédain, & Alcanor, furieux, plonge son épée dans le sein du vieillard : enfin la nuit sépare les combattans. Le lendemain matin, Philémon instruit de la mort de Basile, s'en venge sur le tyran & lui lance une pierre énorme qui le renverse ; ensuite après s'être préparé à la mort & avoir adressé aux assistans un discours très-pathétique, il expire percé d'une fleche. Cleora qui a passé la nuit dans une caverne revient sur la scène ; elle s'évanouit à la vue des cadavres de son pere & de son amant ; elle a un songe où elle voit l'ombre du premier qui l'appelle au séjour des morts, & en effet elle ne reprend l'usage des sens que pour aller rendre le dernier soupir dans ses bras. Lesoiseaux prennent soin de la sépulture de ces infortunés, & couvrent leurs corps d'un amas de feuillages & de gazons. A l'égard d'Alcanor, que nous avons vu renversé d'un coup de pierre, il n'en meurt pas, & les Rédacteurs du *Critical Review*, de qui nous empruntons ces détails, disent qu'il est réservé à une punition plus exemplaire : nous pouvons supposer qu'il est puni par la Justice.

Tel est le plan de ce Poëme que les Journalistes ci-dessus cités, exaltent comme une production de génie, tandis que leurs confreres les Rédacteurs du *Monthly Review* en parlent comme d'un ouvrage également mauvais pour le fonds & pour les détails. Ces derniers citent cependant avec éloge deux ou trois morceaux descriptifs.

(*Monthly Review* ; *Critical Review*.)

A Letter from Governor Pownall, &c.  
*Lettre du Gouverneur Pownall à Adam Smith, contenant un examen de différens points de Théorie qu'il a posés dans ses Recherches sur la nature & les causes de la richesse des Nations. (\*) In-4to Londres, chez Almon.*

M. Smith, en publiant son Livre, devoit s'attendre à trouver des contradicteurs, mais il ne pouvoit pas en trouver de plus honnêtes & de plus instruits que M. Pownall, dont la lettre est un modèle de discussion quoiqu'il n'ait pas toujours raison, du moins à ce que nous croyons. Par exemple il prétend qu'on ne peut pas dire que le travail soit la mesure de la valeur des marchandises, parce que des quantités égales de travail varient en valeur suivant les circonstances & les objets auxquels on les applique, & il préfère de s'en tenir à la notion commune que l'argent est la mesure de la valeur des choses. Mais il est aisé de sentir que ce n'est que par abus & par une manière de parler peu philosophique, qu'on peut dire que l'argent est la mesure de la valeur; c'est plutôt le signe d'une mesure, d'après laquelle on donne tant d'argent pour une chose & tant pour une autre. Quelle peut être cette mesure dans l'ordre naturel des choses, si ce n'est le travail? Un des points sur lesquels M. Pownall s'étend le plus, est la liberté indéfinie que M. Smith croit avantageux d'introduire dans

---

(\*) *Esprit des Journaux*, Juin 1776, pag. 82, & Août, pag. 66.

le commerce; M. Pownall propose contre ce système plusieurs objections qui décelent une grande connoissance des objets relatifs à cette partie de l'administration.

(*Monthly Review.*)

## A L L E M A G N E, &c.

VERSUCH einer vollstœndigen Kirchengeschichte, &c. *Essai d'une Histoire Ecclésiastique complete du dix-huitieme siecle; par M. Jean-Christophe van Linem, Pasteur à Gentheim & Rosodorff. 1er. volume.* A Leipzig, chez Weygand.

L'intention de M. van Linem est de traiter l'Histoire Ecclésiastique dans le goût de Mosheim, pour servir de suite aux écrits de ce Savant. Mais il a eu soin de se faire un plan & de donner à son essai, titre trop modeste sans doute, un certain ordre qui le fasse lire sans consulter son modele. Le volume que nous annonçons contient l'Histoire du Christianisme en général, c'est-à-dire, 1°. les événemens heureux, tels que la propagation de la foi par les Missions Catholiques, Luthériennes, Calvinistes, Hernhutes, Russes, chez les Gentils, les Juifs & les Mahométans; les éditions de la Bible, la publication des ouvrages de piété, la culture des sciences, les dispositions des écoles publiques, les lumieres acquises dans les sciences, les avantages que la religion a retirée de la réfutation des incrédules; 2°. les événemens fâcheux, tels que les attaques des faux Philosophes. La seconde partie contiendra l'Histoire particulière des différentes Sectes Chrétiennes.

(*Journal Encyclopédique.*)

### 376 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

**NUGENTS** versuch uber die wasserscheu, &c. *Essai sur la rage, par M. Christophe Nugent, Docteur en Médecine à Bath, traduit de l'Anglois. A Leipzig, chez Muller. 1777.*

Cet ouvrage étoit digne de l'honneur qu'il reçoit aujourd'hui de paroître dans une langue étrangere ; & la médecine seroit plus redevable encore au Traducteur, s'il y eût joint la version de l'*Essai sur la rage*, publié par M. Pouteau. Moins cette maladie terrible, & sa nature sont connues, moins le traitement & les remèdes qui lui conviennent sont certains, plus il importe de rassembler & de répandre le peu de lumieres que des Observateurs instruits ont consignées dans leurs ouvrages. Celui de M. Nugent est, sans contredit, un des plus utiles en ce genre, & si l'on est étonné, c'est qu'il ne soit pas encore traduit dans toutes les langues savantes de l'Europe.

**LETTRES** contre les Incrédules modernes, traduites de l'Allemand de M. de Haller, d'après la seconde édition, corrigée, & considérablement augmentée par l'Auteur. 2 vol. in-8vo. A Yverdon, à la Société Typographique. 1777.

Ces lettres nous paroissent mériter toute l'attention de ceux contre qui elles sont écrites.

**HISTOIRE** des plantes vénéneuses de la Suisse, contenant leur description, leurs mauvais effets sur les hommes & sur les

*animaux , avec leurs antidotes , rédigée d'après ce qu'on a de mieux sur cette matière , & sur-tout d'après l'Histoire des plantes helvétiques de M. le Baron de Haller , mise à la portée de tout le monde , avec le lieu natal de chaque plante pour la France , les figures nécessaires , & plusieurs observations nouvelles , par M. P. R. Vicat , Docteur en Médecine , Correspondant de la Société Royale des Sciences de Gottingue. A Yverdon , à la Société Typographique. 1777.*

Pour faire sentir l'utilité de cet ouvrage , il suffit d'observer qu'on trouve en Suisse presque toutes les plantes vénéneuses des autres pays de l'Europe ; l'Auteur les a rangées , par ordre alphabétique , sous sept classes principales ; il y a joint leurs noms Latins , François & Patois , les caractères auxquels il est aisé de les reconnoître , la liste des lieux où elles croissent , le tems de leur floraison , leurs antidotes , & la manière de les employer , enfin plusieurs figures accompagnées d'une explication très-satisfaisante.

EPICETI Enchiridion Græcè & Latinè , cum scholiis græcis , & novis animadversionibus. Curavit Chr. Gottl. Heyne. Altera editio emendatior & auctior. A Warsovie , chez Groell. 1776.

La première édition que M. Heyne donna de l'*Enchiridon* en 1756 , ne contenoit que 228

### 378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pages. Celle-ci, du même caractère & du même format, en a 242. Ces 14 pages de plus sont remplies de remarques nouvelles, ou d'additions aux premières notes. Outre ces changemens, on y trouve une notice critique des précédentes éditions. On ne peut qu'applaudir aux soins qu'a pris l'Editeur de donner un ouvrage si utile dans toute la correction dont il étoit susceptible.

JO. Alphoni Turretini de Sacrae Scripturae interpretatione tractatus bipartitus, restitutus, varieque auctus, par M. Guillaume-Abraham Teller. A Francfort-sur-l'Oder, chez Strauß. 1776.

La première édition de cet ouvrage parut il y a environ 40 ans, à l'insu de l'Auteur, qui se plaignit publiquement & amèrement de ce procédé indécent, & sur-tout des fautes & des mutilations dont elle fourmille. Il promit de publier lui-même des réflexions sur ce sujet. La mort l'en empêcha, & M. Teller vint de remplir pour lui cet engagement ; mais ce n'est pas sans de grandes difficultés qu'il est parvenu à corriger les fautes, & à compléter ce Traité utile. Il a fait plus, il l'a enrichi de dissertations très-importantes, parini lesquelles on distinguera principalement celle intitulée : *De sensus communis usu in scripturarum divinarum interpretatione*. Quant à l'ouvrage même, feu M. Turretini l'avoit divisé en deux parties, dont la première contient la réfutation des faux principes de l'interprétation ; l'autre les véritables règles qu'il faut suivre dans l'explication de l'Ecriture sainte.



Berger & Boedmer, Libraires à Butzow & à Wismar, ont mis en vente la 3<sup>e</sup>. partie de la Bible, par le Prélat Conrad-Friederic Strefow. L'Auteur s'y occupe des prophéties qui sont relatives au Messie depuis l'avènement de David au trône jusqu'à la prolongation des jours du Roi Hiskias. Nous ne pouvons pas suivre M. Strefow dans ses recherches. Nous remarquerons seulement que, selon lui, il n'y a presque pas de ligne dans le vieux Testament, qui ne contienne une prophétie.

SAMMLUNG der besten Reisebeschreibungen, &c. *Recueil des meilleures Relations de Voyages, ou Extraits où l'on donne des connoissances relatives à la Religion, au Gouvernement, à l'Histoire-Naturelle, au Commerce, aux Mœurs, & aux autres objets intéressans des différens pays & Nations, d'après les Ecrits de ce genre publiés en diverses Langues: 15<sup>e</sup>. & 16<sup>e</sup>. Volumes, avec une carte de la Mer du Sud. A Berlin, chez Mylius. 1776.*

Il étoit difficile que le goût du public se soutint pour la *Collection des Voyages*, reprise, abandonnée tant de fois. Cet ouvrage immense ne pouvoit qu'être plein de répétitions, de choses hasardées, de faussetés & d'erreurs. Peu d'anciens Voyageurs avoient les connoissances nécessaires pour faire de bonnes observations, le tact assez sûr dans les différens

### 380 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

genres pour ne pas errer dans les résultats qu'ils présentoient , enforte qu'on peut dire que l'art de voyager , car on ne peut pas douter que ce n'en soit un & même important , a été créé seulement de nos jours , par les la Caille , les Lalande , les Grosley , les Banks & Solander , &c. Au lieu de réunir en corps toutes les relations précédentes , on eût donc beaucoup mieux fait de s'en tenir à de bons extraits de tout ce qu'elles contenoient d'intéressant , de vrai & de vraisemblable. C'est ce qu'ont exécuté les Auteurs de ce nouveau recueil , qui , travaillé sur ce plan , n'en fera que plus précieux. Dans le premier de ces deux volumes , on lit en abrégé les voyages de François Bernier , ceux de Gui Tachard à Siam , la description de ce Royaume par les meilleurs Auteurs , les découvertes nouvelles dans la Mer du sud , ou la suite de la description de l'Amérique. Le second contient la continuation du voyage autour du monde , par M. Cook , l'Histoire civile de Siam jusqu'à nos jours , & une partie des voyages d'Edouard Ives dans les Indes & la Perse.

NEUERE Verbesserungen der mittel die gesundheft , &c. *Nouvelles considérations sur les moyens de conserver la santé des gens de mer ; Discours Académique lu à l'Assemblée de la Société Royale de Londres , le 30 Novembre 1776 , par M. le Président Jean Pringle , Baronnet , publié par ordre de cette Société , & traduit*

*de l'Anglois, par M. le Docteur Wil-*  
*chmann. A Gottingue, chez Dietrich.*

1777.

Lors du premier voyage entrepris pour établir la compagnie Angloise dans les Indes Orientales, il mourut 105 hommes de 408 dont l'équipage étoit composé. Haukins compte qu'il est mort en mer, du scorbut, 10,000 hommes dans l'espace de 20 ans, & ce calcul ne paroît pas exagéré. L'Amiral Anson perdit les 4 cinquiemes de l'équipage de sa flotte. M. Cook, au contraire, dans un voyage de trois ans & 18 jours, dans des climats & des latitudes très-différens, c'est-à-dire, depuis le 52<sup>e</sup>. degré de latitude nord jusqu'au 71<sup>e</sup>. de latitude sud, de 118 hommes d'équipage n'en perdit qu'un seul de phthysie pulmonaire, & deux ou trois autres morts d'accidens. Cette différence fut due aux soins de M. Cook. Il fit distribuer à son monde, comme remede préservatif, la décoction de dreche, ou biere à 2 ou 3 pintes par jour, par semaine une livre de saurckraut à chaque Matelot, & trois fois en huit jours, une once de tablettes de bouillon, ce qui servit à faire manger à l'équipage beaucoup plus de légumes qu'il n'en consommoit ordinairement. De plus, au lieu de fatiguer les Matelots par un service trop long, il leur procura constamment 8 heures de sommeil; il les garantit de la trop grande ardeur du soleil par des tentes tendues sur le tillac, & de l'humidité & du froid au moyen de bons vêtemens. Il veilloit de plus à la propreté du linge, des cabanes, & de tout le vaisseau. Il en faisoit

### 382 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

rafraîchir l'air par le feu & la poudre à canon. Dans toutes les occasions, d'amples provisions d'eau douce étoient ramassées; & quand il n'en pouvoit avoir, il faisoit fondre la glace, qui fournissoit une boisson très-bonne & bien dessalée.

BREVIS commentarius de motu cometæ  
1770, Autor Erico Prosperin, Astron.  
obf. Reg., Acade. Scien. Ups. Membro.  
A Upsal, chez Edmann. 1776.

La théorie du mouvement des comètes est encore très-imparfaite, à en juger par les divers systèmes que l'on met au jour sur cette partie intéressante de la physique céleste. On ne peut donc qu'applaudir aux travaux & aux recherches des Astronomes qui se proposent de reculer les bornes de ce genre de connoissances. L'ouvrage que nous annonçons est d'autant plus intéressant à cet égard, que M. Messier a communiqué à l'Académicien Suédois les observations qu'il a faites sur la même comète, & que celui-ci a été, par-là, à portée de les comparer aux siennes, comparaison qui n'a pu que jeter plus de jour sur leurs résultats combinés.

LENGNICH *Beyträge, &c. Additions à la connoissance de Livres rares & curieux, & sur-tout de ceux qui ont rapport à la Numismatique; par M. Lengnich. 2 part.*  
A Dantzic, chez Wedel. 1776.

On trouve d'abord dans ce volume un ex-

trait de différens catalogues; tels sont le *Catalogus Bibliothecæ Hartsockerianæ* (à la Haye, 1727); *Giraudianæ* (à Paris, 1707); *Faultrierianæ* (à Paris, 1669); *Nicolatianæ* (à Amsterdam, 1698); *Duboisianæ* (à la Haye, 1725); *Sanphilippinæ* (à la Haye, 1726); *Hulsianæ* (à la Haye, 1730.) M. Lengnich a eu soin de marquer les livres les plus rares dont ces catalogues font mention. On lit ensuite des discussions sur quelques éditions de Juvénal, de Perse & des Auteurs classiques, publiées à Halle en 1713. L'Auteur passe de-là aux figures de la Bible qui ont paru à la Haye en 1728, à la *Bibliotheca numismatica* de M. Hirschén, publiée à Nuremberg en 1760. Cette partie est terminée par un appendice où il s'agit des ducats & autres pièces d'or frappés à Dantzic, & par une table générale.

BRIEFFE ruf junge teutsche steandes personen, &c. *Lettres à de jeunes personnes de qualité sur les loix du Droit Civil, d'après l'Ordre des Institutes & des Pandectes.* A Riga, & à Leip sig, chez Hartknoch 1776.

Il n'est que trop commun de voir la Noblesse ignorer jusqu'aux moindres élémens du Droit public, étendre ses droits au-delà des bornes, ou se décharger du soin de ses affaires sur des personnes qui la trompent, vexent ses vassaux, & les jettent souvent, ainsi que le Seigneur, dans des procès interminables & ruineux. Il y a long-tems qu'on dit que l'étude sommaire du Droit public devroit entrer dans l'éducation de la Noblesse, & à peine quelques particuliers, en

très-petit nombre , ont-ils adopté cette méthode. A quoi s'en prendre ? Peut-être à l'amour-propre , si ingénieux à persuader à ceux qui sont constitués en dignité , que leur rang les dispense de toute étude , peut-être aussi au défaut de livres élémentaires qui donnent des notions concises , mais suffisantes pour défendre ses intérêts , sans être obligé d'entrer dans le dédale rebutant de la Jurisprudence. Les Allemands n'auront plus à se plaindre de ce défaut. L'ouvrage que nous annonçons , très-bien fait , contient tous les élémens du Droit civil qu'il leur importe de savoir pour conduire eux-mêmes leurs affaires : il ne reste plus qu'à souhaïter un pareil livre aux autres Nations , chez qui la Noblesse est aussi souvent ruinée par les gens d'affaires , que par ses propres passions.

## F R A N C E.

*MÉMOIRE qui a remporté le prix , au jugement de l'Académie de Dijon , le 18 Août 1776 , sur la Question proposée en ces termes : Quelles sont les maladies dans lesquelles la Médecine agissante est préférable à l'expectante , & celle-ci à l'agissante ; & à quels signes le Médecin reconnoît-il qu'il doit agir ou rester dans l'inaction , en attendant le moment favorable pour placer les remèdes ? Par M. Voullonne , Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier , Agrégé & premier*

*mier Professeur dans la Faculté d'Avignon.* A Avignon , chez Jean-Joseph Niel , Libraire, seul Imprimeur de Sa Sainteté, 1777; à Paris, chez P. Fr. Didot, le jeune, Libraire, Quai des Augustins. Prix, 2 livres 8 sols. 248 pages in-8vo.

Un simple coup-d'œil sur la partie chirurgicale de la Médecine, dans le remplacement des os, dans l'extraction des corps étrangers, &c. suffit pour forcer les esprits les plus prévenus contre la Médecine, à reconnoître, au moins dans certains cas, l'utilité & même la nécessité de l'Art. Mais, d'un autre côté, si l'on considère la marche presque invariable que suit un grand nombre de maladies, comme les inflammations décidées, tant internes qu'externes, les fièvres éruptives, &c. on s'aperçoit bientôt qu'elle est nécessaire; & que l'art qui entreprendroit de l'arrêter, deviendrait infailliblement, ou inutile s'il manquoit son but, ou funeste s'il avoit le malheur de l'atteindre. C'est la discussion de ces différens cas que l'Auteur a exécutée d'une manière extrêmement intéressante dans ce Mémoire, où il donne la discussion exacte & le discernement précis de la préférence respective que chacune de ces deux méthodes mérite, non-seulement dans les différentes maladies comparées les unes aux autres, mais encore dans le cours d'une même maladie, considérée relativement à ses tems différens, & aux différens signes qu'elle présente. Ce Mémoire est plein d'esprit & de savoir, & il a fait beaucoup d'honneur à M. Voullonne. (Journal des Savans.)

*ESSAI sur la plus grande perfection possible d'un Ouvrage quelconque ; par M. Sicard de Roberti, Ingénieur ordinaire du Roi. A Avignon, chez François-Barthelemi Merande ; à Paris, chez Boudet. In-8vo. de 88 pages.*

L'Auteur ne s'étoit d'abord proposé que de venger l'Art militaire du préjugé barbare qui semble le condamner à un style sec & pesant. Mais donnant plus d'étendue à son plan, il a entrepris de montrer que chacune des trois facultés de l'ame (la mémoire, la raison & l'imagination) étant abandonnée à elle-même & dénuée du secours des deux autres, ne peut produire en même tems des idées utiles & des idées agréables. Il termine son Ouvrage par des applications du concours de ces trois facultés à la méthode, à la critique, & même à l'éducation. A l'égard de ce dernier point, sa conclusion n'est que l'ébauche d'un grand tableau qu'il achevera, si les travaux de son état lui en laissent le loisir.

*VIES des Peres, des Martyrs, & des autres principaux Saints, tirées des Actes originaux & des Monumens les plus authentiques ; avec des Notes historiques & critiques. Ouvrage traduit de l'Anglois. Tome X. A Villefranche de Rouergue, chez Védeilhé, Imprimeur-Libraire ; à Paris, chez Barbou, rue des Mathurins. Vol. in-8vo. de 700 pag.*



On trouve dans ce volume , la suite des Saints du mois d'Octobre, depuis le quinzième jour de ce mois, où l'on célèbre la Fête de Ste. Thérèse, Fondatrice des Carmélites déchaussées, jusqu'au quatrième jour du mois de Novembre inclusivement. C'est toujours le même esprit de critique qui fait discerner les faits apocryphes d'avec ceux qu'une raison éclairée ne peut s'empêcher d'admettre. La Vie de Ste. Thérèse, que Baillet regardoit, après les Confessions de Saint Augustin, comme l'ouvrage le plus célèbre en ce genre, est ici fort étendue & fort bien traitée; à l'occasion de la mort de cette Sainte arrivée la nuit du 4 au 5 d'octobre 1582, nuit mémorable par l'exécution de la réforme du calendrier Grégorien; le Traducteur fait une note très-longue sur ce calendrier, & sur les défauts qu'on y a remarqués. On ne s'attendoit guere à trouver tant d'érudition dans un ouvrage qui ne paroît destiné qu'à nourrir la piété des fideles, & qui déjà commence à devenir bien volumineux; il seroit à désirer qu'on en fit un bon abrégé, d'un prix médiocre, à la portée de tout le monde, & qui par-là même deviendrait d'une utilité plus générale.

( *Affiches & Annonces de Paris.* )

*LE Congrès de Cythere, du Comte Algaroti, traduit en François, sur la septieme & derniere Edition. A Florence; & se trouve à Paris, chez Dorez, Libraire, rue St. Jacques, près S. Yves, 1777. Vol. in-12. de 143 pages : prix 1 livres 4 sols.*

### 388 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

TROIS Dames , l'une Angloise , l'autre François , & la dernière Italienne , sont députées à Cythere , pour aller plaider devant le tribunal de l'Amour la cause de leur Nation , sur les divers systêmes de l'art d'aimer. Le Dieu ne prononce point entr'elles ; mais il débite beaucoup de maximes galantes , & déclare qu'en gardant le bon , & rejetant le mauvais de ce qui s'observe sur cette matiere , en Angleterre , en France , & en Italie , il en résulteroit un amour parfait. Ce petit badinage renferme des descriptions riantes C'est dommage que le texte Italien soit un peu défiguré par une prétention trop marquée au bel-esprit , par un style entortillé , des expressions recherchées , des tournures étrangères , & surtout des gallicismes. Nous savons à ce sujet une anecdote assez plaisante. Lorsque le Comte Algaroti eut fait imprimer cet Ouvrage pour la première fois , il en envoya un Exemplaire à l'Académie della Crusca , en lui demandant son avis. Cette Compagnie , après l'avoir longtemps lu & examiné , lui répondit qu'elle ne se croyoit pas encore en état de donner son jugement , & qu'elle le prioit , avant tout , de mettre son livre en Italien.

*SYNONYMES Latins , & leurs différentes significations , avec des exemples tirés des meilleurs Auteurs , à l'imitation des Synonymes François de M. l'Abbé Girard ; par M. Gardin Dumefnil , Professeur Emérite de Rhétorique en l'Université de Paris , au College de Harcourt , & ancien Principal au College de Louis-le-*

*Grand.* A Paris, chez P. G. Simon, Imprimeur du Parlement, rue Mignon S. André-des-arcs ; & Brocas, Libraire, rue S. Jacques, 1777. Vol. in-12. d'environ 550 pag. Prix 3 liv. relié.

L'OUVRAGE des Synonymes François, par l'Abbé Girard, est du petit nombre des bons Livres, & il est devenu indispensable pour connoître toute la finesse de notre Langue. Celui de M. Gardin Dumefnil, sur les Synonymes Latins, doit lui servir de pendant ; & la maniere dont il est exécuté doit le rendre également précieux. Les mots, dit-on dans une Lettre qu'on nous a adressée à ce sujet, les mots, qui au premier coup-d'œil semblent avoir la même signification, y sont rapprochés & comparés entr'eux. Le sens propre de chaque terme y est prouvé par des exemples tirés des meilleurs Auteurs. Cet Ouvrage, qui manquoit à la Littérature Latine, ne peut qu'être très-utile, non-seulement aux jeunes gens, mais encore à tous ceux qui veulent écrire purement en Latin, & lire les anciens Auteurs avec assez d'intelligence pour sentir la propriété, l'énergie & la délicatesse de leurs expressions. Il est dédié à l'Université de Paris, & a été examiné par MM. le Beau & Maltor, qui en ont fait un rapport si avantageux, que l'Université a déclaré unanimement qu'on devoit remercier l'Auteur pour avoir entrepris un Ouvrage utile aux Eleves & aux Maîtres : *Placuit unanimi consensu gratias haberi agique M<sup>o</sup>. Joanni Baptiste Gardin, quod opus studentibus & docentibus utile suscepit.*

### 390 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

ORLANDO furioso, *Roland furieux*; par Louis Arioste. A Paris, chez Delalain, rue de la Comédie Francoise; 4 vol. in-12. 1777.

On connoît la jolie collection des Poètes Italiens, publiée successivement par M. Prault; le Poème de l'Arioste, qui en faisoit partie, commençoit à manquer; on vient de le réimprimer dans le même format, pour compléter la collection, & pour satisfaire aux demandes répétées du Public, qui ne se lasse point de lire cet Auteur, & qui force, par conséquent, sans cesse les Libraires de le détacher du grand Recueil, & de le vendre séparément. M. l'Abbé Pezzana, à qui l'on doit l'édition des Œuvres diverses de l'Arioste, a présidé à cette nouvelle édition du *Roland furieux*: c'est la troisième qui ait été faite à Paris; & elle est certainement supérieure à toutes celles qui l'ont précédée, par la correction & l'élégance de l'impression. L'Editeur y a joint la vie du Poète, par Simon Fornari: il l'a fait suivre d'une Lettre du célèbre Galilée à François Rinuccini, sur les deux Poèmes qui font le plus d'honneur à l'Italie: on y trouvera que Galilée préféroit l'Arioste au Tasse. Ceux qui savent que ces deux Poètes se balancent en Italie, & que les partisans du premier sont peut-être plus nombreux que ceux du second, ne seront pas étonnés du jugement de Galilée. Les étrangers qui distinguent les genres, assignent le premier rang à chacun dans le sien. „ Je n'avois pas osé autrefois, dit M. „ de Voltaire, le compter (l'Arioste) par- „ mi les Poètes épiques; je ne l'avois regardé

» que comme le premier des Grotelques; mais  
 » en le relifant, je l'ai trouvé auffi fublime  
 » que plaifant, & je lui fais très-humblement  
 » réparation. «

C'est à M. de Voltaire que M. l'Abbé Pezzana a dédié cette nouvelle édition. Le Chantre de Henri a chanté également les combats & les amours; il a réuni toute la richesse & toutes les graces de l'imagination de l'Ariofte à la majefté de celle d'Homere, & à l'élégance de Virgile.

M. l'Abbé Pezzana relève tous les reproches qu'ont fait à fon Poème plufieurs Ecrivains François; il y répond, & il oppofe à leurs critiques les éloges que lui a donnés M. de Voltaire.

Nous n'entrerons point dans des détails fur un Poème auffi connu, auffi lu, auffi goûté généralement; il fuffit d'en annoncer la réimpression, & le Libraire chez lequel on peut fe le procurer. On a joint à cette édition, une table érendue & bien faite, des noms des Héros du Poème, & des événemens dont il eft rempli. On trouve chez Delalain des exemplaires de la collection entiere de Prault.

(*Mercur de France.*)

LA Gerufalemme liberata, *la Jerufalem délivrée* de Torquato Taffo. A Paris, chez Delalain, Libraire, rue de la Comédie Françoife; 2 vol. in-12.

C'eft encore M. l'Abbé Pezzana, qui a présidé à l'édition que nous annonçons. *La Jerufalem délivrée* manquoit depuis quelque tems, comme le *Roland furieux*, à la jolie collection

### 392 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

de Prault. On l'a publiée dans le même format, pour compléter cette collection, & on la vendra séparément à ceux qui ne désireront que le Poème. Ce que nous avons dit de la correction du texte de l'Arioste, de l'élégance de l'impression, doit s'appliquer à *la Jerusalem délivrée*; elle est sortie des mêmes presses, & le même Homme-de-Lettres a présidé à l'édition.

On trouve actuellement à Paris, hôtel de Thou, rue des Poitevins :

**G. VAN SWIETEN** *Commentaria in Hermani Boerhaave aphorismos de Cognoscendis & Curandis Morbis. 5 Vol. in-4to.* Parisiis 1771. 1773. Les Vol. en feuilles, 53 liv. 10. s. relié 60 liv.

Les volumes se vendent séparément, savoir;  
Tom. Ier. relié 12 liv. 5 s. Tom. IIe. 10 liv. 5 s. Tom. IIIe. 10 liv. 5 s. Tom. IVe. 12 liv. 5 s. Tom. Ve. 15 livres.

Il y a trente sols à diminuer pour les vol. pris en feuilles.

Ce Commentaire de Van Swieten, sur les ouvrages de Boerhaave, est regardé comme un des Livres fondamentaux de la Médecine. C'est un ouvrage usuel dont la réputation est établie par 20 éditions; & celle-ci, imprimée à Paris, passe pour une des plus correctes & des mieux exécutées.

Dans un ouvrage de cette importance, comme les fautes sont capitales & peuvent avoir des conséquences funestes, le public doit être en garde contre les éditions contrefaites qui en fourmillent ordinairement.

*Vocabulaire des termes de Marine , Anglois & François ; in-4to.* Imprimerie Royale, 31 planches. 12 liv. b. 14 liv. relié.

---

## G R A V U R E S.

**M**onsieur Fratrel, Peintre de la Cour de S. A. S. E. Palatine, Professeur de son Académie de Dusseldorf, & Membres d'une Société Littéraire de Metz, vient de terminer un œuvre de douze planches à la pointe, dans le goût de Rembrandt pour le clair-obscur; les sujets sont variés & intéressans, le tout original, & de la composition de l'Auteur, savoir :

1°. Un portrait en grand buste, représentant le feu Sérénissime Prince Frédéric des Deux-Ponts, dans un camp avec un Negre qui porte le casque de ce héros ; la piece 7 florins.

2°. L'agriculture, la navigation & le commerce ; petit in-8°. la piece 30 kr.

4°. La Sagesse & la Science ; in-folio ; la piece 2 fl.

4°. Un portrait de M. de Caux de Capevalle ; gr. in-8°. à 1 fl.

### 394 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

5°. Un enfant Jesus , in-12. 24 kr.

6°. Un bel enfant vêtu à la payfanne , figure pédestre dans un fond de payfage , petit in-folio , 3 fl.

7°. Saint Nicolas , Evêque de Myrre , rachetant trois jeunes Demoiselles du péril qui les menaçoit , in-4°. en travers ; l'estampe dédiée à l'Abbé Maillot de la Treille , à 3 florins.

8°. Une allégorie à la louange de l'Electeur sous le nom de *Titus Palatin aimé des Muses , chéri de Minerve* ; l'original est peint en bas-relief , & placé dans la salle de l'Académie des Sciences de Manheim ; la composition est grande & belle , & les détails en sont immenses , la planche a 18 pouces de haut , y compris l'inscription ; 11 fl.

9°. Un portrait de M. Krahe , Peintre & Directeur de l'Académie de Dusseldorf , in-8v° 1 florin.

Enfin l'Auteur possède aussi quelques épreuves représentant la Jurisprudence , exécutées dans le goût de dessins au crayon rouge , par le sieur Hefs de Manheim , actuellement à Augsbourg ; 1 fl. 30 kr.

Le Sieur Joseph Allegrini , Imprimeur à Florence , qui imprime aussi en taille-douce , propose au public , par un *Prospettus* nouvellement publié , une *Pomone Toscane* , où l'on verra gravées les principales variétés des fruits de Toscane. Les figures seront accompagnées de discours qui contiennent une description détaillée de chaque arbre , & une explication des procédés employés en Toscane pour la cul-



ture & la propagation de chaque espece; tous les arbres à fruits seront divisés en cinq classes, suivant les différences qui se trouvent dans la forme des fruits. On distribuera ces gravures en noir, ou enluminées, ou imprimées en couleur au naturel, comme les Souscripteurs le demanderont; les premières coûteront un demi *Paolo*, les secondes un *Paolo* les dernières trois *Paoli*. L'explication se distribuera *gratis*; on livrera par an 24 gravures, six tous les trois mois. La souscription sera fermée à 300 souscripteurs; ceux qui viendront ensuite paieront 5 sols pour chaque explication. On conjecture que la collection ira jusqu'à quatre volumes in-folio, papier moyen, beau caractère, avec des vignettes & des culs-de-lampes qui représenteront des parties de plantes, ou d'autre objets relatifs à l'ouvrage.

*Portrait de Joseph II, Empereur & Roi des Romains*, dessiné d'après sa Majesté Impériale, à Paris, en Mai 1777. A Paris, chez Isabey, Marchand d'estampes, prix 1 l. 4 s. Ce portrait, gravé par M. Barbier, est d'une gravure très-fine, & peut être peint à la manière Angloise. Il est du même format que celui de S. M. Louis XVI, gravé par M. Lemire.

*Suite des Estampes du Télémaque*, gravées par M. Tilliard, d'après les dessins de M. Monnet, Peintre du Roi. Cette suite est une nouvelle preuve des talents & du goût de ces Artistes, soit pour la composition, qui est toujours

## 396 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

grande, noble & ingénieuse, soit par la gravure, qui est pittoresque, & d'un beau travail. On souscrit pour cette suite, chez M. Tilliard, quai des Augustins.

*Le Fruit de l'Amour Secret*, Estampe nouvelle très-intéressante, d'après le tableau de feu M. Baudouin, Peintre du Roi, gravée dans un style pittoresque, par M. Voyez le jeune. Prix 3 livres, chez le Pere & Avaulez, rue S. Jacques, à la Ville de Rouen; & chez Alibert, au Jardin du Palais Royal.

*Le Spectacle de l'Histoire Romaine*, depuis la fondation de Rome, jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II, l'an de Jesus-Christ 1453; par M. Philippe, des Académies d'Angers & de Rouen, Censeur Royal, & Professeur en Histoire; grand in-40. A Paris, chez la veuve Tilliard & Ruault, Libraires, rue de la Harpe, & Lacombe, rue de Tournon, près le Luxembourg. Ce Spectacle se distribue par suite de vingt Estampes chacune, avec un cahier d'explication. Nous avons annoncé précédemment la premiere suite: (\*) la seconde vient de paroître, & coûte 34 liv.

Cette derniere suite est, ainsi que la premiere, composée de vingt Estampes, avec un cahier d'explication, grand in-4to où les gravures des sujets sont expliquées scene par scene. Il y a deux Estampes, qui sont plus que doubles pour la gran-

---

(\*) Journal de Février, Page 403.

deur. M. Philippe conduit ses Lecteurs ou ses Spectateurs, jusqu'à la pompe funebre de Jules-César. Ainsi, voilà les deux époques de la Monarchie & de la République Romaine, exécutées en Tableaux. Cette méthode d'enseigner est agréable, & même utile à routes sortes de personnes. En effet, les principaux traits de l'Histoire mis en scenes par le moyen de la gravure, fixent plus particulièrement l'attention ; rappellent par un simple coup-d'œil, ce qui demanderoit des heures de lecture, & font connoître en même-tems au Lecteur le costume d'un siecle, dont souvent l'Histoire n'a pu l'entretenir. Le Public a déjà très-bien accueilli la premiere suite, & nous croyons qu'il recevra avec le même empressement cette seconde. D'habiles Artistes ont été chargés de l'exécution, & le Savant Professeur qui continue d'enseigner l'Histoire & la Géographie avec le plus grand succès, a mis dans l'explication des scenes, ce qu'une étude consommée de l'histoire peut donner de plus exact & de plus intéressant.

*Portrait de Benjamin Francklin*, né à Boston dans la Nouvelle-Angleterre le 17 Janvier 1706, dessiné par M. N. Cochin, Chevalier de l'Ordre du Roi, en 1777, & gravé par Augustin de St. Aubin, Graveur de la Bibliotheque du Roi ; prix 2 liv. 8. s. A Paris chez M. Cochin, aux galeries du Louvre, & M. de Saint-Aubin, rue des Mathurins, au petit hôtel de Clugni.

Ce Portrait d'un homme très-célèbre dans les Sciences & dans la Politique, est fort ressemblant, & la gravure en est agréable & pittoresque.

### 398 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*Triomphe de Galathée*, Estampe d'environ 22 pouces de large, sur 15 de haut, gravée d'après le Tableau de M. de Troy, haut de 4 pieds, sur 6 de large, par Charles le Vasseur, Graveur du Roi, & de Leurs Majestés Impériales & Royale. Prix 6 livres. A Paris, chez l'Auteur, rue des Mathurins, vis-à-vis celle des Maçons. Cette Estampe, dont la Fable a fourni le sujet, est d'une composition très-agréable. La Nympe marine est portée sur une conque traînée par des Dauphins. Les Tritons, les Néréides, & autres Divinités des Mers, s'empressent de la servir. On voit dans le lointain Polypheme, malheureux amant qui, suivant la Fable, fit des efforts inutiles pour se rendre sensible la belle Galathée. Cette Estampe, qui fait suite à d'autres sujets gravés d'après M. de Troy, par le même Artiste, confirme le talent de M. le Vasseur, pour rendre les grands morceaux de l'Histoire & de la Fable.

*Le Chaudronnier & le Raccommodeur de saïance*, deux sujets en hauteur, & faisant pendans, gravés d'après les Tableaux de G. M. Kraus, par Louis-Alexandre de Buigne. Prix 1 liv. 16. sols chaque Estampe. A Paris, à la même adresse ci-dessus. Ces deux sujets, composés de deux figures chacun, ont beaucoup de naïveté; & il y a dans la gravure un sentiment de couleur qui produit un bon effet.

L'on vient de mettre en vente la seconde suite des costumes François, composée de 12

Eftampes grand in-fol. gravée avec beaucoup de soin & de talent par MM. Martiny , Elman , de Launay le jeune , & autres , d'après les deffins ingénieux de M. Moreau le jeune , Dessinateur des Menus-Plaisirs du Roi. Le prix de ces douze Eftampes est de 48 livres.

Cette suite intéressante se trouve à Paris chez M. Moreau , au Palais , Cour du Mai , Hôtel de la Trésorerie.

L'on y trouve aussi la premiere suite , gravée d'après M. Ferudeberg.

Eftampe nouvelle , gravée avec beaucoup d'intelligence , par M. Martiny , sur le dessin de M. Pajou , Sculpteur du Roi.

Le sujet de cette grande composition est tiré de Plutarque. Nous croyons ne pouvoir mieux faire , pour en donner l'idée , que de transcrire ce qu'on lit au bas de l'Eftampe.

Pendant que l'armée Romaine , sous la conduite de Camillus , donne un assaut général à la Ville de *Veies* , une troupe de Romains intrépides pénétre sous terre jusqu'au Temple de Junon , au moment que le Général Toscan sacrifie aux Dieux , & que le Grand-Prêtre s'écrie : victoire est à celui qui fera l'oblation du sacrifice. Cette Troupe qui l'entend , perce la mine , sort avec des cris effroyables , met en fuite les *Veiens* , ravit les entrailles des victimes , & les porte à Camillus.

On promet pour le courant de l'année 1778 , le pendant de cette Eftampe , dont le sujet sera la vénération de Lucius-Albinus pour les *Ves-*

## 400 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

tales, qu'il fait monter sur son char, tandis qu'il en fait descendre sa femme & ses enfans.

Il y a tout lieu de croire que ce pendant sera digne de l'Eftampe que nous annonçons, dont la composition est riche, imposante & formée d'une multitude de groupes de figures, tous heureusement disposés & bien distincts les uns des autres.

Cette Eftampe se vend chez M. Pajou, Sculpteur du Roi; & chez Pouleau, place de l'Estrapade, maison de M. Fournier, Fondateur en caractères. Le prix est de 8 liv.

*Manuel des Toilettes, dédié aux Dames.* » De  
» tout tems l'art de se mettre élégamment a  
» occupé le beau-sexe; de tout tems cet art  
» qui embellit la beauté même, a su faire va-  
» loir les plus foibles attraits. Aujourd'hui qu'il  
» est porté à la plus haute perfection, quel  
» prix ne doit-on pas mettre à ses inventions?  
» Quels succès ne doit-on pas en attendre?  
» Mais dans l'immensité d'objets qu'embrasse  
» l'art des Modes, le plus important, sans doute,  
» c'est la coëffure; c'est d'elle que dépendent  
» les triomphes les plus prompts & les plus  
» flatteurs; c'est elle dont l'heureux artifice  
» doit adoucir des traits trop marqués, réduire  
» un front trop découvert ou trop petit à des  
» proportions plus élégantes; aider le jeu de la  
» physionomie par l'heureux mélange des om-  
» bres & des jours; faire sortir la blancheur  
» d'un beau teint, intercepter les couleurs trop  
» éclatantes; donner de la dignité au regard  
» d'une prude, de la vivacité au regard d'une

» coquette , & animer jusqu'au sourire timide  
 » de la craintive adolescence.....

Aussi la coëffure, qui constitue la toilette proprement dite, est-elle l'objet principal de l'attention du beau-sexe ; & c'est, sans doute, rendre aux Dames un service agréable, que de leur procurer des modeles de coëffures dans tous les goûts, gravés avec soin, & enlumines en forme de miniature, avec des explications qui ne laisseront rien à desirer sur les détails de chaque coëffure en particulier.

» Dans le nombre de ces modeles, chaque  
 » physionomie trouvera son assortiment ; la  
 » Brune choisira dans les coëffures voluptueu-  
 » ses, la Blonde dans les coëffures élégantes ;  
 » enfin, qu'on se figure un arsenal où les beau-  
 » tés de tous les genres iront prendre des armes  
 » différentes, mais également sûres, & on aura  
 » une idée juste du Recueil que l'on se pro-  
 » pose de publier. «

Les Entrepreneurs de ce Recueil se flattent ; & avec raison, qu'il n'y aura point d'ouvrage plus souvent feuilleté que celui-là. Pour en augmenter l'utilité & le succès, ils se proposent d'y insérer aussi, des modeles de coëffures pour les hommes, qui doivent d'autant moins négliger les moyens de plaire, que leurs vœux s'adressent au sexe le plus aimable.

Ce Recueil sera imprimé sur de très-beau papier d'Hollande, & des mêmes format & caractère que le Prospectus qu'on en distribue. La beauté, la netteté & la précision de la partie typographique répondront au mérite des gravures. On en publiera tous les trois mois un

cahier qui contiendra treize planches : le premier paroîtra à la fin du mois de Septembre prochain. On ne paiera rien en souscrivant ; mais seulement en recevant le premier cahier , la somme de 8 livres ; en retirant le deuxième , 4 livres ; même somme pour le troisième , & le quatrième sera délivré *gratis*. Les mêmes conditions auront lieu pour toutes les années suivantes. On n'imprimera que peu d'Exemplaires au-delà des souscriptions , & ceux qui n'auront pas souscrit paieront 24 liv. pour les quatre cahiers de l'année. On ne vendra aucun cahier séparément.

Malgré tous les soins que l'on se donne pour rendre cet ouvrage digne de l'empressement du Public , si quelques personnes n'étoient pas satisfaites de l'exécution du premier cahier , tant pour les gravures que pour l'impression , leur souscription sera nulle.

On souscrit à *Liege* , chez *Jean - Jacques Tutot* , Imprimeur ; chez *M. Mauff* , Officier des Postes , & aux Expéditions des Gazettes des Bureaux des Postes des Villes respectives de toute l'Allemagne ; à *Paris* , pour toute la France , chez *Valade* , Libraire , rue St. Jacques ; à *Bruxelles* , pour tous les Pays-Bas Autrichiens , chez *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , & dans tous les Bureaux où l'on souscrit pour l'*Esprit des Journaux* : les personnes qui n'auront pas annoncé leur souscription avant la fin du mois d'Août , ne pourront avoir le premier cahier qu'en Octobre : l'on n'en enluminera pas au-delà des souscriptions.



## G É O G R A P H I E.

**L**E Sieur Zatta, Imprimeur à Venise, vient de publier deux nouvelles Cartes, pour faire suite à son fameux Atlas; la premiere contient les environs de Paris; & la seconde, les Gouvernemens de l'Isle de France & de l'Orléanois.

Les freres Avesani, Imprimeurs à Vérone, se proposent de faire paroître incessamment une nouvelle Carte Topographique du Véronese, beaucoup plus exacte que celles qu'on a données jusqu'à présent; l'édition sera de cinq feuilles & demie, papier Impérial, & contiendra, outre le plan général de la Province, entouré des perspectives des endroits les plus remarquables, les plans topographiques de Verone & des deux places fortes, Legnano & Peschiera. La souscription est de dix-huit livres, monnoie de Venise, qu'on paiera en recevant l'ouvrage. Il en coûtera vingt-quatre liv. à ceux qui n'auront pas souscrit.

Nouvelle Carte du Royaume de France; publiée sous le titre de *Tableau des Villes de France*, où les plans des principales Villes du Royaume sont exprimés, servant à faire voir le rapport de la grandeur de Paris avec celle des autres villes, & à comparer une Ville avec une autre, dédiée & présentée au Roi; par N. I. Du-

## 404 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

chemin, Inspecteur des ponts & chaussées de France. Cette Carte, imprimée sur deux feuilles grand aigle, se trouve à Paris, chez l'Auteur, rue Haute-Feuille, vis-à-vis celle des Deux-Portes. Prix 6 liv.

Cette Carte intéressante est exécutée avec beaucoup de netteté & d'exactitude. L'Auteur a eu soin d'y tracer les routes du Royaume où les postes sont établies, ainsi que les canaux construits, & ceux projetés ; ce qui rend cette Carte d'une utilité plus générale pour les Voyageurs, & pour tous ceux qui s'adonnent à l'étude de la Géographie.

*Carte Topographique de la Province de New-York en quatre feuilles ; par Montresor, Capitaine-Ingénieur Anglois, gravée sur l'édition de Londres de 1775, corrigée & augmentée. Prix 9 liv. Chez M. le Rouge, Ingénieur-Géographe du Roi, rue des Grands-Augustins, où l'on trouvera successivement toutes les autres Provinces de l'Amérique Septentrionale d'après les Anglois.*

---

## M U S I Q U E.

**R**ECUEIL de Romances de divers Auteurs ; nouvellement mises en Musique, avec accompagnement du forte-piano, dédié à S. A. S. Madame la Duchesse d'Arenberg, &c. &c. &c. par M. Hamal, neveu. A Paris aux Adresses ordinaires de Musique ; à Bruxelles, chez Le-

naire, rue de la Magdelaine ; à Liege , chez Defoer ; & dans les Bureaux des Postes Impériales pour toute l'Allemagne. *Prix 3 livres.*

Ce Recueil est composé de huit Romances choisies, dont le chant est très-agréable, & la basse chiffrée. Le Compositeur, qui joint à beaucoup de goût une connoissance profonde de l'Art, a su varier heureusement les airs selon les sujets qu'il a eu à traiter.

Sa musique peut être exécutée par les Amateurs de la harpe, du sistre, de la guitare, & du violon. En dédiant ce Recueil à S. A. S. Madame la Duchesse d'Arenberg, le Musicien a fait hommage de son travail à une Princesse qui cultive les Beaux-Arts en même tems qu'elle les encourage.

*Chasse de Tom-Jones*, avec accompagnement de guitare & d'un violon obligé ; par M. Tiffier, de l'Académie Royale de Musique ; prix 2 l. 8 s. A Paris, chez l'Auteur, rue St-Honoré, à la gerbe d'or, près l'Oratoire ; & chez Mademoiselle Girard, rue du Roule, à la Nouveauté.



# CATALOGUE

DE

## LIVRES NOUVEAUX.

**A**necdotes intéressantes & historiques de l'illustre Voyageur, pendant son séjour à Paris, dédiées à la Reine; par M. le Chevalier Ducoudray : in-12. br. 1 l. 4 f.  
Avec le Portrait de l'Empereur. 1 l. 16 f.  
*Paris, chez Ruault, L. rue de la Harpe.*

Sentimens affectueux de l'Ame envers Dieu, qui sont propres pour toutes sortes de situations & de Personnes, & qui peuvent servir d'entretiens & de prières pendant les offices divins, le saint Sacrifice de la Messe, la Confession, la Communion & les principaux exercices de la vie chrétienne; par M. le Chevalier de \* \* \*, nouvelle édition: in-12. br. 1 l. 10 f.  
*Paris, chez la Porte, L. rue des Noyers.*

On vient de mettre en vente à l'Hôtel de Thou, rue des Poitevins, les deux Ouvrages suivans.

1<sup>o</sup>. *Histoire d'Eric XIV, Roi de Suede, écrite sur les actes du temps*, par M. Olof Celsius, premier Pasteur & Président du Consistoire Mé-

tropolitain de la Ville de Stockholm, traduite du Suédois par M. Genet le fils, Membre de la Société Littéraire Apollonien Sacra d'Upsal : 2 vol. in-12. br. 2 l. 10 f.  
Cet Ouvrage sert de suite à l'*Histoire des Révolutions de Suede*, de M. l'Abbé de Vertot.

29. *Analyse & Examen chymique de l'Indigo tel qu'il est dans le commerce, pour l'usage de la teinture*; par M. Quatremere Dijonval, Ecuyer, Entrepreneur de l'ancienne Manufacture Royale & Privilegiée des Draps de Peignon, à Sedan : Piece qui a remporté le prix de l'Académie Royale des Sciences en l'année 1777 : br. 1 l. 16 f.

On trouve chez la Ve. Duchesne, Libraire, rue Saint Jacques, l'Ouvrage suivant :

*Bibliothèque de Campagne, ou les Amusemens du cœur & de l'esprit* : 24 vol. in-12. chaque volume br. 2 l. 10 f.

*Cosmographiæ, Physicæ, & Mathematicæ motorum periodicorum theoriâ continens, & de rotationis motu & phænomenis indè pendentibus*, Autore Paulo Frisio, 1775 : 2 vol. in-4<sup>to</sup>. br. 15 l.  
*Milan, & à Paris, chez Molini, L. rue de la Harpe.*

Harangue pour l'Ouverture du Palais, prononcée au Siege Présidial de Mirecourt, le lendemain de S. Martin 1776; par M. François de Neuchâteau, Docteur en Droit, Lieutenant-Général de ce Siege, des Académies de Dijon, Lyon, Marseille, & de la Société Royale & Littéraire de Lorraine;

## 408 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

& publié par M. Sauvageot du Croisi : in-4°. br. 1 l. 4 s.

*Bruxelles, & à Paris, chez Valade, L. rue S. Jacques.*

Mémoires pour servir à la connoissance des Affaires politiques & économiques du Royaume de Suede, jusqu'à la fin de l'année 1775, avec figures & quarante-trois Tables 2 v. pet. in-4°. 1776. 12 l.

*Londres, & à Paris, chez Molini, L, rue de la Harpe.*

Les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse ; par feu Messire François de Salignac de la Motte-Fénélon, Précepteur de Messieurs les Enfans de France, & depuis Archevêque Duc de Cambrai, Prince du Saint-Empire, &c. Livre septieme, mis en vers par M. H. F. Pelletier ; dédié au Roi, & présenté à Leurs Majestés & à la Famille Royale : in-8°. br. 1 l. 4 s.

*Paris, chez la Ve. Duchesne, & le Jay, L. rue S. Jacques.*

N. B. L'Auteur se propose de continuer cet Ouvrage, dont les deux premiers Livres sont faits & prêts à paroître.

De l'Expédition de Cyrus, ou de la Retraite des Dix mille ; Ouvrage nouvellement traduit du Grec de Xénophon par M \* \* \* : in-8vo. br. sur papier fin d'Angoulême. 6 l.

*Paris, chez Cellot & Jombert, Impr.-L. rue Dauphine.*

Exposé des droits des Colonies Britanniques, pour justifier le projet de leur indépendance.

*A Amsterdam, chez M. M. Rey.*

Lettre

Lettre de Berneval à Julie son amante, ou le Fanatisme de l'Amour; par M. de Saint-Hulet, in-12. br. 1 l. 10 s.  
Londres, & à Paris, chez Esprit, L. au Palais-Royal.

Mémoires (nouveaux) de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, année 1774, avec l'Histoire pour la même année, in-4to. br. 14 l.  
Berlin, & à Paris, chez Ruault, L. rue de la Harpe.

Nouvelles Littéraires de divers Pays, avec des Supplémens pour la liste & le nécrologe des Astronomes; par l'Auteur du *Recueil pour les Astronomes*: in-8vo. 1776, premier Cahier.  
Berlin, & à Paris, chez Valade, L. rue S. Jacques.

Examen historique des Offices, Droits, Fonctions & Privileges des Conseillers du Roi, Rapporteurs & Référéndaires des Chancelleries près les Cours souveraines & Conseils supérieurs du Royaume; par M. Gourneau, Ecuyer, Avocat en la Cour, Conseiller du Roi, Rapporteur & Référéndaire en la Chancellerie du Palais à Paris, sous le Syndicat de MM. de Chavannes & Nately: in-4to. 6 l.  
Paris chez P. G. Simon, Imprimeur-Libraire. rue Mignon S André-des-Arts.

Fermiers (les trois), Comédie en deux actes, en prose, & mêlée d'Ariettes; représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 16  
Tome VIII. S

410 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Mai 1777; par M. Monvel : in-8vo. broc.

1 l. 10 f.

*Paris, chez Vente, L. rue & montagne Ste. Genevieve.*

Itinéraire portatif d'un arrondissement de 30 à 40 lieues de la Ville de Paris, divisé en trois parties; Ouvrage utile à toutes les Personnes qui désirent avoir une connoissance exacte des endroits, des grandes routes & chemins de traverse renfermés dans le même arrondissement, enrichi d'un Plan de Paris & de deux Cartes pour l'intelligence dudit Ouvrage; par L. Denis: 2 vol. in-12. br. 3 l. 12 f.

*Paris chez la Ve. Duchesne, L. rue S. Jacques; Ruault, L. rue de la Harpe; Dorez, L. rue S. Jacques; & Morin, L. dans le Jardin du Palais-Royal.*

Lettere originali del R. P. Maestro Ganganelli, divenuto Papa sotto il nome di Clemente XIV : 2 vol in-12. br. 6 liv.

*Paris, chez Piffot, L. quai des Augustins.*

Synonimes Latins & leurs différentes significations, avec des Exemples tirés des meilleurs Auteurs, à l'imitation des *Synonimes François*, de M. l'Abbé Girard; par M. Gardin Dumesnil, Professeur émérite de Rhétorique en l'Université de Paris, au College de Harcourt, & ancien principal au College de Louis-le-Grand : in-12. rel. 3 l.

*Paris, chez P. G. Simon, Impr.-L. rue Mignon S. André-des-Arcs, & P. D. Brocas, L. rue S. Jacques.*



# A O U T, 1777. 411

Vocabulaire des Termes de Marine Anglois & François : in-4to. avec 31 planches. br. 12 l.  
--- rel. 14 l.

Paris, de l'Imp. Royale.

On trouve actuellement à Paris, chez Panchoucke, Libraire, Hôtel de Thou, rue des Poitevins, l'Ouvrage suivant :

G. Van-Swieten, *Commentaria in Hermani Boerhaave Aphorismos, de cognoscendis & curandis morbis* : Parisiis 1771, 1773 : 5 vol. in-4to. en feuilles. 52 l. 10 f.  
rel. 60 l.

Les Volumes se vendent séparément, savoir :

Le Tome. I. rel.	12 l. 5 f.
Le Tome II.	10 l. 5 f.
Le Tome III.	10 l. 5 f.
Le Tome IV.	12 l. 5 f.
Le Tome V.	15 l.

Il y a trente sols à diminuer pour les Volumes pris en feuilles.

Pissot, Libraire, quai des Augustins, donne avis qu'il vient de recevoir de Londres, *l'Histoire de l'Amérique* de Robertson, en Anglois ; 2. vol. in-4to. br. 48 l.

Galathée, Comédie en un Acte & en vers libres : in-8vo. br. 1 l. 4 f.

Amsterdam, & à Paris, chez Lesclapart jeune, L. quai de Gesvres.

Lettre d'un Lecteur du *Journal François* & de l'Année Littéraire à M. Marmontel, sur les Incas ou la Destruction du Pérou, avec le Précis historique de la vie de Las-Casas, protecteur des Indiens : in-8vo. de 22 pages.

Londres, & à Paris, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés, S 2

## 412 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Composition (de la) des Payfages, ou des moyens d'embellir la nature autour des Habitations, en joignant l'agréable à l'utile; par M. de Gerardin, Colonel de Dragons, Vicomte d'Ermenonville: in-8vo. 1 l. 16 f.

*Paris, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.*

Examen de l'eau fondante, &c. de M. Guilbert de Préval; par M. l'Abbé Tessier, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine, &c. in-4to. *gratis.*

*Paris, chez Ruault, L. rue de la Harpe.*

Géographie universelle de Busching, traduite de l'Allemand; tome X. in-8vo. *en feuilles.* 5 l. *Strasbourg; & à Paris, chez Barrois le jeune, L. quai des Augustins.*

On trouve aussi chez le même, l'Ouvrage complet en 10 vol. in-8vo. rel. 60 l.

Manuel des rentes, ou Tableau général de la distribution annuelle des rentes de l'Hôtel-de-Ville de Paris & autres; Ouvrage très-utile au Public, & sur-tout aux Gens d'affaires; par M. de Massac, Ecuyer, Receveur des rentes: in-12. br. 3 l.

*Paris, chez Prault, Impr. L. quai de Gesvres.*

Plan d'Education publique, par le moyen duquel on réduit à cinq années le cours des études ordinaires, parce qu'on y allie l'étude des Langues & celle des Sciences, qu'on y suit la marche de la nature & la gradation des idées, qu'on en éloigne toutes les regles superflues & toutes recherches inutiles, & qu'on en bannit les thèmes particuliers & les versions séparées qui n'ont aucun rapport à l'objet de leur classe: in-12. br. 1 l. 4 f.

*Paris, chez Durand neveu, L. rue Galande.*

Théorie des couleurs & de la vision; par M.  
G. Palmer, traduit de l'Anglois: in-8vo. 1 l. 4 f.  
*Paris, chez Prault, Impr. L. quai de Gesvres,  
& Piffot, L. quai des Augustins.*

Diversités galantes & littéraires : 2 volumes  
in-12. br. 3 liv.  
*Londres, & à Paris, chez Dorez, L. rue. S.  
Jacques.*

L'Esprit des Esprits, ou Pensées choisies  
pour servir de suite aux Maximes de la Ro-  
chefoucault; in-12. br. 1 l. 4 f.  
*Londres, & à Paris, chez Dorez, L. rue S.  
Jacques.*

# E S P A G N E.

Discours économiques sur l'état actuel de l'Es-  
pagne; par Don Philippe Argenti Leys,  
Avocat aux Conseils de S. M. Cath.  
*Madrid, chez Fernandez. 1777.*

Romani & Hispani juris institutiones ad usum  
scholæ & fori : Opus posthumum D. Jose-  
phi Maymò & Ribes, Jurisconf. Valentin.  
2 vol.  
*Madrid, chez le même Libraire. 1777.*

Dictionnaire Universel de Numismatique; par  
Don Thomas-André de Gussème, de l'Aca-  
démie Royale d'Histoire de Madrid. Tome  
6e. & dernier.  
*Madrid, chez François. 1777.*

Décades de la guerre d'Allemagne, d'Angle-  
terre, de France, d'Espagne, & de Portu-  
gal; par Don Joseph-Vincent Rustant.

#### 414 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Histoire des troubles de la Pologne, pour servir de suite aux Décades de la guerre de Prusse; par le même Auteur.

*Madrid. 1777.*

Mémoires Historiques du Roi Don Alphonse-le-Sage, avec des Observations sur sa Chronique : Ouvrage posthume de D. Gaspard Ibannez de Segovia Peralta & Mendoza, Chevalier de l'Ordre d'Alcantara, Marquis de Mondexar, de Valhermoso & d'Agripoli, Comte de Tendilla, &c.

*Madrid, chez Alverá. 1777.*

L'Ame victorieuse de la passion dominante, au moyen de l'examen particulier de la conscience, & des exercices journaliers de dévotion; par le Pere François-Xavier Hernandez.

*Madrid, chez Maseo. 1777.*

Histoire des Gestes & des Ecrits du Clergé Séculier, pour la défense & à l'honneur de la Conception immaculée de la Ste. Vierge; par don Ferdinand Ramirez de Luque, Prêtre de Lucena.

*Madrid, chez Martin, & se trouve à Séville; chez Vasquez; & à Grenade, chez Navarro. 1777.*

*Compendium Ethicæ Aristotelicæ, ad Normam veritatis Christianæ revocatum. Auctore D. Francisco Garcia, causarum Patrono in Regio Matritensi Collegio.*

*Madrid, chez Emmanuel de Godos, & chez Guerrero. 1777.*

Histoire générale des Voyages, ou Collection de ceux qu'on a faits jusqu'à présent, par mer & par terre, & qui ont été publiés en différentes Langues, augmentée des Relations de ce siècle, & du Supplément mis au jour depuis peu. Tomes 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16 & 17. *Madrid, chez Francés. 1777.*

L'Art de monter à cheval ; par Don Paschal Bernard.

*Madrid, chez Esparza. 1777.*

*Theologia fundamentalis, seu Apparatus eruditonis ad Theologiam, ubi de locis Theologicis copiosè differitur, &c. Auctore Fr. Antonio Lopez & Munnoz, Ordinis S. Francisci. Tomes 1 & 2.*

*Madrid, de l'Imprimerie de Blaise Roman. 1776.*

Sentimens, affections & conversion d'une Ame à Dieu, d'après les Pseaumes 50 & 102, avec des Réflexions chrétiennes sur nos foiblesses. *Madrid, chez Copin. 1777.*

Instructions spirituelles, tirées des Opuscules du vénérable Denys Cartuxano, par le P. Don Bonaventure Palaciōs, Clerc Régulier de St. Cajétan. 2 Vol.

*Madrid, chez Fernandez. 1776.*

Caton politique Espagnol, ou Dialogue entre un Maître & son Disciple, pour l'instruction des jeunes gens de toutes les Classes sur les devoirs d'un bon Citoyen ; par Don André de Miguez Vagel.

*Madrid, chez Martinez. 1777.*

## 416 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*Heineccii Elementa juris naturæ & gentium, castigationibus, ex Catholicorum Doctrina & juris Historiâ, aucta à Joachimo Marin, ejusdem juris in regio Matrit. Lyceæ Prof.*  
*Madrid, chez Martin. 1776.*

*Histoire du Droit Naturel & de celui des Gens ; par Don Joachim Marin, &c.*  
*Madrid, chez Martin. 1776.*

*Voyage d'Espagne, où l'on donne une Notice des choses les plus remarquables & les plus dignes d'être connues qu'on trouve dans ce Royaume ; par Don Antoine Ponz, Secrétaire de l'Académie Royale de St. Ferdinand, &c. Seconde édition, corrigée & augmentée. Tome 1er.*  
*Madrid, chez Antoine de Sancha. 1776.*

*Journal de la reconnoissance des détroits de Magellan & de St. Vincent, faite par ordre de S. M., & de l'avis du Conseil Royal des Indes, par les Capitaines Barthelemi, & Gonzalo Garcia de Nodal.*

*Madrid, chez Jean de Llera. 1777. (Prix, 3 réaux.)*

## I T A L I E.

*Histoire de la Littérature Italienne, par M. Jérôme Tinaboschi, Bibliothécaire du Sérénissime Duc de Modene, & Professeur honoraire dans l'Université de cette Ville. Tome VI, comprenant ce qui s'est passé de l'an MCCCC, jusqu'à l'an MD, Partie II.*  
*In-4to.*

*Modene, 1777, à la Société Typographique.*

Elémens de la culture des grains à l'usage de la Campagne de Rome ; dédiés à S. S. Pie VI ; par Louis Doria-Romain. In-8vo. Rome, 1777, chez Salomoni.

*Civilis Doctrinæ Analysis philosophica auctore Joan. Olivier J. C. Carpentoræst. In-4to Romæ 1777, Typis Jo. Generosi Salomoni.*

Du cours ancien des fleuves à Padoue & dans ses environs, & des changemens postérieurs, avec un Essai de la législation des Padouans sur cette matière. In-4to. Padoue, 1777, de l'Imprimerie des freres Conzatti.

Lettre de M. le Chanoine Reginaldo Sellari, Noble de Cortone, Secrétaire perpétuel de l'Académie Etrusque de sa Patrie, à un Amateur d'Antiquités résident à Rome, sur deux Urnes étrusques ornées de bas-reliefs & d'inscriptions ; avec des Notes par un autre Académicien Etrusque. In-8vo. Rome, 1777, de l'Imprimerie de Salvioni, & se trouve chez Grégoire Settari, à l'enseigne d'Homere.

Histoire de la Sardaigne ; par M. l'Avocat Michel Antoine Gazano, Secrétaire d'Etat pour les affaires de ce Royaume. Tome I. In-4to. Cagliari, 1777, de l'Imprimerie Royale.

*Fr. Thomæ Mariæ Cerboni Ord. Prædic. Sacræ Theologiæ Magistri, & Professoris in Urbano Collegio de Propagandâ Fide, de Jure & Legum disciplinâ. Tomus secundus. In-8vo.*

Romæ 1777, Typis Sac. Congregationis de Propagandâ Fide.

## 418 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Les Oiseaux de Sardaigne. In-8vo.

*Sassari*, 1776, chez *Joseph Piattoli*.

Introduction à la Poésie vulgaire, divisée en deux Parties : par M. Jean Baptiste Bisso de Palerme ; septieme édition, (& la premiere de Rome,) augmentée & perfectionnée par l'Auteur, avec un nouveau Livre sur la Poésie théâtrale ancienne & moderne. In-12.

*Rome*, de l'Imprimerie de *Jean Zempel*, & se trouve chez *Venance Monaldini*, Libraire au Cours.

*Camilli Garulli Hypothesis Copernicana, Cometæ & Elegiarum Monobiblos ad Dom. Spinuccium Episcopum Maceratensem & Tolentinatam.* In-8vo.

*Romæ* 1777, ex Typis *Gen. Salomonii*.

Peintures, Sculptures & Architecture des Eglises, Lieux publics, Palais, &c. de la Ville de Bologne. In-12.

*Bologne*, 1776.

Lettre de Sébastien Caprini de Pesaro, Professeur Public d'éloquence à S. Angiolo in Vado, sur un ancien cachet concernant le célèbre Evêque de Brescia Dominique de' Domenici : petit. In-4to.

*Fano*, 1776.

*Musei Capitolini antiquæ Inscriptiones a Francisco Eugenio Guasco ejusdem Musei Curatore P. nunc primum conjunctim editæ Notis que illustratæ. Tomus II.* In-folio.

*Romæ* 1777, excudebat *Joannes Generosus Salomonii*.



Choix d'Idylles de Gefner, traduites de l'Allemand en Italien. In-8vo.

*Naples, 1777, chez les freres Raimondi.*

Inconvéniens de la méthode d'enseigner les Arts & les Sciences aux Peuplès, en langue Latine. In-8vo. avec cette épigraphe : *In quibus hoc primum est in quo admirer, cur in gravissimis rebus non delectet eos patrius Sermo.* Cicer. de finib.

*Venise, 1777, de l'Imprimerie de Coleti.*

Relation de quelques Voyages faits en diverses parties de la Toscane, pour en observer les productions naturelles & les monumens antiques; par M. le Docteur Jean Targioni Tozzetti. Seconde édition, considérablement augmentée; tome X, in-8vo.

*Florence, 1777, chez Gaëtan Cambiagi, Imprimeur du Grand-Duc.*

## A N G L E T E R R E.

Poëmes qu'on suppose composés à Bristol, par Thomas Rowley & autres, dans le quinzieme siecle, & dont on publie maintenant la plus grande partie, pour la premiere fois, d'après les manuscrits les plus authentiques; avec un essai en gravure, d'un de ces manuscrits. On a ajouté une Préface, des introductions pour plusieurs de ces pieces, & un glossaire. In-8vo.

*Londres, chez Payne.*

Paraphrase & Notes sur les Epîtres de Saint-Paul aux Galates & aux Ephésiens; avec des Observations relatives au dogme & à la

## 420 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

morale ; & ensuite un Commentaire critique & moral sur les deux Epîtres de Saint-Paul aux Thessaloniens , par feu M. Samuel Chandler : publié sur les manuscrits de l'Auteur , par Nathaniel White. In-4to.

*Londres, chez Dilly.*

Histoire du Regne de Philippe Second, Roi d'Espagne; par M. Robert Watson. 2 volumes in-4to.

*Londres, chez Cadell.*

Sir Thomas Overbury , Tragédie de feu Richard Savage, avec des changemens & telle qu'on la joue maintenant au Théâtre Royal de Covent-Garden. In-8vo.

*Londres, 1777, chez Newbery.*

Œuvres mêlées de feu Philippe Dormer Stanhope, Comte de Chesterfield, consistant en Lettres à ses amis, qui n'avoient pas encore été imprimées, & en divers autres articles; le tout précédé des Mémoires de sa vie; par M. Maty. 2 vol. in-4to.

*Londres, chez Dilly.*

Le sublime & la beauté de l'Ecriture : essais sur divers passages choisis des Ecrivains sacrés; par Courtney Melmoth. 2 volumes, petit in-8vo.

*Londres, chez Murray.*

Instructions médicales sur les moyens de prévenir & de guérir les maladies chroniques, particulieres aux femmes; par M. Jean Leake, Docteur en Médecine. In-8vo.

*Londres, chez Baldwin.*

Mémoires de la Marquise de Louvoi, dans une suite de Lettres; par une Dame. 3 vol. petit in-8vo.

*Londres, chez Robson.*

Dix-sept Sermons sur quelques-uns des points les plus importans de la Religion naturelle & révélée, relativement au bonheur, tant de la vie présente que de la vie future, avec un appendice, contenant une exposition précise & impartiale des difficultés respectives qui se trouvent dans le systême Orthodoxe, dans l'Arien & dans le Socinien, à l'égard de la Sainte-Trinité; par Josias Tucker, Doyen de Gloucester. In-8vo.

*Londres, 1777, chez Rivington.*

Dialogue sur l'Amitié & la Société; par le Traducteur de la vie de Pétrarque (M. Dobson.) In-12.

*Londres, chez Becket.*

Caracteres de plusieurs personnages distingués Contemporains du Comte de Chesterfield, composés par lui-même, & maintenant publiés pour la première fois. In-12.

*Londres, 1777, chez Flexney.*

Les vrais principes de l'Artillerie, approfondis & expliqués. On a ajouté plusieurs explications & observations nécessaires, avec des tables, dont l'usage est indiqué par des exemples convenables, &c. par Hugues Brown. in-4to.

*Londres, chez Nourse.*

422 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Essai sur l'application de l'Histoire-Naturelle à la poésie, par M. Jean Aikin. In-8vo.

*Londres, chez Johnson.*

Lettre à George Hardinge, Ecuyer, sur un passage de la Préface que M. Steeven a mise à son édition de Shakespeare. In-4to.

*Londres, chez Kearsly.*

Œuvres de Jean Locke, huitieme édition. 4 volumes in-4to.

*Londres, chez Rivington.*

Lettres du défunt R. Docteur Thomas Herring, Lord Archevêque de Cantorbery, à William Duncombe, Ecuyer, écrites de l'an 1728 à l'an 1757. avec des notes & un Appendice. petit in-8vo.

*Londres, chez Johnson.*

Chronique d'Angleterre : vol. I. depuis l'arrivée de Jules-César, jusqu'à la fin de l'Eparchie Saxonne, par M. Joseph Strutt. In-4to.

*Londres, chez Shropshire.*

Lettres de Caspipina ; contenant des observations sur divers sujets de Littérature, de Morale & de Religion ; par un Gentilhomme qui a résidé quelque tems à Philadelphie. On a ajouté la vie & le caractère de Guillaume Penn, premier propriétaire de la Pensilvanie. 2 vol. petit in-8vo.

*Londres, chez Dilly.*

Poèmes : par Thomas Warton. Nouvelle édition avec des augmentations. In-8vo.

*Londres, chez Becker.*

*Adresses aux jeunes gens ; par M. James For-*  
*dyce. 2 vol. in-12.*

*Londres, 1777, chez Cadell.*

*Histoire des Flagellans, ou les avantages de la*  
*Discipline : Paraphrase & Commentaire de*  
*l'ouvrage de l'Abbé Boileau ; par quelqu'un*  
*qui n'est pas Docteur de Sorbonne. In-4to.*

*Londres, 1777, chez Hingeston*

*Code de loix des Gentons, traduit sur une*  
*version Persane. In-4to.*

*Londres.*



---

# T A B L E

## D E S

### M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

<i>L</i> A Cyropédie, ou Histoire de Cyrus, traduite du Grec de Xénophon ; par M. Dacier.	Pag. 3
Mémoires historiques & militaires pour servir à l'Histoire de Louis XIV & de Louis XV, composés sur les Pièces originales, recueillies par Adrien Maurice, Duc de Noailles, &c. par M. l'Abbé Millot.	32
Penjées Chinoises, traduites du Russe en Allemand, après la traduction faite de la Langue des Mansuris ; par M. Alexis Leont'ew.	57
Le Messie, Poëme, suivi de quelques Poësies mêlées ; par M. Dubourg.	60
Recueil des Arrêts de M. le Premier-Président de Lamoignon.	75
Dictionnaire des Artistes, ou Notice historique & raisonnée des Architectes, Peintres, Graveurs, Sculpteurs, Musiciens, Auteurs & Danseurs ; Imprimeurs, Horlogers & Mécaniciens ; Ouvrage rédigé par M. l'Abbé de Fontenai.	81

# DES MATIERES. 425

*Nouvelles expériences sur la résistance des Fluides ; par MM. d'Alembert, le Marquis de Condorcet, & l'Abbé Boffut, &c.* 102

*Histoire de l'Eglise & des Evêques-Princes de Strasbourg ; par M. l'Abbé Grandidier, Tome I. In-4to.* 114

*Le faux Ibrahim, Conte Arabe ; & le Rêve impatientant, Conte François ; suivis des Réformes de l'Amour, & précédés de quelques Réflexions sur Montesquieu.* 131

*Mémoires historiques des Lettrés Ferrarois ; Ouvrage posthume de Jean André Barotti. Vol. I.* 142

*L'Esprit de Moliere, ou choix des Maximes, Pensées, Caractères, Portraits & Réflexions, tirés de ses Ouvrages ; avec un Abrégé de sa Vie, un Catalogue de ses Pièces, le tems de leurs premières Représentations, & des Anecdotes relatives à ces Pièces.* 154

*Lettre de M. M\*\*\*, à M. J\*\*\*, sur les moyens de transférer les Cimetieres hors l'enceinte des Villes.* 160

*Dissertation sur la proportion entre le prix de l'argent & les denrées, depuis le tems de Constantin-le-Grand, jusqu'à la division de l'Empire sous Théodose-le-Grand, & sur les effets de cette proportion ; à laquelle l'Académie Royale des Sciences (de Berlin) a adjugé le prix de l'année 1775.* 168

*Histoire de la dernière Guerre entre les Russes & les Turcs, par M. de Keralio.* 173

*Essai d'une Apologie des peines capitales ; par M. Jacobi.* 185

*Traduction de différens Traités de Morale de Plutarque ; par M. ....* 190

*Causes célèbres, curieuses & intéressantes de toutes les Cours Souveraines du Royaume, avec les Jugemens qui les ont décidées. Tome XXIX.*

LXXIVe. CAUSE. *Rapt de séduction.* 196

LXXVe. CAUSE. *Affaire de la Gourdan.* 206

LXXVIe. CAUSE. *Ufuriers condamnés.* 208

### M Ê L A N G E S.

*Précis historique sur la Vie de M. de Justi, Minéralogiste Allemand, Conseiller aux Mines ; par Madame D. M.* 211

*Réflexions sur les Comédiens.* 224

*Réponse à la Lettre d'Holakou-Kan , composée par un Secrétaire du Kalife Mostaafem.* 228

*Observations adressées aux Auteurs du Journal Encyclopédique, sur une Anecdote qui leur a été communiquée.* 231

*Lettre en Réponse à la question proposée dans le Journal de Juin, &c. Sur une accouchement précocce.* 234

*Détails sur les Habitans de la Vallée de Praborgne , en Suisse.* 241

*Le Censeur.* 245

### P O É S I E S F U G I T I V E S.

*A JOSEPH II, Empereur.* 250

*Vers envoyés à M. le Comte de FALKENSTEIN , par un Officier François.* 251-252

*Le Voyage de Jupiter ; Imité d'Ovide.* 253



## DES MATIERES. 427

<i>Les Regrets. Romance ; par M. Dreux.</i>	254
<i>Epître d'un Citoyen de Liege, à M. Leonard, sur ses Œuvres, réimprimées depuis peu dans cette Ville.</i>	256
<i>Réponse de M. Leonard.</i>	258
<i>Autres Vers que le même Citoyen de Liege avoit ci-devant adressés à M. Leonard, sur son Temple de Gnide.</i>	259
<i>Les Plaisirs de l'Hiver à la Campagne ; Epître à M***. ; par M. le Marquis de Pezay.</i>	260

## ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. <i>Académie Royale des Sciences.</i>	264
II. <i>Académie Royale des Inscriptions &amp; Belles-Lettres.</i>	267
III. <i>Académie Française.</i>	268
IV. <i>Académie des Jeux Floraux à Toulouse.</i>	269
V. <i>Académie des Belles-Lettres de Montauban.</i>	271
VI. <i>Société libre d'Emulation de Paris.</i>	272
VII. <i>Académie des Arcades de Rome.</i>	280

## S P E C T A C L E S.

PARIS. <i>Concert Spirituel.</i>	281
<i>Lettre aux Auteurs du Journal des Sciences &amp; des Beaux-Arts.</i>	282
<i>Comédie Italienne.</i>	287
<i>Comédie Française.</i>	ibid.
LONDRES. <i>Haymarket.</i>	290

NAPLES.

292

FLORENCE.

293

# HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

- I. *Observation de M. l'Abbé Dicquemare ;  
sur une Nègreffe blanche.* 294
- II. *Expériences sur l'Electricité ; par M. Mau-  
duit de la Varenne.* 300
- III. *Observations sur les taches du Soleil.* 303
- IV. *Observations sur le brisement spontané de  
deux Verres , & questions sur la cause  
de ce phénomène ; par M. le Chevalier  
de Servieres.* 304
- V. *Moyens de découvrir la présence du Tar-  
tre émétique dans une liqueur.* 308
- VI. *Moyens de reconnoître la présence du Su-  
blimé Corrosif dans une liqueur quel-  
conque.* *ibid.*

## MÉDECINE CHIRURGIE.

- I. *Lettre écrite par M. Bourgelat , à M. le  
Baron de Haller , &c. Sur l'Economie  
Animale.* 310
- II. *Réponse à la Lettre précédente.* 317
- III. *Du danger des inhumations précipitées.* 319
- IV. *Observation sur l'effet de la partie volatile  
des Cantharides ; par M. Bourget.* 320
- V. *Observation sur une maladie épidémique des  
enfants , désignée sous le nom d'Hyroma-  
nie.* 221

AGRICULTURE. ECONOMIE.  
INDUSTRIE. COMMERCE.

- I. *Maniere d'empêcher les fleurs & les fruits de tomber, & d'en retarder le développement.* 324
- II. *Avis aux propriétaires de Seigneuries.* 325
- III. *Nouvelles Pompes.* 327
- IV. *Jambe ou Support mécanique.* 328
- V. *Eau propre à enlever toutes sortes de taches.* 329
- VI. *Méthode pour se garantir des punaises.* 330
- VII. *Peinture du Verre.* 331
- VIII. *Boîte fumigatoire portative.* 332

TRAITS DE BIENFAISANCE,  
DE JUSTICE, ET D'HUMANITÉ.

334

## ANECDOTES. SINGULARITÉS. 341

## BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 345

ITALIE. ibid.ANGLETERRE. 360ALLEMAGNE. 375FRANCE. 384GRAVURES. 393GEOGRAPHIE. 403MUSIQUE. 404

## CATALOGUE DE LIVRES NOUVEAUX:

496

---

## E R R A T A.

Pag. 193. *Lig.* 31, ces que nou, *lisez*, ce que nous. Idem. *Lig.* 32, de Histoire, *lisez*, de l'Histoire. Idem, *Lig.* 33, Ml'orale, *lisez*, Morale.



